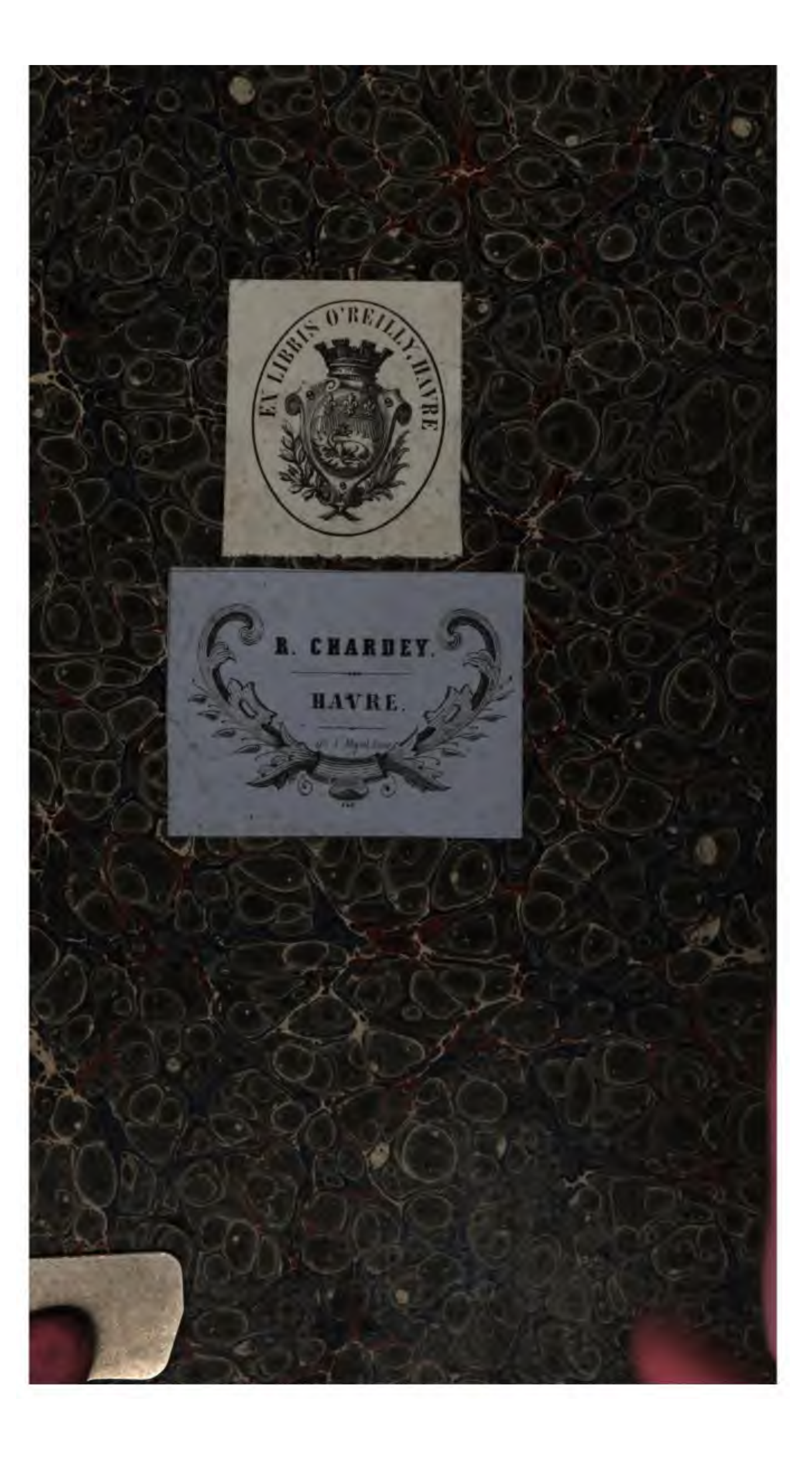
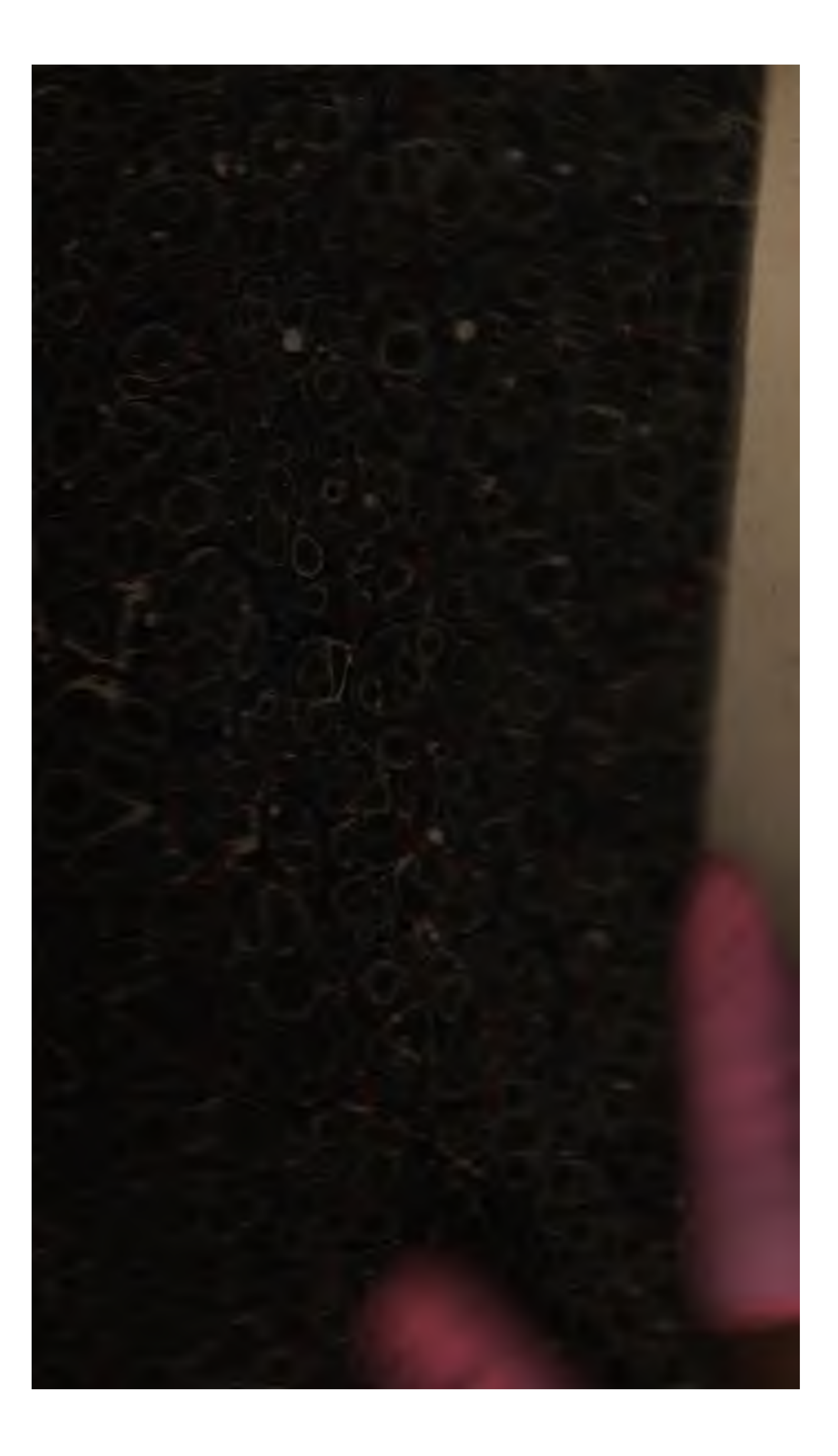



EX LIBRIS O'REILLY, HAVRE
R. CHARDEY.
HAVRE.



# JOURNAL HISTORIQUE, DE CH. COLLÉ.

Deux Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque Impériale.

SE VEND A PARIS,

A l'Imprimerie bibliographique, rue Gît-le-Cœur, N°. 7.
Et chez Delaunay, Libraire, Palais du Tribunat, 2e galerie de bois.

# JOURNAL HISTORIQUE,

OU

# MÉMOIRES CRITIQUES

## ET LITTÉRAIRES,

Sur les Ouvrages Dramatiques et sur les Evénemens les plus mémorables, depuis 1748 jusqu'en 1772, inclusivement.

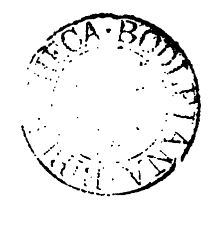
PAR CHARLES COLLÉ,

Auteur de *la Partie de Chasse de HENRI IV.*

*Imprimés sur le Manuscrit de l'Auteur, et précédés d'une Notice sur sa Vie et ses Écrits.*

TOME TROISIÈME.




DE L'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE,

*Rue Gît-le-Cœur.*

1807.

# JOURNAL HISTORIQUE.

## JANVIER, 1763 (*).

En parcourant, ces jours-ci, plusieurs volumes de ce Journal, j'y ai apperçu, non seulement, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois, du bavardage, des bêtises, et une négligence de style qui est une suite nécessaire de la rapidité et du peu de soin que je mets à l'écrire; mais j'y ai vu encore des contradictions. Je n'en citerai qu'une seule; c'est au sujet du petit Laujon, que j'ai traité trop mal au mois de Mars 1760. J'avoue que je l'ai jugé trop injustement. Il est vrai qu'il n'a point d'imagination; mais il a un talent singulier pour tourner la louange, et, quoiqu'en général ses couplets soient négligés, quelquefois aussi obscurs et entortillés, il faut convenir pourtant que ses idées sont presque toujours galantes, fines, spirituelles et agréables; que son encens

(*) Les années 1761 et 1762 composent l'un des volumes qui manquent au Journal que nous imprimons. (*Note des Editeurs.*)

n'est point grossier, et que, dans la dernière fête que j'ai donnée à Monseigneur, pour Marquise, bien loin d'être fades, ses couplets étoient au contraire très-piquans et très-agréables.

Ces contradictions, au reste, viennent de la façon dont on est différemment affecté en des temps différens, et suivant les différentes circonstances; elles peuvent venir encore (comme dans cette occasion-ci), de ce que l'on a réformé son jugement et mûri davantage ses idées. L'on s'est trompé, et on l'avoue ingénument (*).

Préville, que j'ai vu ces jours-ci, m'a conté une anecdote sur Le Grand, le Comédien; il jouoit les Rois et les Paysans, les Rois très-mal, et les paysans passablement. Les Comédiens donnoient *Mithridate*, à Paris, un jour que les bons acteurs étoient allés jouer une autre tragédie à la Cour. Le premier acte fut hué au point que Monime, Xipharès et Pharnace, rentrés dans le foyer, ne

(*) Ce n'étoit pas dans un endroit seulement de ces journaux que j'avois porté un jugement trop leste, comme on l'a vu, du talent de M. Laujon; mais j'ai été content de voir que je n'avois pas attendu l'année 1780 pour rendre, dans ces mêmes Journaux, justice à ce charmant auteur. Je n'ai pas eu besoin, pour lui faire réparation, comme on le voit, d'attendre qu'il eût donné son inimitable comédie de *l'Amoureux de quinze ans*, qui restera au théâtre, ainsi que je l'ai dit, tant qu'il y aura des théâtres en France, et qu'on parlera français. Satisfait de mon équité à cet égard, je n'en veux point manquer du côté des critiques que j'ai faites de ses ouvrages: j'y persiste, par amour pour les lettres et pour ce que je crois le bon goût. (*Note de l'Auteur écrite en* 1780).

vouloient plus reparoître au théâtre et opinoient à rendre l'argent. Le Grand, qui voyoit une bonne recette, ne put s'en détacher, et il leur dit : *Laissez-moi faire, je m'en vais leur parler*; effectivement il s'avança humblement au bord des lampes, et dit au parterre : *Messieurs ! Beaubourg, Mademoiselle Duclos, Ponteuil et tous nos meilleurs Acteurs sont aujourd'hui à Versailles; nous sommes bien mortifiés de n'avoir pu remplir les rôles de la tragédie que nous vous donnons ce soir, que par les plus mauvais qui sont ici ; car vous n'avez pas encore tout vu ; et je ne vous cacherai point, Messieurs, que c'est moi-même qui vais jouer Mithridate.* Là dessus le public d'applaudir, et même les applaudissemens ne cessèrent point pendant le cours de cette représentation.

C'est ce même Le Grand qui, le jour de la première représentation d'une pièce en un acte, de sa façon, avoit auparavant joué le rôle d'Agamemnon ; le parterre n'avoit pas cessé de rire de la manière dont il avoit rendu ce rôle. A la fin de la tragédie, Le Grand vint annoncer pour le lendemain, et ajouta que dans l'instant, ils alloient avoir l'honneur de donner la petite pièce dont il étoit l'auteur. *Je souhaite, Messieurs*, dit-il en finissant, *de vous faire autant rire dans la comédie, que je vous ai fait rire dans la tragédie.*

Puisque je suis en train de mettre ici des anecdotes, j'en veux écrire une que m'a conté, ces jours-ci, M. le Duc d'Orléans. En 1744, le Comte de Sade étoit envoyé du Roi de France près l'Elec-

teur de Cologne ; il se trouvoit chez lui beaucoup de grands Seigneurs allemands qui écorchoient notre langue, et n'en connoissoient nullement la valeur. Il y avoit entr'autres un certain Comte de Méternic, chanoine de Cologne, et une fille de très-grande qualité, sa maîtresse, qui se servoient de termes si impropres, et même si malpropres, je veux dire tellement orduriers, que Madame la Comtesse de Sade craignoit de recevoir chez elle ces deux personnages. Un jour pourtant qu'ils y étoient, et qu'elle n'avoit point pu leur faire fermer sa porte, le Comte abbé jouoit, et jouoit de malheur ; sa maîtresse étoit assise à côté de lui ; à un coup piquant, il se retourne vers elle et lui dit : *Mam'selle, vous l'y être en péché mortel, vous porter du guignon à moi.* — *Pon ! pon !* répond la demoiselle, *vous bâtinez, Monsieur l'Appé !* Survient un autre coup encore plus piquant ; le Comte abbé furieux, lui dit : *Parti ! retire vous, toi, tu aportes le malheur à moi, faut que vous revenir de la bordelle !* Sa maîtresse se lève alors, sourit, et lui frappant un petit coup sur la joue, lui dit d'un ton badin : *Il l'est point vrai, petit J.... F....!* Voilà l'usage que faisoient ces deux bons Allemands du peu qu'ils savoient de notre langue, et ils croyoient pourtant en connoître toutes les finesses, et la parler dans toute sa pureté.

. . . . . . . . . . . .

Le 6 du courant, je fis l'ouverture du théâtre de Bagnolet par *l'Avocat patelin*, et la seconde représentation de mon *Henri IV*. Le jeu et le succès

ont passé mon attente ; personne ne savoit son rôle l'avant-veille que l'on devoit le donner ; malgré cela, jamais cette pièce n'a été si bien jouée, à l'exception pourtant de M. le Vicomte de la Tour du Pin, qui n'a point du tout rendu le personnage de Henri IV: il en étoit à cent lieues ; sans gaîté, sans noblesse, sans bonhommie ; il a été le contraire de tout ce qu'il falloit être. M. de Barbantane s'est tiré très-mal du rôle de Conchini ; M. le Marquis de Villeroy, de celui de Bellegarde. Mais, hormis ces trois acteurs, les autres ont joué supérieurement ; surtout M. le Duc d'Orléans, M. Danezan qui faisoit Sully, et Mademoiselle Marquise ; Laujon lui-même s'est surpassé ; M. le Vicomte de Polignac, Madame Drouin, étoient bien dans leurs rôles et n'ont dérangé personne. Enfin je puis dire cette fois-ci, que la réussite a été complette. M. le Prince de Condé a été, ainsi que tous les autres spectateurs, attendri jusqu'aux larmes ; ils en ont tous versé à chaque instant ; les acteurs étoient obligés de s'interrompre, à cause des applaudissemens redoublés qui se succédoient continuellement.

M. le Duc de Choiseul ne s'est point encore trouvé à cette représentation, quoique ce fût lui qui en eût donné le jour à M. le Duc d'Orléans. Ma femme soupçonne qu'il y a un dessous de cartes à tout cela, que l'abbé de Voisenon nous expliqueroit bien, s'il le vouloit ; il a manœuvré, tracassé, pour faire tomber la pièce la première fois qu'on l'a jouée. Cette seconde fois, il y a aussi

quelqu'apparence que c'est lui qui a empêché le Duc de Choiseul de venir la voir. Je ne veux entrer à cet égard dans aucuns détails, je mets le mépris à la place des plaintes.

L'on devoit donner, le dix du courant, la première représentation de ma comédie de *Dupuis et Desronais*, mais Mademoiselle Gaussin ayant été saignée trois fois le jour des Rois, pour un mal de gorge violent et un gros rhume, la partie fut remise à huitaine.

Dupuis et Desronais a donc été donné, pour la première fois, le 17 janvier; je me tins chez moi avec ma femme, et je ne fus point à cette première représentation. Ma femme mouroit de peur, et je n'étois pas sans inquiétude; cependant, pour dire ici franchement la vérité, mon espérance l'emportoit de beaucoup sur ma crainte; cette dernière n'étoit fondée que sur la généralité de l'opinion véritable où l'on doit être de la difficulté de plaire au public. Mais j'avois fait tout ce qui avoit dépendu de mon foible talent, pour diminuer cette crainte. Depuis le mois d'octobre 1757, que j'avois commencé mon ouvrage, je n'avois rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à lui donner ce degré de maturité au-delà duquel je ne voyois plus rien à ajouter. J'avois pris les conseils de plusieurs artistes; et j'ai encore un porte-feuille plein de leurs remarques et de leurs critiques, auxquelles j'avois satisfait. J'avois consulté des gens du monde; j'ai encore des observa-

tions écrites de la main même de M. le Duc de Nivernois. Ma femme, dont le goût est si sûr et le tact si fin, avoit été, pour le fond et pour les détails de ma pièce, d'une sévérité impitoyable. Enfin, comme il ne reste toujours dans un ouvrage que trop de défauts que l'on ne connoît pas, je n'en avois pas laissé un seul que je connusse, au point de pouvoir me dire, auparavant que ma pièce fût jouée, que je n'avois pas même un hémistiche sur ma conscience, pas la plus petite chose à me reprocher.

Loin cependant d'être rassuré par mes amis, leur décision la plus douce étoit : que je ne tomberois pas, mais que ce que je pouvois tout au plus espérer, étoit un succès d'estime ; encore étoient-ce ceux qui m'étoient le plus favorables, comme Saurin, Crébillon, Bernard, qui pensoient que ma comédie étoit sans intérêt et sans chaleur. La Chatelain, Monticourt et leurs complices étoient bien éloignés d'en avoir une idée aussi avantageuse ; ils avoient, je crois, loué une loge pour voir ma chûte, qu'ils crurent même très-décidée à la première représentation, attendu que ( comme je le dirai ci-après ) Gaussin et surtout Brizard avoient ce jour-là perdu la tête, et qu'ils jouèrent leur rôle à faire trembler ; et, ce camp ennemi, je veux dire la loge de la Chatelain, étoit si convaincu que je n'avois pas réussi, que son valet arlequin ( j'entends Monticourt ), non seulement ne vint pas le soir même me faire des complimens sur mon succès ; mais qu'au contraire

il arriva tout courant le lendemain, pour m'en faire un de condoléance sur ma chûte. Comme je n'eus pas l'air de croire du tout à son affliction, il ravala toutes ses consolations, et il se contenta de louer avec exagération le petit Molé, sans me dire un mot de ma pièce; il vouloit, à coup sûr, me faire entendre que cet acteur lui seul avoit empêché qu'on ne me sifflât à double carillon.

Les seuls de mes amis qui ne doutoient point du succès, sont, d'abord M de Romgold, qui est aujourd'hui en Angleterre, avec M. le Duc de Nivernois (il n'étoit pas à portée de me rassurer); et M. de Laplace qui étoit tout aussi intrépide que M. de Romgold, et c'est beaucoup dire. Quelques jours avant la première représentation, pour me guérir des frayeurs que me donnoient sans cesse les personnes dont je viens de parler, M. de Laplace me disoit: *votre succès est infaillible; laissez dire ces beaux esprits, ils sont tous blâsés sur le sentiment et sur le naturel*; et il avoit raison.

Ces Messieurs, qui ne goûtoient point mon ouvrage, avoient tellement parlé dans le public sur ce ton, qu'on en avoit la plus mauvaise opinion du monde. Les Comédiens eux-mêmes, qui, l'année passée, avoient reçu ma pièce avec acclamation, ne comptoient plus du tout sur mon succès, même médiocre. Il n'a pas moins fallu que la protection déclarée de M. le Duc d'Orléans, pour les obliger à la jouer; ils vouloient faire passer auparavant une comédie en cinq actes, que

Préville leur avoit lue; et ce même Préville dit, en gémissant sur leur sort dans une de leurs assemblées : que la protection de M. le Duc d'Orléans leur feroit manquer leur hiver, et leur coûteroit mille louis. Il est bien vrai qu'enragés de n'avoir point eu le rôle du vieux Dupuis, Bellecourt, celui de Desronais, Lahus celui de Mariane, ces Messieurs-là manœuvroient tant qu'ils pouvoient en dessous, et qu'on ne doit point leur imputer à faute si, par leurs cabales aux trois premières représentations, ils n'ont pas fait siffler ma comédie. Quoi qu'il en soit, le peu d'opinion que l'on avoit de ma pièce, lui a mille fois plus servi qu'il ne lui a nui. Comme je n'étois point à la première représentation, ainsi que je l'ai déjà dit, voici ce qui m'en a été rapporté.

M. Pelletier, mon beau-frère, avoit fait tenir son carrosse à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arcs; il sortit des premiers de la comédie, fut à pied prendre sa voiture, et arriva le premier chez moi. *Mon ami*, me dit-il en entrant, *Plein... plein suc...... plein succès!* Des larmes de joie et des sanglots lui coupèrent alors la parole, et il nous embrassa tendrement ma femme et moi. Cinq ou six minutes après, arriva M. de Montigny Trudaine, qui vint à pied (il geloit ce jour-là à pierre fendre); et il étoit tellement en sueur, que je fus obligé de lui faire donner un verre de vin. Delaplace, Saurin, Crébillon, Bernard, le suivirent de bien près; et après toutes les accolades et les complimens sincères qu'ils me firent, et qui me

touchèrent sensiblement, ils me dirent que la pièce avoit été entendue avec beaucoup d'attention; que Molé avoit joué divinement, Mademoiselle Gaussin fort mal, et Brizard détestablement et avec un froid glacial; cet acteur avoit effectivement perdu la tête, comme il l'avoua le soir lui-même à Dutartre. Préville étoit venu, par malignité pure, lui brouiller la cervelle, au moment même qu'il étoit prêt à monter sur le théâtre. Il lui dit de ne pas s'aviser de jouer le dernier acte en pathétique, à moins qu'il ne voulût se faire siffler. Ce Comédien, qui est, à ce que l'on dit, un très-honnête homme, mais qui n'a pas beaucoup d'esprit, fut si troublé de ce propos déplacé et malin, qu'il perdit absolument la tramontane. Au second acte, il dit un vers avant un autre; quand il le répéta ensuite, il fut hué, ou plutôt je le fus. Le parterre injuste m'imputa cette répétition, et c'est à cette huée que mes amis reconnurent et me dirent tous qu'il étoit démontré qu'il y avoit une cabale apostée par les acteurs et actrices qui n'avoient pas eu dans ma comédie les rôles qu'ils désiroient. S'il se fût trouvé, après ce petit incident, quelques bagatelles dans mon ouvrage, sur lesquelles la cabale eût trouvé à mordre raisonnablement, je tombois sans ressource. Ce contre-temps même fit un effet si grand, que ce soir même, ceux de mes amis qui pensoient le plus avantageusement de mon succès sur cette première représentation, ne le jugèrent que d'*estime*, et ne croyoient pas que cela pût aller plus loin que

neuf représentations. A la seconde je me jugeai moi-même avec plus de rigueur encore ; je crus que cela n'iroit qu'à six. Je pris cette opinion par la manière gauche et froide dont Brizard joua encore ce jour-là son rôle, et je fus convaincu par mes yeux que j'avois l'obligation de n'être pas tombé tout à plat, au seul Molé. Mademoiselle Gaussin n'y étoit pas, étoit encore toute désorientée ; il est vrai qu'à cette seconde, et même à la troisième représentation, il paroissoit y avoir encore dans le parterre beaucoup de gens de mauvaise volonté, qui ne cessoient de moucher et de cracher, et d'interrompre les acteurs. Une seule chose me laissoit un rayon d'espérance, c'est qu'à la première, aussi bien qu'à ces deux représentations, tous les applaudissemens n'étoient partis que des loges et du parquet ; le parterre ne l'entendoit pas encore. Je me flattois d'ailleurs que Gaussin et surtout Brizard viendroient à la fin à jouer comme ils avoient fait à la dernière répétition, dont j'avois été on ne peut pas plus content. C'est ce qui est arrivé ; à la quatrième, et surtout à la cinquième représentation, Brizard et Gaussin ne m'ont rien laissé à désirer ; moyennant cela, le rôle de Dupuis, ou plutôt le caractère de Dupuis, qui avoit paru trop dur, à quelques gens, leur a semblé être dans la nature, quand il a été joué dans le sens que je l'ai fait, et avec chaleur et passion ; car je l'ai très-peu adouci en y supprimant cinq ou six vers qui avoient cabré des gens délicats et des hypocrites de probité ; les voici :

Lorsque Dupuis a dit à Clénard, qu'il n'a pas encore rencontré d'honnêtes gens : *mais*, continue-t-il :

Cela viendra, je n'ai que soixante-douze ans.

Clénard reprend :

Plaisantez, Monsieur, vous en êtes le maître,
Mais, croyez-vous aussi qu'on ne puisse pas l'être ?
N'êtes-vous pas, Monsieur, vous, un honnête homme ?

DUPUIS.

Oui,
Je le suis ; mais, après ce que j'ai vu paroître,
Et me jugeant aussi sévérement qu'autrui,
Je dirois volontiers : je le suis aujourd'hui ;
Demain je puis bien ne plus l'être.

CLÉNARD.

Oh ! mieux que vous, Monsieur, je sais donc vous connoître !
Vous êtes honnête homme, et le serez toujours ;
Et je vous le soutiens.

DUPUIS *en riant*.

Finissons ce discours.

CLÉNARD *fâché*.

Non, là-dessus, rien ne m'arrête ;
Vous y voulez donner, en vain, un tour honnête ;
Et vous ne paroissez ici douter de vous,
Qu'afin d'avoir le droit de mieux douter de nous.

Et pour en finir sur le peu de retranchemens que j'ai faits, je vais mettre encore ici cinq vers que j'ai ôtés, et qui avoient choqué les femmes : ils étoient dans la bouche de Desrosier après......, ou jamais femme n'y croira.

Encore à votre sexe est-ce faire une injure,
D'honorer du nom de rupture,

Le congé que l'on donne à ces espèces là ;
Qui sont sans frein, sans mœurs, sans principes, sans ames,
Qu'un tendre amour jamais n'anima de ses flammes.

Voilà les seuls et uniques changemens que j'ai faits à la seconde représentation. Ce n'est dono point à ces légers retranchemens que je dois la réussite de ma pièce, qui a augmenté chaque fois qu'elle a été jouée et mieux jouée. Je pense que le public a balancé longtems sur la singularité de ce drame, que d'abord il n'a pu classer dans aucun genre de comédie connu. Ma pièce n'est point dans celui de la Chaussée, il n'y a point d'intrigues ni d'incidens; tous les événemens sont dans l'ordre le plus possible et le plus simple; les caractères sont dans la nature; et la vertu n'y est ni romanesque ni gigantesque. Elle n'est point non plus dans le genre des pièces de Marivaux; il y a du sentiment, mais il y a beauoup plus de passion. Elle n'est pas non plus dans le goût des comédies de Regnard et de Dufresny; elle tiendroit davantage à la Mère coquette de Quinault, mais il y a plus d'incidens, d'intrigue et de complication dans la Mère coquette; il y a beaucoup de sentiment, de finesse et de délicatesse. Ma pièce, au contraire, est d'une simplicité, tant pour la fable que pour le style, dont il n'y a, je crois, aucun exemple au théâtre, et j'oserai dire que les passions sont traitées avec une chaleur que je n'ai vue dans aucune autre comédie.

C'est cette espèce de singularité, hazarderai-

je, cette originalité, qui a tenu le public en suspens quelques jours, et qui en même temps a décidé son succès qui, je m'en flatte, ne sera point éphémère; car, j'en fais l'aveu sincère, si cette comédie ne reste point au théâtre, je croirai n'être point tombé; mais je ne penserai pas avoir réussi.

Quoi qu'il en soit, j'ai déjà obtenu par ce succès actuel, la meilleure partie de ce que j'ai toujours désiré, qui étoit de me montrer au public par un ouvrage dans le grand genre, et de lui prouver que j'aurois été capable de faire des comédies tout comme un autre, si je fusse entré plutôt dans cette carrière. Je réponds par cette pièce à ceux qui me jetoient sans cesse aux jambes mes chansons, mes parades et même mes amphigouris. Ils voyent, malgré eux, à présent, que je contenois quelque chose de mieux. Mais je n'avois de mes jours pensé à être auteur; le plaisir et la gaîté m'avoient toujours conduit dans tout ce que j'avois composé dans ma jeunesse. Lorsque ma fortune a été un peu arrangée, et que les passions ont commencé à se ralentir chez moi, ce qui est arrivé de bonne heure, n'étant pas né très-fort, c'est dans ce temps là que j'ai cherché dans mon cabinet des ressources contre l'ennui.

Ce furent ces motifs qui me firent faire, en 1747, ma première comédie, *la Vérité dans le vin*, qui est peut-être la meilleure pièce que j'aie faite. Je vivois alors dans des sociétés qui n'en sentirent pas le prix. Les Monticourt, les Chatelain, etc.

me découragèrent entièrement, au lieu d'y démêler le talent qui y étoit; et je fus assez modeste, ou assez sot, pour croire que ces punais pouvoient décider sur l'odorat. Je dois ici (sans flatterie) rendre justice à M. le Duc d'Orléans sur son tact pour mes petits ouvrages; lui, ma femme et Mademoiselle Quinault sont les seuls qui ayent été vivement saisis de ce que je faisois; mais c'est surtout ma femme qui m'a inspiré, je dirois presque malgré moi, cette confiance que les bons esprits dont j'étois environné ne cessoient de m'ôter, par le peu de cas qu'ils paroissoient faire de mes petits ouvrages. Cela alloit de la part de Monticourt et de la Chatelain, jusqu'à n'en pas désirer la lecture, peut-être même jusqu'à l'éviter.

C'est donc à ma femme qui m'encourageoit, et en même temps me critiquoit et ne me passoit rien, c'est à son amour et à son goût sûr, que je suis redevable du développement de mon peu de talent pour le théâtre. Le premier ouvrage que j'ai fait après la Vérité dans le vin, c'est en 1751, l'opéra comique, ou plutôt la comédie en vaudeville du *Rossignol*. Il n'y a point de scène, je dirois presque point de couplet sur lequel elle ne m'ait fait ses observations critiques et judicieuses. Ce fut elle qui m'enhardit à faire une comédie du sujet de *Nicaise*, dont je ne voulois faire qu'une parade, et toujours par la suite de la défiance qu'on m'avoit inspirée de moi-même. Je ne mis pas plus d'un mois à composer ce petit drame; qui a bien encore un caractère de singularité; je

l'achevai en octobre 1753 ; je passai de là tout de suite au sujet du *galant Escroc*, dont j'avois l'idée remplie. Une scène de sentiment, de pur sentiment, qu'il étoit nécessaire que je traitasse dans cette pièce, pensa me la faire abandonner. Il fallut à ma femme toutes les ressources de son éloquence, pour me persuader d'essayer d'écrire cette scène. Ce fut après la plus belle résistance du monde ; après lui avoir dit que j'en étois incapable, que je n'avois jamais travaillé que dans un genre de gaîté et de polissonnerie, bien opposé à celui du sentiment ; enfin, je puis dire que ce fut presque malgré moi que j'entrepris de *tâter* cette scène de sentiment, dont je pensois de bonne foi ne pouvoir jamais venir à bout. J'y réussis pourtant, et mille fois au-delà de mes espérances.

Je n'ai fait tout ce détail que pour dire, que c'est uniquement cette scène de sentiment qui a donné naissance à *la Veuve philosophe*, comédie purement de sentiment, que je fis en 1755, et, par une conséquence naturelle, qui m'a enhardi à tenter, en 1757, ma comédie de *Dupuis et Desronais* que j'ai d'abord faite en prose, et avec toutes les libertés permises dans les pièces de société ; car alors je ne pensois guères à la donner au théâtre.

Ce ne fut qu'en l'année 1758 que l'idée me vint de la mettre en vers, et de la réduire à ce ton de décence que l'entière corruption de nos mœurs a fait pousser, dans ce siècle-ci, jusqu'à la pédanterie. Je me suis pourtant mis encore à mon aise à cet égard, plus qu'aucun auteur de ce temps ;

l'amour, ou plutôt la passade de Desronais avec la comtesse, est une de ces libertés que bien des poètes n'auroient osé risquer au théâtre aujourd'hui, et que j'ai hazardée en y mettant tout l'art qui pouvoit diminuer la force de cet incident, sans trop l'affoiblir. C'est sans difficulté celle qui m'a coûté le plus dans ma comédie. J'ai mis à ce dernier ouvrage, en différens temps, la valeur au moins de dix-huit mois de travail, à compter sept ou huit heures par matinée. Je ne plains pas la peine que j'y ai prise; cela, au contraire, a été un grand amusement pour moi, et encore suis-je récompensé de m'être amusé, par le succès très-singulier que cette pièce a eu; à en juger seulement par le nombre de dix-sept représentations consécutives, et dont les trois quarts ont donné une très-forte recette, quoique les Comédiens ne m'ayent point bien servi en petites pièces, et qu'ils m'ayent fait, à cet égard et à bien d'autres, toutes les niches dont ils ont pu s'aviser, et que je passe sous silence par le profond mépris que j'ai pour eux. Je ne conçois pas au reste, comment font les auteurs qui n'ont pas une protection déclarée, puisqu'avec celle de M. le Duc d'Orléans, et la plus décidée, ils m'ont fait sept ou huit tracasseries, plus ridicules les unes que les autres. Peut-être les ai-je révoltés contre moi, en ne rendant visite à aucun d'eux; pas même à Clairon, qui règne actuellement; je n'ai vu exactement que les quatre acteurs qui jouoient dans ma pièce; de ceux-là je n'ai eu qu'à m'en louer, et encore,

dans les commencemens, me fallut-il parler ferme et river le clou du petit Molé, qui est un peu fat déjà, mais qui le deviendra davantage dans la suite. Il faut pourtant rendre justice à Préville; il est encore plus vain et plus extasié de son mérite que Molé, et il joint à cela d'être le plus faux, le plus tracassier et le plus menteur des hommes, je crois même des Comédiens.

Le samedi 22, M. l'abbé de Voisenon fut reçu à l'Académie française (*); son discours est sur-

(*) La crainte que cet abbé a eue, et dont je n'ai pu le guérir, que je ne prétendisse à l'Académie, et que je ne lui fusse préféré, a été probablement la cause de toutes les petites noirceurs qu'il m'a faites, et des manœuvres qu'il a tramées contre ma comédie de *Henri IV*. Il y avoit plus d'un an que je lui avois pourtant déclaré que je n'aspirois point à cette place que j'estime, et que je n'ai jamais cru ni ne crois pas encore mériter. Pour en être digne, il faut avoir un fond de littérature qui me manque. Soldat de fortune dans les lettres, je me suis jugé incapable d'y remplir les fonctions d'officier général. Une autre raison qui m'est personnelle, m'ôtoit d'ailleurs le désir d'être de l'Académie. Je suis né susceptible, et j'eusse eu tous les jours des sujets de chagrin avec quelques-uns de mes confrères que j'étois bien loin d'estimer.

Il y avoit plus d'un an que je m'étois décidé à n'en pas être, et que j'avois répondu à feu Duclos et à M. le Duc de Nivernois qui me *tâtèrent* là-dessus, que je n'en étois pas digne, lorsque ce mauvais prêtre de Voisenon eut de moi la même réponse; mais, faux comme il étoit, et jugeant de moi par lui, il n'ajouta pas foi à ma réponse, et il crut plus sûr de me jouer toutes sortes de mauvais tours, pour me fermer l'entrée de l'Académie.

J'ose assurer ici que la porte m'en étoit ouverte, et que je

chargé d'esprit, et n'a ni suite ni liaison ; une espèce de poésie déplacée, et qui n'est point du tout dans le genre de l'éloquence oratoire ; de vieilles idées rajeunies par des tours nouveaux ; des phrases coupées ; nulle étendue dans le style, nulle rondeur, point d'harmonie ; des traits courts et brillans, ou qui veulent l'être ; le vrai ton de Sénèque dans la décadence du goût chez les Romais, avec beaucoup moins d'esprit pourtant. A tout prendre, cependant, son discours est bien moins plat et bien moins ennuyeux que les discours ordinaires de ces Messieurs. Il fit même assez d'effet lorsqu'il le prononça ; il mit dans le débit du feu et de la grace, et il plut assez généralement aux gens du monde. Les gens de lettres qu'il pinçoit légèrement dans quelques endroits, l'ont un peu tourné en ridicule, et n'ont point approuvé l'architecture de ses deux vieux temples de *la Gloire* et de *la fausse Gloire*, idée qu'il n'a prise dans Télémaque, que pour la plus mal traiter, comme de raison.

---

lui eusse passé sur le corps si je l'avois voulu, et si je ne m'étois pas jugé sévérement, mais avec justice cependant.

Je ne voulois pas qu'on dît de moi : *Pourquoi est-il de l'Académie ?* J'ai mieux aimé qu'on dît : *pourquoi n'en est-il pas ?* si on l'a dit. (*Note de l'Auteur.*)

# FÉVRIER, 1763.

Le vendredi 11 février, mourut M. de Marivaux, qui laisse une place vacante à l'Académie française. Il avoit soixante-quinze ans, et n'en paroissoit pas avoir cinquante-huit : c'étoit un homme de beaucoup d'esprit et de mœurs très-pures ; il étoit foncièrement un très-galant homme, mais sa grande facilité et une excessive négligence dans ses affaires, l'avoient conduit à recevoir des bienfaits de gens dont il n'eût dû jamais en accepter. On a découvert qu'à sa mort Madame de Pompadour lui faisoit une pension de mille écus ; si j'en dois croire même une vieille demoiselle Saint-Jean, avec laquelle il demeuroit depuis plus de trente ans, elle l'avoit soutenu pendant plusieurs années, et il avoit vécu à ses dépens ; et indépendamment de ce que je ne crois pas que cette bonne fille mente, la dépense que Marivaux faisoit et aimoit à faire, me persuade aisément qu'elle n'avance rien à cet égard, qui ne soit vrai. Marivaux étoit curieux en linge et en habits ; il étoit friand et aimoit les bons morceaux ; il étoit très-difficile à nourrir, et tous ces faits sont vrais. Voilà pourtant des bassesses auxquelles est mené tout doucement, et par une pente insensible, un homme né vertueux, mais qui ne sait pas régler sa dépense, et qui est un dissipateur, à raison de sa médiocre fortune. Quoi qu'il en soit, je n'ai point

connu, à tous autres égards, de plus honnête homme, ou du moins qui aimât plus la probité et l'honneur. Il ne s'est peut-être pas apperçu lui-même que son dérangement l'a fait souvent déroger à ses principes.

En ne le considérant que comme homme de lettres, c'est un auteur de mérite; ses romans et ses comédies prouvent qu'il connoissoit bien le cœur humain; surtout l'amour propre, et particulièrement celui des femmes. Il étoit rempli d'amour propre lui-même; et je n'ai vu, de mes jours, à cet égard, personne d'aussi chatouilleux que lui. Il falloit le louer et le caresser continuellement comme une jolie femme.

Il a eu un genre de comédie à lui, sans action et sans incidents; il a trouvé le moyen de plaire, par la chaleur et le sentiment seul qu'il met dans ses pièces, où l'on apperçoit plus de délicatesse que de force, plus de choses finement senties que de passion. A la rigueur, ses comédies étoient plutôt faites, toutes, pour être traitées en roman qu'en dramatique. Ses *Surprises de l'Amour*, son *Jeu de l'Amour et du Hasard*, ses *Fausses Confidences*, etc., au lieu de vingt-quatre heures accordées à l'action d'une comédie, exigeroient, pour la vraisemblance, le temps, au moins, d'un an, de dix-huit mois. Il avoit un art merveilleux, pour rapprocher ces temps, en faisant, pour ainsi dire, passer le cœur par tous les différens mouvemens, en deux ou trois scènes, qu'il n'auroit dû éprouver qu'en deux ou trois ans. Ce n'est point

un genre de comédie vrai et dans la nature; il faut trop se prêter à l'illusion. J'excepterai pourtant de ses autres comédies, *la Mère Confidente*; et, surtout, *l'Epreuve*, qui est son chef-d'œuvre : elles se passent à peu-près dans le temps prescrit par la règle; et ce sont deux bonnes comédies, au style près, cependant. Ses acteurs, dans ses pièces, ont tous celui de l'auteur; les valets, les suivantes, jusqu'aux paysans même, ont l'empreinte du style *précieux* que l'on lui a reproché avec tant de raison, et dans ses romans et dans ses comédies. Ce style précieux, et qui tient beaucoup à la finesse des idées de M. de Marivaux, et aux nuances délicates avec lesquelles il peignoit le sentiment, n'est pas, à mon avis, un aussi grand défaut, surtout dans ses romans, que celui de ressasser trop la même idée, de l'épuiser, et de ne la point quitter qu'il ne l'eût quelquefois gâtée à force de la répéter et de la rabâcher. A ces deux défauts près, M. de Marivaux est un écrivain estimable, et qui a peint l'homme d'après le nud. Je crois que son vrai talent, son talent décidé, étoit celui du roman.

Le mardi 22, l'on donna à Bagnolet, *les Folies Amoureuses* et *la Vérité dans le Vin*, qui eut encore, cette fois-là, un succès prodigieux.

# MARS, 1763.

Le mercredi 2 mars, les Comédiens français donnèrent la première et la dernière représentation de *Théagêne et Chariclée*, tragédie de M. Dorat, sifflée.

Le lundi, 7 du courant, se fit l'élection de M. l'Abbé de Radonvilliers, sous-Précepteur de M. le Duc de Berry. C'est un homme peu ou point connu dans la littérature, que l'intrigue, dit-on, plutôt que le mérite, a élevé à cette place, si c'est là s'élever. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il a été un ci-devant soi-disant Jésuite; c'est à la prière, ou plutôt par ordre de M. le Dauphin, que s'est faite cette élection, où il s'est passé quelque chose de singulier que je vais écrire. M. l'Abbé de Radouvilliers n'avoit nullement le vœu des gens de lettres. Les Encyclopédistes surtout, ou les Philosophes, comme on les appelle, vouloient porter Marmontel à l'Académie; et, dans le fond, quant au mérite littéraire, personne n'est plus digne de cette place que lui dans tout le royaume; mais ses ennemis et les fautes qu'il a faites l'en ont éloigné, et l'en éloigneront encore longtemps; je suis très-persuadé qu'il n'en sera point, tant que MM. de Choiseuil seront dans le ministère. Quoi qu'il en soit, ces Messieurs les Philosophes, craignant que l'on ne les accusât d'avoir donné des boules noires audit Abbé de Radonvil-

liers, les principaux d'entr'eux ont pris la précaution de garder chacun la leur; et il s'est trouvé, qu'effectivement, ce cher Abbé a été accueilli, dans son élection, de quatre boules noires. MM. d'Alembert, Duclos, Saurin et un athlète, qui ne les avoient pas remises dans la boîte (en quoi ils ont contrevenu à un des statuts de leur Académie), les jettèrent sur la table, pour démontrer que ce n'étoit point, de leurs parts, que les coups étoient partis. Voilà ce qui s'est passé. Ils disent, pour leurs défenses, qu'ils se doutoient que l'on feroit cette infamie, afin qu'elle leur fût imputée, comme partisans de Marmontel; et qu'ils ont mieux aimé enfreindre les lois de l'Académie, que de rester chargés de pareils soupçons. Le fait les justifie, en quelque manière, de leur procédé illégal; et je n'oserois les blamer absolument. L'on sait que ce n'est point une chose sans conséquence, que de donner une boule noire contre un candidat. On n'a, d'ordinaire, recours à ce moyen extrême, que pour des gens tarés. C'est attaquer l'honneur d'un homme; et cela est si vrai, que celui à l'élection duquel il se trouveroit le tiers des boules noires, est exclus pour jamais de l'Académie, suivant ses réglemens. L'Abbé de Radouvilliers en a eu quatre; il n'y a point d'exemple qu'il s'en soit trouvé autant contre quelqu'un: l'on cite M. le Duc de Villars qui, à son élection, en eut trois.

Le lundi, 14, les Comédiens français donnèrent

la première représentation de *l'Anglais à Bordeaux*, comédie en acte et en vers libres, par M. Favart. Elle a été reçue avec des applaudissemens singuliers; elle les mérite par les détails brillans et l'esprit qui y est semé avec profusion, mais ce n'est point une bonne comédie; au contraire, rien n'y est fondé; l'amour de la Marquise et de Mylord Brumpton, surtout, n'y est nullement établi : il ne se trouve dans cette pièce aucune situation, ni comique, ni attendrissante; je n'y vois qu'une seule scène, qui est celle de la jeune Anglaise et du Français son amant, le reste est une pure conversation pleine de traits, à la vérité, et bien versifiée; ce sont des dissertations très-spirituelles, si l'on veut, dans lesquelles on répète et l'on rabâche en trente manières, différentes seulement par les tours et non par le fond des idées, *que les Français sont amusans et pleins d'esprit, et que les Anglais sont penseurs et pleins de sens*. Cette pensée retournée fait toute la pièce, dont l'intrigue est d'ailleurs très-mauvaise; des sentences sur la reconnoissance, sur les bienfaits, etc., toutes ces vieilleries rajeunies, mais mises en vers élégans, saillans et brillantés, ont fait leur effet, *benè sit;* mais Dieu me préserve d'être jamais applaudi pour des choses qui sont aussi contraires au bon goût de la véritable comédie. Le public veut à toute force que cet ouvrage soit de l'abbé de Voisenon, et je pencherois assez, par l'estime que j'ai pour le talent de Favart, à croire aussi qu'il y a eu la plus grande part. Ce dernier a tou-

jours mieux imaginé et arrangé ses fonds, et, ses détails, dans tous ses opéra-comiques, sont plus naturels et plus naïfs, l'esprit les gâte rarement. L'Abbé, au contraire, ne sait ce que c'est que de faire un plan de comédie ; il n'a même, de ses jours, bien fait une scène, l'esprit l'égare toujours ; des portraits, des saillies, des traits, des ornemens ambitieux de toutes les sortes, tiennent toujours, dans ses scènes, la place de ce qui y devroit être dit, du *debentia dici*, et il ne peut pas faire autrement. Comme il n'a point ce que l'on entend par le *vis comica*, son sujet, si sujet y a, ne peut lui rien fournir : il est conséquemment obligé de chercher de l'esprit étranger à la chose, et, quelqu'esprit qu'ait cet esprit d'apport (comme je le nommerois), cet esprit-là est toujours bête, du moins pour moi ; mais, à coup sûr, il est froid pour tout le monde.

Quoi qu'il en soit, *l'Anglais à Bordeaux* a eu quatre représentations dans la semaine qui a précédé celle de la Passion. On la reprendra, dit-on, au mois de mai, lorsque l'on fera des réjouissances pour la paix, ou l'inauguration de la statue du Roi. Je doute qu'elle soit fort suivie, cette reprise-là, attendu la malheureuse retraite de Mademoiselle Dangeville, qui vient de quitter le théâtre. C'est la perte la plus cruelle que la comédie puisse faire, et surtout dans les circonstances présentes. La comédie française n'a plus de Comédiens de marque que Clairon et Préville, et si l'on veut encore, Brizard et Molé ; le reste ne

mérite pas d'être nommé. Clairon a été attaquée si vivement, ce carême, de son flux de sang hémorroïdal, qu'elle ne sera en état de jouer qu'au mois d'octobre prochain; et, malheureusement encore, ne peut-on pas se flatter qu'elle puisse rester au théâtre plus de trois ou quatre ans. Le Kain devient si puissant, qu'il faudra bientôt qu'il se mette aux rôles de tyrans pour toute nourriture. Molé n'a ni voix ni poitrine, il ne peut jamais devenir un grand acteur de tragique; il est d'ailleurs libertin et menacé d'être pulmonique. La pauvre comédie française n'a jamais été dans un aussi pitoyable état. Gaussin vient de se retirer, en même temps que Dangeville; elle n'est pas regrettée: elle s'est retirée trop tard.

L'on me disoit, ces jours-ci, que M. Lebrun, Secrétaire des commandemens du Prince de Conti, auteur d'une ode adressée à Voltaire, à l'occasion de Mademoiselle Corneille, ayant été critiqué par Freron, avoit passé chez ce dernier et lui avoit laissé le billet suivant: *M. Lebrun a eu l'honneur de passer chez M. Freron, pour lui donner quelque chose.*

Le samedi 26, la clôture du théâtre de Bagnolet devoit se faire par *l'heureux Échange*, comédie en prose de M. le Vicomte de Polignac; *la Chercheuse d'esprit*; *le Compliment de clôture*, que j'avois fait, et *les Accidens ou les Abbés*, comédie en prose et en un acte, de ma façon. Le vendredi, veille de la représentation, il prit une

extinction de voix totale à M. le Duc d'Orléans ; ni lui ni Marquise, d'ailleurs, ne savoient pas un mot de leur rôle : la partie fut donc remise au lundi. Je ne fus point le dimanche à leur répétition, où je n'étois point nécessaire, et je ne fus pas peu surpris, lorsqu'à quatre heures on vint me prendre pour aller à Bagnolet.

Au lieu du spectacle qu'ils préparoient et qu'ils ne pouvoient donner, parce qu'ils n'avoient pas eu le temps d'apprendre (car l'extinction de voix étoit dissipée), on me faisoit venir pour trouver l'expédient de substituer une parade à la place de ce spectacle : je ne pus, et il étoit impossible de rien imaginer à cet égard, ces acteurs n'étant point accoutumés à jouer de tête et en impromptu. Laujon proposa une parade de sa façon ; il en savoit, disoit-il, le rôle d'Isabelle, et M. Danézan celui de Léandre. M. de Tourenpré se chargea du rôle de Gilles, et Mademoiselle Drouin, de celui de Cassandre. L'on ne devoit donner que cette drogue, et le compliment de clôture, mais le soir même, l'on se ravisa, et l'on décida que l'on feroit précéder la parade de la comédie du Vicomte.

En effet, le lundi 28, ce spectacle-là a été donné après le soupé, ce qui m'a empêché d'y assister ; mais voici ce que Marquise m'en a dit : *l'Heureux Echange* en deux actes, fut applaudi à tout rompre ; l'on fit la plaisanterie de demander l'auteur à grands cris ; les acteurs, de leur côté, firent celle de faire paroître Lambert, tailleur de leur théâtre : c'est une figure indigne ; il vint sur le

bord des lampes, remercier et faire de profondes inclinations aux spectateurs. Malgré ces applaudissemens que l'on avoit grande envie de donner, Marquise m'a fait entendre que cette pièce étoit de peu d'effet, qu'il y a quelques jolis tableaux, mais qu'elle est froide. Quant aux dernières scènes, nous étions déjà convenus aux répétitions, qu'elles étoient mauvaises, et le dénouement surtout. Mais il y a du remède, si l'auteur veut retoucher sa pièce : au reste, le Vicomte de Polignac croit fermement qu'elle a été aux nues : on le laissera probablement dans cette douce erreur, et l'on fera bien. C'est un homme plein d'honneur et un très-galant homme ; quoiqu'il soit homme de grande qualité, il a des mœurs. Marquise m'a dit (et je l'avois déjà vu), qu'il est auteur, mais auteur jusqu'au fond de l'ame ; il met un amour propre du diable à tout cela.

La parade de Laujon a fait capot, quoiqu'après souper ; aussi étoit-elle bien mauvaise, sans action, sans aucune situation neuve ; des choses dégoûtantes ; le dialogue pris ou imité de mes parades ou de mes annonces ; des scènes qui n'en sont point, qui ne sont que des conversations de vieilleries, et rien d'original enfin, ni pour le fond ni dans les détails.

## AVRIL, 1763.

Le mercredi 6 avril, à huit heures du matin, et peut-être plutôt, le feu étoit à l'opéra ; les uns disent que ce sont des ouvriers en décorations qui l'y avoient mis, et qui, pour couvrir leur faute, n'ont appelé du secours que lorsqu'il n'étoit plus temps ; d'autres veulent que ce soit le concierge des appartemens de M. le Duc d'Orléans, lequel a soin de sa loge, qui y avoit laissé du feu dans une poêle, pour faire sécher la peinture. Quoi qu'il en soit, la salle de l'opéra est brûlée rez pied, rez terre : il n'y a point d'exagération à dire qu'elle a été consumée en cinq quarts d'heure ou une heure et demie au plus, et cela n'est point étonnant, vu les matières sèches et combustibles auxquelles le feu avoit à se prendre. Ce feu terrible n'avoit point heureusement de solidité, mais le coup d'œil en étoit effrayant. La flamme se communiqua aux toits de l'aîle d'un palais mitoyen de l'opéra, gagna jusqu'à l'horloge, dans la cour, et presque jusqu'à la porte, du côté de la place. L'on fit des coupures, le feu fut arrêté, et l'on en fut totalement le maître vers les cinq à six heures du soir.

Il n'y a donc eu d'endommagé au Palais Royal que les toits dont je viens de parler, et la coupole du grand escalier, qui s'abîma dessous ; mais les murs de pierre ont tous résisté à ce feu qui avoit

plus d'éclat que de consistance; et, lorsque la salle fut une fois consumée en aussi peu de temps que j'ai dit, elle s'écroula entièrement sur elle-même, et la flamme ne portant plus en haut, l'on parvint aisément à empêcher les suites affreuses que le commencement de cet embrasement sembloit annoncer; l'on en a été quitte pour quelques combles brûlés, et quelques appartemens pratiqués dans ces combles; les planchers du premier étage n'ont pas même souffert; il n'y avoit dans ces parties de bâtimens ni tableaux, ni meubles précieux; c'est l'antichambre des valets de pied, l'escalier, une galerie et les logemens au-dessus de tout cela, qui ont été très-maltraités par le feu. Avec moins de cent mille francs on fera les réparations de tout cela, bien entendu que je ne comprends point là-dedans le terrein de la salle de l'opéra qui appartient au Prince, et dont l'on ne sait pas encore comment l'on en disposera.

Robé est devenu dévot, et même de très-bonne foi, à ce que l'on assure. Sur le bruit qui s'est répandu qu'il alloit entreprendre un poëme sur la religion, l'abbé Leblanc a eu le malheur ou l'indiscrétion de dire que tout ce que Robé pourroit composer en faveur de la religion, seroit toujours contr'elle, à tous égards. Le nouveau chrétien, qui ne l'est pas encore assez pour pardonner les offenses, a fait une grosse épigramme contre cet abbé, auquel il reproche une chose

dont on n'est pas le maître, sa naissance. L'on prétend qu'il est fils du geolier de Dijon ; je ne sais si ce fait est bien constant, mais, en le supposant, il est inhumain d'attaquer un homme de ce côté-là. Quoi qu'il en soit, voici l'épigramme pour ce qu'elle vaut :

Les trente-neuf sur leur bureau tapis,
Pour balotter un récipiendaire,
L'abbé Leblanc, cet aigle littéraire,
Par le Buffon fut mis sur le tapis.
Il alléguoit ses immortelles lettres,
Et de Nason les tristes pentamètres,
Par lui traduits ; ses talens, son savoir,
Ses vers mogols, enfin tout son avoir.
Au bruit ronflant de ce mérite unique,
Chacun lâchoit sa fève académique,
Quand un quidam, noble et bouffi d'orgueil,
Leur dit : « Messieurs, encore que la naissance
» Ne donne droit au sublime fauteuil,
» Si, dans le choix, faut-il quelque décence.
» Quoi ! parmi nous un geolier être inscrit ?
» Eh ! qui ne voit qu'en faisant cette emplette,
» Pour l'avenir ce seroit planche faite,
» S'il se trouvoit un bourreau bel esprit !

Le lundi 18 du courant, les Comédiens français donnèrent la première représentation du *Bienfait rendu*, ou *le Négociant*, comédie en cinq actes et en vers. C'est cette comédie que les Comédiens, contre tout droit et toute raison, vouloient injustement faire passer avant la mienne, celle-là même dont ils avoient une opinion si avantageuse, après avoir rabattu de celle qu'ils avoient d'abord eue de *Dupuis et Desronais* ; c'est celle-là . . . . . ,

Que poussoit de Préville le sot aréopage
À disputer, du pas le frivole avantage
À son aîné naïf, au simple Desronais,
Que n'avoient point senti ces histrions punais.

Je ne crois point me tromper lorsque j'ose assurer que c'est une mauvaise comédie, et qui plus est, que ce n'est point une comédie. Il n'y a point de sujet, il n'y a point de fond; un négociant, auquel un homme de qualité doit cent mille écus, veut marier son neveu, qui n'est qu'un bourgeois et un négociant comme lui, à la fille de ce seigneur; cette seule scène, qui se répète sans aucuns incidens pendant cinq actes, est l'unique pivot sur lequel roule tout cet ouvrage; un épisode mal cousu d'un père et d'une fille, et qui n'est qu'une très-froide imitation du père et de la sœur du *Glorieux*, ne produit pas plus d'événemens que le sujet principal. Voilà peut-être la première comédie que l'on ait faite sans aucune situation, sans aucune scène, car il n'y en a réellement pas; ce sont des dialogues enchaînés les uns avec les autres, qui composent ce drame monstrueux et plein d'ennui. L'auteur, sans nulle connoissance du théâtre, manque encore de celle du monde; il fait parler aux gens de qualité qu'il a voulu mettre sur la scène, une langue qui n'est point la leur; ils sont durs et méprisent le commun des hommes, mais ils ne s'expriment point avec dureté et avec grossièreté; il y a longtemps que l'on a dit qu'ils ressembloient à du marbre, qu'ils étoient durs et polis. Son Négociant et les

autres caractères de sa pièce ne sont pas plus marqués ; ce n'est point par des traits qui échappent à ses personnages, qu'ils se peignent eux-mêmes, c'est par des tirades, c'est par des tableaux, des déclamations toujours froides, que ses acteurs disent que les gens de qualité sont de telle ou de telle façon, qu'un commerçant est estimable à tels ou tels égards. Or ce n'est point là la comédie; il faut que chaque homme s'y peigne lui-même sans y penser, sans qu'il s'en apperçoive. Sans chercher des exemples de ce que je dis là dans Molière, dont le génie ôte plutôt le courage qu'il n'en inspire; sans, dis-je, aller prendre un exemple dans ce sublime auteur, la plus mauvaise comédie de M. Destouches en présente un à mon esprit, et je vais le citer.

L'*Irrésolu*, après avoir donné sa parole d'épouser Julie, et avoir balancé pendant toute la pièce entr'elle et Célimène, dit, après que tout est conclu et décidé :

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

C'est le dernier vers de cette comédie. L'on voit par là que, sans que cet homme y pense, il se peint lui-même comme un homme irrésolu. Les tirades les plus spirituelles, les tableaux les plus brillans, que d'autres personnages de la pièce nous feroient de l'irrésolution de celui-ci, approcheroient-ils de ce trait sublime qui vient du caractère même ? Et c'est cela qui constitue la bonne comédie, partout ailleurs on nous abuse.

C'est ce que fait l'auteur du Bienfait rendu, il

nous abuse, ou plutôt il s'est abusé lui-même; il ne fera jamais de comédie; il n'a point d'imagination pour inventer un sujet, pour trouver des situations ou comiques ou intéressantes; il ne se doute pas de ce que c'est que de traiter un caractère. La seule partie dramatique qu'il est juste de reconnoître en lui, c'est le vers (*). Si la lecture ne me détrompe pas, il m'a paru, à la représentation, qu'il avoit le vers de comédie. Son dialogue est aisé, naturel, il s'élève et s'abaisse quand il faut, il a du nerf et de la force, du moins à ce qu'il m'a semblé, à l'entendre. En attendant que l'auteur se déclare, je déclare moi, que cette pièce, quelqu'anonyme qu'elle soit, n'aura pas plus de six ou neuf représentations. (**)

Je viens d'apprendre dans l'instant que l'auteur de la pièce nouvelle se nomme M. Dampierre, munitionnaire général des vivres, qui a été commis de M. Paris du Verney. C'est un homme de 35 à 36 ans, qui doit avoir une fortune assez considérable; il est dans l'âge véritable où l'on peut commencer à faire des comédies, parce que l'on connoît les hommes; mais il faudroit qu'il tâchât de les voir dans la haute compagnie, s'il veut les peindre. Je crains bien pourtant que ces observations ne lui soient inutiles, attendu qu'il n'a

---

(*) Cette comédie a quelques vers naturels, quelques-uns assez heureux, mais en général elle est mal écrite. (*Note de l'Auteur.*)

(**) Elle en a eu neuf, dont six mauvaises, et les trois autres assez maigres. (*Note de l'Auteur.*)

point le *vis comica*, j'entends l'invention des scènes et des situations comiques et l'art de faire agir et parler des caractères ; que tout cela ne s'acquiert point, et que c'est en quoi consiste le le génie de la comédie. Si je ne me suis point trompé à sa versification, M. Dampierre pourroit faire de bonnes satyres.

Le 30 avril, je donnai encore, avec Laujon, une fête à M. le Duc d'Orléans, la veille de Saint Philippe. Laujon, qui avoit cru en avoir imaginé le fond, en avoit pris l'idée toute entière dans une pièce de Dufresny, intitulée *l'Opéra de campagne*, que l'on trouve dans l'ancien théâtre de Gherardi, volume 4.e. C'est la peinture en action d'une troupe de Comédiens de province, qui viennent débarquer dans un château. Les actrices en en capotes et en mantelets d'indienne, devoient être jetées et se grouper sur une charrette remplie de décorations, de machines, de cordages, de vieux habits de théâtre pleins de clinquans, de casques, de bonnets garnis de vieilles plumes, un vieux trône, dont l'or est tout effacé, etc. La charrette devoit être précédée du charretier, de l'afficheur, du décorateur et de tous les acteurs, les uns à pied, les autres sur des ânes, six musiciens jouant de leurs instrumens, ayant tous leurs parties attachées sur le dos les uns des autres. Tous ces acteurs et musiciens étoient en habits de théâtre, et le plus ridiculement ajustés qu'il est possible ; mais une pluie continue qu'il fit ce

jour-là, dérangea l'ordre, la marche et la cérémonie du tableau que Laujon vouloit présenter, et il fut réduit à faire entrer seulement les acteurs montés sur leurs ânes, dans la galerie où est établi ordinairement le théâtre. Les musiciens et le reste de la troupe y furent aussi introduits avec une confusion qui avoit bien son mérite. Il faut avouer pourtant que les ânes récalcitrans firent rire davantage que toutes les meilleures plaisanteries. M. de Vierville, que son âne avoit déjà jeté à terre, avoit la frayeur peinte sur le visage, et j'ai toujours sa figure présente ; je n'ai de mes jours vu rien d'aussi comique que cette figure-là.

Après les harangues, la revue de la troupe, et les couplets de Laujon, qui étoient la plupart très-jolis, l'on afficha que l'on donneroit, pour faire essayer aux dames les talens des acteurs, quelques scènes dans le goût de l'ancien théâtre français, quelques scènes dans le goût de l'ancien théâtre de la foire, et quelques scènes dans le goût de l'ancien théâtre italien de Ghérardi.

Celles du théâtre français sont des scènes de *la Joueuse* de Dufresny, dans lesquelles un maître à chanter, qui revient de l'enterrement de sa femme, est amené par l'amour propre à chanter une cantatille très-gaie de sa composition. Cela eut la réussite la plus complette, mais je dis la plus complette.

Les scènes d'opéra-comique qui sont de mon invention, tombèrent tout à plat ; j'en sais la raison ; rien n'est plus aisé que de les rendre

saillantes et de les faire *resservir* et applaudir.

La petite comédie du *Monde renversé*, que j'ai arrangée, je l'ai prise en entier dans un opéra comique qui porte ce titre, et qui est de M. Lesage. Elle a fait aussi beaucoup d'effet au théâtre, mais pas autant, à beaucoup près, que les scènes du maître à chanter. Je pourrai bien, si l'on joue encore la comédie cet hiver à Bagnolet, composer de tout cela un spectacle piquant pour le Mardi gras, et je terminerai ce spectacle par la petite comédie de *la Tête à perruque ;* nous verrons.

Quant à cette fête-ci, qui, comme l'on voit, n'a pas été aussi originale que celle que j'ai donnée à la fin de l'année dernière, elle a paru pourtant amuser beaucoup. Laujon est inépuisable, il a fait des couplets charmans, délicats, agréables, et avec une profusion qui m'étonne toujours. J'ai surtout remarqué une chanson sur le printemps, qui m'a paru de la poésie la plus anacréontique ; c'est une petite idylle qui n'a pas sa pareille. Laujon tira partie de la pluie qu'il fit ce jour-là, pour faire une ronde sur le mai, qui fut un mai de fleurs que l'on apporta dans le salon, et autour duquel l'on dansa. Cette ronde, quoique négligée et bien éloignée de la régularité de sa chanson du Printemps, est pourtant assez plaisante et assez jolie, sans compter le mérite de l'à-propos, qui n'est pas peu de chose en société.

# MAI, 1763.

Le mardi 3 mai, le sieur Delorme, peintre copiste de M. le Duc d'Orléans, m'apporta de sa part la copie du tableau de Henri IV, dont ce Prince m'a fait présent. C'est une galanterie qu'il m'a faite à l'occasion de ma comédie de *Henri IV et le Meûnier.* Cette copie est tirée d'après le tableau original de ce grand Roi, qui a été peint d'après lui, deux ou trois mois auparavant que ce Héros-Monarque ait été assassiné. Je fus remercier le lendemain M. le Duc d'Orléans, qui me dit que cette copie étoit si bien faite, qu'en la mettant auprès du tableau, l'on ne pouvoit distinguer l'original.

Ces jours-ci, a débuté aux Français, de la façon la plus brillante, une jeune fille de quinze ans et demi, qui se fait appeler Mademoiselle Doligni. Son emploi sera les rôles de première amoureuse, dans le comique, que jouoit Mademoiselle Gaussin, qui s'est retirée cette année. Il faut que cette jeune enfant ait bien du talent, pour avoir fait déjà dire à tout Paris, après trois ou quatre rôles qu'elle a joués seulement, qu'elle iroit plus loin que cette inimitable actrice que nous regrettons encore. Je l'ai vue, et en effet elle promet beaucoup; elle a un talent supérieur, mais il faut qu'elle travaille, le cultive et l'étende. Sans être jolie, elle a une physionomie intéressante; sa voix

est nette, sans être forte; elle a une belle prononciation, pas un ton faux, pas un geste faux, des graces même. Elle est très-bien faite, elle a de la naïveté et de la chaleur; il ne s'agit plus que d'avoir plus d'ensemble, et c'est ce que l'habitude seule du théâtre peut donner. En un mot il m'a paru qu'elle avoit tous les dons que l'on ne peut tenir que de la nature, et qu'il ne lui manquoit que les agrémens et les perfections que l'art et l'expérience peuvent et doivent faire acquérir bien vîte, pour peu qu'on étudie son métier. Je n'ai point vu de début aussi brillant, depuis que je vais au théâtre, excepté celui d'Armand.

Celui d'Auger, qui menace de le remplacer, n'a pas été, à beaucoup près, aussi éclatant que celui de cette aimable enfant, quoique ce nouveau valet ait été fort accueilli du public, et que même il ait tout de suite été reçu aux grands appointemens. C'est un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, très-bien fait, d'une jolie figure, ayant de l'intelligence et de la finesse. Il seroit à désirer peut-être qu'il eût un peu plus de chaleur, quoiqu'il n'en manque pas absolument. Il a de la gaîté, et je pense que c'est encore là une très-bonne acquisition que fait le théâtre français. Ces jours-ci, il doit y débuter une soubrette qui est jeune et jolie.

L'on vient de me conter que Madame de Boufflers de Lorraine, la nièce du jeune abbé de Boufflers, actuellement Chevalier de Malte, si

fort connu par la vivacité de son esprit ; l'on m'a m'a conté, dis-je, que cette ci-devant belle et honnête Dame, qui a toujours été fort galante, et qui touche à présent à sa soixantaine, disoit à son fils, « qu'elle avoit beau faire, qu'elle ne pou» voit devenir dévote, qu'elle ne concevoit pas » même comment l'on pouvoit aimer Dieu, aimer » un être que l'on ne connoissoit point. » *Oh! non,* disoit-elle, *je n'aimerai jamais Dieu. — Ne répondez de rien,* lui répliqua vivement son fils, *si Dieu se faisoit homme une seconde fois, vous l'aimeriez sûrement.*

Le lundi 9 du courant, je fus à la première représentation de *la Mort de Socrate,* tragédie en trois actes, de M. de Sauvigny, Garde-du-corps du Roi Stanislas. Je n'ai point encore vu de pièce moins pièce que celle-là ; c'est exactement l'histoire de la mort de Socrate mise en vers, et non en action, ou du moins il n'y en a précisément que ce que l'histoire lui en a présenté, et qu'il n'a pas pu ôter. J'aime mieux la lire, et elle m'attendrit davantage dans M. Rollin, qui ne l'a point défigurée. La seule et unique invention de M. de Sauvigny, c'est de nous avoir peint Xantipe comme la plus tendre des femmes, la plus vertueuse et la plus attachée à son mari, elle qui est consignée dans l'histoire comme la plus méchante *b.....* de la Grèce. La versification m'a paru très-bien. Je ne sais si je penserai de même quand la pièce sera imprimée ; en attendant, je dirai que l'auteur n'a

rien inventé pour le fond ni pour les détails de son poëme ; toutes les pensées qu'il a employées sont dans Plutarque, dans Platon et dans tous les autres auteurs qui ont parlé de Socrate ou qui l'ont fait parler. Il a mis en vers ce qu'ont dit les autres.

Cette pièce, qui est sans mérite, excepté celui de la versification, ne laisse pas, malgré cela, d'avoir un demi-succès, qui ne vient que de l'engouement où l'on est encore de la métaphysique, de la philosophie et de l'irréligion. Cette drogue a eu neuf représentations très-maigres.

Le mercredi, à Bagnolet, l'on me conta un trait de financier, qui se placeroit très-bien dans une comédie. L'on parloit devant M. Fribois, fermier général et beau-père de feu M. Berrier, le Garde des sceaux, d'une charge de Maître d'hôtel de M. le Duc d'Orléans : *Eh mais! qu'est-ce que cela?* (dit ce vieux Turcaret) *c'est une misère. — Pardonnez-moi*, lui répondit-on, *c'est une charge comme il faut. — Eh non !* reprit-il : *il n'y a point de charge honnête dans la maison de M. le Duc d'Orleans. — Que dites-vous là ? Eh ! celle de premier Gentilhomme de la chambre, de premier Ecuyer, de ses Chambellans, toutes ces places remplies par des gens de la plus grande qualité? —Oui, oui*, dit-il, *par de pauvre noblesse ; ma foi, Messieurs, je ne connois de place honnête chez ce Prince-là que celle de Fermier.*

# JUIN, 1763.

Le premier juin je fus à la première représentation de *la Manie des Arts ou la Matinée à la mode*, comédie en un acte et en prose de M. Rochon, celui-là même qui nous a donné, dans le mois de novembre dernier, la petite comédie d'*Heureusement*, et qui n'a, je crois, fait ni l'une ni l'autre. Elles sont, je pense, toutes les deux de l'abbé de Voisenon. M. Rochon est trop jeune pour avoir la connoissance et quelquefois le ton du monde, que l'on trouve dans ces deux petites pièces. L'on y trouve également les défauts de l'abbé, nul art théâtral, très-mauvaise exposition du sujet, pas même un arrangement de scènes. Cette pièce est encore plus défectueuse qu'Heureusement; c'est un *pesle-meslis* de scènes épisodiques qui ne sont point liées : cela est d'un décousu dont je n'ai point encore vu d'exemple. Il y a pourtant de l'esprit et des traits heureux, des choses qu'il n'y a qu'un homme qui a beaucoup vécu en bonne compagnie, qui ait pu les appercevoir. Il y en a à la vérité un beaucoup plus grand nombre de communes, de mauvaises et de basses; et c'est ce qui suspendroit mon jugement sur cette pièce encore plus que sur l'autre, pour décider formellement que l'abbé de Voisenon soit l'auteur de ces deux drogues-là.

Il y a de la malignité dans cette dernière ; j'appelle malignité, de mettre dans une comédie des

traits ou choses marquées dans les caractères qui ne peuvent convenir qu'à une ou deux personnes ; par exemple, l'amateur ridicule des arts donne la dernière main à une tragédie qu'il a composée la veille dans une seule soirée, et il veut mettre et faire jouer cette tragédie sous le nom d'un véritable auteur de tragédies, qu'il veut prendre pour secrétaire (*).

Le premier de ces traits ne peut être qu'une personnalité contre M. le Marquis de Chimène ; l'on sait qu'il offrit, il y a quelques années, de

---

(*) Cette *Manie des arts* est de M. Rochon de Chabannes, et les plagiats, ainsi que les méchancetés, sont sûrement du défunt abbé de Voisenon, qui ne vivoit que de ces vilainies-là. M. Rochon avoit déjà composé *Heureusement*, qui est un petit rien assez agréable ; c'est un assemblage de quelques scènes légérement écrites ; mais qui ne méritent pourtant pas le nom de comédie, pas même celui de petite pièce. Je me garderai bien de juger ainsi ses *Amans généreux* ; cette jolie comédie imitée de l'allemand, et qu'il a donnée en 1774, le confirme véritablement auteur dramatique. On y trouve un vrai talent. *Les Valets maîtres*, où il s'en trouve aussi, ne sont pas, à beaucoup près, aussi bien, quoique dans cette farce il y ait quelque comique de situation ; mais, dans les Amants généreux, c'est de la vraie comédie ; outre le *vis comica*, on y voit des caractères et la peinture des hommes.

Je ne sais pourquoi je n'ai pas mis au nombre des petites malices que j'ai reprises dans sa Manie des arts, celle qui nous regardoit, M. Laujon et moi. Nous nous apperçûmes pourtant très-bien, que nous y étions désignés l'un et l'autre par des traits lancés contre un poëte qui compose *pour un Grand qui bâille en allant à Versailles*, etc. etc.

C'étoit encore du Voisenon. Il a fait ce métier-là plus que nous ! (*Note de l'auteur, écrite en 1780.*)

parier deux cents louis qu'il feroit et versifieroit une tragédie en trente-six heures. Le second en est une autre contre M. le Comte de Lauraguais. Tous les gens au fait des anecdotes littéraires, savent aussi qu'il prit, il y a quelques années, pour secrétaire un auteur tragique comme-çà, et l'on a vu depuis une *Électre* imprimée, dont lui Comte de Lauraguais se disoit l'auteur; et même avant que cette pièce parût, il disoit à qui vouloit l'entendre que nous n'avions point de tragédie en France, mais que l'on verroit la sienne.

Au reste, je pourrois crier au voleur sur une scène qu'ils m'ont prise, et qui est dans le prologue de *Madame Prologue ;* c'est celle d'un placet en vers, puis chanté et enfin dansé. Il faut pourtant avouer qu'il se peut aussi que ce ne soit pas larcin, attendu que ce n'est point moi qui ai imaginé cette scène, mais que l'on me l'a donnée comme une anecdote arrivée du temps du régent, et que j'ai rapportée dans ce Journal (*). Si l'auteur savoit cette anecdote, il a pu en faire une scène, ainsi que moi, et sans que j'aye droit de m'en plaindre; mais M. Rochon voit souvent la Drouin qui a joué dans mon Prologue à Bagnolet; et si c'est l'abbé de Voisenon qui est l'auteur, il en a vu la représentation; c'est pourquoi j'ai cru pouvoir me permettre au moins le soupçon. Qui que ce soit des deux, ils en ont fait une scène froide, au lieu qu'elle n'est rien moins que cela

(*) V. tome 1., p. 169.

dans mon Prologue. Je n'entrerai point dans un autre détail de cette pièce, qui ne mérite pas que l'on s'y arrête; je dirai seulement que je ne conçois pas pourquoi M. Rochon ou l'abbé, qui font tous deux des vers très-facilement, ont eu la paresse de ne point faire cette comédie en vers; le vers est de l'essence de toute pièce épisodique. S'ils eussent pris ce parti, cela auroit pu avoir une espèce de succès; au lieu que cela n'a eu que cinq représentations seul, trois avec Manco-Capac, tragédie dont je vais parler, enfin une neuvième et dernière seul.

Le lundi 13 du courant, je fus à la première représentation de *Manco-Capac*, tragédie de M. Le Blanc, Marseillois, ex-Oratorien. Le sujet de cette tragédie, effleuré par Voltaire dans Alzire, restoit encore à traiter; M. Le Blanc l'a presque atteint dans la partie principale, qui est celle du caractère; rien n'est plus soutenu et mieux fait que celui de l'homme sauvage opposé à l'homme civilisé; mais rien n'est plus misérable, à tous les autres égards, que ce poëme; nulle invention; situations prises de toutes les tragédies; une action qui ne marche point; des scènes de tendresse, qui ne sont que du galimatias; des couplets de cent cinquante vers; des longueurs si énormes, qu'à la seconde représentation les Comédiens ont retranché trois cent soixante et tant de vers, sans qu'il y ait paru, et qu'il y en auroit peut-être encore autant à retrancher. J'imaginerois que ce M. Le Blanc, qui a passé les premières années de

sa vie à l'Oratoire, les a perdues à la théologie, et ne s'est avisé de faire des tragédies qu'après avoir senti le néant de la scholastique. Je parierois presque que cet homme n'a pas été vingt fois à nos théâtres, et qu'il a plus étudié ceux des Grecs que les nôtres. Il fait très-bien des vers ; les siens ont de la force et du naturel : mais il ne fera jamais de tragédie ; il n'a point la grande partie, qui est l'invention de fond, cette partie que le divin Corneille possédoit au dernier degré de perfection, et qu'il a portée jusqu'au sublime. La peinture de certains caractères forts ne lui manqueroit point ; son Homme sauvage, je le répète, est vigoureusement présenté ; il y a aussi quelques belles choses dans le caractère de Manco-Capac : mais, dans tout le reste, cet auteur ne connoît point assez la nature ; l'amour surtout m'a paru un grimoire pour lui ; c'est un écolier de sixième. Sa pièce ne réussit point à la première représentation, mais l'on pourroit lui appliquer ces vers de Corneille :

> Il est vrai qu'il tomba, mais tout couvert de gloire ;
> Que sa chûte valoit la plus haute victoire.

du moins à mon avis. Ses vers et son caractére de Sauvage valent mieux, à mon gré, que les *Oreste*, les *Tancrède*, les *Olympie* et les *Ecossaise* de M. de Voltaire ; il y a plus de génie et de beautés dans ce seul rôle, que dans tous ces derniers radotages de notre vieux illustre qui devroit bien laisser en paix son cheval vieillissant. Les homélies de cet archevêque de la littérature baissent cruellement depuis bien du temps.

Manco-Capac a été joué à Choisy, devant le Roi et toute sa Cour ; c'est une chose singulière, vu les choses hardies qu'il contient contre les Rois et pour la liberté de l'homme. Cette pièce a eu cinq représentations.

Le lundi 27, l'on a repris *l'Anglais à Bordeaux*. Mademoiselle Dangeville, malgré sa retraite du théâtre, y joue le rôle qu'elle y avoit déjà joué, et cette singularité jointe à un ballet qui a été donné à la Cour, et qui est exécuté par les acteurs de l'Opéra, y attire une affluence prodigieuse de monde. Toutes les chambrées équivalent à des premières représentations d'hiver ; toutes les loges, premières et secondes, sont louées, et à trois heures l'on ne trouve plus de billets de parterre. Les Comédiens ont voulu payer les danseurs de l'Opéra, qui n'ont voulu rien prendre. Les premiers leur ont donné un grand repas et un bal chez Ruel, où ils étoient quatre-vingt-dix. Mademoiselle Clairon a fait les honneurs de cette fête ; elle a donné, de la part de sa troupe, un nœud d'épée à chaque danseur, et un bouquet de fleurs d'Italie à chaque danseuse. Le nombre des représentations de cette reprise est de douze, qui en valent dix-huit d'une recette ordinaire.

## JUILLET, 1763.

Je viens de finir à la campagne où je suis, une comédie en deux actes et en prose, intitulée *l'Amour d'autrefois, ou l'Amour véritable.* C'est une pièce faite pour la société, et qui ne peut pas être donnée au Théâtre français ; j'y ai mis un Intendant de province, que la police ne passeroit certainement pas. Eh! pourquoi?.... Par la raison du despotisme qui s'établit depuis longtemps, et qui prend tous les jours en France de nouveaux accroissemens. En bonne règle, il devroit être permis d'exposer sur la scène le ridicule de tous les états, quels qu'ils soient, pourvu et à condition de ne jouer jamais le citoyen, ce qui est d'un mal-honnête homme, et ce que le Gouvernement ne doit point permettre. Mais l'on devroit souffrir, et même souhaiter, pour la correction des mœurs, que l'on mît au théâtre, et que l'on chargeât de ridicule des hommes insolens et injustes, et qui abusent du pouvoir que leur donnent leurs places, pour opprimer les autres, à condition, je le répète, de généraliser tellement les traits de ces mêmes caractères, qu'ils ne puissent désigner personne en particulier. Molière a joué les Marquis de son temps, qui étoient bien d'aussi bonne maison que les Intendans de nos provinces ; il étoit un trop excellent peintre, pour que ses tableaux ne ressemblassent pas trait pour trait aux originaux qu'il avoit en vue ; mais cette

ressemblance étoit pour tous les Marquis, et non pas pour le Marquis un tel. Pourquoi donc n'est-il pas permis aujourd'hui de faire paroître sur la scène le caractère des Intendans, pourvu que ce ne soit pas un tel Intendant? L'esprit d'asservissement et d'avilissement, qui est une suite du despotisme, ne souffre point, dans ce temps-ci, cette honnête liberté dans ceux qui seroient les maîtres de la donner, et les auteurs n'osent la prendre, puisqu'on ne la leur passeroit pas; le luxe d'ailleurs et la considération réelle que donne et que ne devroit point donner l'argent, sont cause encore que les grands et les petits courent à la fortune, et qu'ils craignent tous de faire la moindre démarche qui puisse y être contraire, ce qui étouffe la liberté, depuis le Ministre d'état jusqu'à l'Auteur.

Je ne crois pas que je travaille davantage pour le grand théâtre; j'ai mes coudées franches dans celui de société, et je m'y tiendrai. D'ailleurs, comme je l'ai dit dans une préface particulière de Desronais, les Comédiens dégoûtent de faire des comédies.

Bougainville vient de mourir ces jours-ci, et laisse une place vacante à l'Académie française; c'étoit un homme sans aucune espèce de génie ou de talent. Il pouvoit très-bien être de l'Université, et même Recteur, mais il n'eût jamais dû être de l'Académie; tout son avoir étoit de savoir le grec et le latin. Il avoit de la mémoire. Madame

de Pompadour, à la sollicitation du Seigneur d'Arboulin, dont il étoit neveu, lui avoit fait avoir cette place d'Académicien que Piron demandoit et devoit obtenir. L'on prétend même, comme un fait certain, que ce fut Bougainville qui fit parvenir à M. Boyer, l'Evêque de Mirepoix, l'ode de Piron, que ce sot prélat lut au Roi, et qui fit donner l'exclusion à l'auteur de la Métromanie, pour placer ce foible littérateur. Bougainville étoit un homme d'intrigue et très-faux; du reste, c'étoit un pédant assez ignoré; mais il étoit, en revanche, méprisé de ceux qui le connoissoient bien. Il avoit aussi obtenu, par son esprit de manége, une place de Secrétaire ordinaire de M. le Duc d'Orléans. L'abbé de Breteuil vient de la faire donner à un roué sans mérite, à un abbé Marquet qui n'a jamais fait aucun ouvrage, homme sans mœurs, et qui n'est connu de quelques sociétés, notamment de l'abbé de Breteuil, que par ses noirceurs, ses perfidies et des tracasseries infâmes.

J'avois demandé et je demande encore une de ces places; la première est promise à M. l'abbé Foucher de l'Académie des Inscriptions, un savant en *us*. M. le Duc d'Orléans m'en a promis une, mais quand viendra-t-elle? Ces places de Secrétaire n'ont jamais été remplies que par des gens de lettres du premier mérite, et M. l'abbé Marquet est la première tache qui y soit imprimée. Il m'a paru que M. l'abbé de Breteuil vouloit, après l'abbé Foucher, faire encore passer

avant moi M. Duclos ; mais ce dernier jure et proteste qu'il n'acceptera point la place que l'on lui offrira, qu'auparavant je n'en aye une. Nous disputons d'honnêtetés à cet égard. Ce qui me la fait désirer, c'est que ces charges sont très-honorables, que M. de Fontenelle en avoit une, et que les Secrétaires des Académies francaise et des sciences, et tous les écrivains de quelque réputation les ont possédées. Ce n'est que cette espèce de célébrité que leur ont donnée les gens illustres qui les ont eues, qui fait rechercher ces places ; car d'ailleurs elles ne rapportent que 400 francs.

## AOUT, 1763.

JAMAIS les Comédiens n'ont donné autant de nouveautés après la rentrée ; ils ont apparemment nombre de pièces d'auteurs médiocres qu'ils veulent dépêcher. Lundi premier du courant encore, ils donnèrent et je fus voir la première et la dernière représentation de *la Présomption à la mode,* comédie en cinq actes et en vers de M, . . . . . ., de la ville de Carcassonne.

C'est, m'a-t-on dit, un jeune homme de vingt à vingt-deux ans ; d'autres veulent qu'il en ait trente. Quoi qu'il en soit, sa comédie est du dernier mauvais ; c'est une comédie calquée sur toutes les comédies ; c'est, dans un endroit, les Dehors trompeurs, dans un autre, la Métromanie ; ici c'est le Légataire ; là vous retrouvez des lueurs de

scènes du Curieux impertinent, des Philosophes, etc. : il n'y a pas une seule scène qui soit de l'invention de l'auteur. Il n'y a aucune connoissance du théâtre, du cœur humain ni du monde ; à ce dernier égard même, l'on voit que ce jeune homme n'a vécu que dans les auberges et au café. Malgré le mauvais ton, il y a pourtant de l'esprit dans les détails, de la facilité et de la gaîté dans le style ; et même quelques vers très-heureux.

Si cet auteur n'avoit effectivement que vingt-deux ans, peut-être ne faudroit-il pas désespérer de son talent pour la comédie ; mais, pour en composer, il seroit nécessaire qu'il attendît encore dix-huit ou vingt ans, et qu'il vît le monde. Il est possible de faire une bonne tragédie dans l'extrême jeunesse ; Voltaire a donné son *Œdipe* qu'il n'avoit pas encore vingt ans ; il suffit à un auteur tragique de bien connoître en général les passions et de pouvoir les rendre fortement. Mais à cette connoissance l'auteur comique doit joindre encore celle du cœur humain d'une façon plus particulière, les tours et les détours de l'amour propre, les usages du monde, le style ou le langage de chaque caractère, et ce n'est qu'après avoir observé et étudié ses modèles, que ce peintre peut faire des tableaux. Ce n'est que dans le monde, et en voyant depuis le Prince du sang jusqu'au savetier, qu'il trouvera ses toiles et ses couleurs, s'il a reçu de la nature le génie de la comédie. Molière lui-même, ce dieu de la comédie, n'a commencé à faire de bonnes, de vérita-

bles comédies qu'à quarante-un ans passés. Quand il arriva à Paris, il avoit fait *l'Étourdi*, pièce dans le genre de celles de Térence; *le Dépit amoureux*, comédie d'intrigue dans le goût de celles des Espagnols, et quelques farces; mais ce ne fut que quand il eut étudié et connu la Cour et la ville, que son divin génie s'éleva à *l'Ecole des Maris*, à *celle des Femmes*, au *Misanthrope*, aux *Femmes savantes*, au *Tartuffe*, ces chefs-d'œuvre au-delà desquels l'esprit humain ne pourra peut-être jamais aller.

Je n'ai pu savoir encore le nom de l'auteur de la Présomption à la mode; je l'ai demandé à trois Comédiens qui m'ont tous trois répondu que ce nom étoit si difficile à prononcer, qu'ils n'avoient pu le retenir. Cette affectation de ne point le nommer, jointe à quelques autres circonstances, m'ont donné des soupçons que ce jeune Toulousain-là pourroit bien être un fantôme que l'on présente à la place de M. Dampierre, auteur du *Bienfait rendu*, qui veut se cacher cette fois-ci, mieux qu'il n'a fait l'autre. Ce M. Dampierre avoit voulu d'abord garder *l'incognito*, qu'une légère apparence de succès lui fit bien vîte abandonner. Auparavant qu'il fût connu, l'on avoit débité que l'auteur anonyme du Bienfait rendu avoit donné à Préville cinq ou six comédies. La Drouin, quelques jours après la première représentation de cette pièce, me dit à Bagnolet, que l'on alloit en donner une de ce même auteur. La fable du jeune homme de Toulouse peut donc très-bien avoir été

substituée à celle que Préville distribuoit auparavant dans le public, qu'il avoit eu et qu'il tenoit ces cinq ou six comédies d'un homme plus que sexagenaire, qui s'étoit retiré du monde. M. Dampierre s'étant nommé, cette belle histoire n'a pu se soutenir, et il a été obligé d'offrir à la curiosité du public un homme de paille qui jouât le rôle de l'auteur; et effectivement l'on m'a assuré qu'aux répétitions ce petit garçon avoit paru un véritable mannequin, qu'il n'entendoit rien aux légères corrections qu'on lui demandoit, et qu'à peine savoit-il écrire. Ces faits constans donnent beaucoup de force aux conjectures que l'on en peut tirer, d'autant plus que le style de la Présomption à la mode ressemble à celui du Bienfait rendu, qu'il n'y a pas plus de connoissance du théâtre dans l'un que dans l'autre. Il faut convenir cependant, pour être juste, que le Bienfait rendu est infiniment moins mauvais; ce n'est pas un ton ignoble comme celui qui règne partout dans la Présomption à la mode, et qui, comme je l'ai dit, est celui des auberges et des cafés. Mais il y a dans le style de ces deux pièces en général un air de famille; je ne serois nullement surpris que l'auteur de l'une fût l'auteur de l'autre, mais je dirois que la Présomption à la mode est le premier ouvrage et l'essai de la jeunesse de l'auteur du Bienfait rendu, qui, plus il est examiné, plus il est trouvé mauvais (*).

(*) L'auteur de *la Présomption à la mode* est M. Cailhava. (*Note des Editeurs.*)

M. le Comte de Lauraguais, qui a été envoyé le mois dernier à la citadelle de Metz, pour une folie qu'il a faite ( disgrace que les suites de sa passion pour l'inoculation lui ont attirée ) a écrit, m'a dit M. de Montamy, qu'il étoit très-content du Lieutenant de Roi qui le garde, parce que c'est un homme dur, et qu'il le traite mal ; il prétend que c'est-là faire son devoir. A l'occasion de cela, M. le Duc d'Orléans nous dit que lorsque l'exempt porta la lettre de cachet à ce charmant Seigneur, il lui demanda où étoit le Roi, et que l'exempt lui ayant répondu qu'il étoit à Saint-Hubert, et ayant eu la bêtise d'ajouter que la veille il avoit manqué trois cerfs, M. le comte de Lauraguais lui dit : *Eh ! que ne les faisoit-il arrêter par lettres de cachet ?*

L'on me disoit, ces jours-ci, que l'on contoit devant feue Madame la Duchesse d'Orléans l'histoire d'une femme de Toulouse qui avoit été grosse pendant vingt ans ; son enfant s'étoit pétrifié, et quand on ouvrit cette femme, à sa mort, cet enfant pétrifié avoit l'air âgé, et même de la barbe. La Princesse devant laquelle on détailloit ce fait, et qui ne saisissoit les objets que du côté plaisant, dit, *que si pareille aventure lui étoit arrivée, pour ne point laisser son enfant sans éducation, elle n'auroit pas manqué d'avaler un précepteur.*

# SEPTEMBRE, 1763.

DANS tout le commencement de ce mois, l'on a donné *Hérode et Mariamne*, de M. de Voltaire; cela n'a point fait sensation. Les changemens qu'il y a faits n'ont rien changé, m'a-t-on dit, au peu d'intérêt de cette tragédie, si l'on peut appeler ainsi des tracasseries de ménage mises en action. Voltaire a eu beau ôter le rôle impertinent de Varus, Sosime qui a pris sa place, n'en a pas moins ennuyé les spectateurs. Cette drogue a été donnée trois fois à Paris, et sera jouée le mois prochain à Fontainebleau.

L'on doit y donner la première représentation d'*Idomenée*, tragédie de M. Lemière, qui se fait protéger par M. le Duc de Duras, ce qui marque une grande vocation à être protégé. Comme, au moyen de ce qu'il est joué à la Cour, M. Lemière auroit pu prétendre passer à la ville, auparavant M. Saurin, qui a une tragédie dont c'est le tour, en donnant pour raison que sa pièce étoit sue des Comédiens, M. Saurin s'est cru obligé, pour ne point céder son rang, de faire apprendre dès ce moment même, les rôles de la sienne aux Comédiens; elle va être jouée trois fois à la fin de ce mois-ci, qui est celui de l'année le plus défavorable. Dans le cas d'un succès, on la reprendroit après la Toussaints, avant de donner l'Idoménée de M. Lemière.

Le 26 septembre, les Comédiens français donnèrent la première représentation de *Blanche et Guiscard*, tragédie de M. Saurin. C'est une traduction libre de la tragédie anglaise de Tancrède et Sigismonde, de M. Tompson, qui en a tiré le sujet d'une Nouvelle espagnole contée par M. Le Sage dans son Gilblas. Cette pièce n'a point eu de succès sur notre théâtre ; elle fut entendue d'un bout à l'autre avec un froid silence ; point de huées, peu d'applaudissemens ; il sembloit que le public fût engourdi. Il y eut deux ou trois mouvemens d'improbation, et l'on battit des mains légèrement une douzaine de fois. Voilà tout le récit des faits d'armes de cette journée, dont la suite cependant a fait voir à l'auteur qu'il ne pouvoit pas s'en attribuer l'avantage. La pièce, au contraire, a été jugée si mauvaise, que le soir même, dans les foyers, il n'en étoit plus question ; une demi-heure après sa représentation, l'on n'en parloit pas plus que si elle n'eût jamais existé. Je ne crois pas ce sujet traitable sur notre théâtre, et s'il a réussi sur celui de Londres, c'est une raison de plus pour me confirmer, moi et bien d'autres gens de lettres, dans la persuasion que les Anglais sont à cent cinquante ans de nous, en toute espèce dramatique. Ils sont encore bien loin de la perfection à laquelle nous avons presque atteint.

A la troisième représentation, cette tragédie a pourtant été encore mieux reçue qu'à la seconde, et elle emportera de l'estime pour son auteur ;

mais, tout mon ami qu'il est, je ne lui crois point le génie ou même le talent qu'il faut pour faire des tragédies ; c'est un homme de beaucoup d'esprit, mais il n'a point l'ame et la chaleur nécessaires pour composer des ouvrages dans lesquels il faudra peindre et faire agir les passions. Cette pièce a donc été jouée trois fois ; si elle est reprise cet hiver, et que Saurin y ait fait quelques changemens, j'en parlerai.

Un abbé qui arrive de Rome, me contoit hier une pasquinade qu'on y a faite nouvellement contre les Jésuites. Ces religieux ont dans cette ville une très-belle apothicairerie, au-dessus de la porte de laquelle est l'inscription suivante : *Il guarisco di tutti li mali.* L'on y a ajouté, depuis l'expulsion des Jésuites de France : *Essepto il mal' francese.*

M. Bret vient, m'a-t-on dit, de lire aux Comédiens une comédie en cinq actes et en vers. L'aréopage comique l'a reçue avec de grands applaudissemens ; elle sera jouée cet hiver.

## NOVEMBRE, 1763.

Le lundi 7 du courant, je fus à la première représentation du *Comte de Warvick*, tragédie de M. De Laharpe. C'est un jeune homme de vingt-trois ans, duquel on compte déjà un très-vilain trait. On assure que le Principal du Collége d'Harcourt lui a fait faire ses études, l'a nourri et entretenu à ses dépens, pendant leur cours, et qu'à la fin, pour lui en marquer sa reconnoissance, M. De Laharpe s'est brouillé avec son bienfaiteur, et a fait contre lui une satyre sanglante. Cette petite horreur m'a déjà été confirmée par deux ou trois personnes, et je n'ai encore vu qui que ce soit qui ait contredit ou nié ce fait.

Quoi qu'il en soit, ce M. De Laharpe est un auteur qui paroît donner de grandes espérances du côté de la poésie, s'il en donne d'affreuses du côté de ses mœurs : ses vers m'ont paru très-bien faits; il y règne une aisance et une simplicité nobles; point de maximes, de sentences, d'esprit déplacé ni de faux brillans; c'est un style sans enflure, un style uni, et pourtant élégant. Son caractère de Warvick est bien pris et traité avec chaleur; il le soutient jusqu'à la fin du quatrième acte, qu'il m'a paru absolument le démentir, pour lui donner des sentimens romanesques. Voici le fait : le Comte de Warvick a mis Edouard sur le trône, après en avoir chassé Henri son concurrent. Edouard, qui lui a les plus grandes obligations, l'envoie

à la Cour de France, pour faire la paix avec Louis et lui demander sa sœur en mariage. Warvick, au second acte, arrive de la Cour de Louis, avec le traité signé; la princesse qu'on lui a accordée pour Edouard, doit le suivre incessamment. Ce dernier, qui, pendant l'absence de Warvick, est devenu éperdument amoureux de la maîtresse du Comte, lui déclare nettement qu'il a changé de pensée, et qu'il ne veut plus épouser la sœur de Louis. Sur cela, emportement de Warvick, qui, comme Ministre, trouve son honneur compromis dans le refus que le Roi fait de cette alliance, qu'il n'a signée que par ses ordres. Edouard le quitte en lui disant que tantôt il lui expliquera ses desseins. Cette sortie est une faute théâtrale d'abord, Edouard n'ayant point d'autre raison de cette réticence, que le besoin qu'a l'auteur de se ménager, au troisième acte, une scène entre ces deux mêmes personnages. Mais le grand défaut dont je veux parler, c'est que Warvick apprenant l'amour du Roi, et qu'il veut épouser sa maîtresse à lui, il devient furieux, comme de raison; il a au troisième acte, cette scène qu'il n'a pas achevée au second; il est vis-à-vis du Roi, d'une violence terrible, le brave, le menace; le Roi le fait arrêter. Au quatrième acte, Warvick, qui est dans toute la pièce, du caractère le plus emporté, qui paroît, dans sa prison, ne respirer que la vengeance, qui est partout inflexible, voit briser ses fers et se trouve armé par ses amis qui le délivrent, et, tout d'un coup, quand il est prêt à

sortir de la tour, à la tête des séditieux, il fait une réflexion et se dit à lui-même : *Warvick, arrête........ où cours-tu ? Plonger le poignard dans le cœur de ton ami ?....... Détrôner un Roi que toi-même tu as couronné...etc.? Non...., faisons mieux, volons à la défense de ce Monarque,* etc., et il y va effectivement. Est-il rien de plus absurdement romanesque que ce faux héroisme ? D'ailleurs, indépendamment de ce retour inopiné de vertu, qui n'est préparé d'aucune manière, de qui Warvick va-t-il défendre le Roi ? contre qui va-t-il combattre ? Contre ses amis et tout un peuple qui n'a pris les armes que pour le tirer de sa prison ; il sort pour échigner les gens qui ont exposé leur vie pour défendre la sienne et le tirer du danger imminent où il est de la perdre. Eh! pour qui va-t-il sacrifier tous ses partisans ? Pour un tyran qui lui enlève sa maîtresse, qui le met aux fers quand il l'a mis sur le trône, et qui paye tous ses services de la plus noire et de la plus détestable ingratitude. C'est pourtant cette espèce de transport au cerveau qui a fait tout le petit succès de cette tragédie. Quand j'entendis applaudir par toute la salle cette absurdité, les bras me tombèrent, et je ne reviens point encore de ma surprise.

Il n'y a, au reste, dans cette pièce, rien qui annonce dans l'auteur la grande invention, l'invention du fond ; il n'y a aucune situation nouvelle, nuls coups de théâtre qui soient neufs ; c'est là marche triviale de toutes les tragédies.

M. De Laharpe manque même, en beaucoup d'endroits, d'une connoissance suffisante du théâtre; ses acteurs paroissent et se retirent, sans en avoir de raison. Marguerite d'Anjou, qui devroit être dans un cul de basse fosse, va et vient comme il lui plaît; et d'ailleurs, c'est une espèce de hors-d'œuvre dans ce drame, que cette illustre femme, qui devoit n'être point employée, à moins d'en faire un des principaux personnages du poëme. Le cinquième acte et le dénouement ne sont pas bons à laver les pieds du cheval Pégase.

Ce n'est donc uniquement que cette extravagance que je viens de rapporter, qui a fait la petite fortune de cette drogue. Avec le bien que j'ai dit des vers et du dialogue, il faut encore ajouter qu'il y a de temps en temps de la chaleur de sentimens, mais qui n'est que momentanée; ce n'est point le fond du sujet qui la produit. Il n'y a nul intérêt dans cette tragédie; la fable est trop mal fagotée, pour que l'on puisse y en trouver. Cependant, vu l'extrême jeunesse de l'auteur, il seroit injuste de le juger définitivement; il faut attendre son second ouvrage: l'on peut dire même qu'il donne des espérances par celui-ci, quoique mauvais. Warvick a eu quinze représentations.

Le jeudi, 10 du courant, *Dupuis et Desronais* fut joué à Fontainebleau, suivi des *trois Cousines*. Ma comédie avoit déjà été représentée à Versailles, le mardi 25 janvier dernier, et elle y avoit

réussi. Elle a encore eu un plus grand succès cette fois-ci, quoique Mademoiselle Préville n'ait pas encore rendu le rôle de Mariane aussi bien, et d'une façon aussi intéressante que Mademoiselle Gaussin; mais elle y viendra, j'ai tout lieu de m'en flatter, par les répétitions que je lui en ai vu faire; elle a eu, à cette première fois, une timidité que par la suite elle doit perdre nécessairement; elle a très-bien saisi ce rôle; elle a la plus grande envie d'y briller, et elle est d'un âge et d'une figure qui y ressortissent fort bien.

Après elle, M. le Duc d'Orléans m'a dit qu'il n'avoit pas été content de la Préville, qui l'étoit encore moins d'elle-même; au reste, ce Prince a trouvé que Brizard s'étoit surpassé ainsi que Molé. *Pour votre comédie*, a-t-il eu la bonté de me dire, *l'on ne sauroit exprimer le plaisir qu'elle a fait; toute la salle étoit transportée; les trois Cousines, qui est une très-jolie pièce et que l'on donnoit à la suite de la vôtre, parut froide, quoique Jeliotte, et Mademoiselle Arnould chantassent dans les divertissemens.* En disant ces choses flatteuses, et plus encore que je n'en dis là, ce Prince étoit dans la plus grande joie d'avoir à me les dire, et, en vérité, à l'intérêt qu'il y prenoit, on auroit pensé presque que c'étoit lui-même qui étoit l'auteur de Dupuis et Desronais; il en avoit l'air plus affecté que moi-même.

A l'occasion des levées de boucliers de quelques

Parlemens, une personne disoit, ces jours-ci : *Sa Majesté le Parlement de Paris n'a pas des manières trop aisées, mais l'on ne sauroit tenir à celles de Son Altesse Royale le Parlement de Rouen.*

Je puis joindre à cette fine plaisanterie, pour faire contraste, le gros bon mot du comédien Bouret qui fait les rôles de niais, et même assez bien. Mademoiselle Luzy sa camarade, qui n'a pas le sens d'une oye, disoit, assez haut pour qu'il l'entendît, *qu'il jouoit fort bien les rôles bêtes....* *Oui, Mademoiselle,* reprit Bouret, *et votre suffrage sur cela est bien flatteur, vous devez vous y connoître, monsieur votre père en faisoit.*

M. le Comte de Bissy soupoit, la semaine dernière, avec le Roi ; il fut question de l'Académicien qu'on devoit élire, et le Duc de la Vallière dit que l'on croyoit que ce seroit le Comte de Bissy..... *Quelle mauvaise plaisanterie !* reprit ce dernier, *n'ai-je pas ma place à l'Académie, donc? —Eh! Monsieur,* lui répondit le la Vallière, *un homme de votre mérite en doit avoir deux.* La conversation continua, et l'on assura que ce seroit Marmontel qui seroit élu. *Mais cependant,* dit le Duc de la Vallière, *M. Thomas se présente. —Il ne se présente point,* interrompit M. de Bissy, *il me seroit venu rendre sa visite, et je ne l'ai point vu.—Bon!* lui répartit le Duc de la Vallière, *il ne sait peut-être pas que vous êtes de l'Académie !*

On vient de me dire, à la décharge de M. de Laharpe, que ce n'étoit point contre M. Asselin, ancien Proviseur d'Harcourt et son bienfaiteur, qu'il avoit fait des couplets, mais contre le successeur de ce dernier et tous les Professeurs de son collége. Cela diminue un peu ses torts ; mais c'en est un toujours très-grand, que d'être satyrique ; cela n'annonce pas de bonté de cœur.

◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇

## DÉCEMBRE, 1763.

Au commencement de ce mois est mort le célèbre Abbé Prévôt, auteur de *Cléveland*, de *Manon l'Escaut*, et d'un nombre prodigieux d'autres ouvrages ; car jamais homme n'a autant écrit. Mais il n'écrivoit que pour gagner de l'argent, et il n'a jamais pensé à sa réputation. C'est un malheureux qui a toujours vécu dans la débauche la plus crapuleuse. Il brochoit, le matin, une feuille dans son lit, une fille à sa gauche et une écritoire à sa droite, et il envoyoit cette feuille à son imprimeur, qui lui en donnoit un louis sur le champ; il buvoit le reste du jour ; c'étoit-là sa vie commune : il n'a jamais rien revu, rien corrigé. Aussi, malgré la beauté de son imagination, qu'il avoit un peu noire, et la chaleur vive et brûlante que l'on trouve dans son *Cléveland* et dans ses *Mémoires d'un Homme de qualité*, l'extrême négligence qui y règne, tant dans le plan que dans le style, empêchera ces ouvrages de passer à la postérité la plus reculée, comme ils y seroient par-

venus si l'amour de la gloire, et non du gain, les lui avoit fait plus travailler, avec le génie qu'il avoit reçu de la nature. Prévôt avoit été Bénédictin, et n'est arrivé, dans la société, qu'à l'âge de quarante ans; aussi a-t-il été, toute sa vie, l'homme d'esprit le plus gauche, le plus lourd et le moins fait pour le commerce ordinaire; il y étoit ennuyeux, et c'est vraisemblablement cette raison, qu'il sentoit intérieurement, qui l'a fait vivre dans la mauvaise compagnie. Il se rendoit justice, sans doute, et savoit qu'il n'étoit pas fait pour vivre avec d'honnêtes gens.

Le 22 de ce mois, l'Académie française a reçu M. de Marmontel. Je n'ai cru à son élection, que lorsque je l'ai vue faite; non que Marmontel ne soit un sujet vraiment académique, et peut-être le meilleur que l'on pût proposer actuellement, mais je n'aurois jamais pensé que, du règne de MM. de Choiseul dans le ministère, la cour ne se fût pas opposée à son entrée à l'Académie. J'eusse parié cent louis qu'il n'en eût pas été, tant que ces gens là resteroient en place. Cependant ils n'ont fait qu'une foible résistance. Le Duc de Praslin a voulu engager M. Thomas à se présenter. Ce dernier, qui est son Secrétaire, et qui attend sa fortune de ce Duc, a eu le courage et la noblesse de refuser de se prêter à ses vues à cet égard. Il avoit, dit-on, quelque légère obligation à Marmontel, et il l'a reconnue en ne se présentant point, avec la certitude presque démontrée,

qu'en se présentant il eût été élu ; rien n'est plus honnête et plus rare qu'un pareil procédé parmi les gens de lettres de ce temps-ci, et peut-être de tous les temps. Mais ce qui ajoute encore à la beauté de cette action, c'est qu'en s'excusant vis-à-vis du Duc de Praslin, il couroit risque de perdre son protecteur, dont il a refusé de servir le ressentiment contre Marmontel.

Pour celui-ci, ce n'a été qu'à force d'intrigues, de manège, et je ne risquerois rien de dire, de bassesses, qu'il a ravi le royaume des cieux; cette place à l'Académie l'étoit pour lui, *et violenti rapiunt illud.* Il y a, effectivement, mis une violence;.... il en avoit la fureur. Il se flatte, ainsi que ses amis, que cet honneur efface entièrement des esprits l'idée que l'on a dû avoir de lui, qu'il étoit un auteur satyrique et un homme dangereux. Mais il a tort; sa réputation, à cet égard, est faite pour jamais; on le connoît. C'est un homme faux avec maladresse, flatteur outré, satyrique cruel, et le plus bas comme le plus orgueilleux des hommes. On a vu de lui des couplets à la louange des Fermiers-généraux Bouret et de la Popelinière, dans lesquels il les comparoit à Alexandre le Grand; et l'on a les soupçons les plus violens que, depuis sa parodie contre le Duc d'Aumont et d'Argental, c'est lui qui a fait un vaudeville mordant et déshonorant contre Favart, sa femme et l'Abbé de Voisenon, parce qu'il avoit pris de l'humeur contre Favart d'avoir traité *Annette et Lubin*, qui est un sujet de ses Contes

Moraux. L'on n'a point, à la vérité, des preuves de ce fait; mais outre sa réputation de satyrique, l'on reconnoît sa manière dans ce vaudeville; et, d'ailleurs, on sait qu'il est sans principes et sans morale, et de cette secte de prétendus philosophes qui, lorsque leur amour propre est le moins du monde égratigné, se permettent la vengeance et font les blessures les plus cruelles à ceux dont ils s'imaginent avoir à se plaindre.

M. de Marmontel, au reste, est un homme né avec du talent; il a négligé et peut-être perdu ce qu'il en avoit pour avoir été jeté au commencement de sa carrière littéraire, dans des sociétés sans goût et sans bonne critique, et où on l'a étouffé sous les louanges; M. de la Popelinière et ses complices l'ont noyé. C'est un homme fort instruit, qui a des lumières, une grande facilité de travail, une mémoire prodigieuse et beaucoup d'esprit; mais il manque d'une partie essentielle au poète, et surtout au poète dramatique: il n'a pas reçu de la nature cette chaleur d'ame et de sentiment qui donne aux objets cette vie et cette vérité que l'on ne trouve jamais dans les personnages des tragédies de M. de Marmontel. Il met toujours de l'esprit à la place du sentiment; il tourne en maximes et en sentences, ce que l'ame et le cœur devoient prononcer tout seuls; l'on apperçoit sans cesse l'auteur et rarement la nature.

Ce qu'il a fait de mieux, ce sont ses *Contes Moraux*, et souvent encore cette même nature y est-elle sacrifiée à l'esprit. Sa *Poétique*, qui est

Amans, sans faire de traverse,
Tenez-vous-en au doux commerce
Des Pays-Bas.

2.e

Ce n'est point ses épiceries;
Son tabac, ni ses broderies,
Dont on fait cas;
Mais chemise fine et de frize
Donne goût pour la marchandise
Des Pays-Bas.

3.e

Je connois un séminariste
Qui ne prend que là sa batiste
Pour ses rabats.
Il se croit plus adroit qu'un singe;
De ne jamais lever de linge
Qu'aux Pays-Bas.

4.e

Qu'en Espagne et qu'en Italie
L'amour jaloux y multiplie
Les cadenats;
La république de Hollande
Donne une liberté plus grande
Aux Pays-Bas.

5.e

L'on a toujours là quelqu'intrigue,
Fille avec plaisir y prodigue
Tous ses appas;
Et jamais, après ces délices,
Galant ne s'est plaint des malices
Des Pays-bas.

6.e

L'esprit seul, sans changer de place,
Voyage, passe et repasse
En cent climats;

Tel est l'amant dans son vieux âge
Sa tendre idée encore voyage
Aux Pays-Bas.

7ᵉ.

Ceux que le beau sexe, avec joie,
Voit brûler en France, on les noye
Dans les Etats.
L'amour publie à son de trompe
Qu'il ne faut pas que l'on se trompe
Aux Pays-Bas.

Le jeudi, 29 du courant, les Comédiens français doivent donner la première représentation de *la Confiance Trahie*, comédie en cinq actes et en vers de M. Bret. Toutes les répétitions en étoient faites, lorsque des raisons, que l'on ne sait pas, l'ont fait arrêter par la police. Celles que l'on dit tout haut, c'est qu'il y a un financier odieux; et que dans ce moment critique où *l'anti-financier*, livre que l'on a défendu, a animé tous les états contre les gens de finances, on risqueroit de leur faire perdre entièrement leur crédit, si l'on permettoit la représentation de cette comédie. On ajoute que M. de Sartines, Lieutenant de police, a dit à M. Bret, qu'une députation des Fermiers-généraux, l'avoit prié d'interposer son autorité pour empêcher qu'on ne jouât sa pièce. Les Comédiens, pour se venger de la députation vraie ou fictive de la ferme générale, donnent, demain vendredi, *Turcaret*. L'on avoit, il y a déjà trois semaines, fait quelques chicanes à l'auteur sur ce prétendu rôle de financier; je dis *prétendu*, car Bret avoit ôté ce mot et cet état au

personnage de sa pièce qui avoit choqué la police et les Turcarets; il avoit fait de lui simplement un homme riche sans état. Ce palliatif n'a point paru suffisant sans doute pour guérir le mal qu'on craignoit, en cas que ce soit là le véritable motif, ce dont à bon droit le lecteur peut douter (*). Que ce

(*) Voici la véritable raison qui a empêché la représentation de la comédie de Bret. Il y a quelques années que le fermier général Bourret, cet homme si haut et si bas, si connu par ses profusions, ses impertinences et ses vices, prêta cinquante louis au poète Robé, et lui donna un emploi de douze cent liv. Ce dernier revint chez lui douze ou quinze fois, pour s'acquitter, sans pouvoir trouver Bouret; ayant pourtant, un jour, pénétré jusqu'à son trône sublime, il se plaignoit amèrement à lui de ce qu'on lui avoit si constamment refusé la porte. *C'est que vous êtes un nigaud*, lui répondit Bouret, *il falloit dire à mon portier que vous êtes à moi. — Par Dieu*, lui répliqua Robé, *je n'appartiens à personne, voici votre argent que je vous rapporte; et je ne veux plus de votre emploi.* Ce mot précieux du financier hautain étoit employé dans la pièce de Bret; et Bouret, accompagné de son frère d'Erigny et de son gendre Vilmorin, qui sont tous deux fermiers généraux comme lui, a été chez M. de Sartines, pour empêcher la représentation de la comédie dans laquelle on le jouoit; et c'est cette visite que vraisemblablement M. le Lieutenant de police a appelée *députation de la ferme générale*; car il est certain à présent qu'il n'y en a point eu d'autre.

Quant à M. Bret, qui m'a avoué lui-même qu'il savoit cette anecdote, c'est un vilain de l'avoir employée; ce n'est plus là de la comédie, c'est de la satyre. Pour mettre un trait connu de tout le monde, et le faire passer au théâtre, il faut attendre que les gens à qui une aventure est arrivée, soient morts, ou la déguiser tellement, qu'il soit impossible de la reconnoître; sans cela, il n'est point de satyre plus sanglante et plus odieuse que celle du théâtre. (*Note de l'Auteur.*)

soit, au reste, cette raison ou d'autres qui aient fait interdire cette comédie, l'on ne peut point se cacher que de petits intérêts particuliers, des considérations puériles et qui arrivent actuellement tous les jours, et qui ne font même qu'augmenter à mesure que le despotisme augmente, feront que nous ne devons plus espérer d'avoir de véritables comédies en France, je veux dire la peinture générale des hommes tels qu'ils sont. L'on ne peut avoir de bonnes comédies que dans les républiques, ou sous un Roi comme Louis XIV, qui avoit la main ferme, qui tenoit en respect le plus grand comme le moindre de ses sujets, et qui s'étoit déclaré le protecteur des arts et des artistes. Molière n'auroit pas si beau jeu aujourd'hui, et, ce grand génie, cet homme divin, seroit bien embarrassé de composer des comédies.

Les Comédiens vont donner, le 9 janvier, la reprise de *Blanche et Guiscard,* que Saurin a retouchée; après quoi viendra la reprise de *Dupuis et Desronais.* Ce sera mon tour, mince consolation de la peine que je ressens à voir les spectacles de Bagnolet finis. M. le Duc d'Orléans ne veut plus jouer la comédie, et voilà un grand plaisir de moins pour moi.

## JANVIER, 1764.

Pour me consoler de la cessation des spectacles de Bagnolet, j'ai le projet de faire imprimer les meilleures pièces que j'ai composées pour ce théâtre de société. Je commencerai par *la Veuve Philosophe*, que je ferai paroître à la fin de ce mois. Cette comédie, que j'ai lue et qui est reçue des Comédiens, avoit été tellement *honnestée* par moi, pour la leur faire représenter, que je suis persuadé et convaincu que cette extrême décence que j'y avois mise, auroit nui à la clarté du sujet.

Comme on ne suppose jamais au théâtre qu'une femme vive avec un homme, à moins qu'on ne le prononce, l'on n'auroit pas entendu sûrement le sens de cette pièce; et l'on auroit dit, du caractère de la Veuve, qu'il n'étoit point dans la nature; on n'auroit sçu ce que c'étoit qu'une femme qui aime son amant à la fureur, et qui refuse obstinément de l'épouser; cela n'est ni vrai ni vraisemblable. C'est ce motif qui me fait déterminer à faire imprimer d'abord cette comédie. Je la donne telle que je l'avois faite pour la société. J'espère que l'on verra clairement que cette honnête veuve couche avec celui dont elle ne veut point pour mari, mais seulement pour amant; on le verra, dis-je, quoique j'aie pris les tours les plus décens et les plus délicats pour établir ce fait, que j'ai gazé le plus honnêtement qu'il m'a été possible. Par ce moyen, s'il me prend envie par la suite de

laisser jouer cette comédie, le publio saura le dessous de carte; et d'ailleurs en la jugeant lui-même lorsqu'elle va paroître imprimée, ce même public me décidera sur sa représentation, et il prononcera si je la dois donner ou la garder. Je ferai suivre cette comédie par *le Rossignol*, et successivement par les autres petites comédies que j'ai faites, dont je ferai un choix, et qui pourront bien fournir deux volumes de pièces que je recueillerai sous le titre de *Théâtre de société.*

Ma première idée avoit toujours été que ces bagatelles ne fussent imprimées qu'après ma mort. Mais, outre que mes héritiers, fort honnêtes gens d'ailleurs, mais fort dévôts, jetteroient au feu sans doute ce qui m'a donné tant de peines, je ne suis pas fâché, si ces petits ouvrages peuvent me donner quelque réputation, d'en jouir moi-même, de mon vivant. Cet amour propre, cette vanité comme on voudra l'appeler, est le but de tout homme qui écrit.

Le samedi 14 du courant, les Comédiens remirent *Dupuis et Desronais*, qui n'a eu que quatre représentations. Ces Messieurs ont soutenu avec moi leurs charmans procédés jusqu'à la fin; ils ont joint à ma pièce les vieilleries qui pouvoient la faire tomber le plus vîte dans les règles; ils sont contens, la pièce est à eux. Je le suis, moi, de son succès au-delà de toute espérance; je ne me flatte point, je crois, quand je vois qu'elle a obtenu l'estime générale, et que c'est une pièce qui res-

tera au théâtre. C'étoit-là toute mon ambition, et je suis actuellement convaincu qu'elle sera remplie.

L'on n'a repris ma pièce auparavant *Blanche et Guiscard*, qui va être remise à lundi 23, que par les mauvais procédés de Le Kain. Après Warwick, il a feint d'être indisposé; quatre jours après, il a joué le rôle de Mahomet, et, sans la fermeté et l'honnêteté de l'ame de Mademoiselle Clairon, Saurin n'auroit pas été repris.

A l'occasion des différens des Parlemens avec la Cour, une femme de beaucoup d'esprit disputoit ces jours-ci contre M. le Président Portail, et elle lui soutenoit que l'affaire de M. le Duc de Fitzjames avoit été fort mal décidée par le Parlement de Paris. Soit qu'elle en donnât de si bonnes raisons, qu'il n'y avoit point de réponses, soit politesse de la part de M. Portail, ce dernier crut terminer la dispute en lui disant, *qu'il n'y a si bon cheval qu'il ne bronche*. Mais la Dame lui répliqua vivement : *pour un cheval passe ; mais toute une écurie, ma foi, cela est trop fort !*

Voici un trait de caractère qui, peut-être, vaut bien le bon mot de cette Dame. Quelqu'un, un peu indisposé, se plaignoit ces jours derniers à M. Thierry, qui est un Médecin comme M. Purgon, d'une pituite qu'il lui détailloit ainsi : *C'est, Monsieur*, disoit-il, *une fonte très-considérable, une eau âcre ;....—Bon!* disoit le Médecin, ....--*claire comme si on la passoit à l'alembic...— A merveille*. —*mordante presque comme de l'eau forte....—De*

*mieux en mieux*, interrompit ce docteur, *c'est précisément la pituite vitrée des anciens, que nous avons perdue*, pituita vitrea et rupea, *suivant nos meilleurs auteurs.*

Le lundi 23 du courant, les Comédiens ont repris *Blanche et Guiscard.* Les deux derniers actes sont moins mal qu'ils n'étoient, mais ils ne sont pas bien encore : en général l'intérêt de cette tragédie ne peut être fort grand, parce que l'héroïne n'est malheureuse que par une résolution de se marier qu'elle prend trop précipitamment, et qui n'est point dans la nature ; un dépit momentané ne doit et ne peut la conduire si promptement à une pareille extrémité ; d'ailleurs la chaleur des passions ne couvre point ce défaut et tant d'autres qui sont inhérens à ce sujet. Il eût fallu peut-être tout le feu du génie de Crébillon, dans son bon temps, pour faire disparoître les manques de vraisemblance qui se rencontrent à chaque pas dans la fable de cette tragédie. Le 30 de ce mois, l'on doit l'étayer d'une petite comédie en deux actes et en vers, intitulée *l'Epreuve indiscrete*, de M. Bret.

Le mardi 24 du courant, l'Académie royale de musique a fait l'ouverture de son théâtre des Tuileries par *Castor et Pollux.* M. Soufflot, architecte de la salle, n'a pas réussi, et tout le monde en dit du mal ; elle est sourde, dit-on, l'orchestre et les voix n'y paroissent rien ; les premières et surtout les secondes loges sont trop élevées, l'on

n'y distingue pas les acteurs, qui paroissent des pigmées ; au paradis, comme l'on croit bien, c'est encore pis ; les balcons des Seigneurs sont masqués par les petites loges qui sont sur le théâtre, ensorte que les trois quarts de ceux qui auroient la bonté d'y prendre des places, n'y verroient rien. Le parterre est aussi masqué par les loges des Prince de Conti, Duc d'Aumont et du valet Bontems, de manière que les jours où il y auroit des flots dans le parterre, il y auroit plus de trente personnes à chacun des coins, à qui il seroit impossible de rien voir du spectacle.

Quant à l'opéra en lui-même, il n'a pas eu la grande réussite qu'il devoit avoir ; plusieurs raisons le feront tomber, à ce que je crois ; le décri général de la salle nouvelle ; le peu d'effet qu'y fait l'orchestre, les voix qui n'en font pas davantage ; M. Pilot qui est un acteur affreux ; M. Gelin qui beugle ; Mademoiselle Chevalier qui crie (l'on n'a entendu que Mademoiselle Arnould, à cause de sa belle prononciation) ; que l'on joigne à cela la fureur épidémique qui a gagné les trois quarts du public, pour la musique d'ariettes, en voilà plus qu'il n'en faut pour culbuter les meilleurs ouvrages du monde. Je n'ai point, au reste, encore été à l'opéra ; c'est le sentiment et la voix du peuple que je rapporte ici.

Le vendredi 27 du courant, Duchesne, libraire, a commencé à faire paroître et débiter *la Veuve*, comédie en un acte et en prose, de moi ; c'est la

Veuve philosophe ou anglaise, à laquelle je n'ai laissé que ce titre ; je l'ai fait imprimer à mes dépens chez Ballard ; elle semble réussir et prendre assez dans le public. En la faisant imprimer avec approbation et privilége, j'y ai laissé toutes les libertés que je m'étois permises dans une comédie de société, et qui font entendre clairement le fond du sujet, en sorte que si, lorsqu'on la jouera, on en retranchoit quelques-unes, j'aurois mis d'avance le public au fait de la *coucherie* de la veuve, dont, sans cette circonstance chatouilleuse, le caractère ne seroit point dans la nature.

Le lundi 30 du courant, je fus à la première représentation de *l'Épreuve indiscrète*, comédie en vers et en deux actes, de M. Bret. Elle a été trouvée très-ennuyeuse; l'auteur avoit trop de matières pour deux actes, ensorte que presque toute la pièce n'est qu'une exposition ; c'est le sujet du *Trinummus* de Plaute, que feu M. Destouches avoit déjà traité sans succès, sous le titre du *Trésor caché*. Ces incidens fabuleux de l'ancienne comédie ne sont plus faits pour réussir à présent ; la vraie comédie est celle qui nous fait illusion, en nous mettant sous les yeux des faits de la plus grande vraisemblance, et en nous présentant des caractères de la plus grande vérité ; sans ces deux points, il n'y a point de véritable comédie, ce ne sont que les grimaces de la nature. L'Epreuve indiscrète a eu quatre représentations.

# FÉVRIER, 1764.

Le lundi 6 du courant, Grandval est rentré à la comédie; il a débuté par le *Misanthrope*, et a été fort accueilli du public : cela le dédommage un peu des dégoûts cruels que lui ont fait essuyer ses camarades, surtout Bellecourt, dont il a pris quelques rôles. Grandval s'est pourtant destiné à ceux de père dans le haut comique. On lui en donne encore quelques autres, comme le philosophe marié, le faux Damis, etc. Sa retraite avoit été faite trop légèrement; il n'avoit point assez compté avec lui-même, et moins encore avec ses créanciers. Elle avoit été l'effet du dépit violent que lui avoit causé le jeune Duc de Fronsac, fils du Maréchal de Richelieu. Ce petit homme avoit traité Grandval comme un nègre, pour une bagatelle qui ne méritoit pas même une réprimande légère.

Les Comédiens, par leur mauvaise conduite et le délabrement de leurs affaires, ont été forcés de recourir aux gentils-hommes de la Chambre, et se sont mis par là sous le plus cruel despotisme; au point que ces tyrans se sont acquis actuellement le droit de renvoyer des Comédiens au bout de vingt ans, vingt-cinq ans de service, sans qu'ils puissent appeler de cet arrêt. Ils n'étoient point autrefois dans ce servile assujétissement; ils se gouvernoient eux-mêmes d'une façon républicaine; personne ne mettoit le nez dans les affaires

de la troupe; ils ne dépendoient des premiers gentils-hommes qu'en ce qui regardoit le service de la Cour. Je ne plains point les Comédiens, il faudroit avoir de la pitié de reste, pour en conserver pour de pareils hommes; mais le public souffre de ce cruel despotisme. Ce sont ces grands Messieurs qui, pour en jouir avec plus de sûreté, ont établi une garde tyrannique qui gêne les suffrages et la liberté publique; ils font, moyennant cela, recevoir les acteurs et les actrices qui leur plaisent. Mais c'est en vain que l'on crie contre cet abus et tant d'autres que le pouvoir sans bornes entraîne après lui : un de ses moindres effets sera de perdre le goût et les arts, et de mener le peuple à l'abrutissement. C'est où la postérité se voit conduite en douceur, et à des maux peut-être plus grands, qui sont une suite nécessaire de ce despotisme des Ministres et des gens en place. Dieu veuille que je sois mauvais prophête! et qu'on me passe d'ailleurs cette courte jérémiade. On peut bien me pardonner de faire pleurer une fois, j'a fait rire tant d'autres!

Le lundi, 13 du courant, je ne pus point aller à la première représentation *d'Idoménée*, tragédie de M. Lemière; je n'ai vu que la seconde. L'auteur avoit fait beaucoup de retranchemens, à ce qu'on m'a dit, et je n'ai point été aussi mécontent que l'on m'avoit assuré que je le serois.

Après avoir blâmé M. Lemière d'avoir été choisir un sujet dont la fable est aussi absurde, et ne four-

nit jamais que la même scène qui se reproduit toujours sous une autre forme, l'on ne peut s'empêcher de le louer d'avoir tiré parti d'un sujet aussi simple. Les trois premiers actes ont un mérite très-réel, et s'il eût voulu réduire sa tragédie à trois actes, je ne fais aucun doute qu'elle eût eu un très-grand succès ; mais le grand Prêtre et la peste qui arrivent au quatrième acte, commencent à découvrir à nud l'absurdité du fond de ce sujet ; le cinquième acte, où l'on n'entend que les répétitions de tout ce qui a été dit dans les premiers, le dénouement qui est vicieux, commun, et auquel on s'attend, détruisent toutes les beautés qui sont dans les trois premiers actes.

Telle qu'elle est, elle lui fait encore beaucoup d'honneur, et elle aura un succès d'estime aux yeux des gens de lettres qui ne seront point envieux. J'ai vu ou j'ai cru voir dans les trois premiers actes de cette pièce, de l'invention, de l'imagination et des ressources vraiment dramatiques que je ne soupçonnois pas dans M. Lemière ; son *Hypermnestre* ne m'avoit pas donné, à beaucoup près, de cet auteur, l'idée que j'en ai actuellement. Je suis convaincu que s'il traitoit un sujet aussi heureux que celui-ci est absurde, il est capable de faire une tragédie au-dessus du médiocre. Il connoît le théâtre, sait créer, a de la chaleur et du nerf, et sa versification m'a paru assez bonne ; il a fait des progrès à cet égard. Idoménée, à la représentation, m'a paru infiniment mieux écrit qu'Hypermnestre. Idoménée a eu six représentations.

Voici une anecdote assez plaisante arrivée à l'occasion d'Idoménée, qu'aux premières représentations l'on avoit affiché par un Y. Mademoiselle Clairon, dans une assemblée de Comédiens, fait venir l'imprimeur à la barre de sa Cour et lui reproche son ignorance; l'imprimeur dit que c'est le semainier qui lui a fait mettre Ydoménée par un Y. *Cela ne se peut pas*, interrompt dignement Mademoiselle Clairon, *il n'y a pas un Comédien entre nous qui sache ortographer. — Pardonnez-moi, Mademoiselle*, lui réplique l'imprimeur, *l'on dit ortographier.*

Le lundi 18, Duchesne a commencé à débiter le *Rossignol* que j'ai fait imprimer. A la tête de cette édition, j'ai mis le titre de *Théâtre de Société*, et j'en fais espérer la continuation, si le Rossignol reçoit du public un accueil favorable, ce dont, à bon droit, le lecteur peut douter, par deux raisons; la première, que le vaudeville est actuellement tombé en France; la seconde est que cette pièce ne peut être jugée et goûtée qu'à la représentation. Je ne connois point d'effet théâtral plus vif et plus piquant que l'action de la comédie du Rossignol.

## MARS, 1764.

Le samedi 3 mars, je fus à la première représentation de *l'Amateur*, comédie en un acte et en vers libres de M. Barthe; c'est un jeune homme qui n'a pas trente ans, aussi ne connoît-il pas assez les hommes et les usages, pour faire une véritable comédie; la sienne est un drame sans action et sans caractère. Un père veut marier sa fille à un jeune homme qui est fou des arts et surtout de sculpture: ce père a fait faire la statue de sa fille, qu'il fait vendre pour une antique à ce jeune amateur qui devient amoureux de la statue, et subitement de son original qu'il ne connoissoit point, parce que la fille a été retirée du couvent ce jour même, et qu'il ne la voit qu'après qu'il est engoué de son marbre. Est-ce là de la comédie? est-ce là la nature? existe-t-il des hommes comme cela? Et l'indécence du père qui jette sa fille à la tête! qui se sert de cette belle finesse pour rendre amoureux l'amateur! Et sa fille qui ne fait qu'entrevoir de loin celui qu'elle aime avec passion! Et l'amateur, dont l'amour est fondé sur la ressemblance de son amante avec son antique, et qui n'établit la vérité de sa passion que sur la fable de Pigmalion! (*)

---

(*) J'avois bien jugé par *l'Amateur*, du peu de talent du seigneur Barthe; il ne sera jamais qu'un faiseur d'esprit, pour tout potage, et non un faiseur de pièces. On ne peut guères

Toutes ces imaginations creuses et qui n'ont rien de vrai, peuvent tout au plus faire le fond

---

écrire mieux qu'il écrit; ses vers sont frappés, sont jolis; on en trouve même d'excellens : j'irai plus loin, je risquerai de dire qu'il a le véritable dialogue de la comédie, mais, passé cela, il n'a rien. Il manque par le *vis comica;* ces deux mots latins que je rabâche si souvent, sont nécessaires à ramener dans le jugement des auteurs dramatiques. On peut réduire toutes les poétiques du théâtre au *vis comica* et au *vis tragica*; point de vraies comédies sans situations comiques, point de tragédies sans situations tragiques : ajoutez à ce premier point, dans la comédie comme dans la tragédie, celui des caractères; la peinture des hommes, en les faisant agir et parler comme ils agiroient et comme ils parleroient eux-mêmes dans les situations où vous les placez : voilà en raccourci ce qui constitue le talent ou le génie de l'auteur dramatique. Si vous n'êtes pas né avec ces deux qualités, l'invention et l'imitation, vous aurez beau pétiller d'esprit, vous ne ferez au théâtre que des bêtises, témoin Barthe, témoin Dorat.

*Les fausses infidélités* du premier, qui sont restées au théâtre, et qui y resteront, ne prouvent point contre mon sentiment, elles l'appuient, au contraire; on n'y apperçoit qu'un comique forcé et les hommes mal peints; de l'esprit, un dialogue très-vif et le jeu contrasté des acteurs, font tout le mérite de cette petite pièce, écrite d'ailleurs du meilleur ton. Cette comédie d'un acte, cette bleuette, est une démonstration pour les connoisseurs du théâtre, que Barthe ne sait ni inventer ni peindre les hommes tels qu'ils sont. La suite de ces journaux aura beau démentir le jugement que je porte en 1780, sur cet auteur; son dernier ouvrage, *l'Homme personnel*, m'a convaincu que je m'étois lourdement trompé sur le compte de cette bête d'esprit. Sa *Mère jalouse*, quoique tombée, ne m'avoit pas encore éclairci la vue; j'y avois trouvé quelque invention et quelques petits caractères; j'ai même un peu défendu cette comédie et son auteur, à la tête de l'exemplaire que j'en ai. Je me dédis de tout, je reconnois mon aveuglement, et ce n'est

d'une comédie de collége. Je ne sais si je me trompe, et, pour mon intérêt, je désirerois fort me tromper ; mais je pense que M. Barthe ne fera jamais de comédie, il manque d'invention, il n'a nulle *vis comica* ; il n'y a pas une seule scène dans sa pièce qui en fasse entrevoir une lueur : si j'en eusse apperçu l'ombre, j'aurois tout rejeté sur sa jeunesse, attendu que je suis convaincu que quoique né avec le génie ou du talent pour la comédie, l'on ne peut cependant être en état d'en faire une véritable qu'à trente-cinq ou quarante ans. Je n'ai vu, dans ma vie, qu'un seul et unique exemple du contraire, c'est la comédie en trois actes et en prose du *Jaloux puni*, par M. Trudaine de Montigny, qui l'avoit composée à l'âge de vingt-six ans. Je regarde cette pièce faite à cet âge, comme un phénomène et un miracle en matière de comédie ; car il est sûr que c'en est une véritable : tous les caractères en sont dans la nature, finement et profondément apperçus, ce sont des hommes et des femmes en chair et en os. Le

---

point d'aujourd'hui ; c'est depuis la lecture qu'il me fit de cette mortelle comédie en cinq actes et en vers, bien auparavant qu'elle fût représentée, que j'ai vu clairement que le cheval de cet homme-là n'étoit qu'une bête au théâtre ; définir et disserter perpétuellement sur un caractère, ne peut pas s'appeler traiter un caractère. A peine trouve-t-on, dans toute la pièce, deux ou trois scènes très-courtes où l'Homme personnel soit en situation, et quelques traits qui lui échappent et où il se peigne lui même.

Réforme presque entière, entière même, de mes jugemens précipités sur ce gaillard-là ! (*Note de l'Auteur, écrite en 1780.*)

dialogue est d'un naturel et d'une vérité que Molière lui-même ne désavoueroit pas ; l'intrigue en est bien liée ; les scènes bien enchaînées et filées avec un art admirable, et, ce qui est étonnant dans un jeune homme, il n'y a pas la plus légère prétention à l'esprit ; mais l'esprit de la chose règne d'un bout à l'autre dans cette comédie. Si M. de Montigny n'avoit pas une place distinguée et des occupations sérieuses, et qu'il eût été dans le cas de se livrer tout entier à faire des comédies, j'ose dire ici qu'il auroit eu un rang bien proche de celui de Molière, s'il ne lui eût pas disputé le sien quelquefois. M. Barthe est bien éloigné de lui ressembler. L'Amateur a eu cinq représentations, et n'en aura sûrement plus (*).

Le lundi 12 mars, l'on a donné, sans que je l'aye demandé, *Dupuis et Desronais*, avec *la Surprise de l'Amour*.

Le samedi, 17 du courant, je fus à la première représentation d'*Olimpie*, tragédie de M. de

(*) Je crains d'avoir porté trop loin mon enthousiasme pour cette comédie de M. Montigny ; mais il est constant qu'elle décéloit un grand talent ; je répète encore aujourd'hui, que c'étoit un prodige dans un homme de vingt-six ans. Les premières comédies de Molière annonçoient son génie et son abondance ; mais elles ne peignoient pas encore les hommes ; il avoit plus de quarante ans quand il composa celles où il développa le cœur humain avec tant de profondeur, et qu'il fit des hommes des portraits si ressemblans. Il n'eut point, pour ses dernières comédies, de modèle chez les anciens, et il en servira toujours aux siècles à venir. (*Note de l'Auteur écrite en* 1780.)

Voltaire. Cette pièce, qu'il avoit fait imprimer il y a plus d'un an, avoit déjà été jugée un ouvrage de la caducité de Voltaire. La représentation de ce drame insipide n'a fait que confirmer dans cette idée. Les amis et les fanatiques de cet homme sont bien aveugles, de lui avoir laissé donner cette misérable rapsodie; ils ont eu beau vouloir la relever par une nouvelle décoration et des habits neufs et brillans, y jeter la pompe et le spectacle le plus riche, cela n'a point dissipé l'ennui mortel et général que cette tragédie a inspiré. Une fable mal faite et impossible, des caractères froids et sans vraisemblance, des situations forcées, manquées, et qu'on trouve partout, des coups de théâtre petits et puérils, un quatrième et un cinquième actes vides d'action et de sens commun, une versification d'une platitude si singulière, que l'on a de la peine à se persuader que c'est Voltaire qui ait rimaillé cette pièce; voilà l'effet qu'elle a fait sur moi et sur beaucoup de gens de lettres qui n'osent le dire tout haut, parce qu'ils craignent les traits de satyre de ce vilain homme. Les Comédiens la la traîneront et l'étayeront par de petites pièces qui pourront peut-être la conduire jusqu'à la clôture du théâtre; ils donnent *l'Amateur*; ils ont *la Magie de l'Amour*, pièce qui n'a pas été jouée depuis vingt ans, et dans laquelle la divine petite Deligny jouera le premier rôle: ils sont prêts encore, à ce que l'on m'assure, à donner une comédie en un acte, intitulée *la jeune Indienne*;

tout cela pourra faire aller cette tragédie, qui n'en restera pas moins une pièce misérable aux yeux de tout le monde. Quoique les Comédiens ayent fait beaucoup de dépense pour cette tragédie, ils n'en ont cependant point encore fait assez. Il falloit une décoration de place publique au cinquième acte, car il est hors de toute vraisemblance que le bûcher où l'on brûle Statira, et dans lequel Olympie se jette et est aussi brûlée, puisse s'établir au beau milieu du temple, et je défie aux prêtres, aux parens et au peuple d'y rester dix minutes sans étouffer de fumée; aussi cette cérémonie paroît-elle puérile et absurde, mais la tragédie l'est encore davantage. Toute cette pompe théâtrale, au reste, est bien ridicule, quand la pièce est mauvaise; l'on veut parler aux yeux, et c'est au cœur qu'il faut parler: toutes ces pièces de spectacle, toutes ces lanternes magiques-là annoncent le défaut de génie, la pauvreté d'esprit et la décadence du goût. Olympie a eu dix représentations et a été jusqu'à la clôture du théâtre, par je ne sais quel vertige; la cabale et les fanatiques de Voltaire, l'étalage d'un vain spectacle et le mauvais goût de la nation, qui commence à se faire voir à tant d'autres égards, d'une manière sensible, sont, je crois, les causes honteuses du succès incroyable et inattendu de cette rapsodie qui a repris, à la seconde représentation, avec une fureur dont tous les connoisseurs et les gens sages ne sont point encore revenus.

M. le Duc d'Orléans, qui est à Villers-Cotterets, m'en ayant fait demander des nouvelles, voici le fragment d'une lettre qui a dû lui être montrée.

Après avoir parlé d'une bagatelle qui m'avoit fait plaisir, je dis : « Ce n'est pas pourtant que je » manque de chagrin. Indépendamment du départ » des bons pères Jésuites, qui me fait une très- » vive impression, je suis dans la plus grande dou- » leur de n'avoir pu, à cause du mauvais temps, » faire mes observations dramatiques sur l'Eclipse. » L'on a bien voulu, pour me consoler, me faire » entendre qu'à cause de la pluie, la première » représentation de cette même Eclipse avoit été » remise à quinzaine, par le crédit et la science de » MM. les auteurs de la Gazette de France; mais » un savant comme moi, ne donne point dans ce » panneau-là, et je suis bien sûr que l'Eclipse ne » reviendra pas, par exemple. Cependant puisque » Olimpie est reparue, et que ses représentations » sont suivies avec tant de vivacité et de courage, » l'on ne doit plus désespérer de rien; voilà encore » une source de chagrin pour moi, le badaut aime » à la folie à voir officier Monseigneur l'arche- » vêque d'Ephèse, parce que celui de Paris est à » la Trape. C'est là sans doute une des causes de la » réussite de ce cataphalque de tragédie; joignez » à cela la pompe des processions du clergé du » temple d'Ephèse, et des chastes religieuses qui » les accompagnent.... et ces reconnoissances » horribles, risibles, terribles, incompréhensibles.

» et impossibles !... et le doux et innocent passe-» temps de voir de ses deux yeux brûler vive, une » femme, au milieu de papiers transparents !.... » Et l'ordre et la marche du convoi et enterre-» ment de la Reine Statira, qui précède cette » situation de feu !.... et son oraison funeste, faite » par mademoiselle sa fille, se disant ci-devant pe-» tite Cordelière dans le grand couvent d'Ephèse !... » Toutes ces choses pieuses et théâtrales enlèvent » l'admiration et jettent dans l'extase le badau-» dois, comme je vous l'ai dit, et me fait moi, » pleurer sur Jérusalem.

» Ce n'est pas que je ne convienne de bonne foi » à l'égard du bûcher que, vu la froideur de tous » les personnages de la pièce, elle avoit besoin » d'être réchauffée par un feu purement physique, » l'auteur n'ayant pu nous en faire sentir un autre » enflammant notre âme et notre esprit. Mais aussi » il faudra que l'on m'accorde qu'il est bien fort » de vouloir faire prendre au public des jeux de » grandes marionnettes pour des ressorts de tra-» gédie, et de la prose rimée pour des vers ; de » mettre sur la scène, deux Capitaines d'Alexandre, » et que l'un soit froid, plat et sot, c'est Anti-» gone ; et que l'autre qui est le héros du poëme, » soit un Cassandre, dont le caractère est d'être » devenu dévôt, encore n'a-t-il que l'attrition. Si » du moins il avoit eu la contrition parfaite, passe, » rien ne seroit plus naturel. L'on voit dans tous » les historiens, qu'après la mort d'Alexandre, ses » lieutenans qui se partagèrent le monde, n'étoient

» occupés que d'initiations, ne pensoient qu'à se
» bien confesser aux prêtres d'Ephèse, et à se
» convertir; je ne sais même pas si S. Paul, dans
» une épître aux Ephésiens, ne rapporte pas sur
» cela quelques faits relatifs à ce caractère distinc-
» tif des Capitaines d'Alexandre. Il me semble qu'il
» dit qu'une conscience timorée, des remords et de
» la dévotion, c'étoit là généralement parlant, ce
» qui constituoit le caractère de ces hommes cé-
» lèbres qui aidèrent Alexandre à faire la conquête
» de l'Asie.

» Mais que Cassandre n'aît que l'attrition, c'est
» ce qui me révolte, quelque partisan que je sois
» des opinions des Jésuites; ce n'est pas là l'idée que
» Quinte-Curce et les autres m'en ont donnée,
» et n'y eût-il que ce défaut de vraisemblance
» dans les caractères, on ne me fera jamais pren-
» dre cette vessie de tragédie pour une lanterne,
» quelque magique qu'elle soit. Je n'ai vu enfin,
» dans le dénouement, que le bûcher de Vol-
» taire et la pompe funèbre du goût des Fran-
» çais qui l'applaudissent. Je crains bien de mou-
» rir de désespoir de ce succès très-singulier;
» j'entrevois les suites cruelles qu'il peut avoir
» pour moi : Messieurs les tragédiens partiront
» de là pour suivre en jolis moutons l'exemple de
» Monsieur leur syndic, et nous n'aurons à l'ave-
» nir que des pantomimes à feu et à sang au lieu
» de bonnes tragédies; ce sont-là des chagrins
» mortels. Je vais pourtant tâcher de prendre sur
» moi et de mettre toutes ces tribulations-là au

» pied de la croix, etc.....» *O l'impie !* s'écrie M. D'Argental.

Il y a déjà quelques jours que Madame de Pompadour est tombée malade, et dangereusement. Voici un petit conte que l'on débite à cette occasion ; l'on disoit qu'une de ses femmes de chambre l'avoit assurée qu'elle ne mourroit point de cette maladie, parce qu'elle avoit fait pour sa chère maîtresse une neuvaine à Sainte Geneviève ; que ces propos ayant échauffé la tête de Madame de Pompadour, animée d'ailleurs par une fièvre ardente, elle avoit fait le rêve suivant. Sainte Geneviève lui étoit apparue en songe, l'avoit consolée, lui avoit promis de la rendre à la vie ; *mais à une condition*, avoit ajouté la patrone de Paris, *c'est que vous m'imiterez, si vous en revenez, et que vous ne vous mêlerez à l'avenir que de la pluie et du beau temps.*

## AVRIL, 1764.

Le dimanche des Rameaux, 15 du courant, mourut, à sept heures du soir, à Versailles, la femme singulière dont je viens de parler; elle a montré le plus grand sang-froid et le plus grand courage dans ses derniers momens. L'on prétend qu'elle avoit des chagrins qui l'ont aidée à faire voir autant de fermeté, et qui lui ont fait quitter la vie sans aucun regret; l'on a dit que sur la fin de sa maladie, le Roi lui avoit marqué très-peu de sensibilité, et l'avoit même pressée de recevoir ses sacremens, avec la vivacité qu'auroit pu y mettre le dévot le plus zélé et le moins tendre. Quoi qu'il en soit, voilà son rôle joué; c'est une actrice médiocre, pour ne pas dire plus, que les spectateurs français ont cruellement payée : j'en parle avec impartialité, elle ne m'a jamais fait ni bien ni mal.

Cette femme avoit, à ce que je crois, prodigieusement de manège et d'intrigue, et fort peu d'esprit; elle n'étoit ni méchante ni vindicative, témoin le Chevalier de Raissiguier qui avoit fait des vers sanglans contr'elle, qu'elle fit sortir de prison, et à qui par la suite elle a rendu service; mais elle étoit née avec une ambition si démesurée pour gouverner, qu'elle égaloit presque son incapacité; de là tous nos malheurs publics, et le mépris dans lequel notre nation est tombée dans l'Europe entière; de là, depuis douze ans,

les Ministres incapables et les voleurs publics qu'elle a mis en place, les Séchelles, les Moras, les Silhouette, les Boullogne, le mauvais choix de nos généraux, le Comte de Clermont et ses complices, le Maréchal de Richelieu, le Prince de Soubise et tant d'autres Commandans en sous-ordre. L'on n'obtenoit rien que par elle et en lui faisant servilement la cour; tout étoit enlevé par de bons courtisans, et, si j'ose me servir de cette expression, par les videurs de pots de chambre. Tout ne se donnoit pas: la plupart des choses se vendoient ou s'achetoient; d'où il s'ensuit nécessairement qu'il s'est répandu dans tous les états une âpreté et une avidité effroyables pour l'argent, et que l'argent paroît seul aujourd'hui donner de la considération. Elle a même rendu toute la Cour financière: les gens de la plus grande qualité n'ont point dédaigné, n'ont pas regardé comme une bassesse, d'avoir des intérêts dans les affaires et des croupes dans les fermes générales. A cet égard et à beaucoup d'autres, elle a porté le dernier coup aux mœurs; elle a porté à l'autorité du Roi, en faisant des entreprises hasardées et mal concertées qu'elle n'avoit pas la fermeté de soutenir jusqu'au bout. De là tous les mouvemens des Parlemens et l'espèce d'anarchie où nous sommes tombés, et qui peut tôt ou tard, entraîner les plus grands malheurs.

Qui jamais eût pu penser que ce seroit une petite tête, un cerveau étroit comme celui de Madame d'Etiole, qui influeroit sur les affaires gé-

nérales de l'Europe ? C'est pourtant cette femme qui ayant rempli les Cours étrangères de nos Ambassadeurs ignorans et ineptes, nous ayant brouillés avec le Roi de Prusse, notre allié naturel, et enfin nous ayant fait faire l'étonnant traité de Vienne avec l'Impératrice, a été la cause de la guerre et de la paix deshonorantes que nous venons de faire, d'une guerre où la mollesse du Gouvernement a souffert les intrigues les plus odieuses contre les généraux d'armée, a dégoûté les meilleurs officiers qui pouvoient nous commander; où l'on n'a cherché qu'à cabaler et à s'enrichir par toutes sortes de brigandages; où l'on a laissé régner l'insubordination, l'indiscipline et l'impunité; guerre où les capitaines de vaisseau et les chefs d'escadre ont fait le commerce au lieu de se battre; où nous avons perdu le Canada par les fautes détestables que M. Bigot, Intendant de cette colonie, a commises et fait commettre, dans la seule vue de revenir jouir ici d'une fortune éclatante; où enfin un Lally, Irlandais inconnu, n'a été commander dans l'Inde, que pour vendre Pondichery aux Anglais.

Depuis l'établissement de la Monarchie, jamais maîtresse de Roi n'a fait autant de mal à ce royaume : cependant, à Paris et à la Cour on en est venu à un tel point de bassesse et d'avilissement, que vous entendez regretter cette femme : je ne pense pas que ce lâche sentiment ait gagné nos provinces.

Comme cette femme étoit le canal de toutes les

graces, grandes et petites, on voit, on rencontre ici des gens qui font son oraison funèbre, et qui sont fâchés de sa mort. Les gens de lettres surtout qui se sont laissé protéger par elle, et auxquels effectivement elle a rendu service autant qu'elle a pu, ne cessent de la défendre et de la préconiser. Il y a eu quelques jours, pendant sa maladie, où on la croyoit hors d'affaire; les plus pressés de ces messieurs avoient déjà chanté des couplets sur sa convalescence; et je sais même des triolets de quelqu'un qui n'étoit pas fait pour donner de ces vilainies-là, et encore moins dans la société où ils ont été donnés. J'avoue bonnement que cela fait mal au cœur.

Il se trouve aussi des gens sans aucun intérêt particulier, qui croyent bonnement que l'intérêt général étoit que cette femme vécût. Il seroit bien plus sûr de dire que, pour le bien public, il eût été à souhaiter qu'elle n'eût jamais vécu.

Elle a fait un testament qui ne respire qu'une vanité petite et méprisable; elle n'y parle que de son ami le Prince de Soubise, de la Maréchale de Mirepoix, des Grands auxquels elle fait des legs. A l'exception de son frère, qu'elle fait son légataire universel, elle n'y prononce le nom d'aucun bourgeois, d'aucun de ses petits amis, d'aucun de ses petits parens; c'est un testament de la plus grande *noblesse* et de la plus grande *bassesse*.

Ce qui prouveroit les regrets que l'on a ici en général de la mort de cette femme, s'il étoit besoin de preuves, c'est que je n'ai point vu d'épi-

taphes épigrammatiques contr'elle ; je n'en ai vu qu'une, qui est plutôt galante et fade que méchante. La voici : l'on avertit auparavant, que le tombeau représente le buste de Madame de Pompadour ; à droite et à gauche sont l'Hymen et l'Amour en pleurs, leurs flambeaux renversés.

Ci gît d'Etiole et Pompadour,
Qui charma la ville et la Cour ;
Femme infidèle et maîtresse accomplie.
L'Hymen et l'Amour sont d'accord,
Le premier, pour pleurer sa vie,
Le second, pour pleurer sa mort.

En considérant, au reste, la conduite de cette femme du côté des mœurs et de la probité, elle est plus criminelle qu'une autre, d'avoir méprisé ses devoirs. Elle étoit fille de Madame Poisson, qui étoit entretenue publiquement par M. de Tournehem, oncle de M. d'Etioles. Ce vilain oncle bravant toutes les bienséances et l'honnêteté publique, fit faire ce mariage révoltant à son neveu. Mademoiselle Poisson, tirée de son état honteux et élevée, comme dit Molière, au rang d'honorable bourgeoise, n'en est que plus coupable d'avoir manqué à son mari, et d'une manière aussi éclatante. A quelques plaisirs prêts et quelques momens d'ivresse qu'a pu lui procurer son ambition déréglée, je suis convaincu qu'elle n'a point été aussi heureuse qu'elle auroit pu l'être, si elle se fût contentée de la fortune de son mari, eût vécu avec ses égaux, avec la considération personnelle que lui eussent attirée une conduite sage

et des mœurs pures. Je suis certain que si l'on avoit le choix, en commençant sa carrière, du vice ou de la vertu, tout bien pesé, l'on ne balanceroit pas un instant de choisir la vertu, comme la route unique du bonheur.

De son côté, M. d'Etiole ou M. le Normand son mari auroit pu, si c'eût été un homme estimable, jouer un très-beau rôle pour un simple particulier, lorsque le Roi prit sa femme. Sans mettre de vanité ni de faste dans sa conduite, il devoit, dans l'instant, remercier de la place de fermier général qui lui avoit été donnée quelque temps auparavant qu'il sût quelle étoit la cause de cette grace. Il devoit, par le moyen de ses amis, et sans aucun crédit de la Cour, tâcher de rentrer dans quelques sous-fermes; s'il n'en avoit pu avoir, demander un emploi aux fermiers généraux, du nombre desquels il se retiroit; il eût trouvé immanquablement des gens qui fussent venus à son secours; rejeter en un mot tous ceux qui pouvoient lui venir par sa femme; et rompre avec elle sans retour. Il ne falloit que vivre dans la médiocrité, l'obscurité, et dans un silence noble et respectueux. Cette conduite lui eût assuré une place bien honorable dans l'histoire; c'est une occasion qu'ont rarement des particuliers.

L'on sait au contraire comme il en a agi; il a reçu, il a fatigué sa femme, à force de lui demander et d'obtenir des graces; il avoit toujours le nom et le crédit de Madame de Pompadour à

la bouche ; enfin il s'est conduit, vis-à-vis du public et avec elle, de façon qu'il abusoit du mépris que tout le monde a pour lui.

Le lundi 30 du courant, je donnai, à Bagnolet, une petite fête à M. le Duc d'Orléans, la veille de Saint Philippe ; elle étoit composée d'un prologue, d'une comédie en deux actes, intitulée *l'Amour d'autrefois*, que j'ai faite l'été dernier à la campagne, et terminée par une seconde représentation de *la Tête à perruque*, qui avoit été donnée en 1762, à la fête de Marquise. Comme cette fête arrive le premier jour de mai, et que c'est ce même jour que Clémence Isaure a fixé la tenue des Jeux floraux, Laujon trouva que cette fête pouvoit très-bien nous servir pour la fête de Monseigneur, et il avoit raison. Voici comme je l'ai arrangée en prologue : j'avois fait peindre une toile qui représentoit le tombeau de Clémence Isaure ; on voyoit cette femme illustre assise sur son tombeau, le dos appuyé contre une pyramide, sur laquelle étoit jeté le cheval Pégase s'élevant dans un nuage, au-dessus de la tête d'Isaure ; à ses pieds, sur sa droite, étoit le petit génie de la comédie, se jouant avec le masque de Thalie ; à gauche, aussi à ses pieds, étoit un autre petit génie, avec les attributs des différens arts, de la musique, de la poésie et de la peinture, etc. Cette toile ou rideau, qui formoit la décoration, étoit très-avancée, et je l'avois fait poster immédiatement avant la première coulisse.

Lorsque la toile ordinaire qui ferme le théâtre, eut été levée, pour laisser voir la décoration du tombeau, nous entrâmes, Laujon et moi, en habits de ville, sous nos noms et sans chapeaux, et nous fîmes la scène que je vais copier.

## SCÈNE PREMIÈRE.

M. LAUJON, M. COLLÉ.

M. COLLÉ.

Je vous dis, mon cher Laujon, que l'on va se moquer de nous.

M. LAUJON.

Eh! je vous dis moi, mon cher Collé, que ma fête est fort ingénieuse.

M. COLLÉ.

Oui, fort ingénieuse. Ajoutez aussi fort gaillarde. Le théâtre représente un tombeau.

M. LAUJON.

Eh mais! sans ce tombeau, pourrois-je faire des miracles? Je vais ressusciter des morts et.....

M. COLLÉ *l'interrompant.*

Et endormir les vivans, voilà un beau fichu miracle!

M. LAUJON.

Un moment donc,..... Monsieur ......; cette plaisanterie-là n'est point dans votre rôle, et vous ne me donnez point ma réplique.

M. COLLÉ.

Comment! votre réplique! Eh mais! n'étions-nous pas convenus que, vu mon défaut total de mémoire, je répliquerois, moi, tout ce qui me passeroit par la tête?

M. LAUJON.

Oh! doucement, s'il vous plaît; J'aime bien mieux que vous lisiez votre rôle, que de me dérouter ainsi.

M. COLLÉ *tirant son rôle.*

Oh! pardi! je l'aime bien mieux aussi; voyons, voyons où nous en étions.

M. LAUJON.

Nous en étions à ce que je disois, que je ne présente un tombeau, que parce que, dans cette fête, je prétends faire des miracles; j'y veux ressusciter des morts.

M. COLLÉ *tirant son rôle.*

Bon! j'y suis, voici ce que je réponds, moi: des morts?.... Eh! avec quoi ressuscitez-vous des morts?

M. LAUJON.

Avec un magicien; je suis convenu de cela avec lui: toute ma résurrection est arrangée au moyen de la magie.

M. COLLÉ.

La peste! de la magie! cela va paroître tout neuf à nos spectateurs; nous allons leur prouver par là que nous sommes de grands sorciers.

M. LAUJON.

Eh! mais, nous ne mettons point de prétention à tout cela, nous n'y mettons que du zèle, et l'on nous en saura gré; écoutez-moi jusqu'à *amen.*

M. COLLÉ.

Ainsi soit-il; je ne vous interromps plus.

M. LAUJON.

Or sus, vous savez bien que je vous ai dit que comme la fête de Monseigneur se trouvoit être le premier de mai, il se trouvoit aussi justement que c'étoit le premier jour de mai que Clémence Isaure avoit institué les jeux floraux; vous savez tout cela?

M. COLLÉ.

Mais, si je sais tout cela, pourquoi me le répéter?

M. LAUJON.

Eh! mais, c'est pour faire l'exposition de mon sujet; comme dans tous les drames du monde, où l'on apprend à l'auteur tout ce qu'il sait déjà, afin d'instruire le spectateur de ce qu'il ne sait pas encore; c'est une finesse qui est dans toutes les tragédies.

M. COLLÉ.

Si c'est une finesse, pourquoi le dites-vous? Ces Messieurs ne s'en seroient peut-être pas apperçu, vu l'adresse que vous y mettez, mon cher Laujon.

M. LAUJON.

Mais, je n'y veux point mettre d'autre adresse, moi, que celle qui me servira à établir que d'abord je vais ressusciter Clémence Isaure; ..... que, par le moyen de la magie, je la mettrai au ton et au langage d'à présent; ..... que cette femme illustre et les poètes de ses jeux floraux me fourniront peut-être quelques bagatelles agréables qui pourront former un petit spectacle pour la fête de Monseigneur; et qu'enfin ce prologue-ci ne sera pas plus ridicule que tous les autres prologues faits et à faire.

M. COLLÉ.

Non, mais pourvu qu'il soit aussi ridicule, nous devons être contens, n'est-ce pas?

M. LAUJON.

Oh! bien! raillez toujours! finissons; tenez, il est temps que vous alliez vous habiller, pour vous mettre en rang d'oignon parmi les auteurs des jeux floraux, et.....

M. COLLÉ *l'interrompant.*

Oh! je m'en vais, je m'en vais; il n'est pas besoin de me presser beaucoup pour cela. Je sens que je suis mauvais acteur, que c'est toujours avec plaisir que je quitte la scène, et je n'y rentrerai qu'en tremblant des pieds à la tête.

M. LAUJON.

Ecoutez donc: mon cher ami, si vous rencontrez mon magicien, dites-lui qu'il ne manque pas son entrée. Mais bon, c'est lui! la voilà manquée! il entre trop tôt.

## SCÈNE DEUXIÈME.

M. LAUJON, LE MAGICIEN.

M. LAUJON.

Par la sandieu! Monsieur le Magicien, vous êtes bien pressé!...

et encore oubliez-vous de m'effrayer! vous me faites rater ma peur! comment voulez-vous que j'y revienne?

LE MAGICIEN.

Allez, allez, Monsieur, cela reviendra, et, si vous n'avez pas une peur de diable pendant mes incantations, il faut que vous soyez né bien intrépide. (*Il fait des cercles avec sa baguette, des lazzis et des grimaces en prononçant ce qui suit :* Azaël, Faribroth, Rapalus, Asmodée, Leviathan, Griboury, Griboury, Griboury!

M. LAUJON *feignant la peur.*

Aye! aye! aye! Monsieur, qu'ils ne paroissent pas, je mourrois de frayeur.

LE MAGICIEN.

Ne craignez rien, remettez-vous et venons au fait; j'y suis d'abord de l'objet de votre demande, mais permettez moi, auparavant que de faire sortir de son tombeau Clémence Isaure et ses complices, permettez moi, dis-je, d'égayer ma besogne par une évocation infernale dans le goût des nouvelles ariettes.

M. LAUJON.

Oh! c'est tout ce que je désire, sorcier de mon ame.

LE MAGICIEN *chantant :*

De vos antres profonds,
De vos goufres sans fonds,
Esprits, démons, écoutez tous.
Mon art a recours à vous.
Vous savez quel est mon but;
Behémot, Béelzébuth!
Je vois Impuribel
Animer Cunni-Babel, Buggibel,
Des mains d'Engloutifer
Griffifer prend le sceptre de fer de Lucifer;
Le fier Bigotifer, Impifer, Jésuitifer,
Inquisitionnitifer, Papifer, tout l'enfer,
Me répond du fond du noir manoir.

CHŒUR D'OMBRES:
Tu vas être obéi.

LE MAGICIEN:
J'ai bien ouï.

CHŒUR D'OMBRES: Oui.

CLÉMENCE ISAURE *derrière le rideau, chante:*

Levez donc.

LE MAGICIEN.

Le rideau.

CLÉMENCE.

Ouvrez donc.

LE MAGICIEN.

Le tombeau.

ENSEMBLE.

CLÉMENCE: { Ouvrez donc! manque-t-on mon tombeau?
LE MAGICIEN: { Ah! pardon! manque-t-on son tombeau?

CLÉMENCE.

Mais, j'attends!

LE MAGICIEN.

Je t'entends.

CLÉMENCE.

Mais, j'attends!

ENSEMBLE.

Levez donc le rideau,
Manque-t-on mon tombeau?

LE MAGICIEN *à la coulisse:*

Eh! le rideau donc! ne vous avoit-on pas dit de le lever aussitôt que les dames seroient placées? c'est à vous à conduire votre machine.

## SCÈNE TROISIÈME.

« On lève le rideau, et l'on voit Clémence Isaure avec » plusieurs poètes, tant hommes que femmes; ils sont tous » assis vis-à-vis d'une table longue, couverte d'un tapis » vert, et sur laquelle sont des écritoires garnies de plumes, » de distance en distance, des papiers et des ouvrages jetés » çà et là sur cette table; Clémence Isaure et les femmes » sont habillées en vieilles; j'étois, moi, en abbé, sous le » nom de Guillaume Pingon, archidiacre d'Orange.

CLÉMENCE, LA DAME RIXANDE DE PUIVERT, LA DAME DE CLUMANE, L'ARCHIDIACRE ET LAUJON.

CLÉMENCE *avec le Chœur de vieilles*, air : *Or, voilà la vie, la vie, la vie ;*

Tu nous rends la vie, la vie, la vie ;
Tu nous rends la vie, mais bien lentement.

LA DAME DE PUIVERT, *même air.*

L'on étoit servie
Bien différemment.

LA DAME DE CLUMANE.

Avec la magie,
Manquer le moment !

CLÉMENCE ET LES DEUX DAMES *en chœur.*

C'est rendre la vie, la vie, la vie,
C'est rendre la vie,
Mais bien lentement.

LE MAGICIEN.

C'est-à-dire, Mesdames, qu'il ne suffit pas de faire des miracles pour vous, il faut encore les faire à la minute ; je suis votre valet très-humble. (Il sort.)

CLÉMENCE.

Laissons aller Monsieur le Magicien ; nous n'en avons plus besoin..... (*à M. Laujon*) : Vous, notre ami, mettez-vous là et prenez séance à nos jeux floraux. (*M. Laujon s'assied.*) Eh bien ! avez-vous fait votre exposition ?

M. LAUJON.

Eh ! mais, elle se fait d'elle-même dans ce moment, avec ce que nous avons dit.

Ainsi que nous d'un air gai,
Jadis vous fêtiez le mai.

LES DEUX DAMES.

Voilà la ressemblance.

LA DAME DE CLUMANE.

Chez nous l'ardeur s'en éteint,

L'ARCHIDIACRE ET M. LAUJON *ensemble.*

Le zèle ici la soutint.

LES TROIS DAMES *ensemble.*

Voilà la différence.

M. LAUJON, air : *l'occasion fait le larron.*

J'ai dit qu'Isaure eut, avec un cœur tendre,
De vrais talens, du goût, de la gaîté.

L'ARCHIDIACRE ET M. LAUJON;

*ressant ensemble à Marquise représentant Clémence Isaure.*

En vous voyant, il est aisé de prendre
L'ombre pour la réalité.

CLÉMENCE.

h! Messieurs, des complimens à notre âge!
*chantant*). Rappelons la souvenance
Du bon temps passé.
Le goût n'étoit pas blasé,
L'esprit avoit moins d'assurance;
Mais, pour éclairer l'ignorance,
Le cœur étoit assez rusé.

LES DAMES *en chœur.*

Rappelons la souvenance
Du bon temps passé.

CLÉMENCE.

Un auteur à plaire empressé,
Donnoit ses vers un mois d'avance;
Il causoit moins d'impatience;
Il en paroissoit moins glacé.
*Laujon*). Rappelez la souvenance
Du bon temps passé.

M. LAUJON *à Clémence.*

La rime alors à l'A, B, C,
Aux vers donnoit bien plus d'aisance;
Dans le sein de la médisance,
Son fiel restoit encore glacé.
Rappelez la souvenance
Du bon temps passé.

Mais c'est assez parler du temps passé, occupons-nous un peu du moment présent, et voyons ce que nos auteurs des Jeux floraux pourront nous fournir pour notre fête.

CLÉMENCE.

Vous avez raison, ouvrons chacun les paquets que nous avons devant nous.

Clémence chanta ensuite une ronde faite par Laujon, dont voici le refrein :

Rions avec la jeunesse,
Suivons le plaisir qui la suit ;
C'est un bien pour la vieillesse,
D'amuser le temps qui s'enfuit.

Les couplets et l'air en sont très-jolis ; après cette ronde, Douce de Monestier, dame de Clumane, se leva et lut la pièce suivante :

*Gaillard sonnet gaulois, mis en lumière par Douce Monestier, dame de Clumane.*

Ne passons à l'amant pièces de fantaisie,
L'ombre, le seul penser d'une infidélité ;
L'indulgence en amour est damnable hérésie,
L'on n'y peut apporter trop de rigidité.

L'amour tendre va-t-il sans tendre jalousie ?
Je croirois mon amant plein de déloyauté,
Si son geste, un regard, la moindre courtoisie,
Décéloient pour une autre un air de privauté.

Si je rends à l'amour, je veux qu'amour me rende,
Bref, à mon doux ami, jalouse, je demande
Tout son bien amoureux...., et sens.... et sentimens.

Ce n'est du premier point, que je sois moult friande ;
Mais, tenez, bonnes gens, n'ai pas l'ame assez grande
Pour me contenter, moi, de son cœur seulement.

La dame Alexandre de Puivert chanta ensuite le vaudeville de *Dagobert en France*, sur l'air de *Jean de Vert en France*.

Ce vaudeville et la façon dont il fut chanté par Madame Montalais, parurent faire plaisir.

A ce Vaudeville succéda un gentil rondeau.

Après le rondeau, Clémence chanta *le Calendrier de Vénus*, petite romance où Laujon amenoit adroitement le nom de M. le Duc d'Orléans et de feu M. le Régent. L'on applaudit beaucoup cette romance.

Elle fut suivie de quatre couplets sur l'air *des trembleurs*. Ils étoient encore de Laujon qui les chanta, et ils prirent. C'est pourtant, de ce qu'il avoit composé pour cette fête, ce qui m'avoit paru le plus foible; ils sont obscurs, entortillés. Le monorime auquel il s'étoit assujetti dans chaque couplet, l'avoit aussi par trop gêné.

Immédiatement après ces couplets, je récitai une ode imprimée. Je m'étois bien flatté, jusqu'à un certain point, du succès qu'elle devoit avoir vis-à-vis de M. le Duc d'Orléans et des gens de sa cour, mais je n'aurois jamais imaginé qu'elle fît une sensation aussi grande; six ou sept personnes qui l'avoient entendue, me dirent qu'elles en avoient été émues et attendries jusqu'à verser des larmes : aussi fut-elle applaudie, à diverses reprises, et avec fureur.

Après l'ode, arriva M. Danezan, habillé en beau Léandre, qui tira parti d'un mauvais discours de parade que je lui avois fait. A la fin de cette espèce de scène, Clémence Isaure, après

avoir congédié le beau Léandre, s'adressa aux spectateurs, et leur dit :

Il est parti, tant mieux; je suis certaine, Messieurs, moi, que vous ne le regrettez pas plus que moi ; et je me flatte qu'au lieu de parades qu'il venoit nous offrir, vous ne serez point fâchés que je vous donne la représentation d'une comédie nouvelle intitulée *l'Amour véritable;* la voici. Tenez, M. l'Archidiacre, donnez-en le manuscrit au souffleur ; au moyen de la magie, nous sommes en état de la jouer à l'instant. Nous desirerions bien en même temps, que la magie allât jusqu'à vous fasciner les yeux sur ses défauts. Quoi qu'il en soit, nous allons nous habiller, et nous verrons jusqu'où s'étendra son pouvoir.

(*Elle veut s'en aller.*)

L'ARCHIDIACRE *l'arrêtant:*

Un moment, charmante Isaure : il faut que je chante, auparavant que nous nous retirions, le vaudeville du mois de mai, que j'ai fait pour terminer ce prologue-ci.

CLÉMENCE:

Cela est trop juste, chantez-nous votre vaudeville, M. l'Archidiacre.

L'ARCHIDIACRE:

VAUDEVILLE DU MOIS DE MAI.

Sur l'air : *Eh! ziste! eh! zeste! eh! point de chagrin!*

1er COUPLET.

Aux propos sucrés, dans ce temps,
Le sexe s'affriole ;
Toutes les femmes, au printemps,
Sucent la godriole ;
Qui sait la voiler,
Peut leur en parler,
Peut leur en couler.
Eh ! ziste ! eh ! zeste ! gai ! le cœur gai !
L'on se ri, l'on se ri, l'on se rigole ;
Eh ! ziste ! eh ! zeste ! gai ! le cœur gai !
L'on se rigole au mois de Mai.

2.e

Au printems tout nous paroît bon ;
La Blanche et la Créole,
La femme faite ou le tendron,
La Duchesse ou Nicole.
Tout cède au torrent ;
L'une à vous se rend,
Et l'autre vous prend.
Eh ! ziste ! etc. etc.

3e.

Au printems un prêtre payen,
Jadis au Capitole,
Parlant aux cœurs, sentit le sien
Repousser son étole ;
Le sexe pieux
Trouva dans ses yeux
Du délicieux.
Eh ! ziste ! eh ! zeste ! gai ! le cœur gai !
L'on se ri, l'on se ri, l'on se rigole ;
Eh ! ziste ! eh ! zeste ! gai ! le cœur gai !
L'on se rigole au mois de mai.

La comédie du *Véritable Amour* suivit ce prologue ; il m'a paru qu'elle avoit fait très-grand plaisir : on a trouvé seulement que le dénouement tournoit trop court. Je compte la reprendre un jour, pour en faire une comédie en cinq ou en trois actes, au moins, pour la comédie française ; ce seroit le dernier grand ouvrage que je ferois, car je ne veux pas travailler dans ma vieillesse ; ce seroit là ma dernière homélie. Je ne veux point tomber dans le ridicule de l'Archevêque de Grenade, dont parle Gilblas. J'ai continuellement devant les yeux le vers d'Horace :

*Solve senescentem maturè*, etc. Je mettrai à cette besogne, par laquelle je prendrois congé de la compagnie, trois, quatre, cinq ans, s'il le faut; je suis encore indécis si je l'écrirai en prose ou en vers libres, comme Dupuis; je penche pourtant beaucoup pour les vers, attendu que la peine que l'on est forcé de prendre en faisant des vers, fait nécessairement que l'on écrit mieux et que l'on est plus serré.

La petite comédie de *la Tête à Perruque*, au milieu de laquelle se tira, comme de raison, un très-joli feu d'artifice chinois, termina cette fête dont M. le Duc d'Orléans a paru plus content que d'aucune que nous avons donnée.

J'ai oublié de dire que le *Véritable Amour* a été très-bien sçu et très-bien joué. Marquise a bien joué le rôle d'Angélique. J'eusse desiré un peu plus de chaleur dans M. de Vaudreuil qui faisoit le Chevalier. M. Danézan jouoit l'intendant, et a moins que d'être comédien de profession, l'on ne pouvoit pas mieux s'en tirer. M. de Tourenpré a été supérieur dans le rôle du Commandeur; ceux de la Comtesse et de la Baronne ont été bien remplis par la Bognoli et la Drouin; la Bognoli surtout étoit une véritable Comtesse; cette femme est une comédienne dont on ne connoît pas assez le talent.

# MAI, 1764.

Le mercredi, 2 du courant, je fus à la seconde représentation de *la Jeune Indienne*, comédie en un acte et en vers de M. Champfort, jeune homme de vingt-un ans. Cette pièce fut fort applaudie à la première représentation qui eut lieu le 30 du mois précédent; l'on demanda l'auteur à grands cris, et, pendant vingt minutes au moins, M. Duclos eut à combattre les sentimens des Comédiens, de M. le Duc de Duras et M. d'Argental, gens pleins de raison et de délicatesse. Il y eut, dans le corridor et dans les foyers de la comédie, une dispute assez vive entr'eux et Duclos, qui les poussa et l'emporta. Le petit Champfort suivit le conseil de l'académicien, et le préféra à ceux des histrions, du Duc et du Conseiller honoraire au Parlement. Il est fort à souhaiter, pour les gens de lettres, que cet exemple fasse planche, et que les auteurs dramatiques ne regardent plus comme une gloire, cette basse et humiliante présentation.

M. Champfort a eu (sans le sentir sûrement) plus de raison qu'un autre, de ne point céder à ce vil usage, attendu que la pièce n'a guère réussi, quoiqu'elle ait été fort applaudie. Ce n'est point une pièce, il n'y a ni obstacles ni nœud; cette comédie pouvoit finir à la première scène, tout aussi bien qu'à la dernière. Cet auteur paroît n'avoir aucune imagination. Son sujet est pris

d'une historiette rapportée dans le Spectateur anglais, et, sans rien ajouter au fond, il l'a seulement gâté en l'altérant. M. Champfort n'a point d'idée de ce que c'est que théâtre; son extrême jeunesse lui en donne encore moins de ce que sont les hommes; il ne les connoît pas et ne peut pas encore les connoître. Qu'il aille dans le monde, qu'il étudie la Cour et la ville pendant douze ou quinze ans, et il pourra alors faire des comédies, s'il en a le talent; mais j'ai peur qu'il n'en ait jamais. La grande partie de la poésie est l'*invention*, et ce petit bonhomme m'en paroît radicalement dépourvu. Je ne perdrois pas l'espérance, si j'avois vu, dans sa pièce, des situations choquantes, de la dernière extravagance même, mais neuves; au contraire, l'on n'y voit rien d'imaginé, rien de créé. Il fera je crois des vers, mais je doute très-fort qu'il fasse jamais des pièces, et surtout de véritables comédies (*).

Le jeudi, 17 du courant, les Comédiens donnèrent la première représentation du *Jeune Homme*, comédie en cinq actes et en vers de M. de La Bastide. Le commencement du premier acte fut fort applaudi; la dernière scène de cet acte fut huée. On continua au second à bafouer l'auteur encore plus vivement; et à la seconde scène du troisième acte, un dialogue grossier et

(*) La Jeune Indienne a eu neuf représentations. (*Note de l'Auteur*).

révoltant ayant choqué toute la salle, un homme, placé au paradis, s'avisa, dans cet instant même, d'éternuer exprès comiquement; les ris et les huées redoublèrent. Madame Préville fit la révérence au public, et la pièce n'alla pas plus loin que cette seconde scène du troisième acte. Depuis que je vais au théâtre, je ne me souviens point d'avoir vu une chûte aussi ignominieuse.

Ce M. de La Bastide est un homme qui écrit bassement, et, comme le public juge mieux les expressions que le fond des choses, il n'est point étonnant qu'il ait été hué; mais il est rare de l'être autant et sitôt. Cet auteur comique, qui ne l'est point et qui ne le sera jamais, étoit connu en mal par quelques mauvais romans, un Spectateur français et quelques autres ouvrages ignorés.

Madame Préville pour s'excuser, elle et ses camarades, et mettre à couvert l'honneur du jugement de l'aréopage comique sur cette mauvaise comédie, et se disculper de l'avoir reçue, m'a fait une histoire à laquelle on ajoutera la foi que l'on voudra. C'est que, lorsqu'on leur en fit la lecture, on leur dit que l'auteur de cette comédie étoit un jeune homme de vingt-trois ans, et quoiqu'ils la trouvassent extrêmement mauvaise, les Comédiens l'ont reçue pour encourager le jeune homme qui s'est trouvé être M de La Bastide.

# JUIN, 1764.

J'ai fait à la campagne où je suis, un premier acte de Henri IV; en arrivant à Paris, j'en essayerai l'effet sur des connoisseurs et je verrai ce que je dois penser de cette besogne que, jusqu'ici, je trouve bien faite, sauf corrections et critiques (*).

(*) J'avois senti, auparavant qu'on les fît, et même auparavant que de faire ce premier acte de Henri IV, les critiques qu'on en devoit faire; mais je pensai que j'étois dans le cas (très-rare) où l'on peut se mettre au-dessus des règles. Personne n'en a été plus l'esclave que moi; j'ose dire que j'en ai, presque toujours, poussé l'observation jusqu'à la pédanterie. Comme j'ai toujours aimé l'art pour l'art en lui-même, et que je ne songeois guère à me faire une réputation, et encore moins à gagner de l'argent, j'étois, dans mes compositions, soit chansons ou autres breloques, d'une sévérité à moi-même, qui étonneroit si on pouvoit savoir jusqu'où je l'ai portée. N'ayant eu que très-tard l'idée de rendre mes ouvrages publics, je n'écrivois que pour moi, pour me contenter, et je ne me trouvai jamais content de ce que j'avois fait; mais, dans cette occasion-ci, deux puissantes raisons m'ont fait franchir les règles, et m'ont déterminé à pécher contre elles, le sachant bien.

La première est que, dans la pièce, lorsqu'elle étoit en deux actes, il s'y trouvoit un défaut énorme, celui de faire l'exposition de l'intrigue de Conchini et d'Agathe pendant le temps que Bellegarde et Conchini étoient égarés la nuit dans la forêt, et qu'il étoit impossible de la placer ailleurs que dans cet endroit et dans ce moment. Cette exposition, à présent, est comme il faut qu'elle soit. La seconde raison est que la scène entre Henri et Sully, jette un intérêt prodigieux sur eux, quand on les voit perdus dans la forêt. J'ai d'ailleurs donné à ma pièce le titre de *la Partie de chasse de Henri IV;* mais cela n'est qu'une excuse. (*Note de l'Auteur écrite en* 1780.)

## JUILLET, 1764.

Ce mois-ci ne sera pas long ; je n'ai pas mis le pied à Paris, je l'ai passé à Grignon, où j'ai fait un petit Prologue en prose et en vers, intitulé *le Bouquet de Thalie.* Je destine ce Prologue à la fête de décembre, et je voudrois qu'il amenât la représentation de Henri IV en trois actes. Le premier acte que j'ai fait a fait pleurer M. le Duc d'Orléans et tous ceux à qui je l'ai lu. Il ne s'agit plus que de voir son effet au théâtre, et si sa couleur ne tranchera pas trop avec celle des deux derniers actes. Cette pièce, au reste, est d'une constitution si singulière, que les critiques que l'on en feroit, pourroient être justes et fondées, sans que cela pût nuire néanmoins en aucune façon, à l'effet qu'elle feroit et qu'elle doit faire au théâtre.

Je voudrois qu'elle fût jouée cet hiver à Bagnolet, et c'est dans ce dessein que j'ai composé le Prologue en question, et arrangé ma fête en conséquence. A mon retour à Paris, je proposerai mon idée à M. le Duc d'Orléans ; et, comme il n'est plus, ou qu'il ne se croit plus dans le cas de jouer la comédie, à cause de son fils, je ne sais s'il adoptera le plan que je dois lui montrer, et qui amène la représentation de Henri IV. Nous verrons.

Les Français ont donné, ce mois-ci, pendant

que j'étois à la campagne, une tragédie qui n'a été jouée qu'une seule et unique fois, *les Triumvirs :* elle est d'un Auteur anonyme; beaucoup de gens croyent qu'elle est de M. le Marquis de Chimène; d'autres la donnent à M. Portelance, auteur d'*Antipater ;* le plus grand nombre cependant veulent que ce terrible ouvrage soit du Marquis : ce qui m'en feroit douter, c'est que, quelque mauvais qu'il soit, il ne l'a point avoué. S'il en étoit l'auteur, il le déclareroit, même après sa chûte, et soutiendroit que le public s'est trompé (*).

(*) Cette pièce est celle que Voltaire intitula ensuite *le Triumvirat.* (*Note des Editeurs.*)

# AOUT, 1764.

Le mercredi premier jour du mois d'août, je fus à la première représentation de *Timoléon*, tragédie de M. de Laharpe; elle fut écoutée, jugée et condamnée par le public, avec beaucoup de tranquillité. Il y eut deux ou trois endroits applaudis de la salle entière, avec beaucoup de vivacité; le troisième acte surtout le méritoit.

J'ai cru voir plus de germe de talent que dans toute sa tragédie de *Warvick*. Je desire très-fort de ne m'être pas trompé, mais je n'ai point vu dans Timoléon, non plus que dans son premier ouvrage, le génie de l'invention de fond, et il y a tout lieu de craindre que cet auteur ne puisse jamais créer un grand ensemble. *Infelix operis summâ, quia ponere totum nesciet.* Il est d'ailleurs de la plus grande maladresse dans l'arrangement de sa fable et de ses scènes; il ne connoît point encore le théâtre ni le cœur humain. Il n'a que vingt-trois ans; il acquerra par l'usage, ses chûtes et ses réflexions, ces deux dernières connoissances; mais le génie ne s'acquiert point, la nature seule le donne, et je doute fort qu'elle lui en ait donné. Vu sa grande jeunesse, on peut encore se tromper, peut-être, en lui refusant entièrement le génie, il se pourroit qu'il ne fût pas encore développé; il est plus prudent de suspendre son jugement, et plus doux pour nous de ne point encore désespérer de cet auteur; mais,

quant à présent, tout son talent se réduit à sa versification qui est très-naturelle, à faire dire à ses personnages ce qu'ils doivent se dire et se répondre, à chercher et à trouver quelquefois les sentimens vrais de la nature, et à les exprimer avec une assez noble simplicité.

Quant à ses vers, j'ai cru appercevoir, autant que la rapidité de la représentation peut le permettre, qu'ils étoient moins simples que ceux de son Warvick, qu'il y en avoit de boursoufflés, et qu'il avoit semé beaucoup de maximes et de sentences dans son dialogue, ce qui en ôte la vérité, et est de mauvais goût. Ce dernier défaut, si je m'en souviens bien, n'étoit pas aussi remarquable et aussi fort dans sa première tragédie.

L'on avoit annoncé *Timoléon* pour la seconde fois, samedi, mais il est interrompu, à cause de l'indisposition d'une actrice. Il y a plus d'apparence que c'est à cause de l'indisposition du public. M. de Laharpe veut y faire quelques changemens; mais ces changemens ne changeront rien au fond du sujet, qui est sans imagination.

Je viens d'apprendre que c'est en effet une entorse que s'est donné Le Kain, qui a fait suspendre les représentations de Timoléon; et par une rencontre assez singulière, il s'est donné cette entorse dans la rue de *la Harpe*.

# SEPTEMBRE, 1764.

J'AI lu à M. le Duc d'Orléans le Prologue dont j'ai parlé et que j'ai composé dans le mois de juillet dernier (*) ; il l'a goûté, et il veut qu'il soit joué en décembre pour la fête de Marquise, avec *la Partie de chasse de Henri IV*, en trois actes ; c'est ainsi que j'intitule actuellement cette comédie.

Dans les premiers jours de ce mois, j'ai retouché *le Bouquet de Thalie ;* j'y ai ajouté plusieurs scènes qui, je crois, seront très-piquantes : je les ai faites d'après une première idée que m'a donné M. Duclos, qui me contoit qu'il y a près d'un an que Garrick, ce célèbre comédien anglais, lui avoit fait le récit d'une scène d'Ivrogne singulière ; c'est un mari pris de vin, qui rentre chez lui bien avant dans la nuit, qui réveille sa femme, lui fait de la morale, et s'endort lui-même en la prêchant. Voilà tout le fond de cette scène ; je l'ai

(*) Ce Prologue, qui est imprimé dans mon Théâtre de société, est, à mon gré, une des plus piquantes bagatelles et des plus neuves que j'aye faites. Il n'a point les défauts des prologues ordinaires ; il n'est pas froid. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse rien mettre de plus hardi sur la scène. Quoique les représentations de Bagnolet fussent très libres, il ne faut pas croire que dans son indécence il ne fallût pas observer de la décence jusqu'à un certain point ; mes spectateurs étoient, je puis l'assurer, aussi blâsés qu'ils étoient délicats, et c'est tout dire. (*Note de l'Auteur.*)

ennobli autant que je l'ai pu, et j'ai pris, pour cet effet mon texte dans M. Duclos lui-même; c'est une situation que l'on trouvera dans la seconde partie de ses *Mémoires sur les Mœurs*, *page* 11 *et suivantes*, édition de 1751.

J'ai imité, arrangé et tourné dramatiquement, à ma manière, cette situation, et je l'ai tellement changée, que l'on ne la reconnoîtroit peut-être pas, si je n'étois pas le premier à indiquer cette idée motrice. Je ne sais si les scènes qu'elle m'a occasionnées auront beaucoup de succès; si j'en juge par le plaisir que j'ai eu à les composer, et par l'impression plaisante qu'elles m'ont faite, elles doivent en avoir un très-brillant, et surtout devant des spectateurs qui sont tous gens du grand monde, et dont je peins les mœurs corrompues, dans le vrai, et d'une façon agréable et comique. J'ai d'ailleurs, dans Madame Bognoli, qui y jouera le principal rôle, une excellente comédienne qui le rendra très-bien, et dans M. Danezan, un acteur supérieur pour les rôles d'ivrogne.

Dans le mois dernier, j'ai oublié de parler d'un ouvrage contre Voltaire, que j'ai fait, et qui m'a coûté tout ce mois entier; il m'a mené beaucoup plus loin que je ne le pensois.

Son envieux et perfide Commentaire sur le grand Corneille, ce détestable ouvrage, à tous égards et en tous sens, m'avoit mis dans une colère, dont l'excès me paroît un peu ridicule, ac-

tuellement que je suis refroidi. Ce Commentaire et les décisions insolentes et absurdes contenues dans son dernier volume de *Guillaume Vadé*, m'avoient donné la plus violente envie d'écrire contre cet homme forcené d'amour propre; j'avois eu, je l'avoue, la plus violente démangeaison de faire une brochure sous le titre de *Commentaire sur Olympie, envoyé par Corneille, des Champs Elisées*. C'est la première fois de ma vie qu'il m'est venu dans l'idée de faire imprimer une critique; j'y ai résisté même dans la plus grande chaleur de mon indignation contre Voltaire; cela est trop contre mes principes, et ce que je crois qu'un galant homme se doit à soi-même.

Mais je n'ai pu m'empêcher de faire une critique sommaire des ouvrages de cet orgueilleux satyre, et je l'ai fait relier avec ce dernier volume de Guillaume Vadé, qui est le fruit de la caducité de ce vieux poète (*). Je me suis en quelque sorte satisfait par là, et je me reproche pourtant d'y avoir perdu trop de temps.

Dans les premiers jours de ce mois, les comédiens français ont donné la première représentation du *Souper à la mode*, comédie en un acte, et je crois en prose, de M. Poinsinet, auteur de *l'Impatient*. L'on m'a assuré qu'elle avoit un très-

---

(*) Cette critique, restée manuscrite, forme deux volumes in-4.° *V*. la Notice des Ouvrages de Collé, en tête du premier volume de ce Journal, page xxiv. (*Note des Éditeurs.*)

grand succès, et qu'elle le méritoit. Je suis à Viry jusqu'à la fin de septembre; si on la joue encore à mon retour, je la verrai et j'en parlerai dans ce Journal. L'on m'a déjà dit ici que le bruit couroit à Paris que cette pièce n'étoit point de Poinsinet, mais de Palissot. Il est presque impossible, en effet, que cette comédie soit du petit Poinsinet, si l'on trouve, comme son sujet l'exige, le ton des gens du grand monde dans le dialogue de cette pièce. Palissot les a vus un peu davantage, et c'est tout ce qu'il pourroit faire, d'approcher un peu de l'imitation de ce ton, qui ne peut être saisi que par ceux qui vivent habituellement dans la meilleure compagnie, ou qui la voyent quelquefois et passent le reste de leur temps éloignés de la mauvaise, et presque dans la solitude.

Le mardi onze du courant, mourut le célèbre Rameau, le plus grand génie en musique qui ait encore paru en France, et plus estimé encore des étrangers que de nous; car notre manie pour les étrangers est poussée, dans ce siècle, au plus haut degré d'absurdité. Rien ne nous paroît bon et excellent de ce qui vient dans notre pays, à commencer par nos vins; ceux de Bourgogne et de Champagne surtout ne sont plus à la mode, on leur préfère ceux de Malaga, de Cherès, de Syracuse, et une quantité d'autres qui ne valent sûrement pas le Champagne; pourvu que ces vins ayent un nom étranger, le badaut les trouve dé-

licieux, supérieurs, de l'ambroisie. Il en est de même des romans, s'ils ne sont pas traduits de l'anglais, on ne les lit point. Il semble que notre partialité et notre folie pour cette nation se soient accrues encore depuis la dernière guerre, dans laquelle ce peuple féroce et avare a traité avec la dernière inhumanité nos soldats prisonniers, et surtout nos matelots. Nos tragédiens prennent leur sujet dans le théâtre anglais, et quoiqu'ils soient toujours sifflés, ils ne se rebutent point. *Venise sauvée* est la seule tragédie d'eux qui ait réussi chez nous, et encore, *Manlius*, qui est je crois l'original de la tragédie d'Otway, lui est infiniment préférable par le plan, les caractères et l'intérêt.

Cependant, tout préjugé national à part, il n'est point de juge qui, sentant ce que c'est que le génie et le goût, ne doive nous accorder une prodigieuse supériorité sur messieurs les Anglais, en matière de belles lettres.

Leur *Clarisse* est un roman où il y a de grandes beautés, mais ce sont des longueurs intolérables; l'on réduiroit en trois volumes ce que Richardson a mis en sept; le caractère de Lovelace n'est point dans la nature; il y a mille autres défauts qu'il seroit trop long de détailler.

Leurs tragédies et leurs comédies ont quelques scènes où l'on rencontre des traits de génie et d'esprit; mais il n'y en a aucune qui forme un tout et un ensemble qui puisse être approuvé par le jugement; ils sont, à cet égard, à cent cin-

quante ans des Français : leur théâtre est encore dans son enfance.

En général, ils ont de bonnes choses dans leurs livres, mais ils n'ont pas un bon livre; ils sont encore bien loin d'avoir cet esprit de méthode que l'on voit dans nos moindres ouvrages. Leur docteur Swift, qui est le plaisant de l'Angleterre, est un homme dépourvu de goût, et que nous sifflerions s'il étoit Français; je n'en veux pour preuve que son ouvrage le plus renommé, son conte du *Tonneau*. Pour tourner en ridicule les auteurs de sa nation qui font des digressions, Swift coupe la narration de son conte par des digressions si énormes, qu'il est d'un ennui insupportable, et il montre dans tout cet ouvrage un manque de goût rebutant, fastidieux et révoltant. L'on rencontre de temps en temps des plaisanteries excellentes, mais elles sont souvent à côté d'images dégoûtantes et basses; ils ne font aucun choix de leurs images, ils peindront de la m..... avec autant de plaisir que de l'ambroisie, tout leur est bon, et sur cela ils prétendent rendre mieux la nature que nous, parce qu'ils en représentent les côtés hideux avec autant de complaisance que les côtés agréables et gracieux. Ce peuple est encore à cent cinquante ans de nous pour le goût.

Malgré cela, l'anglomanie est une maladie si généralement répandue parmi nous, qu'elle égale presque l'épidémie qui a saisi les Français pour la musique prétendue italienne. Les pièces à ariettes sont à présent ce que nous trouvons de

plus beau. L'imitation en musique des bruits d'un maréchal qui forge, d'un chien qui jape, d'un cocher qui crie garre, d'un chat qui miaule, d'une femme qui crie, etc. etc. etc., toutes ces imitations ignobles nous ravissent, en dépit même des poëmes exécrables où elles se trouvent. Nous abandonnons pour ce petit genre ramassé dans le ruisseau, les grandes peintures du Raphaël de la musique, du grand Rameau qui vient de mourir. Il faut avouer que nous sommes une nation bien inconstante et bien légère; il faut espérer que notre inconstance même nous ramènera bientôt au bon goût, *amen*.

Rameau, au reste, est mort fort âgé, il passoit quatre-vingts ans; c'étoit un homme dur et très-désagréable à vivre, d'une personnalité aussi bête qu'injuste. Dans ses ouvrages il n'a jamais regardé que lui directement, et non le but où l'opéra doit tendre. Il vouloit faire de la musique, et pour cet effet, il a tout mis en ballets, en danses et en airs de violon; il a tout mis en ports de mer; il ne pouvoit souffrir les scènes.

Tous ceux qui ont travaillé avec lui, étoient obligés d'étrangler leurs sujets, de manquer leurs poëmes, de les défigurer, afin de lui amener des divertissemens, il ne vouloit que de cela. Il brusquoit les auteurs à un point qu'un galant homme ne pouvoit pas soutenir de travailler une seconde fois avec lui; il n'y a eu que le Cahuzac qui y ait tenu; il en avoit fait une espèce de valet de chambre parolier; la bassesse d'ame de ce der-

nier l'avoit plié à tout ce qu'il avoit voulu. La patience et l'esprit souple de Bernard lui ont aussi donné les forces de composer trois fois avec lui; mais je crois que si on lui demandoit ce qu'il a souffert, il en feroit de bons contes, pourvu qu'il voulût être vrai et nous parler en conscience.

Sa personnalité étoit encore plus cruelle dans dans sa famille; il avoit déclaré à sa fille qu'il ne vouloit point la marier, et qu'elle se marieroit après sa mort. Il étoit d'une avarice sordide, et il ne vouloit point se dessaisir : aussi dit-il à M. de Monticourt, après avoir été voir Dupuis et Desronais : *Je suis Dupuis, moi, à l'exception que je ne me laisserai jamais attendrir par ma fille, et qu'elle ne sera point mariée de mon vivant*; ce sont ses propres termes. C'étoit d'ailleurs le mortel le plus impoli, le plus grossier et le plus insociable de son temps; voilà son oraison funèbre.

Le samedi 29 du courant, je fus voir *la Soirée à la mode, ou le Cercle*. Elle est imprimée; je l'ai achetée. C'est une mauvaise pièce, malgré la réussite qu'elle a eue. C'est un joli sujet manqué. Le tableau en est agréable et théâtral, et c'est ce qui a fait son succès.

Il étoit inutile de jeter une intrigue dans cette petite comédie, qui ne devoit être qu'une pièce à tiroirs; mais, en se décidant à l'intriguer, il falloit au moins avoir quelque ombre de sens commun dans le nœud, et surtout dans le dénoue-

ment, qui n'en est pas un. Le défaut d'idées et d'invention dans l'intrigue de cette pièce est trop visible, pour que l'on s'appesantisse à en montrer tout le vide, la maladresse, l'ineptie, et même la bêtise. Quoique cette dernière expression soit un peu grosse, il n'est pas possible cependant de se la refuser; je n'en veux pour juge que le lecteur de cette comédie lui-même, lorsqu'il fera attention, même légèrement, à la conduite et au dénouement de cette platitude. Au total, pour traiter ce petit sujet, il ne falloit pas être M. Poinsinet; il falloit connoître le monde, et le grand monde, et, comme l'a dit Madame la Comtesse de Rochefort, *cet auteur n'a vu le monde qu'à la porte.*

En effet, croit-il peindre les femmes qui y vivent, dans les trois caillettes qu'il présente? A-t-on jamais reçu et écouté dans le monde un auteur qui vient lire une tragédie de la façon dont il peint cet incident? Rien n'est là dans la nature, et d'ailleurs c'est s'avilir soi-même, que de faire voir les gens de lettres du mauvais côté, même quand il seroit aussi vrai que celui-là l'est peu. Je sais bon gré à M. Duclos, d'avoir dit, à cette occasion, en plein foyer, que la peinture de l'auteur qui vient lire sa tragédie, n'étoit ni vraie, ni vraisemblable, et qu'il ne pouvoit y avoir que M. Poinsinet lui seul à qui l'on eût jamais pu faire une réception pareille à celle que l'on trouve dans la Soirée à la mode.

Le tableau que présente le Cercle, et qui a un mouvement théâtral et une action pour plaire, est une idée heureuse, mais qui n'appartient pas à M. Poinsinet; elle est d'un M. de Carmontel, lecteur de M. le Duc de Chartres; car les lecteurs font aujourd'hui des comédies. Il y a déjà plus de trois ou quatre ans que M. de Carmontel a lu dans différentes sociétés de Paris, et même y a fait représenter une fois la comédie du *Souper* qui est en deux actes. C'est exactement, pour le fond, le même sujet que celui de la Soirée à la mode; c'est sûrement d'après les connoissances que M. Poinsinet a eues de la comédie de M. Carmontel, que ce premier a maçonné la sienne, celle du dernier ayant fait le sujet de la conversation de Paris, du moins de tous les amateurs du théâtre pendant tout un hiver. Toute foible donc qu'en est l'invention, M. Poinsinet n'en a pas le mérite, c'est le petit bien d'un autre.

Quant aux détails, je n'y ai rien trouvé de bien merveilleux et de bien piquant. Il règne dans le style du dialogue un ton gauche et quelquefois bas, qui n'est pas celui du monde, c'est souvent celui d'une antichambre. Le Marquis est un petit maître de la rue Saint-Denis, il en a les propos et le jargon. Son style n'est point celui d'un homme de la Cour; il a bien quelques mots qu'il a attrapés à la volée dans les foyers et dans les antichambres où il a été admis; mais son Fat est des plus subalternes et mal peint; c'est pourtant

ce qu'il y a de moins ennuyeux dans cette pièce, qu'il seroit difficile de revoir deux fois (*).

M. Poinsinet a dédié sa pièce à M. Papillon de la Ferté, Intendant des Menus ; au style de sa dédicace, l'on imagineroit que ce n'est point à M. Papillon de la Ferté, mais au Duc de la Ferté (s'il y en avoit un encore), que cette vile épître est adressée. Quelqu'un de mauvaise humeur, que la bassesse du protégé et la fatuité du protecteur ont révolté, s'est égayé aux dépens de l'un et de l'autre par le couplet suivant.

Air : *Vous qui du vulgaire stupide.*

C'est bien à tort que l'on s'irrite
De voir encenser un butor,
On vit le peuple israélite
Jadis adorer un veau d'or.
Un auteur fait (sans être cruche),
Un Mécène dans la Ferté ;
C'est un sculpteur qui, d'une buche,
A fait une Divinité.

Ces petites fleurettes apprendront à M. Poinsinet à dédier, et à M. de la Ferté à se laisser dédier des comédies ; ils n'ont que ce qu'ils méritent. Je ne sais point quel est le petit brutal qui a fait ce couplet, qui est très-bien tourné, à l'exception du cinquième vers.

---

(*) Elle a eu seize représentations, et très-complettes. C'est un fait singulier. (*Note de l'Auteur.*)

# OCTOBRE, 1764.

L'on vient de me conter un fait assez singulier sur ces Papillons. Le cousin du Laferté, que l'on appeloit Papillon de Fondpertuis, étoit venu à Paris avec rien pour y faire fortune. De l'audace et de l'intrigue lui avoient fait obtenir une place de Fermier-général, qui ne l'a point empêché de faire banqueroute il y a un an ou deux ; il n'avoit pu s'en dispenser attendu qu'il vivoit avec le faste insoutenable des gens de finance, sans avoir de quoi faire les mêmes impertinences. On ne devineroit pas ce que ce Fondpertuis avoit à lui dans les douze cents mille livres de fond que chaque Fermier-général est obligé de faire; il lui en appartenoit trois cent trente-trois livres six sols huit deniers. Voilà le fait rare que j'avois à annoncer, et qui m'a été certifié par gens dignes de foi (*).

L'on a remis et mal remis ces jours-ci l'opéra de *Tancrède*, qui n'a eu aucun succès. La fureur des pièces à ariettes et les couches de Mademoi-

(*) Il est probable que Collé parle ici de Denis-Pierre-Jean Papillon de la Ferté, auteur de l'*Extrait des différens ouvrages sur la vie des peintres*, *Paris* 1777, 2 *vol. in-8°.*, qui a péri sous la guillotine, âgé de soixante-sept ans, le 19 messidor an 2; et de Nicolas-Jacques Papillon dit d'Auteroche, ancien fermier général, qui a également péri sous la guillotine, à l'âge de soixante-quatre ans, le 19 floréal an 2. (*Note des Editeurs.*)

selle Arnould, qui n'a pas pu jouer Herminie, en sont la cause, mais surtout le goût du public pour cette musique nouvelle, qui fait tomber notre opéra. La comédie italienne ne désemplit pas; leurs moindres recettes, depuis la réunion de l'Opéra-comique à leur troupe, sont de mille écus. Le fanatisme pour les ariettes augmente de jour en jour.

Ce n'est point Goldoni, qu'ils ont ici à leurs gages, qui fait la fortune de ces Comédiens; au contraire, ils lui donnent plus qu'il ne leur rapporte.

Les pièces de cet auteur n'ont fait ici aucune sensation; il a même perdu, depuis qu'il est en France, de la célébrité qu'il avoit apportée d'Italie. En effet, quoique M. Goldoni ait une assez belle imagination, pour inventer des fables de comédie, qu'il saisisse assez bien la nature dans ces petits caractères qu'il traite, et qu'au dire des gens qui entendent l'italien, son dialogue soit aisé et naturel, cependant les partisans les plus outrés de cet auteur, seront forcés d'avouer que les plans de ses pièces manquent pour la plupart de vraisemblance et de régularité. Ils conviendront que ses caractères sont pris dans une nature commune, basse, et aisée à peindre. Quant à son dialogue, les Comédiens n'en usent pas, ils ont la rage de vouloir jouer de tête, ce qui rend leurs scènes d'une longueur, et d'une langueur mortelles, indépendamment des platitudes d'arlequin et de scapin, qui veulent être plaisans, quoiqu'ils soient nés l'un

et l'autre lourds, bêtes et froids. Je ne connois point tous les drames de M. Goldoni, et je n'entends point l'italien, ainsi je ne puis être à portée raisonnable de décider de la valeur de ce comique; mais si j'en jugeois par quelques traductions de ses meilleures pièces que j'ai lues, je dirois, je crois avec quelque fondement, que cet auteur n'atteint point au mérite de la troisième ou quatrième classe de nos faiseurs de comédies. Dans ses plans il se permet continuellement de choquer la vraisemblance; l'on paroît alors avoir de l'imagination, et l'on en a à bon marché lorsque l'on franchit cette borne-là. En n'observant aucune espèce d'unité de lieu, en changeant le lieu de la scène à toutes les scènes, il est aussi très-facile de multiplier les événemens et les situations, et de paroître avoir de l'imagination que l'on montre encore à fort bon compte. Dans les caractères communs et le plus souvent bas qu'il traite, il ne faut que connoître la nature superficiellement pour en marquer les traits; ce n'est point là cette profondeur de génie de Molière et de nos grands comiques, qui ont sondé le cœur de l'homme jusques dans ses plus secrets replis, et qui nous l'ont développé avec tant de pénétration. Molière surtout est un dieu à cet égard. Cet homme supérieur, ce comique sublime n'a point eu d'égaux chez les anciens et chez les modernes, et je doute fort que jamais il en ait. Il est lui seul dans une sphère aussi élevée au-dessus de celle des meilleurs comiques, qu'Homère et Virgile,

le Tasse et Milton sont au-dessus de tous les poètes épiques.

Le 27 ou 28 de ce mois, est mort le poète Roi, âgé de soixante-dix-sept ans sept mois cinq ou six jours. Il m'a dit, il y a plus de vingt ans, qu'il avoit été baptisé à la paroisse St.-Louis en l'Isle, le jour même que Philippe Quinault y fut enterré. Il tiroit vanité de cette époque et de cette rencontre singulière; il eût dit volontiers qu'il avoit remplacé cet homme de génie dans la carrière des opéra qu'il a courue après lui, et il n'eût fait aucune difficulté de s'appliquer, pour cette circonstance, ces vers de Virgile si connus :

*. . . . . . . Uno avulso, non deficit alter*
*Aureus et simili frondescit virga metallo.*

S'il n'a point remplacé le célèbre Quinault, homme unique dans le genre de l'opéra qu'il a créé et perfectionné, qui a toujours parlé au cœur, qui est tout ame et tout sentiment, il faut convenir du moins que dans ce même théâtre, Roy s'est ouvert une route nouvelle. Si le premier a été le poète du sentiment, Roy a été le poète de la galanterie; et il a poussé ce dernier genre au plus haut degré de perfection. Mais rien ne peut tenir la place de la vérité, et Quinault sera autant supérieur à Roy que la nature est au-dessus de l'art.

Roy a eu un art très-estimable dans ses tragédies et dans ses ballets-opéra. *Callirhoé* est un beau poëme, très-intéressant, divinement con-

duit, et dénoué avec une force et une adresse merveilleuses.

Il ne manque, à cette belle tragédie, que le ton du sentiment dans le dialogue; l'esprit et la galanterie qui y règnent, ne peuvent dédommager du vrai qui y manque, et que Quinault n'a jamais manqué.

Le prologue des *Elémens* est regardé, avec raison, comme un morceau de sublime; il est fâcheux qu'il se soit cru obligé de gâter cette grande idée, pour remplir celle qu'il avoit de donner des louanges au Roi dans ce même prologue; et la statue de S. M. figure mal avec la création et le débrouillement du cahos. Les quatre actes de ce ballet sont ce que nous avons de mieux en ce genre, en exceptant toujours sa façon de dialoguer, qui tient plus à la galanterie qu'au sentiment. Je répète cette critique, parce que je crois que c'est la seule bien fondée qui soit à faire des ouvrages de Roy, qui, à tous autres égards, a eu un talent supérieur.

Rien, en effet, n'est plus agréable et plus galant que l'acte de Vertumne; et rien n'est plus hardi et en même-temps plus adroit que celui d'Ixion. Faire pour ainsi dire violer une femme sur la scène, est une situation que peu de poëtes auroient osé risquer, et auroient été en état de traiter.

J'en dis autant de sa *Philomèle*, sujet que tout autre qu'un homme de génie comme lui n'eût jamais eu la témérité de mettre sur la scène.

Son acte de la Vue, dans *les Sens* est encore un chef-d'œuvre en son genre, toujours au dialogue près.

Enfin, dans tous les autres ballets de ce grand maître, qui n'ont pas réussi, peut-être à cause de la musique, on trouve des actes ou au moins des scènes qui ont le sceau du talent.

Sa réputation poétique n'est pas aussi étendue qu'elle mérite de l'être, soit que renfermé et circonscrit dans ce cercle d'opéra, Roy n'ait été connu que de ceux qui aiment ce spectacle, soit que les Français, depuis trente ans, faisant plus de cas de la musique que des paroles, et Roy ayant toujours eu le malheur d'avoir travaillé avec de foibles musiciens, ce grand poète lyrique soit oublié et même ignoré de nos jours.

Il étoit encore dans toute sa force et dans son bon temps, lorsque le célèbre Rameau commença à faire des opéra; mais Roy, à l'instigation de Mouret son musicien, fit une satyre cruelle contre Rameau, qui ne la lui a jamais pardonnée, et qui a toujours refusé constamment de travailler avec celui qui l'avoit déchiré.

Cette humeur satyrique, les mœurs dépravées et basses de Roy, ont peut-être aussi influé en quelque chose, pour le priver de la réputation qu'il auroit dû avoir. En effet, on ne veut point voir un homme qu'on hait ou qu'on méprise; et celui qui se voit banni du commerce des honnêtes gens, l'est facilement de la mémoire de tout le monde; c'est un passage qui se fait très-aisément.

Il est sûr que son talent à part, Roy étoit le plus vil et le plus méprisable des hommes, et le plus désagréable dans la société. Plein d'un gros amour propre, aveugle et maladroit, sa conversation ne rouloit jamais que sur deux points; son éloge personnel et une satyre cruelle des autres. Né envieux, toute réussite étoit pour lui un objet de chagrin, chagrin qu'il ne renfermoit pas, mais qu'il exhaloit souvent dans des épigrammes au feu d'enfer, qui lui ont attiré plus d'une fois des coups de bâton. Moncrif lui en a donné il y a environ trente-cinq ans, et M. le comte de Clermont l'en a fait rouer, il y a quelques années, pour le punir de vers qu'il avoit faits contre lui, lorsque ce Prince fut reçu à l'Académie française.

A sa bile noire et à sa poltronerie, Roy joignoit encore l'avarice la plus sordide, qui l'avoit conduit à être le *maq......* de sa femme, ou du moins à être *c...* volontaire; et à souffrir que de sa connoissance, et à n'en pouvoir douter, elle fût entretenue publiquement par un manant de financier, un M. Le Riche, qui avoit fait une fortune au systême, étant garçon épicier.

Le lundi, 29 du courant, les Comédiens français donnèrent la première représentation de *l'Homme Singulier*, comédie imprimée, de feu M. Destouches, qui ne l'avoit pas voulu faire jouer, et il avoit eu raison. C'est une mauvaise pièce, triste et froide; tous les traits de singularité sont mal choisis, ne sont point assez comi-

ques et ne produisent aucune situation plaisante. Le caractère de son Homme Singulier rentre souvent dans celui du Misanthrope, quoique dans sa préface il nous assure le contraire. Il y a dans cette pièce un personnage de père absolument hors de la nature, et qui n'observe aucune bienséance. La fille de ce père-là est encore plus indécente que lui; c'est-elle qui fait l'amour et toutes les avances à l'Homme Singulier, de la façon du monde la moins naturelle et la plus malhonnête.

Il y avoit un rôle de Baron, qu'ils ont supprimé, ainsi que le travestissement d'un valet; et ils ont bien fait, cela est du dernier mauvais. C'est d'un gros comique, usé, grimaçant, et qui, à coup sûr, auroit été hué. Ce qu'ils ont laissé de comique dans cette pièce est déjà assez forcé, pour qu'ils en retranchassent d'ailleurs le plus qu'il leur a été possible. Malgré ces retranchemens, cette comédie est encore ennuyeuse de reste; l'on y voit cependant quelquefois des touches de grand maître, mais elles sont rares. Elle a eu six représentations.

# NOVEMBRE, 1763.

Il y a eu ce mois-ci, aux Français, un début de comédien qui eût étonné davantage, et excité plus d'indignation autrefois. Le sieur Hacher, Avocat au Parlement et Substitut de M. le Procureur-général aux requêtes de l'Hôtel, a débuté dans le rôle de Phocas, et s'est déshonoré en pure perte en débutant. Cet homme ne sera jamais qu'un froid comédien; il raisonne assez bien un rôle, mais c'est un auteur sans entrailles et sans chaleur, tout est dit. Les Français n'en ont point voulu, et mon vilain vient de s'engager pour Bordeaux, à 4000 liv. d'appointemens. On prétend que son début à la Comédie française, étoit ignoré de sa femme; qu'elle étoit en couche et même en danger ce jour-là même. Voilà, comme l'on voit, l'infamie la mieux conditionnée que l'on puisse imaginer; rien n'y manque.

La maladie du sieur Lekain, dont on nous faisoit espérer la fin finale, a empêché les Comédiens de donner ce mois-ci les nouveautés qu'ils ont. Les oisifs, qui les attendent avec la plus vive impatience, ont été réduits à lire et à parler du *Dictionnaire philosophique-portatif* de M. de Voltaire, qui n'est qu'une répétition et un rabâchage des impiétés qu'il avoit dites et fait imprimer tant de fois.

# DÉCEMBRE, 1764.

Le 10 du courant, les Comédiens Français ont redonné *Timoléon*, qui avoit été interrompue, comme je l'ai dit; elle n'a eu que trois représentations à cette reprise. Je pensois que cette tragédie en auroit six au moins, et c'est une injustice de nos histrions de ne l'avoir pas laissé aller, puisque le dernier jour qu'ils la donnèrent, il y avoit beaucoup de monde, et qu'elle n'étoit tombée dans les règles qu'une seule fois, et encore à vingt francs près. Ces règles qui ont été portées à 1200 livres en hiver, et à 1000 livres en été, sont (pour le dire ici en passant), une vexation des comédiens vis-à-vis des gens de lettres, qui sont assez malheureux pour être forcés de vivre de leurs ouvrages. Ces règles étoient jadis 1000 liv. en hiver et 800 liv. en été. Il est vrai que l'on ne prenoit pas, comme à présent, le tiers en sus de plus, mais aussi il n'y avoit point alors de petites loges à la comédie, ce qui cause à ces pauvres diables un tort beaucoup plus considérable que l'augmentation du prix ne leur fait de profit.

M. de Laharpe, qui est un des auteurs les plus mal à l'aise, a été la victime des comédiens dans cette occasion-ci; ces Messieurs l'ont sacrifié à l'intérêt qu'ils avoient de faire débuter promptement un nouvel acteur dont ils ont besoin pour jouer dans *le Siége de Calais*, tragédie de M. De Belloy, qu'ils vont donner incessamment. Le pau-

vre Laharpe (que je plains pourtant comme-çà), se trouvoit cependant dans une circonstance à avoir besoin de toutes ses pièces, car il vient de faire un sot mariage ; il y a quelques mois qu'il a épousé la fille d'un limonadier, et je crois qu'il n'a guère eu pour dot qu'un enfant dont la demoiselle étoit grosse, et qu'il lui avoit fait auparavant que d'en venir aux extrémités du sacrement. Ce mariage-là peut faire le mariage de toute sa vie, qui doit être longue, puisqu'il n'a n'a pas plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, à ce que l'on dit.

Ce sont ses affaires, et, si tout ce qu'on a dit de ce jeune homme n'est point faux et calomnieux, il ne mérite pas d'être heureux. En faisant imprimer Timoléon, il s'est justifié, ou plutôt il a nié les faits dont on l'accusoit, et dont j'ai fait quelque mention, lorsque j'ai parlé de Warvick. Tous vilains cas sont reniables, comme l'on dit; cependant il seroit injuste de le condamner sans avoir vérifié les faits, et c'est une peine que je ne me donnerai pas, mais j'aurai l'équité de suspendre mon jugement. Quant à sa tragédie, où il a fait (dit-il dans une affiche), les changemens jugés convenables, elle m'a paru, à cette reprise, aussi dépourvue d'action et d'intérêt qu'avant les corrections. M. de Laharpe n'a point d'imagination ; l'invention, cette première partie du poète, lui manque totalement ; il n'a pas davantage la seconde, les caractères : tous ceux de sa pièce sont foibles et ne sont point frappés au

coin du génie; je doute fort qu'il fasse jamais de tragédies qui passent à la postérité; j'oserois dire que j'en suis sûr. Ce n'est point par le style seul, qui est la troisième et la dernière partie dans un auteur dramatique, que l'on fait des ouvrages immortels. Il ne restera au théâtre qu'un petit nombre de pièces de M. de Voltaire lui-même, qui a eu un style si éblouissant, et encore, celles qui demeureront, seront les drames dont il a pris le fond dans des auteurs ses devanciers; aucune des tragédies dont il a imaginé lui-même la fable, ne subsistera, à l'exception de Mahomet, de Zaïre et d'Alzire; et l'on observera, en passant, que tous les gens de lettres contemporains de Zaïre, savent que le plan de cette pièce étoit tout entier d'un certain abbé Macarti. Celui d'Alzire est pris, dit-on, d'une pièce anglaise, mais je n'en ai aucune preuve.

Le style de M. de Laharpe, qui a occasionné cette petite digression, est sûrement bien inférieur à celui de M. de Voltaire; j'avoue cependant que, dans les tragédies, je l'aime mieux que le style de M. de Voltaire; il est plus propre au dramatique, il a plus de simplicité et de naturel; le dialogue de ce jeune auteur est d'ailleurs toujours juste, c'est là sa partie brillante, mais c'est la seule qu'il ait. Quand, par hasard, il rencontre une scène comme celle de la mère, dans Timoléon, cet auteur est fort au-dessus du médiocre, mais il n'a pas de force pour créer, traiter et soutenir un caractère; aussi disoit-il ces jours-ci chez

M. de Chimène, que Crébillon n'avoit jamais sçu présenter de caractères de tragédies. Tout homme qui pense et parle ainsi, est un punais et n'ira jamais loin dans le genre tragique; le public, d'ailleurs, l'accuse unanimement d'être cruellement présomptueux, autre symptôme de médiocrité.

L'acteur qui vient de débuter dans le rôle de Pharasmane, ne valoit pas la peine que les comédiens fissent une injustice, en sa faveur, à M. de Laharpe. C'est un homme sans chaleur, et l'on ne fait rien sans chaleur; c'est la première partie d'un comédien. Il a d'ailleurs une belle voix et une belle figure; on l'avoit fort prôné auparavant qu'il parût; l'on ne le faisoit, disoit-on, débuter dans les Rois, que pour ne point donner d'ombrage à M. Le Kain, auquel on vouloit le faire succéder dans les premiers rôles tragiques. Ces idées et ces espérances-là sont actuellement bien loin: à peine est-il bon à présent pour les confidens; il ne joue point mal pourtant les rôles de paysans; il se fait nommer Marsan, et l'on dit qu'il étoit ci-devant lieutenant de cavalerie; le voilà Roi, son ambition doit être remplie.

Le mardi 25 décembre, l'on donna à Bagnolet, pour la fête de la maîtresse de M. le Duc d'Orléans, le spectacle dont je crois avoir déjà parlé, et que j'ai préparé cet été; il consistoit en un prologue intitulé *le Bouquet de Thalie*, et *la Partie de chasse de Henri IV*, comédie en trois

actes, à laquelle j'ai ajouté le premier acte, que j'ai fait au mois de Juin dernier, car cette pièce n'étoit d'abord qu'en deux actes.

Le Bouquet de Thalie, dans lequel je tournois en ridicule la tragédie, la comédie larmoyante, la comédie de société et celle à ariettes, me parut faire un grand effet, et mettre toute la salle en gaîté. Il y avoit dans ce prologue deux couplets de Laujon, qui furent fort applaudis; il en avoit fait quatre.

Mais Henri IV fit la sensation la plus grande; je ne puis comparer le prodigieux succès que cette pièce a eu, qu'à celui de *la Vérité dans le vin*, avec cette différence pourtant, que dans cette dernière les spectateurs sembloient être dans l'ivresse de la gaîté, et que, dans celle-ci, on étoit pénétré du plus grand intérêt et dans le plus grand attendrissement. Le Maréchal de Richelieu me dit à ce sujet, en me faisant des complimens, *qu'il y avoit pleuré de très-bonne foi, et que les larmes qu'il avoit répandues, ne ressembloient point à celles qu'il avoit versées à des tragédies; que ce n'étoit point là des larmes d'emprunt*. Le Duc de Choiseul, quelqu'ame de courtisan et de Ministre qu'il ait, y a aussi pleuré. Il est fort question de jouer ma pièce devant le Roi, et ensuite à la comédie; les Gentilshommes de la chambre en ont la plus grande envie : il reste à savoir s'il ne se rencontrera pas des obstacles; je desire passionnément qu'on puisse les surmonter; j'en apprendrai des nouvelles ces jours-ci, peut-être, et je ne

finirai point cette année sans les dire dans ce journal. J'imagine qu'auparavant qu'elle soit jouée (si elle est jouée), il y aura bien des *oui* et des *non*; je me flatte, peut-être sans raison, que la principale difficulté a été applanie par la mort de Madame de Pompadour, qui a empêché elle seule, il y a deux ans, que cette comédie fût alors représentée; si elle l'est à présent, elle m'auroit rendu, sans le vouloir, un très-grand service, car il n'y a point de comparaison de ma pièce, telle qu'elle est aujourd'hui avec le premier acte et les autres changemens que j'y ai faits, avec ce qu'elle étoit au commencement de 1762, qu'elle s'opposa à sa représentation.

Laujon avoit composé, pour le souper de ce jour-là, une petite Idylle en chanson, intitulée *la Naissance de l'Amour*; ce sont des tableaux dans le genre gracieux; il y avoit trois ou quatre couplets très-jolis, à ce qu'il m'a paru. Pour faire le contraste de cette Idylle, j'avois composé, de mon côté, un vaudeville; le voici.

## VAUDEVILLE BOUFFON

*Sur la naissance, les voyages et les amours de Bacchus, par un bel esprit suisse.*

Air : *Lampons, camarades, lampons.*

I.er COUPLET.

Pour Semèle et Jupiter,
Bacchus fut un fruit amer;
Car Semèle en avorta,
Et Jupiter le porta

Pendant neuf mois dans sa cuisse,
Puis fut accoucher en Suisse.
Chantons, chantons
Le Dieu des treize Cantons.

2.e

De Suisse en Franche-Comté,
Dans son dix-huitième été,
D'abord ce Dieu s'en alla,
Mais il ne resta pas là;
Il s'enfuit droit en Bourgogne,
Faire de bonne besogne.
Chantons, *etc.*

3.e

En faveur des Allemands,
Il eut quelques bons momens;
Le jour qu'il fut le plus gai,
Il fit le vin de Tokay;
De loin, maudissant la Brie,
Il bénissoit la Hongrie.
Chantons, *etc.*

4.e

Vénus versa ses faveurs
Sur ce père des buveurs;
Un jour cet amant divin,
Qui mêloit l'amour au vin,
Sur le revers d'une tonne,
Perça le cœur d'Erigone.
Chantons, *etc.*

5.e

Pour les femmes de sa Cour,
Plus fort qu'Hercule en amour,
C'est en Suisse qu'il apprit
A leur contenter l'esprit;

Dans l'Inde, avec Ariane,
Il fut tendre comme un âne.
Chantons, *etc.*

6.e

Dans une orgie, un bon soir,
Il montra bien son pouvoir;
L'on dit, ..... on fit plus, on crut
Qu'en cette nuit seule il eut
Les façons les plus entrantes
Avec trente-trois Bacchantes.
Chantons, chantons
Le Dieu des treize Cantons.

Il me semble que le théâtre de Bagnolet est fermé pour cette année, et que M. le Duc d'Orléans ne jouera pas la comédie jusqu'à ce que son fils soit marié, ou plutôt, qu'il ne la jouera plus du tout; c'est un acteur à la pension : c'est dommage, il a été supérieur dans le rôle de Michau; en général, c'est le plus excellent acteur, et le plus vrai que j'aie vu.

Le 31 décembre, il est décidé et très-décidé que l'on ne laissera point jouer Henri IV, ni à la Cour ni à la ville. M. le Duc d'Orléans vient de me dire que le Roi s'en étoit expliqué, et avoit dit *que cela étoit trop près, que l'on ne pouvoit point mettre Henri IV sur un théâtre public, mais seulement sur des théâtres de société.* Cette décision, qui ne lui a été inspirée que par feue Madame de Pompadour, m'a fait beau-

de peine ; je suis pourtant dédommagé du
rin qu'elle me cause, par le succès singu-
qu'a eu cette pièce, par le bruit et la sen-
n étonnante qu'elle fait, et surtout par les
olations et les marques de bonté que m'a
ées M. le Duc d'Orléans, dans cette occa-
; il n'est pas possible de les pousser plus

## JANVIER, 1765.

A la tête de chacun des volumes de ce Journal, il me semble que je me dois à moi-même une espèce d'amende honorable, de ce que je les écris avec tant de négligence, de vîtesse, et si peu de soin ; je me la fais donc, résolu cependant de n'y pas mettre plus de temps et de peine que par le passé. Ces Journaux ne sont qu'un *mémorial* dont je ne fais guère plus de cas que du *Mercure de France*, ou du livre de ma blanchisseuse. Comme je ne me souviens de rien, ils me sont utiles pour me rappeler de petits faits qu'on oublie bien vîte, et dont pourtant on a quelquefois besoin d'avoir idée dans le courant de la société (*).

Le samedi 5 janvier, je donnai à dîner à Garrik, ce fameux comédien anglais que j'avois déjà vu à

(*) On voit dans ce siècle-ci nombre d'auteurs qui se cajolent eux-mêmes dans leurs préfaces, ou du moins qui induisent les lecteurs à les cajoler. Dans les premières pages de plusieurs de ces Journaux, il me paroît aujourd'hui que j'ai trop fait le contraire ; j'ai dit trop de mal de ces *Mémoriaux*. En vérité, ils valent mieux que le *Mercure*, surtout depuis que M. d'Alembert et ses épais complices sont à la tête de cet ennuyeux ouvrage.

Je réforme donc ici mon jugement sur moi-même ; ces Journaux ne sont pas aussi mauvais que je l'ai pensé en les écrivant. Il faut en rabattre un peu, mais bien peu ; car, au fond tout ceci n'est qu'un amas indigeste de faits, *farrago libelli*. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780.*)

Paris, il y a quatorze ans. J'avois tout lieu de me flatter qu'il donneroit à ma femme et à ceux qui dînoient chez moi, une idée de ses talens, en nous jouant quelques scènes pantomimes, et qui ne demandassent pas que l'on entendît l'anglais, chose que je lui avois déjà vu faire à son premier voyage ici : il n'y eut pas moyen de l'y déterminer; il prit de l'humeur, et fut d'une maussaderie qui nous fit faire le plus triste dîner que j'aye fait de ma vie. Je devois d'autant moins m'attendre à ce refus absolu, que je l'avois prévenu de politesses, dont je me repens; j'avois été lui rendre dix visites pour une dont cet histrion avoit daigné m'honorer; je lui avois fait présent de mes pièces imprimées; il avoit desiré d'entendre ma comédie de *la Vérité dans le vin*; j'ai eu la complaisance d'aller la lui lire; je lui avois promis la lecture de *Henri IV*, qu'il m'avoit aussi demandée. Le jour que je fus assez sot pour le recevoir chez moi, je ne m'occupai que de lui et de sa femme, et je m'ennuyai de mon mieux à ne leur parler que de l'Angleterre et de tout ce qui pouvoit être relatif à ces deux animaux-là. Au dessert, tout enrhumé que j'étois, je chantai de mes chansons, et me mis en frais, pour l'engager encore davantage à s'y mettre; rien de tout cela ne me réussit.

Comme il avoit pris le prétexte de son estomac, qui étoit, disoit-il, trop chargé pour pouvoir rien exécuter après avoir aussi bien dîné, je voulus

le pousser à bout ; je le priai à dîner pour le vendredi suivant : il me le promit ; quand j'eus sa parole, je le priai de venir à midi et demi, pour qu'il fût en état de nous donner quelque plaisir. Il resta alors tout déconcerté, et parut bien fâché de s'être engagé si légèrement. Je n'allai pas plus loin ce jour-là : mais le surlendemain, voulant le mettre au pied du mur, j'allai encore chez lui le matin ; je lui fis les mêmes propositions, et, comparant mes procédés aux siens, je finis par lui dire de se juger lui-même. Il me refusa encore nettement, battit la campagne sur tout ce que je lui disois, et me reçut avec une impertinence anglaise, j'entends tout ce qu'il y a de pis et de plus grossier. Il feignit d'avoir des lettres à achever, et il mit seulement les points sur les *I* à trois qu'il n'avoit qu'à cacheter, et sur cela, je lui ai fait dire par quelqu'un qui le voit souvent, qu'il avoit joué malgré lui, devant moi, une scène dont je ferois usage quelque jour, celle d'un insolent qui reçoit un importun. Il ne me reconduisit seulement pas ; c'est apparemment là la manière dont il reçoit les auteurs anglais qui le persécutent pour faire jouer leurs pièces à son théâtre ; il faut que les soixante mille livres de rente qu'il a gagnées dans la direction de la comédie de Londres, et les louanges dont on l'a énivré, lui ayent fait perdre entièrement la tête ; il a oublié qu'il n'est et ne sera jamais qu'un comédien, et que, quelque loin qu'on pousse ce talent, c'est encore bien peu de chose qu'un bon

comédien. Je ne crois pas à ce monsieur Garrick beaucoup d'esprit ; j'ai vu une comédie de sa façon, que l'on avoit traduite dans le Journal étranger, et je n'y ai trouvé ni esprit, ni génie, ni talent.

Quant au rang que tient dans l'ordre de la société un comédien, j'avoue que le préjugé l'a réglé et qu'il lui a assigné sa place au-dessus de celle du bourreau, en le jugeant pourtant moins nécessaire. Cependant, sans adopter un préjugé aveugle qui pousse les choses au-delà du but, il faut convenir néanmoins que le mépris que l'on a pour un histrion, est assez bien fondé sur la bassesse d'une profession, ou plutôt d'un métier dans lequel l'homme qui l'exerce est obligé de me faire rire pour mon argent.

Les mœurs de toute cette race-là ont d'ailleurs augmenté infiniment ce mépris de préjugé que l'on a pour leur art, et il a passé à leurs personnes. Je sais bien que nos petits philosophes ont des raisonnemens tout faits, dans leurs manufactures métaphysiques, pour saper par le fondement ce préjugé-là et beaucoup d'autres qui, même comme préjugés, sont fort utiles ; mais en donnant des preuves convaincantes aux hommes, on ne les amène pas à avoir de la considération pour des gens auxquels on a voué un mépris né avec nous. Pour déraciner en nous ce mépris, il faudroit imaginer une abstraction métaphysique par laquelle nous verrions un comédien parfaitement honnête homme, et qui n'auroit d'autre tare que

de s'être fait comédien, et c'est ce qui ne s'est point encore rencontré parmi nous, ou du moins qui s'est vu si rarement, que l'on peut appliquer ici le mot si connu de Ciceron sur Roscius, qu'il n'étoit point comédien, comme l'on a dit depuis que le Père Bourdaloüe n'étoit point Jésuite.

Dans les premiers jours de ce mois, le Parlement jugea le procès d'un hermaphrodite qui avoit été condamné par une sentence du Bailliage de Lyon à être fouetté par la main du bourreau, pour avoir abusé et profané le sacrement de mariage. Cet hermaphrodite avoit été baptisé comme fille, sous le nom d'Anne Grandjean. A quatorze ans, ayant senti prévaloir en elle le sexe masculin, elle s'en ouvrit à son père, qui lui dit de consulter là-dessus son confesseur. Le confesseur fut de l'avis de lui faire prendre l'habit de garçon. Sous cet habit, elle eut, quelques années après, une petite affaire de galanterie (je dis petite), avec une fille qui se sentit quelque goût pour elle. Deux années après, cet hermaphrodite se maria avec une innocente, et vécut trois ans avec elle, en assez bonne intelligence. La créature qu'il avoit amusée par ses talens manqués, répandit le bruit dans la ville, que Jean-Baptiste Grandjean (nom qu'elle avoit pris au lieu de celui d'Anne), étoit un hermaphrodite, et qu'il n'avoit pu contracter mariage; que c'étoit en lui un abus et une profanation de ce sacrement. Le Procureur du Roi, sans qu'il y eût de partie plaignante, fit informer,

décréter et mettre en prison Grandjean et sa femme ; et la Sentence de Lyon condamnoit, comme je l'ai dit, ce malheureux ambigu à être fouetté et marqué. Le Parlement, qui a vu sans doute que cet hermaphrodite étoit dans la bonne foi, a infirmé la sentence du Bailliage de Lyon, a mis les parties hors de Cour et de procès, ordonne *qu'Anne Grandjean reprendra son nom et l'habit de fille, lui faisant défenses néanmoins de hanter les femmes.* Cela a l'air d'une contradiction, mais elle n'est qu'apparente ; car, suivant le procès-verbal de l'état de cet imparfait, que je vais copier, l'on verra qu'étant également incapable *d'engendrer et comme homme et comme femme*, la prudence des Magistrats pour conserver l'honnêteté publique, a dû, en le rangeant dans l'un des deux sexes, lui interdire des liaisons inutiles et indécentes avec l'autre.

Voici la description de cet hermaphrodite, que l'avocat Vermeil a mise en latin, dans son mémoire, afin de pouvoir être lu de tout le monde. Ce mémoire n'étoit point mal écrit ; j'y aurois desiré cependant un peu plus de légéreté dans les expressions.

*Intrà pudendi labra, suprà meatum urinarium, carnosa quœdam moles inspicitur, speciem membri virilis prœ se ferens, se se arrigens cum delectatione in conspectu fœminœ, et firma stans in coitu. Crassitudine digiti, cum arrecta est et extensa longitudine quinque transversorum digitorum quan-*

*titate ; in summitate mentulæ vel membri virilis, apparet glans cum preputio, sed non est glans perforata, ideòque nullum semen per hanc emitti potest. Intrà mentulam et in orificio vulvæ ambo apparent globuli testiculorum ad instar; exiguum autem est vulvæ orificium, penè digitum admittens, nec per hanc menstrua fluunt, nec ullâ sensatione jucundâ commovetur, nec semine feminino irrigatur.*

Le mercredi neuf du courant, les comédiens donnèrent la première représentation de la reprise du *Comte de Warwick*. M. de Crébillon qui y étoit, m'a rapporté un fait assez singulier, c'est que le cinquième acte fut hué. Je n'ai vu, de ma vie, arriver un pareil échec, à une reprise; le contraire arrive plus ordinairement, les applaudissemens redoublent au lieu de diminuer. Il faut que M. de Laharpe ait un secret particulier pour se faire plus d'ennemis qu'un autre; au reste, c'étoit la fin du quatrième acte qui auroit dû plutôt être sifflée, et qui le mérite à juste titre, comme je l'ai déjà dit. Cette tragédie a eu cinq représentations à cette reprise..

L'on a fait frapper, ces jours-ci, un médaillon pour Mademoiselle Clairon. M. Bouret, Fermier général, a reçu le même honneur, il y a quelques années. Voilà deux grands noms pour la postérité, une Comédienne et un financier! M. de Saint-Foix, qui n'a point goûté ce monument élevé à la gloire de l'actrice, vient de tempérer le

plaisir qu'elle en ressent, par une mauvaise et méchante épigramme qu'il a répandue dans le public; la voici.

> Pour la fameuse Fretillon,
> Ils ont osé frapper un médaillon;
> Mais, à quelque prix qu'on le donne,
> Fût-ce pour douze sous, fût-ce même pour un,
> Il ne sera jamais aussi commun
> Que le fut jadis sa personne.

C'est par vengeance et par quelques démêlés d'auteurs à comédiens, que M. de Saint-Foix a fait cette épigramme, ce que je suis bien loin d'approuver et d'excuser, à tous égards. Indépendamment de la méchanceté que je blâme, il me paroît bien bas de faire des vers satyriques contre des histrions, pour lesquels l'on ne doit avoir qu'un mépris très-silentieux et très-froid.

Avant de venir à Paris, Mademoiselle Clairon avoit joué la comédie à Rouen, où l'on a dit qu'elle avoit poussé la débauche si loin, qu'on lui donnoit dans cette ville le sobriquet de Fretillon, et que l'on y imprima un petit roman de sa vie sous ce titre. Je l'ai lu.

Le mercredi 23 du courant, débuta, dans le rôle de Zamore, le fils de Blinville, comédien lui-même. Ce jeune homme, qui n'a que seize ans et demi, est bien de figure, très-grand pour son âge, et assez bien fait; il a quelque chaleur, mais son visage est froid; il ne paroît pas man-

quer d'intelligence, mais il est bien loin de l'annonce qu'on en avoit faite.

L'abbé de Breteuil me contoit, ces jours-ci, que M. Poinsinet de Sivry ayant à traiter avec lui d'une affaire qui touchoit M. le Duc d'Orléans, ce grand poëte tragique lui avoit écrit une lettre qui commençoit ainsi :

MONSIEUR,

» Les engagemens que j'ai pris avec mon siècle, » ne me permettant pas de songer à des affaires » d'intérêt, je vous supplie, *etc.*

Les engagemens que M. de Sivry a pris avec son siècle, ne passeront pas à un autre, puisqu'ils sont presque inconnus à celui-ci ; ce faste d'orgueil nous vient des Encyclopédistes.

# FÉVRIER, 1765.

DANS les premiers jours de ce mois, il a paru une tragédie du *Siége de Calais* de M. Durozoy, qui l'a fait imprimer, avec une préface contre les comédiens. Malheureusement, la pièce les justifie des plaintes que M. Durozoy fait contr'eux dans cette préface, et elle ne les charge pas des mêmes ridicules et des impertinences qu'ils lui ont faites lorsqu'ils ont refusé son *Andriscus*. Cet Andriscus est une tragédie détestable que cet auteur a aussi fait imprimer avec une préface assez plaisante et peignant fort bien la basse insolence de messieurs les comédiens. Il faut que M. Durozoy ait composé son Andriscus à dix-huit ou dix-neuf ans, car il a fait son Siége de Calais à vingt; il assure qu'il l'a présenté pour être joué en 1762, et il ajoute qu'il n'a actuellement que vingt-deux ans. Sa dernière tragédie n'est pas aussi exécrable qu'Andriscus, mais elle en approche beaucoup. Si l'on vouloit traiter avec une indulgence extrême la jeunesse de M. Durozoy, tout ce que l'on pourroit dire en sa faveur, c'est que l'on trouve quelque invention informe dans le Siége de Calais, quelques foibles lueurs de caractères, et quelques vers assez beaux, et qu'enfin il ne faut pas porter un jugement définitif contre un homme de vingt ans. Il prétend dans sa préface que les comédiens ont abusé de son manuscrit, et l'ont communiqué à

M. de Belloy, mais ce dernier n'aura pas, je crois, trouvé de quoi en user ou en abuser, à moins, peut-être, d'y avoir saisi quelques idées de fond mal digérées, et que l'auteur de Zelmire, qui ne manque pas d'adresse pour arranger ses plans d'après ceux des autres (témoin ce qu'il a pris à Métastase qui a pris de tout le monde), ne soit venu à bout d'éclaircir, de nétoyer et d'étendre les idées de M. Durozoy, et d'en faire quelque chose.

Le mercredi 13 du courant, les comédiens français donnèrent la première représentation du *Siége de Calais.* Cette tragédie, tant attendue, de M. de Belloy, fut reçue avec les plus grands applaudissemens; on demanda l'auteur à grands cris, et il parut sur le théâtre, ce que je lui passe plutôt qu'à tout autre homme de lettres, attendu qu'il a été ci-devant comédien à Pétersbourg. Il a une très-bonne réputation. Si l'on pouvoit juger d'un auteur par son ouvrage, et lui supposer de l'honnêteté, de la probité, des sentimens et une grande élévation dans l'ame, par la raison seule que tout ce que je dis là se trouveroit dans ce qu'il écrit, il faudroit accorder une estime singulière et distinguée à M. de Belloy; mais ce n'est point toujours là une règle sûre; ce n'est tout au plus qu'une forte présomption.

Le poète Rousseau savoit plier son ame à ses ouvrages, et l'on a de lui des vers sacrés et impies, déshonnêtes et vertueux, satyriques et ca-

lomnieux; et malheureusement ces vers sont si également bien frappés, que l'on ne sauroit dire qu'il y peignoit son caractère et son ame, ou bien on seroit forcé de convenir qu'il auroit été en même temps pieux et impie, honnête homme et coquin, satyrique et bon homme, envieux et sans fiel, *etc.*

Il en est de même des ouvrages de Voltaire, qui respirent l'humanité, qui déclament contre la jalousie des gens de lettres, qui s'élèvent contre les satyres; et jamais aucun auteur n'a mieux prouvé par des faits et par ses ouvrages même, qu'il n'étoit rien moins qu'humain, qu'il est satyrique plus emporté que ne l'a été Rousseau lui-même, et qu'il a eu toutes les petitesses de la plus basse envie. Je ne doute point, par exemple, que la réussite du Siége de Calais ne lui cause beaucoup de chagrin; et je ne serois pas étonné qu'il fît quelque noirceur à M. de Belloy, et ne fît imprimer quelque vilainie contre lui.

Quoi qu'il en arrive, la tragédie de cet auteur n'en sera pas moins bonne; les critiques que l'on en fera, peuvent être aussi très-judicieuses, mais son effet au théâtre français est et sera toujours sûr et brillant, et je ne crois pas me tromper en assurant que cette tragédie restera au théâtre tant que notre théâtre subsistera. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de défauts dans cet ouvrage; il en est même qui sautent aux yeux, malgré le prestige de la représentation, et on en appercevra sûrement beaucoup d'autres lorsque

cette pièce sera imprimée : mais toutes ces taches ne peuvent détruire l'intérêt prodigieux que tout Français doit nécessairement ressentir à la représentation, et même à la lecture de ce drame national. Il n'est point de cœur qui ne soit vivement touché des sentimens vertueux, vrais, patriotiques et pleins d'élévation qui règnent d'un bout à l'autre de cette pièce; il n'est personne en France, qui, avec une ame tendre, honnête, puisse retenir ses larmes, et à qui la sensibilité et l'admiration n'en fassent répandre plus d'une fois, dans chacun des actes de cette tragédie, même dans les plus foibles, qui sont le quatrième et le cinquième. J'oserai ajouter encore que nous n'avons, dans aucune de nos tragédies, un intérêt aussi vif et aussi vrai que dans celle-ci. Ce sont des Héros françois, et le poète n'a point été leur chercher des vertus dans son imagination; il les a trouvées dans l'histoire : par conséquent l'intérêt de ce sujet doit être et est autant au-dessus des autres sujets de tragédie, que la vérité est au-dessus de la fiction. Je ne dis pas que ce poëme ait ce mérite pour les étrangers, il ne doit pas l'avoir; mais je dis qu'il est bien honteux de trouver à Paris des Français, en petit nombre il est vrai, qui ne soient pas plus affectés de cet intérêt, que ne le pourroient être des Moscovites ou des Chinois.

Le jour ou le lendemain de la première représentation de cette pièce, on décida, chez le Baron d'Holbach, bureau d'esprit de Messieurs les

Encyclopédistes, que le Siége de Calais étoit sans intérêt, parce que l'amour du Comte d'Harcourt et d'Aliénor n'en produisoit aucun; et quand on leur eut répondu que l'intérêt de cette pièce rouloit, et devoit rouler entièrement sur ces nobles victimes qui se dévouoient pour leurs compatriotes, ces tendres Messieurs répliquèrent : que ce n'étoit pas un intérêt qu'un être métaphysique, tel qu'est l'amour de la patrie, que c'étoit un préjugé qui ne pouvoit point affecter des gens qui pensent. Si on en croyoit ces esprits secs et ces cœurs durs, et que l'on détruisît ce qu'ils appellent des préjugés, l'on ne trouveroit presque plus de sujets de tragédie.

Le Siége de Calais a eu autant de succès à la Cour qu'il en a eu à la ville. Le Roi a fait donner à M. de Belloy, une médaille d'or et mille écus de récompense. M. le Dauphin a dit, tout haut, que comme frère aîné des Français, cette tragédie lui avoit fait le plus grand plaisir. On m'a assuré que la prodigieuse réussite de cette pièce n'a point tourné la tête à l'auteur, et qu'il a, au contraire, redoublé de modestie. Si ce fait est vrai, il lui fait autant d'honneur que le succès de son ouvrage; ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans ce moment-ci, où il devroit avoir un grand nombre d'envieux, et par conséquent d'ennemis, l'on ne dit cependant que beaucoup de bien de sa personne.

A propos de sa personne, je ferai ici une petite digression, et je dirai qui il est. M. de Belloy

a été élevé par feu M. Buirette, Avocat au Parlement, son oncle, qui vouloit lui faire suivre sa profession, et le faire son héritier. M. de Belloy se nomme lui-même *Buirette;* son goût trop décidé pour le théâtre, dans sa plus tendre jeunesse, l'a mené trop loin, et lui a fait faire une faute que l'on pardonnera à l'âge, s'il ne dément point, par la suite, les sentimens qu'il a et la conduite qu'il tient; cette faute est de s'être fait comédien à dix-huit ou vingt ans. Voici ce qu'en a conté feu M. Buirette, à un de mes amis : l'auteur du Siége de Calais suivoit, dans ce temps-là, le barreau; il faisoit des conférences avec un Avocat de ma connoissance, nommé Lemoine. Mais comme il n'avoit aucun goût pour ce métier, il y a apparence qu'il étoit plus souvent à la comédie qu'au palais et dans son cabinet. Il fit, malheureusement pour lui, connoissance avec Le Kain, qui le détermina à se faire comédien; il disparut un beau jour, et il laissa à son oncle, qui lui avoit toujours tenu lieu de père, une lettre par laquelle il lui marquoit, que lorsqu'il la liroit, son neveu auroit cessé de vivre. Le bonhomme fut, quelques jours, la dupe de cette lettre, et crut pieusement que son neveu s'étoit donné la mort; mais sur les réflexions que lui firent faire plusieurs de ses amis, il rejeta cette idée, et fit tant de recherches, qu'il apprit à la fin que son neveu étoit engagé en Hollande, dans une troupe de comédiens français. Son chagrin fut extrême, et il voulut le faire enlever de

Hollande, par le crédit de notre Ambassadeur, qui répondit que c'étoit chose impossible. De Belloy, qui eut avis des démarches de son oncle, et auquel la peur fit croire que cela n'étoit point impraticable, résolut de quitter la Hollande, et fut jouer la comédie à Pétersbourg, dans une autre troupe de comédiens français. De ce pays, ou de la Hollande même, il écrivit une grande lettre pleine d'éloquence à son oncle, dans laquelle il tâchoit de lui prouver que le mépris que l'on fait de la profession de comédien, n'est qu'une affaire de préjugé, etc.; qu'au reste, puisqu'il croyoit être déshonoré, lui et sa famille, par l'état de son neveu, il l'assuroit, d'abord, qu'il avoit changé de nom; mais qu'il prendroit, outre cela, toutes les mesures possibles pour que l'on ignorât à jamais de quelle famille il étoit. En effet, quand, après la mort de son oncle, il revint en France et donna son *Titus*, qui est sa première tragédie, il composa et débita par tout une espèce de roman sur sa naissance; et il dit, à qui voulut l'entendre, qu'il ne connoissoit point sa naissance. Sans le prononcer, il insinua qu'il étoit bâtard; il contoit qu'un Avocat lui avoit fait tenir de l'argent pour sortir du royaume; que cet Avocat l'avoit élevé comme son neveu, quoiqu'il ne le fût pas; qu'un jour, dans une maison inconnue, il y avoit vu une Dame d'un certain âge, qui l'avoit traité avec la bonté tendre d'une mère, et qu'il avoit soupçonné que c'étoit effectivement la sienne; qu'après huit ou dix ans d'ab-

sence, et cette femme étant morte apparemm
il lui avoit été libre de rentrer dans le royau
qu'il touchoit à Paris, d'un Notaire, mille
par an, sans qu'il sût d'où ce bien-là lui ve
Voilà, à peu-près, le roman qu'il a imaginé
qu'il soutient encore véritable, afin de sau
sa famille la honte qu'il lui a faite en prena
vile profession de comédien. Ses motifs sont l
bles, s'il a véritablement ces motifs-là; mai
a pourtant de l'enfance à y persister, et j'aim
mieux qu'il fît, à présent, un juste et noble
de sa faute; qu'il en montrât le repentir le
sincère, et qu'il reprît son nom, qui honore ac
lement sa famille, cent mille et mille fois
que les erreurs de sa jeunesse n'ont pu la
honorer.

# MARS, 1765.

Le mois de mars, pendant lequel on continue, avec la fureur de l'enthousiasme, les représentations du Siége de Calais, sera occupé, presqu'en entier, par l'article de cette pièce.

A l'exception d'*Inès de Castro*, dont j'ai vu la réussite, dans ma plus tendre jeunesse; je n'en ai point vu qui approchât de ce succès-ci. Inès eut peut-être plus de représentations, mais la réussite d'Inès ne fut point accompagnée des agrémens inouïs que vient de goûter M. de Belloy; en voici les détails. Je commencerai par le moindre. Le Roi, en lui permettant de lui dédier sa pièce, lui a fait présent de mille écus; lorsqu'elle a été imprimée, il en a présenté des exemplaires à toute la famille royale. Venons aux honneurs. M. de Belloy est le premier des poètes de théâtre qui ait obtenu la médaille dramatique. Elle avoit d'un côté le portrait du Roi; de l'autre un Apollon qui tient une couronne de laurier, entrelassée d'un ruban, où sont écrits les noms de Corneille, Molière et Racine, et ces mots latins: *Et qui nascentur ab illis*. Dans la place qui reste sur ce côté, on a permis à M. de Belloy de faire graver qu'il est le premier qui ait remporté ce prix. M. le Duc de Duras saisit le moment d'un jour de représentation de sa tragédie, et où il y avoit le plus de monde, dans le foyer de la comédie, pour donner, de la part du Roi, cette mé-

daille à M. de Belloy, qui la reçut aux acclamations, et aux battemens des mains de tous ceux qui étoient présens. Il y avoit déjà quelques années que Messieurs les Gentilshommes de la Chambre menaçoient les auteurs dramatiques de cette médaille; et il est étonnant, qu'ayant été frappée depuis deux ou trois ans, à ce que l'on m'a assuré, ils n'ayent pas eu l'esprit de l'envoyer à Voltaire, qui la mérite si bien comme poete, s'il en est indigne du côté des mœurs et de la probité. Il est probable que le Roi, qui n'aime point Voltaire, n'a point voulu qu'on la lui envoyât.

Autre honneur aussi singulier. Les Comédiens ont donné, par ordre, le Siége de Calais *gratis*. C'est ce qui n'étoit jamais arrivé, et qui n'arrivera peut-être jamais à aucun poete dramatique. Les harangères et le peuple, qui étoient à cette représentation, demandèrent à grands cris: *Monsieur l'auteur!* il parut et ils crièrent: *Vive le Roi et Monsieur de Belloy!* J'observe ici, en passant, qu'aux trois ou quatre premières représentations, il a été demandé par le public, et qu'il a paru, chose que l'on n'avoit point encore vue.

Voici encore un honneur qui, vraisemblablement, n'aura jamais son pendant. La ville de Calais vient d'écrire, en corps, à M. de Belloy, pour le remercier d'avoir mis au théâtre la belle action de leurs ancêtres; et elle lui marque que ne pouvant se flatter de l'espérance de le voir dans leur pays, elle lui présentoit des lettres de citoyen de Calais, et lui demandoit la permission

de le faire peindre à ses frais, afin d'avoir son portrait dans l'Hôtel-de-Ville ; ce qui va être exécuté. Les lettres de Citoyen de Calais vont lui être adressées dans une boîte d'or aux armes de la ville ; et M. Delaplace, qui est de Calais, dont je crois le beau-frère Lieutenant-général de cette ville, va faire faire un tableau au lieu d'un portrait, au nom des Officiers municipaux de Calais. Ce tableau représentera, dans l'enfoncement, le trait historique, et sur le devant sera M. de Belloy.

Je n'ai point souvenir que, depuis le Triomphe du Tasse, et même auparavant, aucun poète ait jamais joui de pareils honneurs ; ceux de M. de Belloy sont même, à mon sens, infiniment plus flatteurs ; ils contentent en même-temps et son amour propre et son cœur. Ceux des bons Français, que leur délire et leur enthousiasme pour sa pièce, honorent, et qui prouvent si invinciblement leur amour pour leur patrie, font leur éloge et le sien, d'une manière bien touchante et bien satisfaisante à tous égards. M. le Duc de Brissac, dans un transport de vrai patriote, dit ces jours derniers dans le foyer : *Brizard, tu peux être malade quand tu voudras, je jouerai ton rôle !*

Je ne puis me défendre ici d'un trait de vanité, mais j'avoue, de bonne foi, que c'est pure vanité ; j'aurois pu espérer d'obtenir une partie de ces honneurs, si le Roi eût permis la représentation de mon Henri IV. C'étoit pareillement

un poëme national, et plus intéressant peut-être que le Siége de Calais; non pas du côté de mon talent, que je reconnois fort au-dessous de celui de M. de Belloy, mais par le fond de mon sujet uniquement. Henri IV affecteroit encore davantage les Français que les victimes de Calais, et surtout que Philippe de Valois. Sully, et surtout Henri IV, qui sont adorés de la nation, feroient, au théâtre français, le plus grand des effets. Si une meilleure plume que la mienne les y fait paroître un jour; ou si jamais ma comédie, telle médiocre qu'elle soit, est jouée après ma mort, on sentira la vérité de ma prédiction. Le Roi ne permettra pas qu'elle soit représentée; il est prévenu contre, par Madame de Pompadour, et cette prévention est si marquée, qu'il ne veut pas même en entendre la lecture; et je la soupçonne interdite aussi à M. le Dauphin.

Une faute que je fis en 1762, est la cause de cette répugnance du Roi. J'eus la sottise de lire Henri IV à Colin, l'intendant de feue Madame de Pompadour; cet homme, d'un esprit très-borné et plein de petitesse, donna les plus fâcheux préjugés à sa maîtresse contre ma comédie, et sa maîtresse les a fait passer à notre maître; il n'en reviendra point, ni moi non plus, je suis noyé à cet égard; qu'y faire? Il faut, après cette digression d'égoiste, mettre mon chagrin au pied de la croix, afin de m'en débarrasser, et revenir à nos moutons.

Le Siége de Calais vient de paroître imprimé;

et les critiques se sont réveillés de plus belle ; l'on se déchaîne surtout contre la versification, et il faut convenir que c'est là partie foible de cet auteur ; mais l'invention de son sujet, les situations qu'il y a amenées, et les caractères qu'il a traités en grand, doivent faire oublier la foiblesse, l'ambition et les autres défauts de son style, qui est vicieux. Quel mérite n'a-t-il pas eu d'avoir pu tirer cinq actes d'un sujet aussi simple que celui de cette tragédie ! quelle adresse dans sa façon de présenter le caractère d'Harcourt ! quelle chaleur et quel sentiment il y a jetés ! quelle grandeur sublime dans celui du maire de Calais ! quelle force, quelle éloquence du cœur ! Le sentiment, et le sentiment vrai règne d'un bout à l'autre de cette pièce ; rien n'est au-dessus du ressort qu'il a créé pour donner le mouvement à son action, j'entends le personnage du comte d'Harcourt. Il le montre tel, à peu près, que l'histoire nous le représente, et ce qu'il y ajoute est très-vraisemblable ; c'est avec une dextérité merveilleuse, qu'il prépare le retour de ce Seigneur vers Philippe de Valois son Souverain. C'est avec la même adresse qu'il fonde si bien ses remords d'avoir trahi sa patrie en faisant tuer son frère dans le combat où il est vainqueur, et en lui donnant pour maîtresse la fille du Gouverneur de Calais. Le caractère d'Aliénor, de cette fille, pris à part et fait à la vérité aux dépens du caractère d'Edouard, est d'une grande noblesse et a beau[illegible] d'élév[illegible]tion ; j'en voudrois seulement retra[illegible]

tirades de vers ambitieux, et même boursoufflés, qui le déparent un peu; il y en a aussi quelques-uns à retrancher dans le rôle du Maire de Calais, surtout ceux sur l'invention de l'artillerie, *monument infernal d'un siècle d'ignorance*, etc. C'est le poète qui parle en cet endroit, et non pas le Maire. Est-il dans la nature que l'on dise de son siècle, qu'il est celui de l'ignorance?

Une autre belle invention de fond, c'est le retour des six victimes qui se dévouent pour leurs concitoyens; rien n'est forcé dans cette invention. Des ames assez grandes, assez élevées pour faire cette action héroïque, sont capables et doivent faire cette seconde action de héros. J'oublie de parler du dévouement d'Harcourt, qui me paroît aussi d'une beauté sublime; le poète, par les remords qu'il lui a donnés, et par l'art avec lequel il a préparé cette scène, a rendu ce dénouement si naturel, qu'il est impossible qu'Harcourt ne s'y détermine pas; il le met dans le cas de desirer la mort avec passion, et peut-il en trouver une occasion plus sous sa main, plus noble et plus glorieuse? N'oublions pas encore une autre très-belle invention de fond: c'est cette scène du cinquième acte, dans laquelle Edouard veut séduire Eustache Saint-Pierre:

Vous me forcez, Seigneur, d'être plus grand que vous.

C'est un vers de Corneille. Je suis fâché que cette belle scène soit la répétition de celle qui est au troisième acte entre Edouard et Aliénor, et qui

n'y devroit pas être. Cette scène du troisième acte est mauvaise, il le faut avouer; le caractère d'Edouard y est défiguré, et il n'est point d'ailleurs probable qu'un conquérant, quel qu'il soit, pour achever ses conquêtes dans un pays, fasse son général d'armée d'un sujet de ce même pays, et en fasse le Vice-Roi, un traître qu'il a débauché au Prince sur lequel il l'a usurpé. Ce troisième acte, en général, manque d'invention; le vide que l'on y trouve n'est racheté que par quelques beautés de détails qui sont dans le rôle d'Aliénor, et par les scènes troisième et sixième qui se passent entre Edouard et Harcourt :

> Si je n'eusse vaincu dans les champs de Crecy,
> Auriez-vous une grace à refuser ici?

Vers Cornéliens; mais quel Edouard dans ces scènes! quel Edouard aussi dans le dénouement! L'auteur devoit-il attendre, pour lui faire accorder la grace aux six Héros de Calais, qu'elle lui fût demandée par le fils d'Eustache Saint-Pierre? Non, quelques raisons pédantes et fausses qu'il en donne dans sa préface; il devoit suivre la marche de la nature dans cette situation. Edouard surpris, confondu, pétrifié de la magnanimité de ces six victimes qui viennent se remettre entre ses mains, pour périr par celles des bourreaux, doit rester un moment sans parler, et puis partir de lui-même par ce vers :

> Leur magnanimité triomphe enfin de moi.

M. de Belloy a tenu à sa prétendue imitation

d'Homère, mais encore plus, je crois, à ce beau vers de sentiment qu'il eût trouvé à placer ailleurs :

» Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel !

Je n'aime point non plus le Hérault d'armes, et je suis en cela de l'avis de tout le monde ; mais combien je suis enchanté de ce beau vers d'Edouard à d'Harcourt :

Tu me rends à l'honneur, je te rends à toi-même.

Je ne suis point du tout de l'avis de ceux qui trouvent et l'amour et le personnage d'Aliénor inutiles ; il donne au contraire plus de ressort et de force aux remords dont d'Harcourt est déchiré ; et, quant aux gens qui prétendent que cet amour du moins n'est point intéressant, et que conséquemment il n'y a point d'intérêt dans la pièce ; en avouant la première partie de leur proposition, il est trop évident qu'on leur doit nier la seconde, et que l'on n'a point besoin d'autres preuves contre eux, de l'intérêt prodigieux et unique de cette tragédie, que les acclamations et les transports des spectateurs. Il est inutile de dire que l'intérêt ne roule que sur les Héros de Calais ; il est superflu de leur citer l'exemple de la Mort de Pompée, dont l'intérêt n'est sûrement pas produit par l'amour réciproque et froid de César et de Cléopâtre, mais par l'héroïsme de Cornélie et de César.

Le sujet de cette tragédie a été contredit, dans les premiers jours, par les Encyclopédistes et

par les gens de qualité, qui ont bientôt chanté la palinodie (surtout les courtisans), lorsqu'ils ont vu que cette pièce prenoit à Versailles, avec tant de fureur, qu'en un mois elle y a été représentée trois fois, chose sans exemple. M. le Comte d'Ayen avoit dit, dans les premiers temps, que cette tragédie n'étoit bonne que pour des cordonniers; je ne sais si par la suite il s'est dédit comme bien d'autres, mais ce que je sais bien, c'est que le Duc d'Ayen, son père, n'a point voulu démordre de son sentiment, et on assure que le Roi lui ayant dit ces jours-ci, en badinant, que ce n'étoit pas être bon français, que de ne point aimer cette tragédie, il lui avoit répondu : *Ma foi, Sire, je voudrois que les vers de cette pièce fussent d'aussi bons français que moi.*

J'ai dit, en commençant, les raisons qu'avoient les Encyclopédistes de refuser leur suffrage à ce poëme national; l'applaudissement d'une pareille denrée n'étoit réservé qu'au peuple, aux petits esprits, et à ceux qui ont la foiblesse d'être sensibles. Je risquerai, actuellement, de démêler le motif qui a porté les gens de qualité à trouver d'abord cet ouvrage mauvais. N'est-ce point qu'ils ont été révoltés de ce que les héros de cette tragédie n'étoient que de plats bourgeois. Ils ont trouvé insolent que des *vilains* fussent des héros, et que le seul traître de la pièce fût un Seigneur de la plus grande maison. Quoiqu'il en soit, ces Seigneurs, et beaucoup d'autres moutons, auxquels eux et nos saugrenus philosophes

avoient fait sauter le fossé, en sont revenus à l'approbation, ou, tout au moins, cachent-ils leur réprobation. Le Siége de Calais, suivant les affiches, a eu dix-neuf représentations; et moi j'en compte vingt-une indépendamment du *gratis*, et je ne crois pas me tromper dans mon calcul. Ce fut le mardi, 12 mars, qu'elle fut donnée au peuple; les frondeurs ont trouvé mauvais que l'on donnât ce *gratis*, par la raison, disoient-ils, qu'il sembloit qu'on eût besoin d'une tragédie pour ranimer l'amour de la patrie dans le cœur des Français. Il me paroît que c'est-là une critique bien subtile. Il est bien plus naturel de penser que le Siége de Calais étant le premier poëme national que l'on ait fait, l'on a voulu donner au peuple le plaisir d'en voir la représentation. Peut-être tous les honneurs que l'on a rendus à l'auteur, toutes les graces que l'on lui a faites; et plus que tout cela encore, l'affectation qu'à mise M. le Duc de Choiseul à demander à l'auteur s'il avoit quelque autre tragédie dans le genre du Siége de Calais, et l'ordre qu'il lui a donné, de travailler dans ce goût-là, comme si l'on commandoit au génie comme à un pâtissier; tout cela, dis-je, a été sûrement l'occasion de la fronde du *gratis*. Sans quoi rien au monde ne doit paroître plus simple, que ce divertissement donné au peuple intéressé dans la chose.

M. de Belloy a mis une préface à la tête de sa tragédie; l'amour propre y perce de tous les côtés;

il paroît être un peu enivré de son succès; il n'a pas conservé sa tête entière; il faut convenir aussi que rien n'est plus difficile et ne devroit être plus pardonnable, surtout de la part de ceux qui lui pardonneront le moins, je veux dire de ceux qui courent la même carrière que lui. Cependant s'ils avoient demain le même succes, il n'y en pas un d'eux qui ne fit ce qu'ils blâment dans M. de Belloy, et peut-être mille fois pis.

Il a relevé de sentinelle, dans ses Notes historiques, M. Hume, sans le nommer. Cet historien anglais, que l'on trouve si admirable, et qui est à Paris, à la suite de l'Ambassadeur d'Angleterre, a voulu répandre des nuages sur l'authenticité du fait d'Eustache de Saint-Pierre; et M. de Belloy lui a prouvé qu'il n'étoit qu'un anglais, c'est-à-dire, un jaloux et envieux de la gloire des Français, dont la supériorité, a bien des égards, portera toujours le désespoir dans le cœur de cette nation qui nous imite et qui nous hait.

J'ai fait ce mois-ci le plan, en cinq actes, de *l'Amour Véritable*, qui n'étoit qu'en deux seulement, et qui fut jouée à Bagnolet, l'année passée, à la fête de M. le Duc d'Orléans. Cette année il ne veut point que l'on le fête; il l'a défendu.

## AVRIL, 1765.

A la rentrée des spectacles, les Comédiens français comptoient commencer leur année comique de la façon la plus brillante, en débutant par la reprise du Siége de Calais. Les loges étoient louées pour deux ou trois représentations, et il y avoit apparence que le succès de cette pièce alloit passer les espérances de l'auteur lui-même, et satisfaire, s'il est possible, l'avidité des Comédiens. Mais un incident, auquel ni eux ni le public ne devoient s'attendre, leur a fait entamer leur année de la façon la plus cruelle pour eux; je veux dire que, de mémoire de comédiens, ils n'ont moins fait d'argent que ce mois-ci; et ce qu'il y a de rare, d'étonnant, d'incroyable, dans l'événement qui leur cause ce désastre, c'est que c'est l'honneur, l'honneur de la troupe, l'honneur des Comédiens, *l'honneur de Pasquin*, qui en est la cause (*). Voici le fait.

---

(*) Dans le commencement de cette année, les comédiens du Roi viennent de fournir à leurs partisans, leurs avocats, leurs défenseurs, leurs chevaliers, et aux démolisseurs des préjugés respectables, une parfaitement belle occasion d'exercer leur éloquence sophistique; il s'agit encore de soutenir *l'honneur de la troupe*, *l'honneur de Pasquin*, et malgré eux. Cette honorable compagnie, ou cette compagnie qu'on voudroit à toute force faire honorer; que l'on a tâché, mais en vain, d'élever au rang de citoyens ordinaires et honnêtes, semble aujourd'hui se

Le comédien Dubois, maltraité par l'amour, et plus maltraité encore par son chirurgien, se

---

rendre justice à elle-même, et se refuser à cette grace, à laquelle ils préfèrent leur intérêt pécuniaire et inique.

M. de Beaumarchais, comme l'on sait, a contraint ces dignes messieurs à lui rendre compte du produit des représentations de son *Barbier de Séville*; il est, depuis trois, quatre ou cinq ans, en procès avec ces *citoyens*-là, qui l'ont soutenu pardevant le vertueux et impartial Maréchal Duc de Duras, avec toutes les chicanes et tous les délais qu'ils ont pu imaginer. Par le résultat de ce compte, il s'est trouvé que ceux qui le rendoient, avoient commis une infidélité qui ne montoit qu'à près de moitié. M. de Beaumarchais, qui donne généreusement aux pauvres la totalité du produit de ses représentations, a forcé ces honnêtes gens, dans le mois d'avril dernier, à signer une transaction. Par cet acte, non seulement ils faisoient restitution à M. de Beaumarchais; mais ils consentoient encore à un réglement qui devoit être homologué au Parlement, pour les honoraires des auteurs; et ce réglement étoit arrêté sur le pied que devoit être payé M. de Beaumarchais, leur partie adverse. M. de Beaumarchais s'est présenté pour recevoir; la probité des comédiens a refusé de payer, et lui a opposé un arrêt du Conseil, obtenu par le crédit de leur bâtonnier, le Maréchal de Duras. Cet arrêt du Conseil les remet au même état qu'ils étoient avant la signature de la transaction.

Les comédiens ont affaire à la vérité à un homme qui ne lâche pas prise aisément; cependant il y a tout lieu de croire que M. de Beaumarchais lui-même ne réussira pas dans la poursuite qu'il continue. En attendant, c'est à Messieurs les entrepreneurs des préjugés à défendre les intérêts, et, par-dessus tout, l'honneur de messieurs les comédiens.

Si je vis assez longtemps pour voir l'événement de cet honorable procès, j'intercalerai encore ici un petit chiffon de papier, pour honorer à ma manière nos honorables comédiens et leur honorable profession. (*Note de l'Auteur, écrite en* 1780.)

prend de querelle avec ce dernier au sujet de son payement. Procès. Dubois, après avoir dit qu'il lui avoit donné des à-comptes, outre deux feuillettes de vin, demande à être reçu à faire serment qu'il ne lui doit rien ; mais ne pouvant ni prouver ni articuler la quotité des à-comptes, on lui répond, par un Mémoire, que ce qu'il avance implique contradiction ; et que ne pouvant dire au juste le montant des à-comptes, il ne pouvoit être admis à faire le serment qu'il ne devoit rien ; que d'ailleurs, en sa qualité de comédien, le serment ne pouvoit lui être déféré. C'est, comme on le croit bien, cette question mise en avant dans le Mémoire du chirurgien, qui a élevé contre Dubois le cri général, et le soulèvement de tous les comédiens ; ces Messieurs qui, depuis quelque temps, ne trouvent même pas trop bon d'être excommuniés, ont trouvé encore plus mauvais que, dans ce cas-ci, on les traînât en justice, comme des personnee infâmes suivant la loi, et qui ne peuvent point *tester* en jugement. C'étoit avec peine qu'ils passoient, à l'Eglise gallicane, les libertés qu'elle prenoit avec eux ; mais ils ont voulu arrêter la licence effrénée des gens de loi, qui vouloient ajouter une infamie légale et plus réelle à celle de leur excommunication. Pour empêcher même que l'on agitât cette question ( qui eût cependant été décidée en leur faveur, suivant ce que j'ai entendu assurer à un jurisconsulte habile), pour arrêter les mauvaises plaisanteries des Avocats, dis je, ils ont porté leurs plaintes à leurs

supérieurs contre Dubois, et leur ont demandé la permission de juger et de chasser Dubois de leur troupe, s'ils le trouvoient coupable. Les Gentils-hommes de la Chambre leur ont donné cette permission; et, par le vœu unanime, Dubois a été chassé de leur compagnie, après avoir été convaincu, devant le Duc de Duras, d'avoir voulu faire un serment qu'il avoit donné de l'argent à son chirurgien, en présence de Blinville, son camarade; et ce Blinville ayant affirmé ce que Dubois avoit juré, a aussi été chassé, parce qu'ensuite ils se sont dédits l'un et l'autre de ce qu'ils avoient affirmé et juré.

En conséquence du jugement définitif des Comédiens, qui chasse ces deux Messieurs, les Gentils-hommes de la Chambre font expédier des ordres du Roi pour leur retraite.

Celle de Blinville, qui n'étoit pourtant pas le le principal parjure, n'a pas fait le plus petit pli. Mais la retraite de Dubois ne s'est point faite si facilement; la beauté de sa fille et les mouvemens de toute espèce qu'elle s'est donnés, obtinrent du répi pour le père. Le petit Duc de Fronsac, reçu Gentil-homme de la Chambre, en survivance de M. de Richelieu son père, arrangea les choses de façon que le lundi, 15 du courant, jour de l'ouverture du théâtre, et que le Siége de Calais étoit affiché, les comédiens reçurent, à deux heures après-midi, un second ordre portant injonction de jouer cette tragédie avec le sieur Dubois.

Le premier ordre, qui avoit été expédié sur les représentations, et le jugement, comme je l'ai dit, des Comédiens, qui refusoient de jouer avec ce camarade déshonoré; cet ordre, si différent de l'autre, qui enjoignoit à Bellecourt de jouer le rôle de Manny, que faisoit Dubois, portoit, au contraire, que ce seroit le sieur Dubois qui joueroit ce rôle, et que le Roi se réservoit la connoissance de l'affaire et la décision du sort de ce comédien. La Demoiselle Clairon, enflée de dignité et de sentimens puisés dans les tragédies, avoit échauffé l'esprit de ses camarades; et ils étoient tous décidés, auparavant que l'ordre arrivât, à ne point jouer avec Dubois, quelque chose qui pût leur arriver. En effet, dès que l'ordre leur eût été intimé, les Chambres, assemblées à la hâte, arrêtèrent une députation chez M. le Duc de Duras, pour y faire leurs remontrances et y porter le vœu de leur compagnie. Les Députés, après avoir ennuyé Monseigneur pendant une heure et demie, ne rapportèrent à leur Sénat, d'autre réponse que des gestes de Monseigneur, qui signifioient que Monseigneur étoit bien fâché, mais qu'il ne savoit que dire, et qu'il falloit obéir.

Cependant, le monde étoit assemblé pour voir le siége de Calais; il avoit été impossible de changer les affiches; cinq heures et demie arrivent, et le Kain, Molé et Brizard n'étoient point arrivés. Mademoiselle Clairon avoit paru, mais voyant et sachant que ces Messieurs ne paroîtroient point,

elle ne se donna pas la peine de s'habiller, et elle retourna chez elle dans la chaise à porteur qui l'avoit amenée. Le reste des comédiens, fort empêchés d'avoir à apprendre au public cette déplaisante nouvelle, ne savoient comment s'y prendre : enfin vers les six heures, l'un d'eux se détache, et commençant sa tremblante harangue par : *Messieurs, nous sommes au désespoir....*, il fut interrompu par quelqu'un du parterre qui lui cria : *point de désespoir ! Calais !* Cette voix fut dans l'instant suivie des cris entiers du public qui demandoit *Calais ! Calais !*

Après ces premiers cris un peu appaisés, le comédien voulut recommencer sa harangue, que l'on ne voulut pas écouter davantage. Quelques minutes après, le comédien expliqua en peu de mots l'impossibilité de jouer cette tragédie, et proposa de donner *le Joueur*, ou de rendre l'argent; nouveaux cris plus violens : *Calais, Calais.* Préville, l'idole du public, paroît un moment après, et veut entamer la première scène du Joueur ; il est interrompu, hué, sifflé ; on crie encore avec une espèce de rage, *Calais !* Plusieurs personnes du parterre qui savoient que c'étoit par les intrigues, les menées et l'indignité de Mademoiselle Clairon, que les comédiens manquoient aussi essentiellement au public, crioient : *Calais, et Clairon en prison ! Frétillon à l'hopital, Frétillon aux cabanons !* Sans doute la plupart de ceux qui vomissoient ces blasphêmes étoient des partisans de la Dubois, qui étoient apostés par

et Voltaire ? il faut donc leur élever des statues ! Dans la proportion même d'un excellent comédien à ces auteurs divins, les statues ne suffisent pas, il leur faudroit des monumens plus grands et plus durables que les Pyramides d'Egypte, et encore ne dureroient-ils aussi longtemps que les ouvrages de Corneille et de Molière. En un mot, quelque grand que soit le talent du perroquet, je ne pourrai jamais m'empêcher d'estimer mieux, sans aucune comparaison, celui qui pense que celui qui répète même divinement ce que les autres ont pensé. J'avoue que Mademoiselle Clairon est un des meilleurs perroquets que j'aie entendus: il lui manque cependant des entrailles et de la sensibilité, partie que Mademoiselle le Couvreur avoit de plus qu'elle; partie que Mademoiselle Dumesnil possède dans le degré le plus éminent, et qui, à mon gré, est la partie sublime dans le comédien.

Le mardi, les comédiens ne jouèrent pas; Mademoiselle Clairon fut priée par un exempt de la police de se rendre avec lui au Fort-l'évêque. Il obtint d'elle cette grace avec toute la dignité et l'héroisme convenables à cette situation bassement tragique. Elle fut aidée dans cette scène outrageusement intéressante, par Madame de Sauvigni, femme de l'intendant de Paris; cette petite tête, fille de M. Durey d'Harnoncourt, de qui elle tient, vint lui offrir son carosse, et voulut la conduire elle-même en triomphe à

rison. Clairon voulut en vain s'en défendre, llut céder ; et que l'on vienne me dire après rait que les intendantes ne sont pas polies! ame l'intendante le fut à toute outrance dans circonstance nécessaire ; car l'exempt, qui oulut point démordre de sa prétention d'acpagner sa prisonnière, se plaça sur le devant is-à-vis de Madame de Sauvigny, qui fit re dans le fond son illustre amie et sa philophe ( ce sont ses propres expressions ), et se mit sur les genoux de l'amitié et de la osophie. C'est dans cet ordre que ces deux nes à sentimens arrivèrent ensemble au Fortèque, à la porte duquel ces deux héroines armes, sans doute, se séparérent.

rizard, Le Kain et Molé s'étoient cachés; les derniers avoient fait courir le bruit qu'ils ent passés en pays étrangers. Cependant deux rois jours après ils se présentèrent, et furent ndre aussi au Fort-l'Evêque avec d'Auberval. ron, malade, ou jouant la maladie, a obtenu sortir, je crois, le lundi suivant; elle est ellement chez elle aux arrêts; six personnes ement peuvent la voir, et encore son médecin on chirurgien sont-ils du nombre des six. Les sensés ne trouvent pas son insolence assez ie. Comme l'on sait qu'elle est la cause et le te-feu de toutes ces cervelles qu'elle a échauf-, on eût desiré qu'elle eût été encore plus huée.

# MAI, 1765.

J'AI oublié de dire, à l'article précédent, que, le mercredi, jour où les Comédiens recommencèrent à jouer, Bellecourt fit un compliment au public, où il demanda pardon la corde au col pour ainsi dire. Ce compliment avoit été fait par un commis de la police, et les expressions les plus soumises et les plus humiliantes y étoient prodiguées. Depuis ce temps ils n'ont joué que des comédies, et n'ont pas fait de recette; elle eût monté à quarante mille francs au moins, s'ils eussent repris le Siége de Calais; cette affaire de Dubois les a empêchés de profiter de l'engoûment du public.

Le jeudi, 9 mai, les Comédiens sont sortis de prison, après y avoir été détenus pendant vingt-quatre jours. La première recette qu'ils ayent faite, a été celle de samedi, 12 du courant, qu'ils donnèrent l'*Ecossaise* avec *Dupuis et Desronais*; à la vue elle devoit passer deux mille francs. Ils ont annoncé, pour lundi, *Sémiramis*.

Clairon est, ou se dit malade; ses amis ne veulent pas, dit-on, qu'elle remonte sur le théâtre. Si elle prend ce parti, elle verra un an après qu'elle aura quitté, à quoi tenoit, dans le monde, sa considération précieuse; c'est alors que l'ivresse de son talent tombera de soi-même furieusement.

# JUIN, 1765.

Depuis la veille de l'Ascension je suis à la campagne, chez Roussel, à La Celle, où je travaille à force à ma comédie, dont le plan et les trois premiers actes sont faits en entier.

On m'a écrit de Paris que le lundi, 3 du courant, un acteur nouveau avoit débuté dans le rôle de Dupuis; et qu'il en avoit singulièrement bien joué les deux premiers actes, mais qu'il avoit été froid dans le dernier. Cet acteur doit vraisemblablement remplacer Dubois; j'eusse été bien aise d'être à portée de le voir.

C'est dans les premiers jours de ce mois, ou tout à la fin de ce mois, que le célèbre M. Clairault est mort. On le regardoit comme le premier géomètre de l'Europe, et il étoit encore plus estimé dans les pays étrangers qu'ici. Nous nous gardons, avec une grande attention de louer en France, tout ce qui est français. L'*étrangéromanie* règne plus que jamais dans Paris.

Le jeudi, 13 du courant, jour de l'octave de la Fête-Dieu, les Comédiens français donnèrent la première représentation du *Mariage par Dépit*, comédie en trois actes et en prose, qui ne fut pas, à ce que l'on m'a rapporté, jusqu'à la moitié du second acte. On m'a parlé de cette pièce avec le plus grand mépris; l'auteur ne s'est point nommé,

cependant on la donnoit tout d'une voix à M. Bret, qui, né avec quelque talent, néglige actuellement de travailler et de soigner ses ouvrages; il devroit cependant travailler plus qu'aucun auteur comique, attendu qu'il n'a nullement le ton du grand monde, et qu'au contraire il met souvent à sa place le ton trivial et bas des sociétés bourgeoises qu'il voit, et même le ton de province, qui n'est point goûté à Paris, quoique ce soit celui de Dijon, d'où il est, et d'où nous tirons de temps en temps quelques beaux esprits.

Le 22, le sieur Aufresne, ce nouveau comédien, qui avoit déjà débuté dans Dupuis et Desronais, y joua encore ce jour-là. Je ne l'ai point vu, mais on dit qu'il joue avec un grand naturel, et dans le tragique et dans le comique.

Je verrai cet homme mercredi, à ce que j'espère, car je retourne mardi 25, à Paris, et j'y rapporte, faite, ma comédie en cinq actes. Quand je dis faite, je n'entends que le plan et toutes les scènes posées et à demi écrites; car pour la partie du style, je suis bien éloigné de croire avoir fini. Je vais la faire copier pour la livrer au bras séculier de la critique, soit pour le plan, soit pour les scènes, soit pour les caractères; c'est après avoir essuyé les critiques sur ces objets, que je commencerai à penser au style, je veux dire à son extrême correction.

J'établirai pour mes juges, Mademoiselle Quinault, Saurin, M. de Montigny, M, le Duc de

Nivernois, et M. le Duc d'Orléans, sans compter ma femme qui vaut mieux encore que tous ces juges-là, qui sont excellens cependant. Mais l'extrême intérêt qu'elle prend à la chose, lui donne plus de lumière que le grand sens, le goût et le tact de ceux que je viens de nommer.

Le même jeudi 13 juin, est mort M. Panard, âgé de soixante-quatorze ans, d'une attaque d'apoplexie. J'ai déjà fait son éloge, et je répète aujourd'hui qu'il a été le meilleur chansonnier que la France ait eu : il a excellé surtout dans le vaudeville, pour le théâtre. Aucun poète n'a approché de lui; il est autant au-dessus de ceux qui ont travaillé dans ce genre, que Corneille est au-dessus de Campistron dans celui de la tragédie; M. Favart est l'auteur qui en approche davantage, c'est le *Racine* du vaudeville. Mais le sentiment et la galanterie qui règnent dans ses couplets, ne demandent point la force, l'énergie, le sel, le piquant qui se trouvent dans ceux de M. Panard; ils ne sont point d'ailleurs aussi serrés, n'ont point cette correction, cette richesse de rimes, et cette précieuse et sublime naïveté qui caractérisent ceux de ce dernier.

Il a sans doute manqué à M. Panard d'avoir vécu en bonne compagnie, ou pour mieux dire, de ne s'être point toujours tenu dans la mauvaise; non que j'entende par là qu'il faille nécessairement qu'un poète vive avec les grands et les gens de qualité, mais seulement qu'il faut qu'il les

entrevoie, et que pour les peindre, il faut les connoître. Un auteur dramatique, et celui qui, de quelque façon que ce soit, peint les mœurs, ne doit pas se confiner dans une société; il faut qu'il les parcoure toutes, s'il veut donner des portraits ressemblans : pour peindre la nature, il faut la peindre d'après le nu. M. Panard s'étoit trop renfermé dans des sphères bourgeoises ; il a vécu aussi un peu trop constamment au cabaret avec des acteurs et des auteurs crapuleux. De-là vient qu'il n'a point étendu le cercle de ses idées, et que l'on ne voit dans ses couplets et dans ses pièces, que des plaisanteries qui ne roulent que sur des commis, des notaires, des procureurs, des banquiers, des médecins, etc. Je ne prétends pas interdire pour cela les épigrammes que l'on peut faire contre tous ces états moyens; mais il faut en lancer aussi contre les états plus élevés afin de varier ses tableaux ; *et Citarhoedus ridetur chordâ qui semper oberrat eâdem.* C'est donc pour cette raison que le peintre des mœurs doit tâcher de voir tout le monde, depuis le Prince du sang jusqu'au quincaillier. Autre chose est, comme je l'ai dit, de vivre sans cesse avec les gens de qualité et les grands, ce seroit au contraire vouloir perdre son temps et son talent. Comme ce n'est qu'à leurs plaisirs que les gens de lettres sont admis dans le très-grand, la santé seroit bientôt ruinée, à moins que l'on ne fût un Hercule ; et d'ailleurs la grande dissipation s'oppose au travail, et insensiblement elle affoiblit, énerve et enterre le

talent. Je sais encore une meilleure raison pour qu'un auteur ou un bourgeois ne vivent point avec les gens de qualité, et c'est celle qui m'a toujours déterminé à les fuir. C'est *le ton de supériorité* que leur naissance et le préjugé leur donnent : ils ont beau le cacher avec toute l'adresse qu'ils peuvent mettre, sous les dehors de la plus grande politesse, ce ton-là perce toujours malgré eux. Leur politesse *protectionnelle* devient même pour une ame sensible, une espèce d'insulte. A quoi bon se donner des maîtres lorsque l'on peut vivre libre parmi ses égaux ? chercher des dégoûts chez ceux à qui vous ne procurez que des plaisirs et de l'amusement ? Si c'est pour ne parler que de Princes, de Maréchaux de France, de Ducs, de Seigneurs et de Marquis, c'est être aussi trop la dupe d'une petite vanité bien platte ; si c'est par des motifs d'une ambition raisonnable et réglée, il ne faut les voir que passagèrement, et ne point vivre avec eux : dans le peu de temps que l'on les voit, les beaucoup étudier pour en accroître son talent, et les faire servir d'un autre côté honnêtement, à l'accroissement de sa petite fortune. Voilà ce que j'ai taché de pratiquer, et ce dont je me suis toujours bien trouvé ; j'ajoute que je mets presque au rang des Grands, les gens puissamment riches : en général on trouvera à vivre avec eux, les mêmes inconvéniens que l'on rencontre à passer sa vie avec les gens de qualité. Mais, pour en revenir à M. Panard, je le répète encore, il a eu le plus grand talent pour le

vaudeville; les Blot, les Marigny, les Haguenier, les Legrand, les Dufresny, les Gallet, les Favart même, sont à une distance prodigieuse de lui.

Si son génie chansonnier se fût mis à portée de tout peindre, sa réputation seroit mille et mille fois plus étendue, au lieu que son mérite et son excellence ne sont connus presque que par un petit nombre de gens de lettres qui sont à portée de sentir ce qu'il vaut et tout ce qu'il auroit pu valoir.

Dans les quatre volumes que l'avidité d'un libraire est venu à bout d'arracher à M. Panard, on n'a que la moindre partie de ses ouvrages. On en jugera par une vingtaine d'opéra-comiques seulement imprimés, tandis qu'il en avoit fait une centaine. Il en est de même de ses œuvres anacréontiques et morales, *etc.*, des fêtes qu'il avoit faites pour les gens avec lesquels il vivoit. Je lui ai ouï dire à lui-même qu'il en avoit composé plus de huit cent. Sans doute, il faut rabattre quelque chose de ses propos, mais il est sûr qu'il en avoit fait une quantité effrayante. J'ai vu une très-grande malle pleine entièrement de ses brouillons de fêtes, et il m'assura qu'il en avoit perdu ou jeté au feu quatre fois autant; et il n'étoit point menteur.

Il avoit une facilité incroyable à faire des vers difficiles, et il les faisoit bons, et communément avec une richesse de rimes étonnante, et qui n'ôtoit rien au contour naturel et à la naïveté de son expression. A ce dernier égard, on trouvera beau-

coup de vers de M. Panard, que l'on croiroit être du divin la Fontaine; il a quelquefois égalé son naïf sublime. Sa ressemblance avec ce poète unique étoit encore plus marquée dans son caractère et dans ses mœurs; elles étoient de la plus grande simplicité; des sots, dans une société, auroient pu le prendre pour une bête, et les gens d'esprit n'en ont jamais tiré grand parti; il n'avoit de l'esprit que quand il écrivoit, il ne l'avoit point en argent comptant (comme disoit M. de Marivaux). Il étoit rêveur et distrait, avoit un rire niais et la conversation d'un enfant. Je n'ai connu personne qui mît moins dans le commerce ordinaire; il n'y apportoit qu'une douceur et une complaisance extrêmes. Il ne s'est pas plus mis en peine de la fortune que ne l'a fait la Fontaine; son incurie pour les biens de ce monde étoit inconcevable; pendant le temps qu'a subsisté l'opéra comique, il subsista, lui, de ce qu'il en retiroit, et il mangeoit à mesure, au cabaret, cinq à six mille francs que ce spectacle lui rapporta par an, pendant une vingtaine d'années. Lorsque cette ressource lui manqua, quelques amis le logèrent, souvent l'habillèrent, et ils ont eu soin de lui jusqu'à sa mort, mais mesquinement, à la vérité; car j'ai vu ce pauvre diable, il y a cinq ou six ans, logé dans un grenier obscur, dans lequel on n'auroit point voulu nicher un domestique que l'on eût un peu considéré. J'imagine que les autres secours qu'on lui donnoit, étoient pleins de pareils dégoûts. Je sais qu'il n'avoit point affaire à des

gens délicats, mais je crois en même temps qu'il y étoit assez insensible. Le bon homme a toujours manqué d'une élévation d'ame, même commune; pour peu qu'il en eût eu, il auroit été le plus malheureux des hommes. Son défaut de conduite l'avoit amené à cette cruelle dépendance des autres, dont il ne sentoit pas l'amertume, ou qu'il sentoit très-peu. A cela près, M. Panard étoit honnête, d'une probité irréprochable, et du commerce le plus sûr; jamais il n'a fait de vers ni un couplet contre qui que ce soit; je dirai plus, je ne l'ai jamais entendu médire, et c'est ce qui n'est peut-être jamais arrivé à personne (*).

Le 26, je fus porter à M. Saurin ma comédie toute faite. Il m'a fait des critiques sanglantes auxquelles je vais tâcher de satisfaire en partie du moins. Je pars mardi prochain pour Grignon, où je compte passer tout ce mois-là, et travailler sur nouveaux frais comme un diable.

---

(*) J'aimois Panard, j'aimois son talent; quoiqu'il ait fait mon désespoir, par l'impossibilité de l'atteindre, je me suis toujours plu à lui rendre justice, au lieu d'éprouver le tourment d'en être jaloux. Je ne mériterois pas qu'on dît que j'ai fait quelques vaudevilles bien tournés, et quelques parodies heureuses, si je ne sentois pas toute la valeur du talent de mon maître et sa supériorité. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780.*)

# JUILLET, 1765.

J'ai travaillé à ma comédie d'après les observations de M. Saurin. Une de ses principales objections étoit que l'épisode de la Comtesse et du Vicomte n'étoit point lié à ma fable ; la plus importante, après celle-ci, étoit que l'action, retardée dans sa marche, ne commençoit qu'au quatrième acte.

Après m'être retourné de tous les côtés, même dès le moment que j'ai entrepris mon ouvrage, pour fondre cet épisode dans mon sujet, j'en ai toujours trouvé l'exécution impraticable, du moins pour moi. J'ai pourtant tort de dire que cet épisode ne tient pas au sujet, c'est à la fable de ma comédie qu'il n'est point lié ; cette raison m'a déterminé à passer par-dessus cette faute, attendu que si ma pièce est bien faite d'ailleurs, et qu'elle amuse, cette faute ne deviendra plus que l'objet d'une critique très-judicieuse, et dont je conviendrai moi-même ; mais si elle ne nuit point à l'effet, j'aurai péché et réussi contre les règles de l'art, dont pourtant la première est de plaire. Je n'ai donc pas satisfait, parce que je ne l'ai point pu, à cette première critique de Saurin ; j'ai satisfait, ou je satisferai aux autres, à ce que j'espère ; j'ai déjà presque tout corrigé en conséquence de ses remarques ; j'ai surtout paré à la seconde de ses objections, en donnant une vivacité très-grande

à mon action. Cependant, en rapportant à Saurin mon manuscrit, je m'attendois qu'il ne seroit point content, parce que j'avois manqué au point sur lequel il avoit le plus insisté; mais j'ai été agréablement surpris, quand il m'a écrit que, par la façon dont je m'y étois pris, mon épisode n'avoit plus besoin de liaison avec ma fable, et qu'il suffisoit qu'il en eût avec mon sujet; il a trouvé encore que j'avois donné assez de chasse à mon action dans les premiers actes; en un mot, il a été jusqu'à m'assurer que mon plan étoit actuellement bien combiné, et qu'il ne me restoit plus qu'à travailler aux détails; et il a ajouté que j'y devois travailler prodigieusement. Ces détails vont donc être actuellement l'unique objet de mon travail; je veux qu'ils soient tels, que je n'aye pas à me faire le moindre reproche de négligence.

## AOUT, 1765.

Le mercredi, 14 du courant, je fus à la première représentation de *Pharamond*, tragédie, dont on ne connoît pas encore l'auteur.

Cette pièce n'est pas d'une bête, mais elle est bien ennuyeuse; il n'y a rien de choquant ni de piquant, aussi n'a-t-elle été ni bien ni mal reçue; c'est un poëme qui ne fait rien à personne, et la curiosité, plutôt que la satisfaction de l'ouvrage, a fait demander l'auteur; il ne parut point.

L'ingénieux Le Kain dit qu'il n'étoit point à la comédie; et quand on lui demanda son nom, il répondit qu'il n'étoit connu d'aucun des comédiens. C'est avoir une grande présence d'esprit, que de répondre qu'un homme que l'on ne connoît point, n'est pas à la comédie; on prétend pourtant que Le Kain sait qui est l'auteur de cette *fadasse* tragédie. Jusqu'ici il en a bien gardé le secret, en quoi il est très-louable.

M. Destouches me dit, le soir, qu'il étoit sûr que la pièce étoit de M. de Chabanon. Je n'en serois pas autrement étonné, quoiqu'il m'ait paru que M. de Chabanon a le vers un peu plus fort et un peu plus dur; la versification de Pharamond est foible, prosaïque, et quelquefois obscure.

J'oubliois de dire que lorsque le parterre demanda l'auteur, il le demanda avec une si grande indolence, que dans un intervalle de temps où il ne crioit plus, une jeune et jolie femme, à côté de laquelle j'étois dans l'orchestre, se retourna du côté de ces criailleurs, et leur dit: *si j'avois l'honneur d'être le parterre, je ne cesserois point de demander l'auteur, qu'il n'eût paru.* Cette gaîté ranima les cris de quelques-uns de ces chers Messieurs, et ils continuèrent très-spirituellement leurs clameurs. Elle a eu deux représentations.

L'on veut à présent que le coupable soit M. de la Harpe; il n'y a pas plus d'apparence à cette imputation, et moins encore, qu'à la libéralité de ceux qui font présent de cette pièce à M. de Cha-

banon. Ce qu'il y a de plus sûr en tout cela, c'est que ces deux Messieurs ne sont pas aimés du public, surtout le petit la Harpe, qui a révolté tout le monde par sa cruelle présomption. Le Chabanon est moins estimé du côté du talent, mais il est regardé comme un galant homme.

L'on a encore donné Pharamond à M. Rochon, l'auteur de *la matinée à la mode*. Une Mademoiselle l'Espinasse, qui vit dans le grand monde, m'a assuré aussi que cette tragédie étoit d'un gentilhomme nommé Dunan; elle a bien assez l'air d'une *pièce de qualité*, mais il résulte de toutes ces accusations là, que l'auteur n'en est point connu (*).

Quoique je ne parle guère de la comédie italienne, je ne puis passer sous silence une comédie mêlée d'ariettes, que vient de donner M. Favart. *Isabelle et Gertrude* a eu et mérité un grand succès; elle fut donnée le même jour que l'infortuné Pharamond. Le fond est tiré d'un conte en vers de Voltaire, intitulé : *André et Denis*, noms que la police a fait changer en ceux de Dupré et Dorlis. Le fond en est indécent et passablement irreligieux; mais l'auteur a eu l'art de mettre au théâtre ce conte, et de le rendre décent, honnête et intéressant : il y a mis une adresse et une finesse incroyables, et il a su rendre la mère elle-même intéressante, elle qui dégoûte dans le conte de Voltaire. Les voiles dont M. Favart a su couvrir la nudité de son sujet,

(*) Elle est de M. de Laharpe. (*Note de l'Auteur.*)

sont si épais, que l'on ne pourroit pas les percer, et que l'on ne comprendroit rien à sa pièce, si l'on n'étoit pas au fait du conte. Depuis 40 ans que je fréquente le théâtre, je n'ai point encore vu ni entendu de scène qui m'ait fait plus de plaisir que celle entre Isabelle et Gertrude. C'est une naïveté, des graces et un intérêt délicieux; le dénouement en est excellent et tiré du fond du sujet.

Les seules critiques que l'on puisse faire sur ce joli drame, c'est que l'exposition en est pénible, que le personnage de Madame Furet ne tient pas assez au sujet, et que ses entrées et ses sorties n'ont point des motifs assez puissans et assez raisonnables. Le caractère de Madame Furet est pourtant très-bien fait et très-bien soutenu; mais il n'est nullement lié à l'action, quoiqu'il en soit un des ressorts.

J'oserai dire encore que jamais M. Favart n'a plus montré de talent que dans cette pièce-ci. Il n'y a que des gens de l'art qui puissent concevoir l'excessive difficulté qui se trouvoit à mettre ce conte au théâtre: c'est l'effort de l'art, tant pour le fond que pour les détails.

## SEPTEMBRE, 1765.

Je rapporte de Grignon, où nous avons été, depuis les derniers jours du mois d'août jusqu'au 22 septembre, ma comédie du *véritable* et du *faux amour*, toute faite ; il ne s'agira plus à présent que d'en travailler encore et d'en soigner les détails, ce qui est une très-grande besogne.

Pendant que j'étois à la campagne, les comédiens français ont donné *Adélaïde du Guesclin*, ancienne mauvaise tragédie de M. de Voltaire ; ce n'est autre chose que *le Duc de Foix*, au changement près des noms, et à une centaine de vers nouveaux, que l'on m'a dit que M. de Voltaire y avoit refaits ; et ces vers nouveaux sont à-coup-sûr un nouveau malheur pour cette pièce, attendu que le bon homme radote actuellement, et qu'il ne versifie plus comme autrefois.

Quelqu'un m'a dit qu'il y avoit à Paris deux ou trois exemplaires d'une brochure de cet enragé, intitulée : *Dénonciation de l'Ancien et du Nouveau Testament à l'Europe*. Son acharnement contre la religion me paroît être d'un esprit bien étroit et bien petit ; car enfin, quel est son but ? de détruire la religion ? Mais il en faut une ; et, politiquement parlant, il est impossible que le peuple s'en passe, et il est impraticable même de lui ôter celle qu'il a, sans la remplacer par une autre.

# OCTOBRE, 1764.

J'ETOIS à Estioles lorsqu'on donna, lundi dernier, 30 septembre, la première représentation du *Tuteur dupé*, comédie en cinq actes et en prose, du sieur Cailhava, jeune homme de vingt-quatre ans, dit-on, et que l'on soutient plus que jamais être l'auteur de la *Présomption punie*, dont j'avois accusé le sieur Dampierre au mois d'Août 1763.

Ce jour-là, les comédiens avoient affiché *Phèdre*; on prétend même que plusieurs d'entre eux ne savoient pas que l'on donneroit la pièce nouvelle. Madame Le Kain étoit, dit-on, presqu'habillée pour jouer le rôle de Panope. Après une petite harangue de Préville, qui fit au public des espèces d'excuses de la supercherie qu'il lui faisoit; l'on donna la pièce qui réussit aux yeux d'un parterre composé, sans doute, par l'auteur et par les comédiens.

On applaudit beaucoup; on demanda l'auteur; il eut là sotise de paroître; cette petite infamie est actuellement passée en usage. Tout alla bien ce jour-là, mais le jeudi suivant, qui fut la seconde représentation, il y eut peu de spectateurs, et depuis, cela a toujours continué sur le même ton; mais comme nous sommes en automne, que les comédiens n'ont rien à donner, et que par dessus le marché, ils ne vont bientôt cesser d'aller et de venir à Fontainebleau, ils ont trainé cette comédie

lui faire déplaisir. On m'a dit encore, comme un fait très-certain, que lorsque l'on entendit, au troisième acte, le beau morceau de musique du Destin, lequel est de Colasse, il s'éleva dans la salle un doux frémissement qui marquoit que le spectateur commençoit à respirer, et se sentoit à son aise de ne plus entendre la fade musique de Laborde, et surtout d'en ouïr, à sa place, une autre pleine d'expression, de noblesse et de force.

Le jeudi, 17 du courant, on a donné, à Fontainebleau, la première représentation de *Silvie,* opéra sérieux en trois actes, paroles de M. Laujon, musique de MM. Lebreton et Trial; il n'a point réussi. M. le Duc d'Orléans a écrit à Marquise, qu'il avoit ennuyé tout le monde là-bas, et même lui tout le premier; mais en entrant avec bonté dans des détails, il écrit en même-temps que les acteurs n'ont point joué; que l'on n'a point fait assez de répétitions; que les chœurs ont été tout de travers, que Mademoiselle Aveneau a chanté faux d'un bout à l'autre de son rôle; que Legros a crié; que les décorations ont manqué; que les habits étoient indignes; et qu'enfin le théâtre de Fontainebleau est trop petit pour y exécuter des opéra; et il ajoute qu'il pense que si Laujon, à Paris, remet dans son poëme ce qu'on lui a fait ôter là-bas, et supprime ce qu'on lui a fait mettre, il pourroit avoir du succès ici, lorsqu'il y sera bien répété, bien su, bien chanté, bien

joué et bien décoré, sur notre grand théâtre. Il finit en l'assurant que Laujon est le seul homme à la Cour qui ne croye pas que son opéra est tombé. Des gens qui se connoissent en musique, ont jugé celle des deux premiers actes, qui est de Trial et de Lebreton, très-commune et très-médiocre, mais parfaitement ennuyeuse. Celle du troisième, qui est de Lebreton seul, est plus passable, même assez jolie, mais elle n'annonce point un homme de génie comme on l'avoit accusé de l'être.

Si ce que je rapporte-là sur la musique est exactement vrai, le pauvre Laujon est flambé, car, comme on le sait, c'est la musique qui décide de tout dans un opéra. Je suis vraiment fâché que le sien ne réussisse pas; c'est un bon petit diable, qui n'est point envieux, qui est le meilleur homme du monde, et dont j'ai personnellement tout sujet de me louer. Il sera au désespoir de sa chûte quand il l'apprendra; je crains qu'il n'eût fondé sur son succès, tant à Fontainebleau qu'à Paris, des espérances d'entrer à l'Académie française, lesquelles, par cet événement, se trouveront reculées. Ils n'y ont effectivement point de poète lyrique, à moins que l'on ne veuille que l'abbé de Voisenon en soit un, à cause de sa Psiché; mais souffler n'est pas jouer.

Le samedi 19 du courant, est mort le fils unique de M. Dutartre, mon ami; c'étoit un jeune homme de la plus grande espérance; et, la plus

affreuse perte que puisse faire un père; celui-ci l'éprouve, n'ayant rien à desirer dans cet enfant-là; les mœurs pures, une sagesse singulière, un amour pour l'étude, qui étoit une passion. On avoit mille peines à le tirer de son cabinet; à dix-sept ans et demi, il avoit osé concourir pour le dernier prix de l'Académie française, l'éloge de Descartes. Duclos me disoit que de seize concurrens qu'il avoit eus, il y en avoit dix qui avoient été jugés en être moins dignes que lui. Les belles-lettres étoient tout son plaisir; il n'alloit même aux comédies que relativement à cet objet. Son père le destinoit à la robe, et dans un an il devoit lui acheter une charge d'Avocat du Roi au Châtelet, et l'eût fait ensuite Maître des requêtes. Avec l'esprit, le grand sens, et la fureur qu'il avoit de s'instruire, c'étoit un sujet qui auroit été à ce qu'il y a de plus grand, et qui eût fait un citoyen utile; et il meurt de la rougeole, à.....ans, tandis qu'un tas d'insectes et de petits jeunes gens sans mœurs et sans mérite ont une santé choquante, ou se tirent des plus dangereuses maladies! Peu s'en faut que j'eusse dit avec Ovide :

*Cum rapiant mala fata bonos, ignoscite falso,*
*Sollicitor nullos esse putare Deos.*

Non, mais à voir les vicieux triomphans et la vertu opprimée, et tout le désordre qui règne dans la société, on ne sauroit s'empêcher de penser fermement que tous les hommes ne sont pas

plus que des cirons et des mouches aux yeux de Dieu, qui n'en prend aucune sollicitude.

Le lundi 21 du courant, devoit être donnée la première représentation du *Philosophe sans le savoir*, comédie en cinq actes et en prose de M. Sedaine. C'eût été une espèce de dernière répétition, pour la donner ensuite à Fontainebleau; mais, comme le fond de cette pièce est un duel, la police ne l'a point voulu passer, ce qui me paroît une très-plate pédanterie. Dans le *Cid*, le père dit à son fils : *Meurs ou tue !* Quoi qu'il en soit, M. Sedaine y fait des changemens, et nous l'aurons cet hiver.

M. le Dauphin, que l'on a mené et traîné à Fontainebleau presque mourant, s'est trouvé un peu mieux dans les commencemens du voyage; mais il est bientôt retombé dans un état pire que celui où il étoit en arrivant. Il est en un état de marasme et de foiblesse qui fait désespérer absolument de sa vie; on disoit même assez généralement à Paris, que sa fin étoit très-prochaine, et qu'il ne pouvoit point passer le mois de Novembre. Malgré sa situation très-critique, ce Prince voyant le desir très-vif que le Roi son père avoit d'aller à Fontainebleau, a été le premier à l'en presser, et il ne sera pas le dernier et le seul à s'en repentir; car, suivant toutes les apparences, il y mourra : il sera impossible de le transporter à Versailles, et le Roi et toute la Cour

seront obligés d'y rester jusqu'à sa mort, et ce moment peut ne pas arriver aussi vîte que le desireroient les belles ames des courtisans, qui n'aiment pas à voir languir un malade dans un endroit où ils s'ennuient ; cela les fait trop souffrir. Il est très-vraisemblable et on doit présumer que c'est M. le Maréchal de Richelieu, Gentilhomme de la chambre d'année, qui a remué ciel et terre pour que le voyage de Fontainebleau ne fût point rompu. Il avoit fait préparer des spectacles, pour lesquels des dépenses considérables étoient déjà faites. Il s'étoit piqué de ne donner que des nouveautés. Dans les premiers jours de l'année, il avoit envoyé chercher messieurs des Menus, et leur avoit dit : *Je ne veux point de vos vieilleries*; ce sont ses propres expressions. Ces Messieurs lui ont donné du neuf, mais ils ne lui ont pas donné du bon. Je suis surpris que ce mortel, qui est le plus despotique des hommes, n'ait point ordonné, de la part du Roi, que tous les ouvrages fussent excellens, sous peine aux auteurs d'aller au Fort-l'Evêque. Il y auroit envoyé M. le Duc de la Vallière, qui s'est dit auteur des paroles d'un opéra que l'on a trouvé exécrable.

De tout ce qui a été joué à Fontainebleau, la seule nouveauté qui ait réussi, est une pièce en quatre actes et en ariettes, intitulée: *la Fée Urgèle*, paroles de M. Favart, musique de Duny. Le fond de cette pièce est le mauvais conte de Voltaire, *ce qui plaît aux Dames*. M. Favart m'avoit lu son ouvrage avant qu'il fût représenté ; je lui en avois

prédit le succès, pourvu que la musique en fût un peu passable, et on l'a trouvée très-jolie. Je crois que cette pièce aura le même succès à Paris, et dans ce cas là, elle sera plus heureuse que la comédie de M. Saurin dont je parlerai dans le mois prochain; cette dernière a réussi à la Cour, et est tombée à la ville.

Mais pour en revenir à la pièce de M. Favart, si elle réussit à Paris, elle ne devra son succès qu'à l'excellente façon dont les arriettes en sont faites, à la pompe et à la singularité du spectacle; car du reste, il n'y a aucune scène de vraie comédie, et rien de bien neuf dans cet ouvrage, qui est bien éloigné d'avoir le mérite d'Isabelle et Gertrude. Il a été représenté le vingt-six à Fontainebleau.

J'étois parti le vingt-cinq pour la Celle, où nous avons resté, ma femme et moi, jusqu'au lendemain de la S. Martin. J'y ai fait une dernière copie de ma comédie du véritable amour; j'ai laissé une feuille en blanc à chaque page: cette copie, avec une autre toute pareille que je ferai faire en arrivant à Paris, me serviront à recevoir les critiques et les observations de ceux à qui je communiquerai ces deux copies, cet hiver que je compte passer sans rien faire.

## NOVEMBRE, 1765.

MALGRÉ l'état affreux de M. le Dauphin, les spectacles ont toujours continué à Fontainebleau jusqu'au cinq de ce mois inclusivement, au grand scandale de tous les honnêtes gens. La Reine et Mesdames n'y alloient pourtant plus dès la fin du mois dernier, et c'est probablement cette raison qui a déterminé à n'en plus donner.

*L'Orpheline léguée*, comédie en trois actes et en vers libres de M. Saurin, a fermé, le cinq, le théâtre de Fontainebleau. On nous a dit à la Celle, que cette pièce avoit beaucoup réussi à la Cour; je saurai à mon retour les détails de ce succès qui aura augmenté, pour mon ami, l'amertume de sa chûte à la ville.

On me racontoit hier une anecdocte, ou plutôt une plaisanterie faite devant et même parlant à la Reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. C'est une espèce d'ordure dite à une Reine qui étoit alors dévôte, et devant toute sa Cour; ce qui fait bien voir qu'avec de l'esprit, de la gaîté et de la tournure, on dit tout ce qu'on veut. La Fontaine a eu grande raison d'avancer :

. . . . . . . . . . que tout passe,<br>Lorsque le mot est bien trouvé;

et il ajoute :

Je l'ai mille fois éprouvé.

Il accuse vrai ; il a dit très-honnêtement des hoses très-malhonnêtes. Et Crébillon le fils, que 'a-t-il pas dit d'*indisible* ! Après ce petit préam-ule, peut-être inutile, venons au fait.

Il y avoit à la Cour de Louis XIV un Seigneur les plus qualifiés, que l'on n'a pu me nommer ; il toit assez bon officier général, bon serviteur du Roi ; mais il aimoit les chevaux avec une telle passion, avec une si grande fureur, qu'il ne parloit d'autre chose, et avec une gravité, un sérieux, une importance qui l'avoient couvert d'un ridicule par lequel il étoit plus connu à la Cour, que par sa valeur et des qualités essentielles dont il ne manquoit pas d'ailleurs. Un jour qu'il avoit acheté deux chevaux, l'un bai clair, et l'autre bai brun, tous deux d'un très-grand prix, tous deux bons chevaux de bataille, tous deux égaux en bonté, beauté et sûreté, ce Seigneur se trouva au lever de la Reine qui lui demanda auquel de ses deux chevaux il penseroit donner la préférence. *Madame,* répondit-il d'un air très-grave, *j'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que si, dans un jour d'affaire, j'étois monté sur le bai clair, je n'en redescendrois pas pour monter sur le bai brun ; et que si j'étois monté sur le bai brun, je n'en redescendrois pas pour monter sur le bai clair.*

Le soir, au cercle de la Reine, où se trouvoient à-peu-près les mêmes gens qui étoient à son lever, à l'exception pourtant de ce Seigneur, la conversation s'anima sur la préférence que l'on devoit donner à la beauté de Madame la Duchesse de

Châtillon, sur celle de Madame la Princesse de Montbazon, ou à celle de cette dernière, sur la Duchesse de Châtillon. Les avis étoient partagés; les uns tenoient pour la Duchesse, d'autres pour la Princesse; la dispute s'échauffoit quand la Reine adressa la parole au Comte de Dogent (Beautru): *et vous, qu'en pensez-vous, Beautru? à qui des deux donneriez-vous la pomme?...* Alors Beautru prenant l'air, le ton grave et sentencieux du Seigneur amateur de chevaux, répondit: *Madame, j'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que si, dans un jour d'affaire, j'étois.....* et il s'arrêta là, au moment que la Reine elle-même l'arrêtoit aussi en éclatant de rire, aussi bien que tout ce qui étoit là présent.

Le treize du courant, je fus à la quatrième représentation de *l'Orpheline leguée*, dont la première avoit été donnée, comme je l'ai dit, le mercredi six novembre. La salle étoit presque déserte; cette comédie avoit été, me dit-on, abandonnée dès la seconde représentation. Il n'y a eu des chambrées complettes qu'à la première et à la troisième, qui étoit le jour de S. Martin.

Je ne conçois pas encore la chûte de cette comédie, et j'ose avancer qu'elle sera quelque jour reprise. Il n'en est pas de la chûte des tragédies comme de celles des comédies; rarement une tragédie, tombée à sa première représentation, se relève par la suite; mais on voit assez fréquem-

ment des comédies ne point réussir d'abord, qui, par la suite, sont restées au théâtre. J'en vais citer des exemples, et je ne les citerai pas tous; je serois trop long.

La plupart des pièces que feu M. de Marivaux a données aux Français, n'ont eu, dans le commencement, aucun succès. *Le Legs, le Préjugé vaincu, la Surprise de l'Amour*, sont tombées tout à plat, et sont actuellement des pièces de répertoire. La Surprise de l'Amour avoit été cependant jouée par la célèbre Lecouvreur et par Quinault l'aîné, qui étoient les plus grands acteurs de comique que j'aye jamais vus. Sa sœur, Mademoiselle Quinault, qui ne lui cédoit en rien à cet égard, entreprit, après la mort de Mademoiselle Lecouvreur, de faire revivre cette comédie; elle y perdit aussi son talent, la pièce ne reprit point; cette chûte personnelle ne la rebuta point. Persuadée, comme elle l'étoit, du mérite réel de cette comédie, elle engagea Grandval et sa femme à la reprendre; elle leur montra la façon de la jouer, les répéta, et la fit réussir au point que tout Paris courut et court encore à ses représentations. Mademoiselle Dangeville a fait avoir le même succès au Legs, que Madame Préville depuis la retraite de la première, rend tout aussi brillant; Mademoiselle Gaussin et Mademoiselle Dangeville ont ressuscité de même le Préjugé Vaincu, que Mademoiselle Hus et une Mademoiselle Fanier ont remis au tombeau l'année passée.

Dufresny a vu presque toujours tomber ses

pièces de son vivant. *Le Double Veuvage* n'eut que dix représentations; *le Dédit*, sept; *la Réconciliation Normande*, douze. *Le Faux Sincère*, qui ne fut donné qu'après sa mort, eut peu de succès, mais il en mérite; il ne lui manque que des acteurs supérieurs pour être remis au théâtre. Les trois premières pièces de cet auteur, desquelles je viens de parler, sont tombées dans leurs temps, et elles font aujourd'hui les beaux jours de Paris. Il est bon de remarquer qu'il y a quarante ans, les drames qui réussissoient avoient des vingt-cinq, trente représentations; dix ou douze représentations étoient des chûtes.

Je remarquerai encore en passant, que je conjecture qu'une des principales causes du défaut de succès des comédies de Dufresny, a été leur trop grande finesse. Le parterre et les secondes loges d'alors ne les comprenoient pas; elles étoient au-dessus de leur portée. M. de Marivaux, qui a commencé quand M. Dufresny finissoit, et qui ressemble à ce dernier auteur, à quelques égards, l'a fait revivre en tombant lui-même. Il a habitué les spectateurs à la métaphysique du cœur, qui n'étoit point connue au théâtre; il a accoutumé le parterre à entendre, tout en la sifflant, celle de ses comédies qui est très-fine et très-déliée, et que l'on n'a pu d'abord supporter sur le Théâtre des français, mais qui fut très-accueillie sur celui des Italiens; et j'ai toujours cru que c'est M. de Marivaux qui a fait goûter Dufresny; il y a même dans le style de ces deux auteurs,

quelque sorte de ressemblance pour la délicatesse. M. de Marivaux est seulement plus recherché, et quelquefois plus précieux.

*L'Epoux par Supercherie*; *le Sage Etourdi* et *le Babillard*, ces trois comédies de Boissy ont été mal reçues de ce même public, qui leur fait actuellement tous les jours l'accueil le plus gracieux.

*Le Distrait*, comédie de M. Régnard, n'eut, dans sa nouveauté, que quatre représentations.

*L'Avocat Patelin* fut sifflé outrageusement à sa première. Cette pièce est cependant la plus excellente farce que nous ayons; on ne trouve même guère, dans les comédies d'un genre plus élevé, des situations plus véritablement théâtrales, des caractères plus vrais, et des traits de comique plus sublimes; ce qui le prouve, c'est que plusieurs de ces traits sont devenus proverbes. *Vous seriez capable de gouverner un royaume....* M. Guillaume répond : *tout comme un autre.* Ce mot est à mettre de pair avec les meilleurs du divin Molière; ce n'est pourtant que par un hazard que cette comédie est restée au théâtre. Feu M. Boindin, qui d'ordinaire ne pensoit pas comme le public, engagea les Comédiens, quelque temps après la chûte de cette pièce, à en donner une seconde représentation à la suite d'une tragédie, un jour que Madame Royale, mère du Régent, avoit fait retenir deux loges pour elle et pour sa cour. Cette bonne allemande trouva tout naturellement l'Avocat patelin une pièce très-plaisante; elle y rit de tout son cœur; le parterre de ce

jour l'applaudit, et depuis l'a toujours applaudie, et elle est restée au théâtre.

Pour que *l'Orpheline léguée* revînt aussi sur l'eau, il faudroit que Préville abandonnât le rôle qu'il y fait, à Bellecourt qui devoit le jouer. C'est une faute capitale dont M. Saurin convient aujourd'hui, d'avoir voulu forcer la nature, en donnant un rôle très-noble à un acteur qui ne l'est point, et qui n'est que froid quand il veut prendre ou le ton ou les airs du monde poli. Mon amitié pour M. Saurin ne m'aveugle pourtant pas au point de croire que Préville soit la cause unique de sa déroute. La Comtesse ne tient ni au sujet ni à la fable de la pièce ; ce personnage épisodique est tout-à-fait inutile et étranger à l'action. L'incident de l'amant, qui s'introduit dans la maison de la personne qu'il aime, sous le nom de maître de langue anglaise, a deux défauts : le premier, de n'être point neuf ; le second, de ne valoir rien en lui-même. Il est très-certain qu'on ne laisse jamais une jeune fille seule et tête à tête avec les maîtres qu'on lui donne pour l'instruire ; fussent-ils même très-âgés ; à plus forte raison lorsque le maître est jeune. Cela est sans vraisemblance et sans vérité, et par conséquent plus de peinture fidelle, plus d'illusion.

Je trouve aussi que le caractère de l'Anglomane est pris dans le petit. Il falloit lui donner plus d'esprit et de force ; j'aurois voulu que ses traits de singularité eussent tenu à des objets plus grands. En lui donnant des vues étendues et spi-

rituelles, on auroit intéressé pour lui, et c'eût été d'ailleurs une source de critique de nos mœurs et de nos usages, que l'on eût opposés à celles et à ceux des Français; bien entendu que l'on eût toujours conservé à ce personnage le ridicule d'un homme qui n'admire et n'aime rien que ce qui nous vient des étrangers. M. Saurin a trop croqué ce caractère et n'en a point tiré parti.

La suivante ne fait rien à l'intrigue; c'est un personnage purement prosatique, comme l'est Clénard dans Dupuis et Desronais; elle ne sert, comme lui, qu'à l'exposition du sujet. Ce personnage a un autre défaut encore plus essentiel, c'est celui d'être calqué sur les anciennes soubrettes des comédies, de n'avoir aucun caractère distinctif, d'avoir plus d'esprit que les maîtres, de ne parler que par épigrammes ou par sentences.

Et quand au style de cette pièce, il est, en général, très-vif et très-spirituel; mais il est le même dans tous les personnages; c'est le style de l'auteur partout. Et l'on sait que, dans les comédies, il faut qu'il y ait autant de sorte de styles qu'il y a de caractères marqués; Molière n'y faisoit faute. *Intererit multùm Davusne loquatur an heros.*

Malgré tous ces défauts, et d'autres dont je ne parle point, et dont on n'a que trop parlé; malgré la chûte décidée de cette pièce, elle tombe avec estime; et je reviens encore à dire que si Bellecourt jouoit le rôle de l'Anglomane, au lieu de Préville, on ne reconnoîtroit point cette comé-

die, et qu'elle resteroit au théâtre. L'Orpheline léguée a eu cinq représentations ; la dernière fois on la donna avec Dupuis et Desronais.

M. Saurin a été affecté de la déroute de sa comédie, plus vivement qu'il ne l'avoit jamais été des autres échecs de théâtres qu'il a essuyés. Il a écrit à ce sujet à M. Favart, l'Epître suivante, dans laquelle on voit l'empreinte de son chagrin.

A MONSIEUR FAVART.

Votre Urgèle est, mon cher Favart,
Un chef-d'œuvre d'esprit, de naturel et d'art;
Tout s'y trouve, délicatesse,
Mots joyeux, sentiment, naïveté, finesse;
L'on n'y sent aucune langueur;
Varié comme la nature,
Vous entraînez sans peine et l'esprit et le cœur:
Et c'est ce talent enchanteur
Qui de Vénus est la ceinture;
Vous la possédez, et de plus,
Le ciel, pour adoucir l'envie,
Voulut vous accorder les modestes vertus,
Et la simplicité, compagne du genie.

N'espérez pas pourtant, avec impunité,
Effacer vos rivaux et marquer vos ouvrages
Au sceau de l'immortalité.
Vos écrits auront beau forcer tous les suffrages,
Vous verrez la malignité
Du laurier par vous mérité,
Couronner votre ami, qu'on n'en voudra pas croire;
Et qui, riche assez de sa gloire,
Rougira vainement d'un éclat emprunté.

Qu'on vante en lui l'auteur d'une aimable férie,
Où la fine plaisanterie,
Les graces et la volupté
Règnent partout avec gaîté;

Qu'on dise qu'en bons mots fertile,
Son esprit enjoué, facile,
A l'aide d'un trait délicat,
Peut à la Cour, comme à la ville,
S'égayer aux dépens d'un fat;
Qu'on exalte sa Muse élégante et polie,
Qui sur la scène, avec succès,
A pris plus d'une fois le masque de Thalie;
Voilà ses véritables traits.
L'on en pourroit ajouter d'autres;
Il a bien des talens, mais vous avez les vôtres.
De ses dons à tous deux nature vous fit part;
Votre lot fut connoissance de l'art,
Couplets charmans, simplicité naïve,
Tendresse d'ame et sensibilité;
Les traits saillans, l'esprit fin, l'ame vive,
Gaîté piquante, et sel sans âpreté,
Furent le sien; d'où sans faute il arrive
Qu'à chacun de vous deux, dans tout ce qu'il écrit,
On doit voir le cachet et la touche annexée:
Voisenon n'eût pas fait la Chercheuse d'esprit,
Ni vous la Coquette fixée.

Ami, consolez-vous pourtant;
Si vous ne valiez pas autant,
L'on vous rendroit plus de justice.
Par des succès plus éclatans,
(S'il se peut), et toujours constans,
De tous vos envieux confondez la malice.
Le Ciel qui se plaît à former
Un ver pour produire la soie,
L'aigle pour fondre sur sa proie,
Les tourterelles pour s'aimer,
Fit naître l'homme de génie,
Pour écrire et passer sa vie
A travailler pour des ingrats.

Quant à moi que n'asservit pas
L'impérieux démon de la métromanie.

Brisé par la tempête, et tout mouillé des flots
Du théâtre orageux je quitte la carrière.
C'est désormais de la barrière
Que j'applaudirai mes rivaux.
Au desir d'un peu de fumée,
J'ai trop immolé mon repos.
O fol amour de gloire! ô vaine Renommée!
Tes cent bouches souvent sont l'organe des sots.

J'ai détourné Saurin de rendre publique cette Epître chagrine. Indépendamment des ridicules que l'on n'auroit pas manqué de lui donner à ce sujet, attendu que rien n'amuse davantage le public, que les jérémiades d'un auteur tombé; c'est que cette pièce, si elle eût paru dans le Mercure, ou dans quelqu'autre Journal, lui auroit fait, à coup sûr, un ennemi sourd et cruel de l'Abbé de Voisenon, qui ne l'est point à demi. Ce pauvre petit homme a formé, depuis longtemps, le projet infâme de s'attribuer tous les ouvrages de Favart; et il a si bien réussi auprès du grand monde, que l'on vous rit au nez, et que l'on passe pour un *apocò*, quand on veut leur soutenir que les Sultanes, Annette et Lubin, et Isabelle et Gertrude, sont de la composition de M. Favart; il est vrai qu'il n'y a pas un seul homme de lettres dans cette erreur grossière. Les comédies froides et très-fastidieuses de l'Abbé de Voisenon, sont recueillies en un volume, et se vendent chez la veuve Duchesne; les gens qui seront assez intrépides pour les lire, se convaincront, en bâillant ou même en s'endormant, que

ce ne peut pas être ce cher Abbé qui ait fait un seul des ouvrages de Favart. En tout cas, s'ils persistoient dans leurs opinions, ils seroient forcés du moins d'avouer qu'il y auroit dans l'Abbé de Voisenon, une générosité bien peu vraisemblable, qui seroit d'avoir fait, en travaillant pour lui, de très-mauvais ouvrages, et d'en avoir composé de bons en travaillant pour Favart.

Mais lorsque les gens du monde même voudront y faire la plus légère attention, il ne sera pas besoin qu'ils prennent une grande peine pour connoître la différence des styles et des manières de ces deux auteurs. Pour que Monsieur l'Abbé passât pour être l'auteur des pièces de son ami, il n'auroit pas fallu que le petit Abbé fît imprimer son petit volume. En lisant (si possible est), l'on s'aperçoit d'abord que la versification de l'Abbé est celle d'un homme du monde qui a de l'esprit; celle de son ami est, au contraire, d'un homme d'esprit qui n'a point de monde. Le mécanisme de l'artiste s'y fait d'ailleurs sentir.

Dans le premier, il n'y a ni action ni caractère dans ses comédies; dans le second, l'on trouve l'un et l'autre, témoin la Chercheuse d'Esprit, qui est un de ses premiers ouvrages. La Coquette fixée, qui est une des dernières de l'Abbé, et le seul que l'on ait pu passer aux Italiens, et qui eût été sifflé aux Français, manque absolument et par l'action et par le caractère.

# DÉCEMBRE, 1765.

Le lundi 2 décembre, je fus à la première représentation du *Philosophe sans le Savoir*, comédie en cinq actes et en prose de M. Sédaine.

Cette pièce ne ressemble à aucune de nos pièces de théâtre, ni pour le fond, ni pour la conduite, ni pour le dialogue. L'on ne peut lui trouver de pièce de comparaison, que dans celles de Goldoni auxquelles elle ressemble parfaitement; en observant cependant, à l'avantage de l'auteur français, que, dans l'auteur italien, les incidens de ses drames sont, en général, fabuleux et romanesques, et que ceux du Philosophe sans le Savoir sont naturels, et de la plus grande vérité. En même-temps il faut convenir que souvent c'est une nature trop commune que celle que M. Sédaine nous peint, mais au bout du compte, c'est la nature; et la nature, même la plus simple, a toujours le droit de nous plaire et de nous amuser, quelque commune qu'elle soit.

Un reproche plus grave, que l'on auroit à faire à M. Sédaine, et que je crains bien qui soit fondé, à moins qu'il ne le détruise par la suite, c'est que, à en juger par cette comédie-ci, l'on doit présumer qu'il est incapable de peindre la nature dans le grand, et de donner de la force à ses caractères. En effet on verra que dans cette comédie, lorsqu'il lui faut nécessairement prendre le ton

élevé, la voix lui manque, ou qu'il ne la prend pas dans des endroits où son sujet l'amenoit à la prendre d'une façon ferme, noble, passionnée, et avec des sentimens pathétiques et naturels, avec dignité. Je m'explique : dans la scène entre le père et le fils, lorsque ce dernier est prêt de s'aller battre, je ne trouve point, dans ces deux personnages, l'expression vive et haute, les sentimens passionnés, nobles et élevés que cette situation présente d'elle-même. La force dans ces deux caractères, et la dignité dans le dialogue, ne s'y rencontrent point ; l'haleine manque au poète ; il n'a pas, pour traiter les passions, la grande manière que je lui desirerois. Je sais qu'il rejette les défauts de cette scène sur les retranchemens et changemens que la police l'a obligé de faire, mais cette excuse-là ne peut être valable, parce que la police ne l'a pu tout au plus forcer qu'à des corrections qui ont rendu le caractère du père inconséquent, et le fond de la scène contraire au sujet ; mais la police ne l'a pas empêché, s'il avoit eu de la chaleur et de l'élévation dans les sentimens, d'en jeter dans cette scène, quoique contraint de la traiter à contre-sens.

Une seconde preuve que M. Sédaine ne sait point former de grands caractères, ni traiter les passions un peu élevées, c'est qu'il n'a pas saisi ni senti les endroits où son sujet lui en présentoit les occasions. Le caractère de M. Desparville est pris dans le petit ; il en fait un père qui ne se soucie nullement de son fils..... *Mon père !.... Eh*

*bien, mon père! — et va te promener!* ..... dit ce Monsieur Desparville. Au lieu de cela il falloit donner à ce vieux militaire le caractère d'un de ces guerriers intrépides et heureux, de ces hommes qui n'ont jamais été blessés, et qui ne croyent pas qu'on puisse l'être (*). Ce M. Desparville, ainsi présenté, eût mis le comble à la crainte et à la tendresse paternelle de M. Vanderk, et lui eût donné l'occasion de déployer et de s'ouvrir sur tous ses sentimens à M. Desparville, au lieu de se trouver mal; il eût prolongé cette scène qui n'est qne croquée et point traitée.

J'en reviens donc à dire que j'appréhende fort que cet auteur ne soit jamais un peintre en grand; je le regarde comme le *Greutze* du dramatique. Sa comédie n'est qu'une succession de tableaux dans le petit, mais de la plus grande vérité; et ce mérite-là n'est pas un si petit mérite.

Le dialogue de cette comédie, qui, comme je l'ai déjà dit, a son coin de singularité, ressemble aussi un peu à la manière de dialoguer de Goldoni; il est court, vif et précis; plein de réticences, et peint mieux les petits objets que les

(*) En disant à M. le Duc d'Orléans mon idée sur ce caractère de M. Desparville, il l'approuva, et me confirma dans mon sentiment par le récit d'un fait qu'il me conta; qui est qu'à la première blessure que reçut M. de Broglie, feu son père, le Maréchal de Broglie dit à son fils, en lui voyant le bras cassé: *Tu ne seras jamais qu'un sot, te voilà déjà blessé, moi je n'ai jamais reçu une égratignure.*

grands. Dans les endroits de chaleur et de passion, cette sorte de dialogue laisse tout à desirer. Le premier acte de cette comédie fut assez mal accueilli à la première représentation; le second et le troisième acte furent très-bien reçus ainsi que le quatrième; au cinquième il y eut deux ou trois bagatelles huées avec assez de dureté. Et le public de ce jour-là se retira fort incertain s'il devoit recevoir ou rejeter cette pièce; il a balancé encore pendant deux ou trois représentations; enfin le monde y est revenu avec plus d'affluence à la quatrième. On a demandé l'auteur à la deuxième, troisième et quatrième; et M. Sédaine n'a point voulu paroître, ce dont je lui sais très-bon gré.

La police eut bien de la peine à permettre la représentation de cette comédie. M. de Sartine, qui a craint la grande main du Parlement, en fit faire une répétion en habits avant qu'elle fût jouée, devant Messieurs les gens du Roi; et il n'a donné la permission de la représenter, qu'avec des adoucissemens, retranchemens et changemens qui l'ont gâtée et dénaturée. M. Sédaine m'a dit que nous l'aurions à l'impression, telle qu'il l'avoit d'abord faite; on lui a accordé la permission tacite pour cet effet.

Bien des gens sensés ont trouvé, comme moi, que cette rigueur de la police étoit une pédanterie. Le théâtre ne fait point loi pour la morale et pour la religion; ce n'est point au théâtre que l'on vient prendre des principes; il n'en est point

l'école. C'est dans les colléges, en Sorbonne et dans les chaires qu'il faut s'élever contre le duel; mais c'est faire trop d'honneur à des bagatelles, comme les poëmes dramatiques, que d'imaginer qu'ils influent à un certain point sur les mœurs d'une nation. D'ailleurs on joue tous les jours le *Cid;* le père y ordonne le duel à son fils; y a-t-il rien de plus fort que *meurs ou tue?*

Le lundi 16 du courant, eut lieu la septième représentation du *Philosophe sans le Savoir*, qui est suspendu jusqu'à la rentrée des spectacles, qui sont fermés d'aujourd'hui mardi 17, à cause de l'agonie de M. le Dauphin et de la descente de la châsse de Sainte-Geneviève, où l'Archevêque a été ce matin chanter une grande Messe avec tout son Clergé, et demander à Dieu qu'il nous renvoye ce Prince à la vie. On le regarde à Paris comme mort, et il est généralement regretté; j'en vais beaucoup parler dans l'instant.

Le dimanche 15, les Comédiens français donnèrent la première représentation de *la Bergère des Alpes*, comédie en un acte et en vers, présentée par M. le Marquis de Daubigny, qui n'en est pas l'auteur; on en a accusé un M. Desfontaines. Ce coupable a, dit-on, le mérite de la versification, et voilà tout; car du reste Saurin m'a assuré que ce n'étoit point une pièce. Il n'y a ni nœud, ni dénouement, ni caractères, ni situations, ni intelligence du théâtre. L'auteur a suivi servilement le conte de Marmontel, d'où il a tiré son sujet, et

où il a pris tous les détails ; cette rapsodie a pourtant eu une plate apparence de succès.

On attend à tous les quarts-d'heure la nouvelle de la mort de M. le Dauphin. Ce Prince n'a été connu et aimé que depuis sa maladie ; il est regretté de la nation par tout ce que l'on en apprend tous les jours. La façon courageuse et héroïque avec laquelle il meurt, a d'abord commencé à ramener les esprits qui étoient le plus prévenus contre lui. Dans tous les actes religieux qu'il a faits, il s'est montré très-éloigné de la cagoterie et du fanatisme ; il ne s'est point laissé affliger par les Prêtres, les Moines et la superstition ; il a paru prendre la religion dans le grand. On voit par-là qu'il avoit du caractère, et qu'il l'avoit assez ferme et assez fort pour pouvoir vaincre les impressions contraires que, dans son éducation, les Lavauguyon et les autres *pleutres* qui en étoient chargés, s'étoient efforcé de lui donner. Après avoir rempli les devoirs de chrétien, avec la raison et le sang-froid d'un galant-homme qui croit, il a donné à son père les marques de la plus grande sensibilité. Il a tâché de le consoler en lui disant que l'Etat ne perdroit rien à sa mort ; que le Roi, dont la santé est très-bonne, devant vivre âge d'homme, M. le Duc de Berry se trouveroit, à la mort du Roi, en état de gouverner, et qu'il perdroit à la sienne moins qu'à celle d'un bon grenadier de son royaume. Il a donné à Madame la Dauphine et à Ma-

dame Adelaïde, les témoignages de la tendresse la plus touchante, lorsque, peu de jours après avoir été alité, il coupa lui-même deux boucles de ses cheveux qu'il leur présenta, en les priant de les garder, et en leur disant : *Hélas ! voilà tout ce dont je puis disposer.*

Je sais, en effet, que ce Prince économe n'a jamais demandé aux Contrôleurs-généraux un écu au-delà de ce qui lui étoit assigné. Et la somme destinée à ses plaisirs n'étoit point exhorbitante, c'étoit 5000 livres par mois, sur lesquelles il y en avoit 4000 de distribués, par ses ordres, à différentes personnes. M. le Duc de Nivernois m'a dit que dans le temps que M. Bertin étoit Contrôleur-général, il envoya chercher ce Ministre, pour lui recommander de payer des à-comptes sur les gages aux bas-officiers de son père, qui mouroient de faim, et qu'il lui dit : *Eh, Monsieur ! prenez l'argent qui m'est destiné !* Il ne laisse que 80,000 livres de dettes, qu'il a prié le Roi de faire acquitter. Quel trésor c'eût été, pour la France, que le gouvernement de ce Prince économe ! d'autant que son économie étoit vraie ; qu'elle n'avoit point sa source dans le sentiment méprisable d'un cœur avare ; au contraire, M. le Dauphin étoit de la plus grande noblesse, et de la générosité la moins équivoque. Le fait que je vais rapporter en sera la preuve complette.

Le printemps dernier il gagna, à Marly, au lansquenet, 400,000 livres ; il étoit déjà malade ; il veilla jusqu'à trois heures du matin pour tâcher

de racquitter ceux qui perdoient. Pâle et défiguré par la fatigue du jeu, et la foiblesse de sa santé, il ne quitta que lorsque, malgré lui, il eut ruiné tous les joueurs, et que l'argent leur manqua. Il ne cessa de marquer le désespoir le plus sincère d'avoir tout gagné; et enfin, il ne sortit point du salon qu'il n'eût distribué tout l'argent que le hasard du jeu l'avoit forcé de prendre. Un homme de la cour lui en demanda pour un pauvre Officier en garnison, et qui avoit femme et enfans; il ne vouloit que vingt-cinq louis, il en reçut une poignée qui se trouva monter à soixante-trois.

M. le Dauphin avoit une très-belle mémoire, et étoit très-instruit; peut-être même pourroit-on dire savant. Un homme de lettres m'a dit que, se trouvant l'année passée chez de Bure, libraire, on vint demander des livres pour ce Prince, et qu'il vit que ceux que l'on lui donnoit, étoient tous des auteurs originaux, et qui sont à la portée de peu de gens; notamment les *Capitulaires de Charlemagne*. Il avoit l'esprit très-agréable; j'ai ouï dire à M. le Duc d'Orléans, que si M. le Dauphin n'avoit point été retenu par des principes de religion et par la raison, il eût été le plus grand railleur et le meilleur persiffleur de son royaume. M. de Pompignan, lui venant un jour faire sa cour sans nécessité, avec cet air important qui ne le quitte point, il dit, lorsque ce fat s'en alla :

Et l'ami Pompignan croit être quelque chose !

Depuis que M. le Dauphin a été convaincu que sa maladie étoit mortelle, il ne s'est occupé que des services qu'il pouvoit rendre à ceux qu'il aimoit. Il a fait donner à un page qu'il affectionnoit, une compagnie; et, comme M. de Choiseuil l'avoit remis plusieurs fois, il l'a fait revenir, et lui a dit : *Monsieur, je desire que ce jeune homme soit placé pendant que je vis; on l'oublieroit bien vîte quand je serois mort.*

Comme, depuis qu'il est au lit, il n'a dit que des choses obligeantes à tous ceux qui l'environnoient, et même à ses plus bas domestiques, M. le Maréchal de Richelieu le louant de ce courage de héros, avec lequel il s'oublioit lui même, pour ne songer qu'aux autres, ce vertueux Prince lui répondit : *Eh! Monsieur le Maréchal, ne dois-je pas exprimer ma plus vive reconnoissance à tous ceux qui s'intéressent à moi, et mériter le regret qu'ils ont de me perdre!*

M. le Duc de Nivernois m'a encore assuré que, lors de la grande maladie du Roi à Metz, quand on lui apporta la fausse nouvelle que son père venoit de rendre les derniers soupirs, il s'écria : *Ah! pauvre peuple, te voilà donc réduit à être gouverné par un enfant de quatorze ans!* Un pareil mot, à un pareil âge, est d'un homme de génie.

Sa dévotion, que l'on croyoit, à tort, outrée et superstitieuse, et son prétendu attachement pour les Jésuites, lui avoient aliéné une partie de la nation; quant à ces derniers, quelqu'un qui se croit bien instruit, m'a dit que, dans le conseil

tenu pour savoir ce que l'on feroit sur l'entreprise des Parlemens, qui les chassoient du royaume, il avoit dit : *Il n'est pas nécessaire au royaume qu'il y reste des Jésuites, mais il est très-nécessaire qu'il n'y ait qu'une autorité.* Cela est vu en grand Prince, mais a-t-il tenu ce propos, que je tiens d'un des plus fanatiques partisans des Jésuites ?

Je n'étends pas ma foi non plus jusqu'à croire encore ce que je vais conter de lui. On prétend que le moment d'après qu'il eut reçu le Viatique, et que tous les Prêtres furent sortis, il se mit à sourire. Un de ses domestiques familiers lui dit : *Vous souriez, Monsieur ! viendrois-je de faire quelque chose de ridicule? — Non*, répondit-il, *mais c'est que cette cérémonie-ci me fait ressouvenir d'une histoire que l'on ma contée anciennement. Madame la Duchesse de ...... étant prête de recevoir ses sacremens, sa femme-de-chambre les précéda, et vint les lui annoncer en ces termes : Madame la Duchesse, le bon Dieu est-là; permettez-vous qu'on le fasse entrer ? il souhaiteroit avoir l'honneur de vous administrer.* Ce conte-là a été mis dans la bouche de M. le Dauphin, par quelque joli cœur de l'Encyclopédie; celui dont je le tiens, est effectivement de cette clique. J'entendois dire encore ces jours-ci, à un subalterne de cette cabale, à un des perroquets de l'Encyclopédie, que lorsque l'on sait que l'univers a les yeux ouverts sur nous, il n'est pas étonnant que l'on puisse faire des efforts, et se composer, pour bien mourir, et que l'on ait la force de tout donner

à la représentation. Quand on souffre cruellement, et que l'on se meurt, est-il vraisemblable seulement, qu'on ait l'idée de s'arranger pour jouer un rôle et faire le comédien ? que diable, on meurt comme on peut ! M. le Dauphin est mort le vendredi 20 du courant ; ce cruel spectacle a été le dernier qui ait terminé ceux que le Maréchal de Richelieu a donnés à Fontainebleau, contre toute raison et décence. M. le Duc de Fronsac, son fils, doit tenir la tête du Dauphin, lorsqu'on l'ouvrira, et recevoir son cœur.

J'ai oublié de mettre, après l'examen de la comédie de M. Sédaine, un fait qui me regarde personnellement ; c'est que le dénouement de ma comédie du Véritable et du Faux Amour, a des traits de ressemblance si frappante, avec celui du Philosophe sans le Savoir, que je suis absolument obligé d'en chercher un autre. Cette ressemblance est d'autant plus singulière, que j'avois trouvé mon dénouement dans une histoire rapportée par Girard, au troisième volume de la Vie qu'il a faite du Duc d'Epernon. Je me suis déjà rencontré avec M. Sédaine, dans mon sujet du Roi et du Meûnier, dont j'ai fait Henri IV ; comme je finis bientôt ma carrière, j'espère que nous ne nous rencontrerons plus que dans le Paradis.

# JANVIER, 1766.

Le dimanche 12 de janvier, les spectacles ont repris; ainsi la vacance a été de vingt-six jours. A la mort de M. le Dauphin, fils de Louis XIV, ils furent interrompus vingt-huit jours. Je ne sais pourquoi on n'a pas attendu jusqu'au jeudi; il eût été plus convenable et plus décent que l'on ne vît point au spectacle les pleureuses, que l'on quitte mercredi en se couchant.

L'Opéra donne, à sa rentrée, le *Thésée* de M. Lully. Ils ont fait beaucoup de dépenses, et il est bien remis; il y en a déjà eu précédemment quelques représentations.

Les Français reprennent *le Philosophe sans le savoir*, dont ils donneront demain la huitième représentation.

J'ai vu *la Bergère des Alpes;* ce petit drame n'a pas forme humaine. C'est le conte de Marmontel, mis en pièces, à ce qu'a dit l'Abbé de Voisenon. Je n'ai de mes jours, rien entendu au théâtre d'aussi ennuyeux.

# FÉVRIER, 1766.

DANS les premiers jours du mois de février, et le samedi, dernier janvier, Dupuis et Desronais a été remis à la suite du Philosophe, et a été donné trois fois en douze jours, avec un concours de monde prodigieux. Plus on la voit, plus elle gagne; plus elle est jouée, mieux elle est jouée; voilà mes desirs satisfaits. Cette pièce est celle de leur répertoire sur laquelle les Comédiens comptent le plus.

Au reste, le *Philosophe* a eu vingt-huit représentations. Elles eussent fini le mercredi des cendres, que l'on devoit donner *Barnevelt*, tragédie de M. Lemière; mais cette pièce a été arrêtée d'abord par la police, parce que, disoit-on, l'Ambassadeur de Hollande y avoit trouvé des choses qui attaquoient le gouvernement actuel des Etats-Généraux. L'Ambassadeur s'est défendu de cette imputation, et a dit publiquement que ce n'étoit point lui qui s'opposoit à la représentation; sur cette déclaration, la pièce a été rendue aux Comédiens, mais quelques jours après, la police la leur a encore retirée par les vraies raisons suivantes. La première, que Barnevelt est jugé par des Commissaires du Prince d'Orange dans ce poëme, et que l'on en eût fait des applications odieuses à la Commission actuelle, qui est encore en Bretagne; la seconde, qu'il y a plusieurs morceaux sur la

tolérance, qui tiennent au fond même du sujet, et qu'il n'est pas possible de retrancher.

Voilà comme, dans un état monarchique, où les Ministres et Sous-Ministres sont autant de despotes et de tyrans, le progrès des arts doit nécessairement être arrêté par des considérations politiques assez mal fondées, et plus souvent par de particulières. C'est ainsi que nous n'aurons bientôt plus, en France, ni tragédie ni comédie, et que notre théâtre s'en ira au diable.

Je viens d'entendre dire que si cette tragédie n'a pas été jouée, c'est la faute de l'auteur. On assure qu'après que la pièce a été rendue aux Comédiens pour la représenter, M. Lemière y avoit ajouté une soixantaine de nouveaux vers, qui faisoient allusion à l'affaire de Bretagne, et un autre morceau sur la tolérance des religions. Je ne puis croire un fait si peu vraissemblable; cela me paroît trop gauche, et de la part de l'auteur et de celle des Comédiens. Je crois plutôt que c'est un motif inventé à plaisir, et publié par la police pour couvrir la raison véritable qu'ils ont eue de refuser la permission de jouer la pièce; raison qu'ils ne veulent pas avouer.

Le samedi 15 février, s'est ouvert, chez la veuve Duchesne et chez Gueffier, la vente de *la Partie de Chasse de Henri IV*. Je ne sais pas si elle continuera avec cette fureur, mais les trois premiers jours le feu y a été et y est encore; le colporteur qui a fourni une Dame de ma connois-

sance, lui a dit, le second jour qu'elle se débitoit, que depuis trente ans qu'il faisoit le métier, il n'avoit jamais vu autant de personnes acheter une pièce de théâtre; que l'on n'avoit pas même demandé avec autant de vivacité et d'empressement, le *Siége de Calais* et *le Philosophe*, qui sont, dit-il, les deux pièces de théâtre qui avoient eu le succès le plus prodigieux; si cela se soutient, mon édition, que j'ai fait tirer à deux mille, sera épuisée en un mois ou six semaines. Cette réussite pécuniaire me touche beaucoup moins que le cri général d'approbation que le public élève en faveur de mon ouvrage; je ne puis douter que mon succès ne soit plein, entier et universel; je sens, en même-temps, combien je dois au nom d'Henri IV, qui est plus que jamais l'idole de la nation. Ma réussite tient infiniment au bonheur de mon sujet; aussi, pour le mérite intrinsèque de cette comédie, n'en fais-je aucune comparaison avec celui de Dupuis et Desronais. J'estime encore infiniment davantage la Vérité dans le Vin et le Galant escroc; ces trois pièces ont un caractère d'originalité infiniment supérieur à la comédie d'Henri IV. Ce sont des caractères qu'il m'a fallu apercevoir et approfondir moi-même pour pouvoir les rendre; au lieu que je n'ai eu, pour ainsi dire, qu'à copier l'histoire pour traiter ceux de Henri IV, de Sully, de Bellegarde, etc., quand j'ai voulu peindre ces grands hommes, auxquels je n'ai rien donné de moi-même, qu'un plus grand fond de tendresse, d'amitié et de sentiment; j'en-

tends ceci d'Henri IV et de Sully, car en relisant les mémoires de ce dernier, l'on verra que j'ai donné plus de sensibilité à mes deux héros, qu'ils n'en ont jamais eu; surtout Sully, qui n'étoit rien moins que tendre.

Quoi qu'il en soit, jamais succès de pièce de théâtre n'a été plus rapide, et je suis obligé de faire une seconde édition, à laquelle on se met aujourd'hui mardi 19 février, c'est-à-dire, cinq jours après l'ouverture de la première.

Le 23 février est mort, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le Roi Stanislas, de la suite de brûlures qui ont mal suppuré. Sa robe de chambre s'étoit enflammée en s'approchant trop du feu; et si l'on n'eût accouru sur-le-champ à son secours, il eût été étouffé dans cet instant par les flammes; mais les secours n'ont pu lui prolonger la vie que de quelques semaines. La Lorraine le regrettera longtemps, et il figurera avec éloge parmi les Rois.

## MARS, 1766.

Le lundi 3 du courant, je fus à la première représentation de *Gustave Vasa*, tragédie de M. de Laharpe. L'on n'a point d'idée d'un plus mauvais plan de pièce, et de caractères plus mal pris et plus défigurés. Ce jeune homme, qui fait assez bien le vers, ne fera jamais de drames; il n'a point la moindre invention; c'est une sécheresse d'imagination qui n'a point d'exemple parmi les plus médiocres même qui se mêlent de barbouiller du papier pour le théâtre. Il est étonnant que, manquant si radicalement du talent ou du génie qui fait créer, l'on entreprenne de courir cette carrière; il faut avoir un amour propre bien outré et bien extravagant. Aussi dit-on que celui de M. Laharpe n'est pas vraisemblable; il est d'une présomption qui a révolté contre lui presque tous les gens de lettres; je n'ai encore vu personne aussi haï de ses confrères. Son imagination stérile et son mauvais goût encore davantage, l'ont réduit, pour trouver quelques situations dans sa tragédie, à aller voler un pauvre; voici ce que j'entends par-là. Il y a un an environ qu'un certain sot nous a traduit la plus sotte tragédie anglaise qui se soit faite dans ce pays-là, et c'est tout dire; c'est donc dans un Gustave anglais, que M. de Laharpe a été prendre une situation froide et commune, dont il a fait le principal ressort de sa comédie. Cette situation l'écartoit de

son sujet, bien loin de lui fournir quelque fond pour le traiter. Il faut être punais sur l'art dramatique, pour n'avoir pas senti cela d'abord; et c'est d'ailleurs n'avoir aucune espèce d'imagination et d'invention, que de ne rien créer de soi-même dans le cours de cinq grands actes de tragédie. Au reste, M. de Laharpe a été bien puni, car je n'ai guère vu de pièce sifflée avec plus d'ignominie, et qui méritât mieux de l'être.

Ce jeune homme, qui ne manque cependant point de mérite, est fort à plaindre, et par son caractère et par la misère où il est. C'est, dit-on, un esprit dur et inflexible, et d'un orgueil sans bornes; il n'a pas l'adresse de le cacher, parce qu'il est du sentiment des nouveaux philosophes, qui prétendent établir, comme un principe certain, qu'un grand orgueil accompagne nécessairement un grand talent ou le génie; mais tous ces chers Messieurs ne croient pas qu'ils commencent par avoir et montrer beaucoup d'orgueil, et qu'ils ne l'accompagnent que de très-peu de talent, et qu'aucun d'eux n'a du génie. Beaucoup de ceux qui en ont eu un supérieur, ont d'ailleurs été très-simples et très-modestes; témoins La Fontaine, M. de Fénélon, Molière, et tant d'autres que l'on pourroit citer.

Ce caractère intraitable, qui suffiroit lui seul pour lui faire passer une vie désagréable, est un malheur sans bornes dans un homme qui n'a pas de quoi vivre, et qui, pour sa fortune, a sans cesse besoin des autres. Il lui attire une foule

d'ennemis; et, en général, l'énorme présomption de ce pauvre diable a révolté ceux qui le connoissent et ceux qui ne le connoissent point. J'ai pourtant ouï dire à quelqu'un qui en avoit quelque pitié, que l'on noircissoit de calomnies ce malheureux, qui au fond n'étoit point méchant comme on l'avoit publié; qu'à la dureté même de son caractère, tenoient des qualités estimables, de la fermeté et de la noblesse d'ame. Il en donnoit pour preuve le motif qui l'a décidé à se marier; en voici l'histoire, dont l'héroïne paroîtra encore plus ferme, plus forte et plus noble que le héros.

M. de Laharpe étoit peut-être amoureux, mais il est plus sûr qu'il étoit aimé de la fille d'une limonadière du faubourg Saint-Germain, puisqu'elle se trouva un beau jour forcée de faire à sa chère mère, la pénible confidence de l'état où l'avoit réduite son cher amant. Sa mère irritée, lui demande d'abord quel motif avoit pu lui faire illusion, et la porter à une action aussi honteuse?..... *C'est que je l'aime*, lui répond-t-elle, avec une candeur pleine de simplicité. — *Apparemment, Mademoiselle, que pour vous amener à ses fins, Monsieur Laharpe vous aura promis de vous épouser? — Il ne me l'a point promis. — Vous l'y engagerez sans doute, par tous les moyens imaginables? — Non, ma mère, je suis résolue de ne l'y point engager. Si la proposition vient de lui, je l'accepterai, et ce mariage fera mon bonheur souverain. Si mes sollicitations et mes prières étoient*

*les seules causes qui l'y déterminassent, je vois clairement que je serois, par la suite, la femme la plus malheureuse qui existât; ainsi je suis décidée et très-décidée à ne lui en jamais parler la première?* — *Et si ce petit Monsieur ne vous prévient point à cet égard, quel parti pouvez-vous prendre?* — *Celui d'accoucher et de me retirer, pour le reste de mes jours, dans un couvent.....* Tout ce que put ajouter sa mère ne put la tirer de sa résolution, dans laquelle elle resta constamment inébranlable. C'est M. de Laharpe, qui l'a pressée lui-même, de la réparation qu'il lui devoit, quoiqu'il ne la lui eût point promise; et quoique ce soit justice, l'on mérite toujours de grandes louanges quand on la rend aux autres, contre ses propres intérêts. La fille n'a point de biens: M. de Laharpe n'a rien que son talent; et ils sont l'un et l'autre plus à plaindre qu'à blâmer de la folie que l'amour et l'honneur leur ont fait faire à tous deux (*).

(*) Les époux vécurent dans une si bonne intelligence, que l'épouse crut devoir se jeter dans un puits, à Saint-Germain-en-Laye Voyez la *Correspondance turque*, deuxième édition; *Paris, Colnet,* 1801, *in-8.°.* (*Note des Éditeurs.*)

## AVRIL, 1766.

A la rentrée des spectacles, après Pâques, on s'étoit flatté que Mademoiselle Clairon remonteroit sur le théâtre. Pendant la vacance, elle s'étoit présentée à l'assemblée des Comédiens, les avoit assurés, avec dignité, de son attachement pour la compagnie, et leur avoit dit « qu'elle » vouloit leur en donner des preuves réelles, en » ne rentrant qu'à des conditions avantageuses » pour eux; et qu'elle vouloit que sa rentrée fit » époque pour la comédie ». Comme cette Demoiselle a passablement d'intrigue, elle étoit venue à bout de fléchir le Maréchal de Richelieu, et avoit engagé le Duc de Duras à présenter au Roi un Mémoire des prétentions de Messieurs les Comédiens. Le Roi, ayant rejeté le Mémoire, et ayant dit que puisqu'ils y avançoient qu'ils ne demandoient rien dont ils ne jouissent du temps de Louis XIII, ils n'avoient pas besoin de nouveaux titres; et que si l'on attaquoit leurs anciens priviléges, ils n'avoient qu'à les défendre, et qu'ils y seroient maintenus; qu'il ne vouloit plus, d'ailleurs, qu'on l'étourdît de cette grande affaire-là. Sur cette décision, la Demoiselle parut très-indécise. Ses amis disent qu'elle s'étoit pourtant décidée sur-le-champ à quitter la scène, mais que, par politique, elle n'avoit pas voulu le déclarer d'abord; qu'elle avoit craint de donner la

refus du Roi pour le motif de sa retraite. Les Comédiens, ses camarades, ont donné un autre motif, moins noble, à sa prétendue décision ; ils ont dit que, par amitié pour eux, elle avoit fait répandre dans le public, qu'elle rentreroit afin de ne leur point faire tort, et de ne point empêcher le renouvellement des baux des petites loges, qui se fait, tous les ans, au temps de Pâques.

Quoi qu'il en soit, cette grande comédienne a fait sagement de se retirer. Elle a quarante-six à quarante-sept ans ; sa carrière histrionique ne pouvoit pas être encore fort longue. Elle auroit pu être semée de très-grands désagrémens, qu'elle s'étoit elle-même préparés par son amour propre démesuré et extravagant. Dans ce moment-ci même, il eût été fort incertain si elle eût été accueillie par le public qu'elle avoit révolté, en le tenant aussi longtemps en suspens sur sa rentrée, et en traitant cela avec l'importance que l'on mettroit à une affaire d'état. Il est sûr, du moins, qu'elle a dit qu'on lui avoit écrit un grand nombre de lettres anonymes, dans lesquelles on la menaçoit de la maltraiter, si elle ne faisoit pas au public les satisfactions les plus humiliantes des impertinences qu'elle lui avoit faites. Ce sont donc des lettres anonymes qu'elle donne aujourd'hui pour la cause de son abdication de la couronne de Melpomème ; il est pourtant plus que probable, que cette superbe Reine n'est descendue de son trône que par excès d'amour propre. Elle prétendoit (comme elle l'a dit) faire une époque

à la comédie; elle demandoit qu'on levât l'excommunication dont l'Eglise s'est toujours aidée contre ces Messieurs; qu'ils fussent déclarés expressément citoyens et égaux aux autres citoyens; qu'une ancienne ordonnance de nos Rois, qui permet aux pères de famille de déshériter leurs enfans, pour cause d'histrionage, fût abolie. Elle vouloit que sa troupe eût le titre fastueux d'académie dramatique, etc.

La levée de l'excommunication, à laquelle on disoit cependant qu'elle ne tenoit point absolument, étoit en effet impossible. En supposant même que ces excommuniés eussent obtenu du pape le bref qu'on assure qu'ils sollicitoient pour ne l'être plus, le clergé de France n'eût point point adhéré au bref du Saint Père, et le Parlement ne se seroit jamais prêté à l'enregistrement de ce bref, qui n'auroit pas eu ici d'exécution. Les libertés de l'Eglise gallicane ne reconnoissent point, comme on sait, la Cour de Rome, en fait de discipline. Jamais le Parlement n'eût voulu non plus, abroger l'ancienne ordonnance sur l'exhérédation des enfans de famille qui embrassent le métier de comédiens.

Quant à être déclarés citoyens, quel pouvoit être l'objet de cette prétention? Ils le sont, mais, comme il est juste, dans un ordre inférieur aux autres, et, quoi qu'ait avancé l'avocat, dans le mémoire fait contre Dubois, il est faux qu'un comédien ne puisse être mis en jugement, et que le serment ne puisse lui être déféré comme à un

autre citoyen; les comédiens en ont même, à d'autres égards, tous les droits, au point qu'ils conservent ceux de nobles et de gentilshommes, quand ils les ont reçus de leur naissance. Ils ont un arrêt contradictoire rendu en faveur de Soulas, un de leurs camarades, qui vivoit du temps de Louis XIV, et qui fut attaqué par ceux qui faisoient la recherche de la noblesse. Soulas fut maintenu dans tous les priviléges de la noblesse, par un arrêt qui est rapporté dans l'histoire du théâtre français.

Mais, quand ils auroient obtenu des lettres patentes du Roi, pour être au niveau des autres citoyens; quand ces lettres auroient été enregistrées au Parlement: et le Roi et le Parlement auroient-ils par là détruit l'opinion publique? en seroient-ils restés moins infâmes dans l'idée de toute notre nation? En supposant même que ce soit un préjugé, son extinction peut-elle être opérée par des lettres patentes et par l'arrêt qui les enregistre?

J'ai encore quelques petites observations à faire sur ce titre ambitieux d'*Académie dramatique*, que ces histrions vouloient s'arroger. Il n'est pas commun que les comédiens soient en même temps auteurs, et il seroit nécessaire qu'ils le fussent tous pour prendre ce titre d'Académie dramatique; les perroquets, sous le prétexte qu'ils parlent, et qu'ils rendent les idées des hommes, en les estropiant, ont-ils jamais pu porter leurs prétentions jusqu'à être déclarés hommes, et à nous

vouloir faire croire qu'ils pensent ? La plus grande partie des comédiens est dans le cas de ces petits oiseaux charmans, et plus souvent encore dans la classe des singes, par leur imitation, leur libertinage et leur malfaisance. Si d'ailleurs l'on avoit eu la bonté cruelle de leur accorder cette dernière demande, c'eût été leur accorder un ridicule : jusqu'ici on ne leur en a connu aucun ; quelle fureur avoient-ils d'avoir celui-là, qui eût été l'unique qu'on pût leur reprocher avec quelque justice ? Molière étoit d'aussi bonne maison que messieurs les comédiens d'à présent ; il a passé, de son temps, et il passe encore aujourd'hui pour un auteur dramatique assez passable, du moins chez les gens de bon esprit, parmi nous, et chez les Etrangers ; et ce comédien auteur n'a pas eu assez de génie, ni assez d'élévation dans l'ame, pour concevoir le vaste projet de faire donner à sa troupe le nom superbe d'Académie dramatique, lui qui avoit tant de crédit auprès de Louis XIV, qui pouvoit tout ; quel benêt !

Je ne parle point ici de l'atteinte que pouvoit donner aux mœurs le consentement du Roi pour ennoblir la profession de comédien, autant du moins que le peut l'autorité d'un roi contre l'opinion générale. Il n'est pas nécessaire d'employer de nouveaux véhicules pour achever de corrompre entièrement nos mœurs : cela va assez bien, sans d'autres secours.

On a donné mardi, 15 du courant, la première

représentation d'*Aline, Reine de Golconde,* ballet héroïque en trois actes de M. Sédaine, musique de Montsigny. Ce poëme, pris d'un petit conte fait, il y a quelques années, par l'Abbé de Boufflers, aujourd'hui Chevalier de Malte, faisoit espérer au public que M. Sédaine auroit saisi la gaîté et la gentillesse de son original; mais il n'a fait qu'une pastorale triste et triviale de ce conte singulier et gaillard. M. Sédaine avoit déjà prouvé, par les ariettes répandues dans tous ses opéra-comiques, qu'il ne savoit pas faire de vers, et qu'il ne savoit pas sa langue; mais comme tous les remplissages de ses pièces étoient en prose, le gros du public ne s'étoit pas aperçu du degré d'imperfection de sa versification, et à quel point merveilleux il pousse l'ignorance du français. Quoique je m'en doutasse beaucoup, j'avoue pourtant que j'en ai été surpris à la lecture de son opéra. Je desirerois que l'on pût me citer, depuis cent ans, un auteur qui ait eu le front de présenter sur un de nos théâtres, même sur ceux des opéra-comiques, depuis leur création, une seule pièce aussi mal et aussi barbarement écrite en vers, que l'est celle d'Aline, Reine de Golconde. En vérité, ce sont les chansons du défunt cocher de M. de Verthamont, qu'il a fondues dans son opéra; encore sont-elles plus lyriques que ses vers. On ne conçoit pas davantage, comment on a pu faire de la musique sur de pareilles paroles; aussi M. de Monsigny ne s'est-il guère embarrassé de la prosodie de la langue, qu'il choque à tout moment,

et sans aucun scrupule. La musique de ce ballet a paru d'abord mauvaise, petite, et aussi ennuyeuse que le poëme; et c'est ainsi que l'on en parloit généralement, pendant les trois ou quatre premières représentations, auxquelles, pourtant, il y avoit la plus grande affluence; mais comme toutes ces pièces à ariettes commencent toujours par être sifflées, et qu'elles finissent communément par avoir soixante ou quatre-vingt représentations de suite, témoin le Roi et le Fermier, que j'ai vu culbuter la première fois, et qui s'en est relevée par deux cents représentations tout au moins, je ne voudrois pas jurer qu'Aline, à la honte du goût actuel de la nation, n'eût par la suite un succès aussi brillant que toutes les autres rapsodies de ce genre monstrueux. Au reste, la musique de cet opéra, que l'on avoit annoncé pour avoir un caractère de singularité qui devoit surprendre tout le monde, n'a rien qui la distingue de la musique des pièces à ariettes de notre comédie italienne; à moins qu'on ne trouve, peut-être, cette différence, dans une plus grande monotonie et un ennui plus marqué.

Le mardi, 30 du courant, je donnai, à Bagnolet, à M. le Duc d'Orléans, une petite fête *de chambre;* car l'interdiction de notre théâtre subsiste toujours, pour les raisons que j'ai déjà dites. Nous ne nous étions pas avisés l'année passée de donner, pour la fête de Monseigneur, une *facétie chamberlane*, et nous avons eu tort;

car celle de cette année a été très-bien reçue et lui a fait un plaisir infini. Il me l'a témoigné à plusieurs reprises; et ce qui me persuade que ce n'est pas simplement bonté de sa part, c'est qu'il m'a commandé d'arranger quelques bagatelles pour la fête de Marquise, qui tombe juste le jour de Noël. Il m'a prévenu que cela seroit exécuté dans ses petits appartemens au Palais-Royal, et non à Bagnolet.

Je commence à croire, au reste, que ce n'est pas tant la crainte que son fils sache qu'il joue la comédie avec sa maîtresse, que la crainte de la dépense, qui lui a fait fermer son théâtre. L'Abbé de Breteuil la lui aura exagérée pour diminuer le crédit de la maîtresse et augmenter le sien. M. le Vicomte de Clermont m'a dit que M. le Duc de Chartres étoit pleinement instruit que son père vivoit avec Marquise, et que, pendant plusieurs années, il avoit joué la comédie avec elle. Quoi qu'il en soit, voici une partie de la petite drogue que j'avois imaginée.

Marquise interrompit un wisck qu'elle faisoit, pour nous demander, à Laujon et à moi, si nous n'avions rien apporté pour la fête de Monseigneur. Nous répondîmes que nous avions été avertis trop tard. Laujon ajouta qu'il avoit croqué à la hâte quelques couplets qu'il chanteroit; *et j'ai dans ma poche*, dis-je tout de suite, *une ode et un poëme épique seulement, dont j'ennuierois très-bien Monseigneur, s'il me l'ordonnoit.* M. le Duc

d'Orléans me fit signe alors, en riant, de m'asseoir, et me dit qu'il vouloit m'entendre, et qu'après cela Laujon lui chanteroit ses couplets.

Sur cela je tirai l'ode que j'ai faite anciennement, et qui est dans mon Recueil intitulé *grosses Gaietés*; j'y ai fait quelques légers changemens, et je vais la transcrire ici telle que je la lus.

## ODE DRAMATIQUE.

Qu'il me soit permis d'expliquer ce que j'entends par ode dramatique; c'est une ode dans laquelle, comme dans celle-ci, on introduiroit des personnages qui, en parlant, se peindroient eux-mêmes, dessineroient leurs caractères par les traits qui leur échappent, ainsi qu'il arrive dans la bonne comédie.

Je crois ce genre d'ode nouveau, du moins n'en ai-je jamais vu de cette espèce; mais, pour le bien traiter, il faudroit être un plus grand peintre que je ne le suis. Je le dis comme je le pense, et je consens que ma modestie à cet égard, si elle est fausse et affectée, puisse me servir de poison, *amen*.

## LES DIFFÉRENS ÉTATS.

### ODE DRAMATIQUE.

STROPHE 1.re *Exposition du sujet.*

Les temps prédits par la folie,
Marqués par le Dieu des travers,
Sont arrivés. Que l'on publie
Qu'on ne va plus parler qu'en vers;
Le bénéficier, la bourgeoise,
La Princesse et la villageoise,
Le petit Duc fat et galant,
Malboroug, Bourvalais, Erasme,
Vont lutter en enthousiasme,
Et tous vont rimer en parlant.

2.e *La Villageoise ou la Fermière naïve.*

A vous aimer je suis trop prompte,
Mais, malgré moi, vous me charmez;
Je voudrois bien; monsieur le Comte,
Etre sûre que vous m'aimez.....
Ah! ma Reine, je vous adore,
Faut-il que je dérobe encore
Les faveurs que vous m'accordez!.....
Je crains que ma mère ne monte,
Finissez donc, monsieur le Comte,
Dépêchez-vous,.... vous me perdez.

3.e *Le Général d'armée.*

Je suis le rival du tonnerre;
Je ne connois de Dieu que Mars.
Grands Rois, faites toujours la guerre;
Mais sans pitié, mais sans égards;
Rappelez-vous cet apophtegme
Qu'un grand Prince dit avec flegme,
Au milieu du sang et des cris:
Au champ de bataille où nous sommes,
Que perdons-nous? douze mille hommes?
Ce n'est qu'une nuit de Paris.

4.e *Le Fermier général.*

Ce commis n'est point assez ferme,
Ses recouvremens sont manqués;
Messieurs, pour le bien de la ferme,
Je crois que vous le révoquez;
Tant mieux; qu'on installe à sa place
Quelqu'un qui n'ait jamais fait grace,
Qui ne dorme ni jours ni nuits,
Et dont l'activité vorace
D'autre chose ne s'embarrasse
Que de centupler nos produits.

5.e *Le petit Duc.*

L'on ne peut plus, dans le commerce,
Etre civil, on n'y tient pas.
Eh! quoi? tout tombe à la renverse?
L'on a vingt femmes sur les bras?
Sur une simple politesse,
Je vois la barbare Comtesse
Croire qu'on en est amoureux.
D'honneur l'usage est trop bizarre,
Que l'instant où l'on se déclare,
Soit l'instant où l'on est heureux.

6.e *Le Savant en ès et en us.*

Horace, et vous, divin Homère,
Je vous lis toujours à genoux!
Rome, Athènes! ma double mère,
Rien n'est bon, s'il n'est d'après vous.
O mon Sophocle! ô mon Virgile!
Se peut-il qu'un siècle imbécile,
Dans un parallèle insensé,
Ose comparer vos merveilles
A des Miltons, à des Corneilles,
Qui par eux-mêmes ont pensé?

7.e *La Bourgeoise timorée à un abbé dont l'éloque tout-à-fait tombée.*

Mettons un terme à ma foiblesse,
Le monde en est scandalisé;
Je ne dois qu'au ciel ma sagesse,
Non à votre cœur épuisé.
Mes remords ne peuvent se taire,
J'éprouve une peur salutaire;
L'éternité me fait rêver.
Ah! puisque Dieu me fait la grace
Que votre feu pour moi se passe,
L'abbé, j'ai mon ame à sauver.

Laujon me succéda, prit ma place et chanta les couplets avec Marquise et M. de Tourenpré. Le fond de ces couplets étoit des plaintes agréables et flatteuses sur la défense que Monseigneur nous avoit faite de lui donner son bouquet, et de faire monter son théâtre ; ils étoient tous en proverbes joliment et difficilement tournés : il ne les avoit faits dans ce goût, que parce que je le lui avois demandé pour amener à la représentation d'un proverbe dont j'avois composé quelques scènes de comédie. On joua effectivement, ensuite, ce proverbe, qui est intitulé : *Il y a un Dieu pour les ivrognes.* Mon idée étoit de faire voir dans cette espèce de petit drame, un homme à qui il arrive plusieurs accidens très-fâcheux en s'énivrant souvent, et qui en est toujours sauvé par d'heureux hazards. Cet ivrogne laisse un portefeuille plein d'effets chez un traiteur ; on le lui rapporte : il se fait descendre ivre, à quatre pas de chez lui ; on a aposté des gens pour le tuer, à cause de quelques mauvais propos qu'il a tenus, étant pris de vin, sur une Princesse étrangère ; la police qui a été prévenue que cet assassinat devoit se faire, fait arrêter les coquins qui étoient payés pour cela, donne ordre pour que cette vindicative Princesse sorte de Paris dans les vingt-quatre heures, et du royaume sous huit jours : il a perdu, étant ivre, cinq cents louis au jeu ; un prêtre vient lui en faire la restitution : un homme de la Cour, très-jeune, très-aimable et très-fat, est aux trousses de sa femme ; il arrive,

par un autre miracle, que sa femme est sage; pieuse même, sans être bigote ni bégueule, qu'elle aime son mari, ou du moins qu'elle est fort attentive à remplir tous ses devoirs. Voilà donc encore un beau hazard qui le garantit d'être ce que son ivrognerie elle seule méritoit qu'il fût. Autre danger, dont le hazard le tire encore : on lui a promis pour cinquante louis le *p*....... d'une petite créature ; il est prêt à partir pour aller cueillir cette fleur prétendue ; son chirurgien, qui apprend cette histoire de la petite elle-même, vient l'avertir de ne pas s'y fier, et qu'elle lui a des obligations qui ne sont pas encore finies. Après cette scène, qui est l'avant-dernière, je fais promettre à l'ivrogne qu'il ne boira plus, et qu'il ne vivra plus qu'avec sa femme, uniquement. Par-là j'ai masqué si bien mon proverbe, que peu de personnes de la société de M. le Duc d'Orléans le devinèrent ; le Prince n'en put venir à bout, mais il m'en parut content, au point de me dire que ce proverbe, en l'étendant, pouvoit faire une véritable et très-bonne comédie. Le caractère de la femme pieuse, et qui n'en est pas moins une femme du monde aimable, lui plut singulièrement, et il m'a fort encouragé à lui donner plus d'étendue et à le traiter plus largement dans un sujet moins resserré que celui-ci.

M. le Duc d'Orléans a été si content de cette petite fête *chamberlane*, comme je l'appelle, qu'il m'en a demandé une pareille pour le mois de décembre prochain, ainsi que je l'ai déjà dit. Je

is m'en occuper bientôt ; je tâcherai aussi de
re de mon proverbe une comédie de société ré-
lière, mieux combinée et plus étendue que ne
st cette première idée. Si mon imagination me
rnit encore quelques autres sujets de comédie
société, je risquerai de les traiter, mais il y
grande apparence que je ne composerai plus
n pour le grand théâtre. Le dénouement de ma
èce en cinq actes, *le véritable Amour*, étoit
lui du *Philosophe sans le savoir*, à très-peu de
ose près. J'avois pourtant pris ce dénouement
ns l'histoire du Duc d'Epernon. Les critiques
licieuses que l'on m'a faites d'ailleurs, sur mes
ractères, la complication de mon sujet, tout
a joint à la peine, ou à l'impossibilité de
uver un autre dénouement, me fait aban-
donner le théâtre (*).

(*) Cette comédie est restée parmi mes manuscrits, à la fin du tome quatrième ; elle est d'abord en deux actes, et telle qu'elle a été jouée à Bagnolet, sous le titre de *l'Amour d'autrefois*, avec le personnage de l'intendant de province ; on la trouve ensuite en cinq actes, et telle que je voulois la donner au public, si j'eusse pu parvenir à y donner du mouvement et de l'action, dont elle manque. Au théâtre, comme l'a dit le divin Corneille, il faut plus agir que discourir. Elle a pour titre *le véritable et le faux Amour*. Le sujet en est neuf ; on y verra aussi des caractères neufs, et auxquels je suis bien loin d'avoir donné la dernière main. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

# MAI, 1766.

L'EXÉCUTION de l'Irlandais Lally, qui a eu lieu le vendredi neuf du courant, me rappelle une épigramme sanglante de M. de Vintimille. Le Comte du Luc se promenant avec le Comte de Maillebois et le Marquis de Voyer, leur conversation tomba par hazard sur les différens supplices; après avoir parlé des plus cruels, M. de Maillebois trouvoit que d'avoir la tête tranchée ne devoit pas être un supplice bien rude; M. de Voyer, qu'il étoit plus doux d'être pendu. *Ma foi, Messieurs*, dit le Comte du Luc, *je crois, moi, qu'il vaut mieux être roué, car vous devez sentir que l'on n'en meurt pas!*

Il est venu aujourd'hui dîner à la Celle un écuyer du Roi, qui m'a assuré qu'hier à Versailles, Madame la Duchesse de Duras lui avoit dit que M. le Duc de Duras son mari donnoit ce soir, 14 du courant, un grand souper au Prince héréditaire de Brunsvick, après lequel on devoit donner *la Partie de chasse de Henri IV*, représentée par la troupe des comédiens français. Quoiqu'on m'ait fort affirmé ce fait, je ne le croirai qu'après en avoir eu la confirmation. S'il est véritable, je serois fort curieux de savoir comment monsieur le gentilhomme de la chambre aura distribué ses rôles; je me meurs de peur qu'il n'ait donné celui de Henri IV à Grandval, ou, ce qui seroit encore pis, au funeste Le Kain. Ce qui me

fait douter de ce fait, c'est que c'est le Duc de Duras, qui est fort *vantard*, qui en est le principe; que c'est dans son hôtel, à Paris, que cette prétendue fête se donne : cet hôtel est assez petit; la dépense pour mettre cette pièce, n'est pas petite, et M. le Duc de Duras n'est point riche; mais il est avare; voilà beaucoup de raisons de douter.

Depuis mon voyage ici, et dans tous les premiers jours de ce mois, a débuté aux Français une actrice nouvelle dans le tragique; elle se fait nommer mademoiselle de Saint-Val. La nièce de mademoiselle Lamothe, qui avoit pris ce nom, le perdra vraisemblablement avec sa place, et sera obligée d'aller briller dans les provinces. On me marque que cette dernière Saint-Val, malgré sa laideur amère et son peu de noblesse, réussit beaucoup; elle a beaucoup d'ame et de chaleur, m'écrit-on, et un jeu à elle : on s'accoutumera à sa figure; quant à la noblesse, elle s'acquiert par l'usage, je n'en suis pas en peine; on m'assure que mademoiselle Clairon a la plus grande idée de cette actrice nouvelle. A mon retour, j'irai m'ennuyer à quelque tragédie, pour l'entendre et en juger moi-même.

Le 15, je reçus une lettre d'un M. Coqueley, Avocat des Comédiens, et qui ne plaide guère que dans les foyers de ces Messieurs. Il m'écrivoit, du 13, de la part de M. le Duc de Duras, pour nous inviter, ma femme et moi, à nous trouver,

le 14, à la représentation de Henri IV, qui a été effectivement donné ce jour-là, à l'Hôtel des menus plaisirs du Roi, rue Bergère. M. le Duc de Duras ne m'avoit pas mis de son secret; et, en cela, il m'a rendu service sans le savoir et sans le vouloir; il m'a épargné les peines que j'eusse prises dans les répétitions, et les tracasseries que j'eusse essuyées dans la distribution des rôles. Voici comme il en avoit disposé :

| | |
|---|---|
| Henri IV, | Brizard. |
| Le Duc de Sully, | Grandval. |
| Le Duc de Bellegarde, | Dauberval. |
| Le Marq. de Conchini, | Devilenne. |
| Michaut, | Préville. |
| Richard, | Mollé. |
| Lucas, | Auger. |
| Margot, | Mde. Drouin. |
| Agathe, | Melle. Doligny. |
| Catau, | Melle. de Luzi, etc. etc. |

Si l'on donne la pièce, comme l'on m'en menace actuellement, je ne changerai à cette distribution, que les rôles de Sully pour Bellecourt, et de Conchini pour Le Kain. Bellecourt devoit avoir celui de Henri IV; je le lui avois promis lors de notre différend sur le rôle de Desronais; il est restraint à jouer Sully. Le Kain m'a fait prévenir que, si je lui offrois le rôle de Conchini, il l'accepteroit; et, comme il a toute la physionomie de ce rôle, je ne manquerai pas de le lui proposer.

Cette représentation, sur le théâtre des Menus,

a eu, au reste, un si prodigieux succès, qu'elle a causé une grande fermentation dans le public, qui demande à cor et à cri qu'elle soit jouée à la comédie.

Les Comédiens ont député à M. de Saint-Florentin pour en obtenir la permission. Ce Ministre en a parlé au Roi, qui a répondu qu'il n'y avoit rien trouvé qui dût en empêcher la représentation, mais qu'il en renvoyoit la décision à M. le Lieutenant de police. M. de Sartines, qui l'est actuellement, et qui voudroit bien ne plus l'être, n'ose risquer une décision, de peur qu'elle ne nuise, par quelqu'accident imprévu, à ses petits projets d'ambition. Ce Magistrat, craignant de se compromettre a remis ces jours-ci au Roi, un Mémoire des raisons pour et contre la représentation de ce drame; et, comme un homme adroit, il tâche d'amener le Roi à prononcer lui-même sur un fait aussi grave. Bref, l'on y a mis une importance ridicule, au point de faire apporter cette baguenauderie-là au Conseil; rien n'est plus certain. Voilà où ils en sont depuis un mois à peu-près qu'ils traitent cette misère comme une affaire d'état; j'ai anticipé, sur le mois prochain, pour rendre compte du balotage des opinions, et de la décision de la Cour sur cette affaire majeure. Depuis le 21 mai jusqu'au 17 juin ils sont après, et peut-être sont-ils encore bien loin de prendre un parti définitif.

## JUIN, 1766.

Le 9, je trouvai, en arrivant à Paris, une lettre de Bellecourt, par laquelle il me demandoit le rôle de Sully à la place de celui d'Henri IV, que je lui avois promis anciennement. Je lui ai accordé sa demande avec d'autant plus de plaisir, qu'il n'y a eu qu'une voix sur la façon gauche et maussade dont Grandval a rendu ce rôle.

Le même jour, 9 juin, je fus à une répétition de Henri IV, que M. le Duc d'Orléans a dû jouer le dimanche à Villers-Cotterets. Voici la distribution des rôles principaux :

| | |
|---|---|
| Henri IV, | le Vicomte de la Tour-du-Dupin. |
| Sully, | le Chevalier de Clermont-d'Amboise. |
| Bellegarde, | le Vicomte de Rochechouard. |
| Conchini, | M. Dalbaret. |
| Lucas, | M. le Duc de Chartres. |
| Margot, | la Comtesse d'Usson. |
| Catau, | la Marquise de Ségur. |
| Agathe, | Madame de Montesson. |

M. le Duc de Chartres n'a aucune sorte de talent pour jouer la comédie. Il ne la jouera jamais, et l'on doit présumer même qu'il n'aura aucun goût pour le théâtre.

C'est à cette répétition, où j'étois assez inutile, que M. le Duc d'Orléans me dit qu'il m'avoit fait écrire de m'y rendre, parce qu'il ne pensoit pas, comme M. le Duc de Duras, que je ne fusse pas

nécessaire à ses acteurs ; et qu'il avoit bien *galvaudé* (ce furent ses termes) ce Gentilhomme de ne m'avoir pas mis de son secret, et d'avoir fait jouer ma comédie sans tirer de moi les éclaircissemens qui pouvoient et devoient lui servir.

Le même jour 9 juin, l'on donna une représentation de Dupuis et Desronais, dans laquelle Mademoiselle d'Épinai joua le rôle de Marianne, en l'absence de Madame Préville. Je ne pus y aller à cause de la répétition dont je viens de parler ; on m'a assuré que cette *vilaine* y a été fort applaudie. Je l'appelle vilaine, quoiqu'elle soit assez jolie, parce qu'elle s'est conduite d'une façon indigne vis-à-vis de Madame Préville, après lui avoir enlevé Molé qui étoit son amant ; qu'elle en a triomphé avec l'indécence et l'insolence qu'y auroit mise une femme de la cour ; qu'elle a réduit presqu'à la mort, cette pauvre malheureuse, et qu'elle a révolté contre elle les comédiens eux-mêmes ; on peut juger par-là jusqu'où elle a poussé ses petites infamies. J'appelerai plus encore Molé un vilain, de s'être prêté à tout ce que cette femme-là a exigé de lui.

La Préville passoit pour sage. Elle vivoit bien avec son mari qu'elle avoit aimé ; elle étoit occupée de son ménage et de ses enfans ; le goût violent que Molé lui avoit inspiré, lui a fait faire toutes sortes de sottises ; elle s'est séparée de Préville, qui a pensé en mourir de chagrin. Actuellement, ce petit fat fait ce qu'il peut pour faire mourir la femme Préville, qui a obtenu un congé de trois

mois pour rétablir sa santé, qui étoit singulièrement délabrée, et qui s'est un peu remise à la campagne, à ce que l'on m'a assuré. Elle ne sera de retour qu'à la fin de ce mois.

Le samedi 14 de ce mois, M. le Bailly de Fleury, frère de M. le Duc de Fleury, Gentilhomme de la Chambre, donna une petite fête et un grand souper à M. le Prince héréditaire de Brunswick. A minuit on joua Dupuis et Desronais, dans lequel la cruelle d'Epinai joua encore le rôle de Marianne.

Le samedi 21, je fus voir jouer ce rôle à la Comédie française, par cette vilaine. Quelque peine que Molé ait prise, ce petit perroquet, instruit par son excellent maître, n'a pu profiter de ses leçons, que jusqu'à un certain point. Cette actrice, quoique jolie, a une figure morne et fausse ; elle n'a point d'ame ; elle met de la déclamation à la place du sentiment. Il est inutile de dire qu'elle est fort au-dessous de Madame Préville. Cette malheureuse créature a obtenu une prolongation de congé, et ne reviendra qu'à la fin de juillet.

Le matin de ce même jour, on m'assura que l'on alloit jouer Henri IV la semaine prochaine, que toutes les loges étoient retenues, et que, dans le foyer, il y avoit eu une dispute très-vive entre Grandval et Bellecourt, au sujet du rôle de Sully, que j'ai donné à ce dernier. Je lui avois demandé le secret par la lettre que je lui avois écrite ; je crois qu'il me l'a gardé ; mais M. le Duc de Duras,

auquel j'ai été obligé de faire part de cet arrangement, en a fait avertir Grandval par la Marquise de Bezons, et je suis en tracasserie ouverte avec lui. M. le Duc de Duras ne manque jamais une occasion de sacrifier les auteurs aux comédiens; ceux-ci sont ses esclaves; il n'a pas encore asservi les autres, ainsi cela est tout simple.

Je fus dîner ce jour-là chez Madame de Meulan, qui me dit que M. de Sartines avoit assuré, mercredi dernier, à M. d'Ablois, son fils, que Henri IV ne seroit point joué.

Enfin, le soir de ce même jour je fus à la Comédie française, comme je l'ai observé, où je trouvai M. le Duc de Duras, qui me dit, en présence de M. le Duc d'Aumont, *que le Conseil avoit été partagé, et que le Roi avoit déclaré qu'il reliroit ma pièce, et qu'il décideroit lui-même si elle pourroit être donnée ou non.* Cet excès de ridicule ne rappelle-t-il pas naturellement l'affaire de Juvénal, dans laquelle l'Empereur fait assembler le Sénat, pour savoir son avis sur la sausse à laquelle il doit manger un poisson monstrueux et excellent?

Le 28, je reçus de Bordeaux une lettre du nommé Cavanas dit Dallainval, comédien, actuellement exerçant dans cette ville. Il me marque que le 13 du courant l'on y a joué, par l'ordre de M. le Maréchal de Richelieu, la Partie de Chasse de Henri IV. Elle y a eu un succès singulier; ils ont fait des chambrées de mille écus.

## JUILLET, 1766.

J'AI emporté à Grignon, où je suis, le manuscrit des *Fausses Infidélités*, comédie en un acte et en vers, que m'avoit confié M. Barthe. Ce jeune homme, qui a de l'esprit, qui fait assez bien les vers, et qui, dans cette pièce, a trouvé quelques situations comiques, qu'il avoit arrangées assez théâtralement, m'est venu demander en grace de lui faire mes observations sur cette pièce auparavant que je partisse pour la campagne ; je les lui ai faites si sévères, que je ne pense pas qu'il m'importune davantage (*). Cette besogne, que j'ai tâché de faire de mon mieux, et en conscience, m'a tenu quatre ou cinq matinées.

M. Barthe a fait *l'Amateur*, mauvaise petite comédie dont j'ai parlé dans son temps. Le fond de celle qu'il m'a remise vaut infiniment mieux, mais je ne pense pas que ce dramatique-là aille jamais bien loin. Les Fausses Infidélités sont reçues

(*) J'ai du regret d'avoir donné à ce vilain Monsieur, de très-longues observations sur le fond, et des détails même dont il a fait usage dans ses Fausses Infidélités, qui, j'ose le dire, eussent été sifflées, si je ne fusse venu à son secours. Comme un bon Provençal, il m'a payé d'ingratitude ; il a dit probablement encore du mal de moi, parce que je n'ai pas pu paroître approuver ses lâches et infâmes procédés avec sa femme, dont on a eu bien de la peine à le séparer. Quant à son talent pour la comédie, je l'ai dit et je le répète, je m'étois trompé ; je lui en ai cru à la lecture de sa *Mère Jalouse;* il n'en a point. (*Note de l'Auteur écrite en 1780*).

à la Comédie française ; s'il fait bien les corrections que je lui ai indiquées, sa pièce pourra avoir du succès sans grande estime. Cet auteur n'a point, et n'aura, je crois, jamais ce vrai que les peintres, qui peignent d'après le nud, peuvent seuls saisir et rendre.

M. le Duc d'Orléans m'ayant demandé, comme je l'ai dit, une petite fête chamberlane pour celle de Marquise, je l'ai faite ici en huit jours. *Les Balances du Mérite*, divertissement dramatique en un acte, est une idée de Panard que je viens de traiter à ma manière, et d'une façon nouvelle. J'ai tracé à Laujon une scène qu'il a à y faire.

Comme je crois avoir renoncé au grand théâtre, je vais travailler au petit, je veux dire, m'amuser à quelques comédies de société. Je suis indécis si je traiterai en comédie le proverbe dont j'ai donné ici l'extrait dans le mois de mai dernier, ou bien si j'essayerai de faire un drame de société de Richard Minutolo. Depuis longtemps j'ai des idées sur ce conte de Lafontaine ; elles ne sont pas encore débrouillées ; j'entrevois confusément qu'on peut tirer parti de ce sujet sous le titre de *la Petite Maison double*. M. le Duc d'Orléans desireroit que je fisse une comédie du roman de Marianne, mais ce sujet ne me rit point ; il rentre trop dans tout ; je n'y vois que des lieux communs. Je suis indécis encore sur le choix de mes sujets.

étoit prodigieusement amusé. Il y a joué la comédie avec des femmes du monde ; et je vois qu'il a le projet de continuer l'année prochaine, puisqu'il m'a commandé de lui faire une pièce moitié ariettes et moitié vaudevilles pour le théâtre de Villers-Cotterêts.

Celui de Bagnolet en a dans l'aîle probablement ; j'en suis fâché. Ce dernier étoit plus dans mon genre, et plus aisé par les libertés et même les licences que je pouvois y prendre. Quoi qu'il en soit, je cherche par mer et par terre un sujet à traiter ; j'ai bien peur de ne rien faire qui vaille, et que la pédante décence ne me rende froid comme un Landier ; je ne me gênerai cependant que jusqu'à un certain point. Ils corrigeront comme ils voudront et comme ils pourront.

Vers la fin de ce mois, Molé a pensé mourir ; il a été à toute extrémité. Il a été confessé, administré et a renoncé au théâtre, comme cela se pratique. Il se porte bien, et je crois qu'il a déjà renoncé à sa renonciation.

La Demoiselle l'Epinai ne l'a point quitté pendant sa maladie, jusqu'à ce que les Prêtres se soient emparé de son cher amant, qui lui a fait promettre de l'épouser, s'il en revenoit. Il en est revenu, nous verrons si elle ne reviendra pas, elle, contre sa promesse.

## OCTOBRE, 1766.

J'AI trouvé un sujet pour faire la pièce à ariettes que M. le Duc d'Orléans m'a demandée. Je lui en ai déjà montré le plan qu'il a approuvé. Il veut que ce soit Monsigny qui en fasse la musique ; j'eusse mieux aimé Philidor. Ce sujet, qui est entièrement de mon invention, me rit beaucoup, et est totalement dans mon genre. Je vais à Viry le 5 de ce mois, et je compte y travailler. *L'Ile sonnante* sera le titre de cette comédie, que j'ai arrangée en trois actes. Dans cette pièce, je me propose de jeter du ridicule sur le genre des comédies à ariettes ; mais indépendamment de cette critique, mon sujet subsisteroit par lui-même si je voulois (*).

Je veux la traiter de façon qu'elle puisse être jouée aux Italiens même, quoiqu'elle fasse la critique de leur théâtre actuel. Comme je l'essayerai auparavant, suivant toute apparence, sur le théâtre de Villers-Cotterêts, j'en verrai les effets ; et je

(*) J'avois cinquante-sept ans, et plus, lorsque j'imaginai et que je traitai *l'Isle sonnante* ; mon imagination commençoit à s'éteindre : *elle faisoit binet*, pour le dire en termes nobles. J'eusse mieux fait de ne plus rien faire, et de ne pas attendre que j'eusse soixante ans sonnés pour me reposer ; mais je m'étois fixé ce dernier terme : le diable m'a tenté. Il a eu beau me tenter depuis, j'ai résisté aussi bien que Saint Antoine ; et les tentations du bel esprit du diable sont au moins aussi fortes que les siennes. (*Note de l'Auteur écrite en 1780*).

courrai moins de risques en la faisant jouer après sur le théâtre de la Comédie italienne. J'avoue de bonne foi que j'aurois une grande satisfaction à leur donner le fouet, à eux-mêmes, sur leur propre théâtre. Je ne me souviens pas d'avoir jamais traité aucun sujet qui m'ait plu autant que celui-ci; c'est un bon augure, mais ce n'est pas tout.

Le 14, je reçus une lettre de Lyon, par laquelle on me marquoit que la Partie de chasse d'Henri IV y avoit été représentée, pour la première fois, le 9 de ce mois; qu'elle y avoit eu le plus grand succès; que le parterre l'avoit demandée pour le lendemain, et qu'on l'avoit encore donnée le 10. L'on doit, m'ajoute-t-on, la donner trois ou quatre fois encore, et on la reprendra après la Saint-Martin. Elle a été aussi jouée à Soissons; Aufresne y faisoit le rôle de Henri IV. La troupe de Compiègne a demandé la permission de la jouer pendant le voyage du Roi, ce qui a été refusé.

Quelques jours après les nouvelles que j'avois reçues des représentations de ma pièce à Lyon, je me trouvai seul au Palais Royal avec M. le Duc d'Orléans. Je lui fis le détail, en badinant, des représentations d'Henri IV à Lyon; et après m'être plaisanté moi-même sur le petit amour propre que je mettois à lui faire tout ce récit, et lui avoir dit : *Monseigneur, çà fait toujours plaisir*; je finis en lui disant que cela m'en faisoit d'autant plus, que M. de Clermont, du Palais Royal, qui

revenoit de Strasbourg, où étoit son régiment, m'avoit assuré qu'Henri IV n'avoit pas été joué dans cette ville, par la seule raison que les représentations en étoient défendues dans toutes les provinces du royaume; *mais*, ajoutai-je, *je vois bien que ce bruit-là n'a aucun fondement, puisqu'à Lyon....* — Le Prince m'interrompit et me dit : *elle est défendue dans les provinces, rien n'est plus sûr, et c'est le Roi qui me l'a dit à moi. Pendant le voyage de Compiégne, elle a été jouée à Soissons, et le Roi y envoya M. le Duc de Choiseul pour empêcher que l'on en continuât les représentations ; et ce Ministre n'en donna l'ordre à M. d'Armentière, qu'après que la pièce eut été jouée ce jour-là. Il vouloit*, me dit-il, *la voir auparavant que de la défendre.* — *Eh ! mais, Monseigneur*, repris-je alors, *cette conduite est plus conséquente du moins; et je vous supplie de dire au Roi que c'est le sentiment de l'auteur. Monsieur, je lui dirai*, me répondit-il en riant; *mais le Roi devroit, à présent qu'il en a défendu les représentations dans ses provinces, les permettre à Paris à l'heure qu'il est.* — *Ah ! Monseigneur*, repris-je encore en riant, *dites surtout cela au Roi.*

Le 31 du courant, j'ai fini, à la Celle, ma comédie de *l'Isle sonnante*. Je n'ai jamais été aussi content d'aucun ouvrage de ma façon, que je le suis de celui-là. Je n'en ai jamais travaillé un avec une aussi grande facilité : je serois bien étonné si tout cela se terminoit par le sifflet. En matière de

théâtre, l'on ne doit jamais jurer de rien; l'on doit attendre.

Avant de partir pour la campagne, j'ai laissé M. le Duc d'Orléans dans la disposition où il étoit de faire mettre mon poëme en musique par Monsigny, pour le faire exécuter, cet été, à Villers-Cotterêts. Madame la Marquise de Montesson y jouera le principal rôle; et, suivant toute apparence, elle en joue dès à présent un qui lui paroît mille fois, je pense, plus intéressant. La cour et la ville veulent qu'elle soit à présent la maîtresse du Prince. Voici le fait qui a donné lieu à ces bruits (*).

M. le Duc d'Orléans, pendant le voyage de Compiègne, en a fait un à Villers-Cotterets, où il a tenu le plus grand état, où il s'est beaucoup amusé : il y a donné des fêtes; il a joué la comédie avec des femmes du grand monde. Madame de Montesson, Mesdames de Ségur et de Barbantane étoient les actrices. La première a parû réunir tous les talens qu'on peut desirer au théâtre. M. le Duc d'Orléans, lui-même, m'a dit avec une espèce d'enthousiasme, que cette femme jouoit aussi excellemment dans le sérieux et dans le comique, qu'elle étoit étonnante dans les pièces à ariettes; bonne musicienne, belle voix; son goût de chant

(*) La Marquise de Montesson, comme on sait, a joué depuis bien un autre rôle principal. C'est une très-excellente comédienne, de l'aveu de tout le monde; on peut la comparer à Clairon. Son jeu est plein d'art; il n'est point vrai, quoique l'un et l'autre aient réussi. (*Note de l'Auteur écrite en 1780*).

étoit encore au-dessus. Il n'y a point d'éloges animés qu'il ne m'en ait faits ; et ce Prince, d'ordinaire, loue avec assez de sang-froid. C'est en me commandant une pièce à ariettes, qu'il se répandit à plusieurs reprises en louanges sur Madame de Montesson ; et ce fut en ce moment que, dès lors, je lui soupçonnai du goût pour elle ; je ne sais si mes conjectures se vérifieront, mais voici ce qui est arrivé pendant ce temps-là. Monseigneur étoit à Bagnolet avec Marquise ; elle étoit habillée en homme ; ils étoient prêts à partir pour la chasse : Monseigneur le Duc de Chartres arrive ; il vient surprendre son père, et lui demande la permission d'aller tirer avec lui. Il fait des politesses et dit des choses obligeantes à Marquise ; il part, il chasse avec eux. Quelques jours après, son père écrivit à cette dernière, que la surprise que lui a fait son fils, à Bagnolet, l'oblige, pour la décence, à la prier de vouloir bien qu'il ne la voie plus que chez elle, et qu'elle ne revienne plus, à l'avenir, ni à Bagnolet, ni au Palais royal. Cette lettre, que le Prince montra à quatre ou cinq de ses Courtisans, avant de l'envoyer à Marquise, qui m'a dit ce fait, est bientôt devenue presque publique ; pendant dix ou douze jours, l'on disoit tout haut à la cour et à Paris, que Marquise étoit quittée, et que le Prince étoit arrangé avec Madame de Montesson. Celle-ci, dit-on, s'est désolée et se désole encore de ces bruits cruels ; jure qu'elle ne remettra plus le pied au Palais royal ; pleure, gémit, et ne persuade per-

sonne; le temps seul la justifiera. L'affaire en est là actuellement : Marquise se flatte toujours un peu : Monseigneur a retourné chez elle; il y a même couché, avec affectation, pour faire cesser ces bruits; mais toutes ces bonnes façons du Prince, qui les lui doit et qui est assez équitable pour les avoir, ne prouvent encore rien en sa faveur. La prière, ou l'ordre de ne plus revenir chez M. le Duc d'Orléans, n'en subsiste pas moins. La surprise de M. le Duc de Chartres, à Bagnolet, a tout l'air d'avoir été concertée avec son père. Cette espèce de scène a vraisemblablement été arrangée à Villers-Cotterêts. Les auteurs anonymes en doivent être Madame de Montesson, d'abord, et ensuite toutes les femmes du Palais royal, qui ont intérêt, et qui desirent de *décazaner* le Prince et de le faire vivre avec elles. Dans le fond, tous ceux qui s'intéressent à cet excellent Prince, doivent être bien aises qu'il se rende au monde, dans lequel il doit être; et qu'à l'âge de quarante ans il mette une extrême décence dans sa conduite, et qu'il vive avec la dignité qui lui convient. Je plains en même-temps Marquise dont je n'ai que du bien à dire; elle est franche, serviable, la meilleure enfant du monde, du moins à ce qu'il m'a toujours paru. Elle a beaucoup d'esprit naturel, du goût, un tact délicat; elle s'est toujours très-bien conduite depuis neuf ans qu'elle est maîtresse de Monseigneur; elle en a une fille et deux garçons; et je suis très-convaincu que si ce bon Prince s'éloigne d'elle, parce que son goût

est usé, il est encore plus éloigné de l'abandonner jamais, et qu'il mettra toutes les meilleures façons possibles à sa séparation. Mais, si excellentes qu'elles soient, Marquise sera quelque temps sans pouvoir s'en contenter; non pas qu'il soit besoin de dire que ce n'est point l'amour, mais l'habitude de vivre avec quelqu'un d'aussi doux et d'aussi agréable dans le commerce intime que l'est ce Prince, mais une vie moins tumultueuse, etc. : d'ailleurs l'ambition est sa passion favorite; je ne l'ai jamais crue trop sensible à l'amour; toutes ces raisons vont faire son malheur dans les premiers momens qui doivent naturellement lui paroître bien durs (*).

Cette séparation, au reste, n'est point totale jusqu'à présent, mais toutes les apparences sont pour qu'elle le devienne; c'est ce que quelques mois éclairciront, il faut attendre que Madame de Montesson prenne couleur. Malgré l'auguste douleur qu'elle a si vivement marquée, de l'éclat qu'a fait cette histoire, elle est peut-être dans la plus grande impatience d'en confirmer la vérité,

(*) Tout le bien que je dis ici de Marquise, tout le Palais Royal l'a répété, même après sa retraite; et on l'y regrette encore aujourd'hui : je dis les gens les plus sensés : M. de Belle-Isle, par exemple. En 1780, je l'ai entendu la louer sur sa conduite passée, dans le temps qu'elle vivoit avec Monseigneur, sur sa conduite présente, et la manière prudente et honnête dont elle avoit élevé ses enfans et dont elle les tient encore, et finir par faire l'éloge de sa bonne tête. En un mot, les regrets du Palais Royal sur ce qu'elle n'y est plus, ne font qu'augmenter tous les jours : *Pauca intelligenti!* (*Note de l'Auteur écrite en 1780*).

et de se déclarer la maîtresse du Prince. A mon retour à Paris, je verrai ce que l'on en dira; j'y verrai aussi la Durancy qui a débuté dans le tragique, pendant que j'y étois encore; j'aurois pu aller en juger par moi-même, mais ses pièces de début, Tancrède et Oreste, m'ont empêché de la voir. Ces deux pitoyables et insipides drames ne m'ennuieront de ma vie; je suis trop madré pour soutenir la représentations de ces rapsodies-là. Monseigneur avoit vu deux fois Mademoiselle Durancy, et il la met cent mille piques au-dessus de Mademoiselle Dubois, et deux cents mille piques au-dessus de Mademoiselle Clairon; ce sont les expressions dont il s'est servi en me parlant. Il lui trouve, d'ailleurs, des défauts dans l'organe, des intonations fausses; mais beaucoup d'intelligence et d'art; il doute encore si elle a véritablement des entrailles. Une preuve du succès qu'elle a eu, est, indépendamment des spectateurs, la contrariété des opinions sur le compte de cette comédienne. Les uns la trouvent *admirable*; les autres *détestable*; il faut pourtant qu'elle ait du talent. A quinze ou seize ans Mademoiselle Durancy avoit débuté aux Français dans les rôles de soubrettes, dans lesquels elle n'avoit eu aucun succès; elle étoit depuis trois ans à l'Opéra, où elle en avoit d'assez marqués, quoiqu'elle manquât de voix.

# NOVEMBRE, 1766.

Dans le commencement de ce mois-ci, ou tout à la fin de l'autre, la Demoiselle Saintval, qui a débuté dans le mois de mai avec tant de succès qu'elle est accouchée quelques mois après, a repris son début dans les mêmes rôles que Mademoiselle Durancy vient de quitter. Je n'ai pu encore voir cette actrice dont on dit des merveilles : on la loue beaucoup, surtout du côté des entrailles et du sentiment ; on la compare à Mademoiselle Dumesnil, en tout, même par la laideur. Je la verrai.

J'ai oublié de dire qu'à la fin du mois dernier, M. le Duc d'Orléans m'avoit déjà prévenu que la fête Chamberlane que je lui avois lue en septembre, et qui devoit être exécutée dans le mois de décembre, n'auroit sûrement pas lieu.

La veille de son départ pour Villers-Cotterets, il n'étoit nullement dans ces dispositions ; au contraire, il me recommanda très-fort d'y travailler ; mais je me rappelle à présent, qu'à son retour, lorsque je lui eus lu cette petite fête, qui étoit faite, à l'exception de ce que Laujon avoit à y ajouter, il me dit qu'il arriveroit probablement qu'elle ne pourroit pas être donnée, attendu que Madame la Dauphine crachant le sang tout clair, il étoit à craindre qu'elle ne fût, en décembre, près de sa fin. Il est aisé de voir par cette petite circonstance, que sa séparation avec Marquise avoit été arra-

à Villers-Cotterêts, et qu'elle étoit de ce momen arrêtée dans sa tête.

Voici un des trois vaudevilles qui entroient dan cette fête; il fait partie d'une scène où je frond l'anglomanie.

CLARISSE.

*Manière de romance en manière d'ironie, par un Français qu n'aime ni les romances ni les Anglais.*

Sur Clarisse notre amie,
L'on veut qu'ici nous fassions,
Dans le goût de Jérémie,
Quelques lamentations;
L'on soutient qu'un bon artiste,
Traitant ce sujet disert,
Par une romance triste
Peut égayer un dessert.

2.e

Ce ne sera point par lettres,
Que j'écrirai ma chanson,
Deux bonnes sur cent de piétres
Se trouvent dans Richardson.
Par cette forme il prolonge,
L'ennui qu'il fait essuyer;
Mais, dit-on, quand on alonge,
Alonger pour ennuyer.

3.e

Il veut aussi qu'on se prête,
Au viol qu'il pousse à bout.
Qu'il prenne un endroit honnête,
D'où l'on viole avec goût.
Mais dans son roman sinistre,
Où l'amant force le jeu,
Le viol, qu'il administre,
Se passe en un mauvais lieu.

4.e

C'est-là qu'il fait la peinture
D'objets qui charment les yeux;
Quel heureux choix de nature!
Que de tableaux gracieux!
Deux ou trois vilaines filles;
Un vieux grabat au milieu,
Où leur abbesse en guenilles,
Expire en blasphémant Dieu.

5.e

Estimons moins les albanes
Du sopha de Crébillon.
Les Gilblas, les Mariannes,
Romans à mettre au pillon.
Dût-on passer pour des crânes,
Et subir l'affront léger
D'être traités d'anglomanes,
N'admirons que l'étranger.

6.e

Athéniens de l'Europe,
Français, l'on vous ôte tout!
Du moins l'auteur de Mérope
Vous accorde encore le goût....
Le goût.... bien fou qui s'y fie,
Depuis qu'il est au pouvoir
De l'âpre philosophie,
Qui n'en est que l'éteignoir.

7.e *et dernier.*

Philosophes à la glace,
Je sens, en parlant de vous,
Que ma langue s'embarrasse,
Que le froid nous saisit tous.
J'en reste à cette préface....
Ces Dames trouveront bon
Qu'un autre que moi leur fasse
Le reste de ma chanson.

Cette romance est sur un air de romance lent, traînant et lugubre.

L'on m'écrit de Lyon, que l'on y avoit suspendu les représentations de la Partie de chasse d'Henri IV, à la seizième, attendu le départ pour Paris du nommé Gourville, qui y joue le rôle de Michau. Son succès a été prodigieux : l'on ne trouvoit plus de place dans la salle à trois heures et demie. Ils font mal de l'interrompre et de laisser aller à Paris un de leurs acteurs. Peut-être y a-t-il un dessous de cartes au voyage de ce Michau ; et il seroit possible que l'on mandât ici le Comédien, pour qu'on ne donne plus ma comédie. Ils ne veulent peut-être pas paroître employer l'autorité pour la défendre. Ils la suspendent, et la défendront ensuite sourdement. La dernière représentation à Lyon, est du 16 de ce mois.

Molé va mieux, et il y a toute apparence que le théâtre ne perdra pas ce grand comique. Il brûle d'y remonter. Il pressoit vivement, ces jours-ci, son médecin, M. Bouvart, de lui désigner le temps où il pouroit reparoître ; et ce dernier lui disoit qu'il ne falloit pas qu'il se pressât, qu'il ne reparoîtroit que trop tôt pour sa santé. *Oui Monsieur*, répartit Molé, *cela peut bien être ; mais ce sera toujours trop tard pour ma gloire. — Monsieur, Monsieur*, reprit Bouvart avec son sang-froid ordinaire, *prenez garde : l'on a blâmé plus d'une fois Louis XIV de s'être servi trop souvent de ce terme : de ma gloire.*

Ce trait me rappelle une gentillesse de M. le Comte d'Artois, quoiqu'elle n'ait aucun rapport au bon mot de M. Bouvart. Ce jeune Prince avoit pris l'habitude de dire fréquemment le mot de *Diable*. Un M. Defougères, qui est de quelque chose à son éducation, parce qu'il ne le mérite en rien, à ce qu'ils disent, reprenoit cet Enfant de de France, d'avoir toujours à la bouche ce vilain mot de *Diable*, et il lui disoit, très-spirituellement, qu'à la fin le Diable pourroit bien venir, et se présenter à lui. Sur cettte assertion, le Comte d'Artois se retire en un coin de la chambre, et joignant ses deux petites mains, il dit : *Mon petit Diable, paroîs, viens et emporte-moi M. Defougères, qui m'ennuie.* Il n'avoit guère que sept ans lorsqu'il adressa sa prière à son petit Diable.

Le 18 du courant, l'Opéra donna la première représentation de *Silvie*, ballet en trois actes, surmonté de son Prologue : les paroles sont de M. Laujon; la musique, de MM. Trial et Le Breton.

Voici ce que l'on dit de la musique : on donne quelques louanges à celle du Prologue et du premier acte; on critique, et on trouve commune et mauvaise, celle du second et du troisième actes. En général les gourmets en musique ne trouvent pas celle de ces Messieurs, neuve et originale : ils la trouvent pleine de réminiscences et calquée sur d'autres musiques connues. L'on est bien éloigné, à ce que j'entends dire, de regarder Trial et Le Breton comme des créateurs et des gens de génie.

Voici ce que je dis des paroles : le fond est pris de tous les côtés, même celui du prologue, qui n'est qu'une copie de *l'Europe galante*. Silvie, qui ne croit avoir que de l'amitié pour Amintas, quand c'est de l'amour qu'elle ressent, est le fond de mon acte froid, intitulé Daphnis et Eglé, dont Rameau a fait la musique, et qui tomba, à Fontainebleau, devant toute la cour, au mois de novembre 1753 ; année malheureuse pour moi, car j'étois déjà tombé à l'Opéra au mois d'avril, dans l'acte bouffon qui fut donné avec le Devin du village. L'opéra de Laujon est sans intérêt et sans chaleur, et, en plusieurs endroits, sans vraisemblance même lyrique. Quant aux détails, je n'en suis guère plus content : à l'exception de deux ou trois petits madrigaux, très-menus, le style en est entortillé, allongé, obscur, et on n'y trouve presque jamais le mot propre. Ce ballet étoit déjà tombé à Fontainebleau, en 1765. Il a ici une manière de succès, sans nulle estime, ni des paroles, ni de la musique. La danse, les décorations, le spectacle et les habits, mais la danse surtout, ont fait sa petite fortune, mais ne peuvent pas le soutenir encore longtemps. Il a eu cependant plus de cinquante représentations.

# DÉCEMBRE, 1766.

Un laquais que l'on avoit envoyé, ces jours-ci, savoir des nouvelles d'une Demoiselle de soixante-dix ans, vint rapporter que sa santé étoit assez bonne, à cela près, de sa dyssenterie au nez, qui lui avoit pris et qui couloit toujours.

Le mercredi 17 du courant, je fus à la première représentation de *Guillaume-Tell*, tragédie de M. Lemière. Cette tragédie est l'histoire véritable et remarquable de Guillaume-Tell, mise en vers suisses. L'Auteur, qui avoue lui-même modestement avoir composé sa pièce en trois semaines, en a négligé la versification, au point d'en être barbare. Il lui est pourtant échappé quelques beaux vers, entre autres, celui-ci :

Jurons d'être vainqueurs, et gardons le serment.

M. Lemière n'a fait, d'ailleurs, que mettre en vers tous les faits historiques de la révolution de la Suisse, sans leur donner la moindre forme dramatique, sans rien inventer, d'ailleurs, et sans composer une fable suivie qui eût l'apparence d'un poëme : son dénouement, seul, est assez beau, et tout en action, du reste il n'y a point de pièce. M. Lemière ne fera jamais de tragédies, je crois l'avoir dit en parlant de son Artaxerce : *Quia ponere totum nescet*. Il n'a point d'imagination du tout.

Le caractère de Guillaume-Tell est, jusques ici, celui qu'il a rendu le moins mal; mais aussi c'est le seul. Il l'a peint passionné pour la liberté et ennemi de l'oppression; il n'en a point exagéré les traits, mais ce caractère est dans toutes les tragédies où il s'agit d'intérêts républicains. Le caractère du Gouverneur autrichien, est pris dans le petit. Il a suivi exactement l'histoire, répondra-t-on; mais quand on traite un point d'histoire en dramatique, il faut rendre l'histoire dramatique; ou bien il ne faut point traiter un sujet, si l'on ne peut pas le plier à cette poésie. Un tyran fou et féroce, et, si l'on ose le dire, comiquement barbare, ne sauroit être un personnage de tragédie; et voilà comme l'histoire présente ce Gouverneur; mais le théâtre ne souffre pas que l'on le présente sous ces mêmes traits.

A la fin de la représentation, le nombre infini de partisans que M. Lemière avoit dans le parterre, et qui sans doute étoient Suisses pour la plupart (*), demandèrent l'auteur à différentes reprises; quand Le Kain vint annoncer, les cris redoublèrent: le Comédien, d'un air abbatu, ré-

(*) Ce sont, en effet, les magnifiques Seigneurs; tous les Suisses qui étoient à Paris; je crois même les Suisses des portes qui ont fait le modeste succès de Guillaume-Tell.

Les Comédiens se plaignoient de la recette. Sur quoi l'un d'eux a raconté assez plaisamment, « que le proverbe *point d'ar-» gent, point de Suisses*, ne pouvoit être appliqué aux repré-» sentations de Guillaume-Tell, attendu qu'au contraire on » y trouvoit beaucoup de Suisses et peu d'argent ». (*Note de l'Auteur écrite en 1780*).

pondit que l'auteur n'étoit point à la comédie. A cela dix à douze personnes du parterre, qui ne s'intéressoient pas tant à M. Lemière vraisemblablement, se mirent à éclater de rire, et firent sourire le tragique Le Kain. Cette tragédie a eu sept représentations. A la dernière il arriva un événement singulier, et dont je n'ai point encore vu d'exemple : le parterre hua et siffla la pièce à différentes reprises, et scandaleusement même, à ce que l'on m'a assuré; d'ordinaire, une dernière représentation est la plus paisible de toutes. L'excès de présomption de M. Lemière peut avoir été la cause de ce cruel désagrément. Il passe pour un très-galant homme, mais on dit en même temps qu'il est trop plein et trop persuadé de son mérite; et son mérite littéraire est fort peu de chose.

# JANVIER, 1767.

On a donné à l'Opéra, dans le commencement de cette année, *Thésée*, refait à neuf par Mondonville. Il n'a eu que quatre ou cinq représentations, et le public n'a eu qu'un cri. Je n'ai point vu, sur ce théâtre, de chûte aussi prompte et aussi honteuse; on a été révolté, avec raison, contre la présomption d'un musicien qui, entreprenant de changer le récitatif de Lully, ne crée pas un autre genre de récitatif. Il ne falloit pas se donner au diable pour mettre en haut ce que Lully avoit mis en bas, et mettre en bas ce qu'il avoit mis en haut. Défigurer un ouvrage n'est pas le changer; si Mondonville eût inventé une manière de réciter nouvelle, soit bonne soit mauvaise, on eût pu lui passer de la risquer, parce qu'alors on eût supposé qu'il trouvoit le nouveau genre de récitatif de son invention, meilleur que celui de Lully; mais n'ayant rien à présenter de neuf, on a jugé qu'il étoit impertinent et insolent de faire plus mal que celui qu'il vouloit corriger. Un artiste de sa classe n'est pas né pour corriger l'homme de génie. Rameau avoit offert, il y a trente ans, de racommoder tous les opéras de Lully; mais il avoit déclaré bien nettement qu'il ne toucheroit pas au récitatif. Il avouoit, avec la bonne foi d'un homme de génie, qu'il lui seroit impossible de faire mieux, et même de faire aussi bien. Son dessein étoit de faire de nouveaux airs de violon; d'en-

richir les divertissemens, et d'en ajouter quelquefois de nouveaux; de suivre les dessins des chœurs de M. Lully, mais d'y faire de nouvelles parties et de les fortifier de musique; de les refaire même en entier lorsque ces chœurs lui paroîtroient trop foibles et sans expression. Il eût aussi risqué quelques ariettes, mais il étoit le premier à louer le récitatif de M. Lully, et à le croire le chef-d'œuvre de l'art et de la déclamation modulée; il desiroit seulement que les acteurs le chantassent moins lentement.

La chûte de cette nouvelle musique de Thésée a été si précipitée, qu'elle n'a pas laissé le temps aux Directeurs de l'Opéra d'en répéter une autre. Ils ont été obligés de remettre Sylvie, qui a eu encore trois représentations. Ce petit événement a fait grand plaisir à Laujon, et j'en ai été bien aise, car c'est un très-bon enfant.

Monsigny s'est enfin chargé de composer la musique de mon opéra à ariettes, de mon *Isle sonnante*. Il a fallu toutes les herbes de Saint-Jean pour l'y déterminer. Sédaine, avec qui pour ainsi dire il est marié, étoit furieux de ce qu'il travailloit avec moi. M. le Duc d'Orléans a été obligé de faire venir Sédaine, pour lui faire avaler cette pilule, qu'il trouve, je crois, encore bien amère. J'eusse mieux aimé Philidor; Monsigny n'a pas autant de force et de génie qu'en a ce dernier, à ce qu'ils disent tous. Il faut convenir pourtant, qu'il a bien autant de vanité, d'amour

propre et de présomption que l'autre; et c'est beaucoup dire, car l'amour propre de Philidor est au-dessus de toute expression.

Le jeudi 25 du courant, je fus à la première représentation d'*Eugénie*, drame en prose et en cinq actes, du sieur Caron de Beaumarchais. Je n'ai point encore vu d'auteur paroître pour la première fois, contre lequel le public se soit aussi généralement déchaîné : je ne parle ici que de son personnel et non de sa pièce. On l'a traduit comme le plus fat et le plus orgueilleux des hommes : ce Monsieur qui, dit-on, à fait de mauvaises petites chansons, a de la voix, du goût de chant et joue de la harpe, avoit eu accès auprès de Madame Adelaïde, au moyen de tous ces petits talens; mais il s'étoit mis si fort à son aise chez Madame de France, que M. de Saint-Florentin se crut obligé de lui écrire pour lui donner ordre de sortir de Versailles, et de n'y plus reparoître. S'étant établi depuis à Paris, on prétend qu'il a dit à quelqu'un qui lui demandoit la cause de sa retraite de la cour, « qu'il n'étoit pas étonnant » que jeune comme il étoit, point mal de figure, » et partagé de nombre de petits talens, qui sont » les délices des femmes, l'on n'eût craint que tout » cela *ne montât au bonnet de Madame Adelaïde* ». On m'a assuré que ces derniers mots étoient ses propres termes. On ne doit pas être surpris, après ce trait, qu'il ait poussé la fatuité poétique aussi loin qu'il l'a poussée avant la représentation de sa

pièce. Il disoit bravement, que son drame seroit la pièce du plus grand effet que l'on eût encore vu au théâtre ; qu'aucune, dans le genre larmoyant, ne pouvoit lui être comparée ; que feu Lachaussée n'avoit su que toucher foiblement le cœur ; que lui, il étoit bien sûr de le déchirer. Bref, il se mettoit au-dessus des auteurs passés, présens et à venir, avec une bonne foi et une intrépidité d'amour-propre qui n'auroit aucune vraisemblance, si elle n'avoit pas la vérité pour fondement ; mais comme dit Sosie :

C'est un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun ;
Cela choque le sens commun,
Mais cela ne laisse pas d'être.

Le public n'a pas été d'accord du mérite que se croyoit cet Auteur. Il a pris la liberté de huer et de conspuer sa pièce à la première représentation. Les trois premiers actes, à l'exception de la dernière scène du troisième, avoient été assez applaudis. Il faut convenir même que dans ce troisième acte, il y avoit une scène qui n'étoit qu'indiquée, mais qui auroit pu devenir excellente, si elle avoit été traitée par un grand peintre, au lieu d'être exécutée par un barbouilleur. La déroute de la picèce ne commença pourtant qu'au quatrième acte, où l'Auteur avoit eu l'adresse d'avoir encore besoin d'exposition. Le cinquième fut à peine entendu, tant il parut ridicule et absurde.

M. de Beaumarchais a prouvé, à ne pouvoir en douter, par son drame, qu'il n'a ni génie,

ni talent, ni esprit (*). Point de génie, attendu que toute sa pièce est sans nulle invention à lui. Tout le fond est pris dans Clarisse et dans quel-

(*) Je suis bien revenu de l'opinion que j'avois de Beaumarchais. C'est moi qui suis une bête de l'avoir jugé sans esprit.

Ce n'est point que je sois revenu sur Eugénie, que je trouve toujours très-mauvaise; ce n'est point que je ne trouve les préfaces d'Eugénie et du Barbier de Séville, si bizarres, si plattes, si misérables, et si mal écrites, qu'on croiroit qu'elles sont d'une autre main que de celle de l'auteur; ce n'est point que je ne pense encore que Beaumarchais est le plus vain, le plus présomptueux des hommes; mais il est des fats qui ont beaucoup d'esprit; il a plus même, il a du génie : on en trouve dans son Barbier de Séville. C'est une des plus excellentes farces que je connoisse, et, qu'on n'imagine pas que mon intention soit de rabaisser son ouvrage, en lui donnant le nom de farce. Le Médecin malgré lui, les Fourberies de Scapin, le Cocu imaginaire et Pourceaugnac, sont des farces qui ont mille fois plus de génie que toutes les comédies de La Chaussée. Rien n'est plus difficile que de faire rire, et rien de plus aisé de faire *pleurnicher!*

La scène de Basile, dans le troisième acte du Barbier de Séville, est de la première force, et digne du génie de Molière. Le reste de la pièce est amusant; elle est écrite du ton le plus plaisant; chaque personnage y parle comme il y doit parler, et suivant son caractère et la situation où il est; les détails en sont pétillans d'esprit et de gaîté. Elle m'a tant plu, et me plaît tant encore, que je n'ai pas le courage de faire quelques critiques sur le plan et sur nombre de scènes inutiles.

Je finirai par dire que son Barbier de Séville, tout excellent qu'il est, est néanmoins la plus foible des preuves de l'esprit et du génie de Beaumarchais. Qu'on lise ses Mémoires, dans son affaire avec Goësmann; c'est-là qu'on trouvera de l'esprit, du génie, et des modèles de tous les différens genres d'éloquence. J'ai barbouillé quelque chose là-dessus que j'ai mis à la tête de ces mêmes Mémoires, que j'ai fait relier, et j'y renvoye. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

ques autres romans; dans l'aventure du Comte de Belfort, racontée dans le Diable boîteux; dans la comédie des Généreux ennemis, de Scarron; dans la comédie du Point-d'honneur, de M. Lesage; bref, il n'a rien créé. Point de talent: cet écolier n'a pas les premiers élémens du théâtre; il n'a pas su seulement coudre les différentes situations que les romanciers, où il avoit puisé, avoient imaginées pour lui. Sans la moindre connoissance du théâtre, il est bien loin d'être capable d'arranger cinq actes; il ignore même jusqu'à l'art de traiter une scène, une seule scène. Point d'esprit: les détails un peu jolis ou sentis de ce drame, ne sont point de M. de Beaumarchais; il les a tous pris des romans attribués à la Riccoboni, ou de Clarisse, ou d'ailleurs.

Par ce résumé on voit à quoi se réduit le mérite de ce présomptueux insolent, qui ne valoit pas la peine qu'on s'amusât à le critiquer, s'il n'avoit pas massacré un sujet dont un auteur, même médiocre, mais un peu intelligent, auroit pu tirer un grand parti; puisque la force de ce même sujet, quoique traité à faire mal au cœur, a fait quelqu'effet dans les trois premiers actes, malgré M. de Beaumarchais lui-même.

Cet ânier-là, qui a plus d'écus que de bon sens, n'a pas manqué, le samedi 31 du courant que fut donnée la seconde représentation, de jeter dans le parterre deux ou trois cents personnes au moins, qui ont porté sa pièce aux nues. J'y ai retourné à la cinquième; on avoit tant élagué, que la pièce

n'étoit plus qu'un *trognon*. Les retranchemens et changemens qui y ont été faits par Préville, Bellecourt, et deux autres comédiens, commandés par le Général Poinsinet, l'ont rendu moins exécrable; mais elle est encore bien détestable. Ce que je dis-là me rappelle une épigramme faite par M. l'Abbé Mongenot, qui pouvoit être appliquée à la rapsodie dont je parle trop.

S l'on pouvoit, pour argent ou pour or,
A vos boutons, trouver quelque remède,
Vous seriez, je l'avoue, infiniment moins laide;
Mais vous seriez bien laide encor.

A la septième représentation, elle a été interrompue par une indisposition de Préville; elle en auroit eu dix, et le mépris public au bout. L'indisposition de Préville est une maladie de nerfs, qui doit faire craindre qu'il ne puisse pas jouer encore de longtemps la comédie. Ce seroit une perte bien autrement considérable que celle de Clairon.

J'ai oublié de ranger avant la représentation d'Eugénie, la réception de M. Thomas à l'Académie française. Il y prit séance le jeudi 22 du courant. Son discours, qui a quelques beautés, n'a ni méthode ni goût, et m'a paru très-long. M. Thomas, lié avec nos littérateurs philosophes soi-disans, en a pris le ton; il eût mieux fait, et peut-être a-t-il le moyen d'en avoir un à lui sans s'abaisser à prendre celui des autres.

Il y apparence que le Capitaine Thomas aura

encore moins de génie que son Général, M. de Voltaire. Il fait actuellement un poëme épique, *le Czar Pierre*, dont il lut un chant à l'Académie le jour de sa réception. Ce chant fut trouvé sans imagination et sans invention; j'ai bien peur que M. Thomas n'invente pas la poudre dans son Czar Pierre; qu'il ne soit un froid historien, en vers peut-être médiocres, de l'Empereur des deux Russies; qu'en racontant les actions de son héros, il ne le mette pas en action. Un poëme épique est le chef-d'œuvre de l'esprit humain; et je doute fort, par les ouvrages que j'ai lus de M. Thomas, qu'il ait les reins assez forts pour entreprendre un ouvrage de cette force; je lui connois prodigieusement d'esprit, mais je ne lui ai aperçu aucune trace de ce feu créateur qui invente des choses nouvelles.

*Sumite*
*Materiam, vestris, qui scribitis, æquam*
*Viribus, et versate diu, quid ferre recusent,*
*Quid valeant humeri.*

Sûrement il n'a pas pris Horace pour son conseil. Il aura suivi celui de quelques bureaux d'esprit de Paris et de Versailles. Il se sera rendu aux instances aveugles et ignorantes des fades adulateurs dont il est probablement entouré. C'est un grand malheur pour les gens de lettres, de ne plus vivre entre eux comme ils faisoient autrefois; le cabaret étoit un lieu libre où ils se disoient la vérité. Actuellement chacun d'eux vit dans un monde dont il est le soleil et qu'il pense éclairer;

chaque tourbillon de société a de nos jours son bel esprit *soleil*, qu'il gâte par air, par prétention, par amour propre, par vanité ou autrement. La cotterie de feu M. de la Popelinière a égaré et perdu M. de Marmontel ; je présume, avec beaucoup de vraisemblance, que le bureau d'esprit de Madame Marchais et quelques autres comptoirs encyclopédiques, ont tourné la tête au cher M. Thomas. J'en suis fâché, car indépendamment de ce qu'il a beaucoup d'esprit, et qu'il auroit pu réussir, s'il n'avoit entrepris que ce qu'il pouvoit entreprendre, il passe d'ailleurs pour avoir des mœurs et être un très-galant homme.

## FÉVRIER, 1767.

VERS le milieu de ce mois a paru *Bélisaire*, ouvrage de M. de Marmontel. L'on ne sait trop quel nom donner à ce livre, qui n'est ni chair ni poisson. Les soixante premières pages annoncent un roman moral dans le goût de Télémaque ; le reste sont des entretiens ou plutôt des leçons que Bélisaire donne à Justinien, sur toutes les parties de l'administration de l'Empire. Pendant le cours de préceptes de gouvernement, que Bélisaire fait faire au malheureux Justinien, ce dernier écoute avec toute l'attention d'un imbécile sans rien objecter, sans rien discuter ; excepté dans le chapitre du luxe, où ce *Cha-Bahan* est assez hardi pour faire quelques objections à l'Aveugle qui veut le conduire. Cette dernière idée me paroît

rendre assez bien M. de Marmontel, qui, sous le nom de Bélisaire, veut enseigner l'art de régir des Etats. Les prétentions de ces petits philosophes ne finîront-elles jamais ? quand serons-nous délivrés de l'ennui de lire des ouvrages où des pédans prétendent éclairer l'homme d'état ? Cependant Bélisaire a réussi, c'est-à-dire, l'édition s'en est débitée en fort peu de jours, par les allusions et les applications malignes auxquelles il a donné lieu ; et la cour a eu la maladresse d'en arrêter la vente, ce qui a donné la dernière main à sa célébrité, dans le temps même que son succès étoit balancé par les critiques judicieuses que l'on commençoit à en faire de tous côtés. On assure que c'est par l'ordre des Ministres, que la Sorbonne veut sévir contre cet ouvrage. Dans son chapitre de la Religion, Marmontel fait dire à Bélisaire ce que Voltaire a dit vingt fois et cent fois mieux que cet Aveugle : que Marc-Aurèle, Trajan et Antonin devroient bien tenir leur coin dans le ciel quoique payens, etc ; mais cette levée de boucliers de la Sorbonne, pour cette hérésie *fluette*, est, dit-on, excitée par le gouvernement, qui ne veut pas avouer la véritable raison qui le révolte contre cet ouvrage. L'affaire n'est pas encore terminée, et on l'a commencée avec tant de vigueur, en rayant de la matricule des censeurs M. Bret, qu'il y a grande apparence que Marmontel ne verra point finir tout cela à sa satisfaction.

Voici une manière d'épigramme assez alongée

et assez lâche contre la Sorbonne, et que l'on attribue à M. Dorat.

Bélisaire proscrit, aveugle, infortuné,
Ferme dans le malheur, simple, sublime, sage,
Instruisant l'Empereur qui l'avoit condamné,
De la terre attendrie eût mérité l'hommage....
Oui sans doute chez les Payens; ....?
Mais parmi nous, .... chez les Chrétiens,
Peindre Dieu bienfaisant; exalter sa clémence!
Inspirer aux humains l'amour et l'indulgence!
Chercher à les unir par les plus doux liens!
Jusqu'où peut nous conduire une telle morale?
Que ce blasphémateur soit puni par le feu.
N'a-t-il pas dû savoir qu'il causoit du scandale,
Quand, malgré la Sorbonne, il faisoit aimer Dieu?

Ces vers moûs et lâches ne sont point de M. Dorat suivant moi; ce n'est point là sa touche; il l'a plus légère. C'est à mon gré un de nos jeunes gens qui a le plus de grace et de gentillesse dans ses pièces fugitives; il en vient de faire deux contre M. de Voltaire, qui sont remplies d'agrément et de légèreté. Dans la première, tout en louant ce grand poète sur ses ouvrages, il le blâme en badinant de répondre et de donner des éloges à tous les plats écrivains et à tous les petits grimes qui lui écrivent. Il le persiffle sur l'air envieux dont il ne cesse d'écrire sur Corneille, et l'invite à le laisser là. *Permets, dit-il, à Corneille, d'être tout bonnement sublime*, etc. etc.; cette épître a déplu à M. de Voltaire autant qu'elle le devoit, et il a marqué ici à ses amis, dans ses lettres, sa haine pour l'auteur de ce badinage qui est pourtant très-mesuré. Sur ces plaintes de M. de Voltaire,

M. Dorat a fait une seconde épître dans laquelle il soutient, avec un ton de plaisanterie fort agréable, que ce n'est point à Voltaire à le haïr; mais que c'est lui, Dorat, qui devroit haïr Voltaire. *N'êtes-vous pas*, lui dit-il, *le sublime auteur de Mérope, d'Alzire, d'Œdipe, de Zaïre, et de tant d'autres chefs-d'œuvre? que de titres pour vous prendre dans la plus cruelle aversion, si, d'ailleurs, je ne vous aimois pas de tout mon cœur*, etc. etc. etc.

Cette seconde facétie, mêlée de persifflage apparent et de louanges équivoques, a réchauffé la bile de M. de Voltaire, et il a répliqué par la très-médiocre épigramme qui suit. D'autres veulent qu'elle ne soit point de ce maître, mais de quelques-uns de ses garçons fanatiques.

Un barbouilleur ayant fait contre Homère
De mauvais vers qu'il avoit crus méchans,
Demandoit grace avec humble prière
A l'offensé. « J'adore vos talens,
» Lui disoit-il, et suis bien magnanime,
» Car je pardonne à votre esprit sublime,
» A vos écrits qu'admire l'univers.
» Par tous les Dieux dont j'ai peint la puissance,
Dit le vieillard, à l'animal pervers,
» L'effort est grand ! moi, par reconnoissance,
» Je ferai grace à votre impertinence;
» Mais je ne puis faire grace à vos vers.

Voilà où en est la querelle de ces deux Messieurs; elle n'en restera sûrement pas là. Je tâcherai d'avoir les deux épîtres de Dorat.

Les bals de l'Opéra ont été très-suivis et ont rapporté beaucoup d'argent cette année. M. de

Beaumarchais, auteur d'Eugénie, a été s'y faire persiffler. Des masques, en lui donnant des éloges perfides, l'ont engagé adroitement à faire lui-même le sien et celui de sa pièce. Etant convenu de bonne foi qu'il y avoit des endroits où le public lui avoit indiqué des corrections, il en avoit décidément profité; *j'en ai fait une entre autres,* a-t-il dit, *où j'ai été si convaincu de la justesse de la critique, que j'ai écrit de ma main à la marge de mon manuscrit : je suis un sot. — Ah! Monsieur,* s'est écriée une femme masquée du fond de la loge, *quand vous ferez imprimer votre pièce, n'oubliez pas cette note-là; elle est excellente!*

## MARS, 1767.

Le 5 du courant, j'ai fait mettre en vente *le Galant Escroc,* précédé des *Adieux de la Parade,* que j'ai fait imprimer à mes dépens. Je ne sais pas encore si cette comédie prendra; mais ce que je pense, c'est que je n'ai de mes jours fait un ouvrage plus régulier et plus agréable que celui-là. C'est le fond le plus heureux que j'aie jamais traité. Tout y est en action, l'exposition elle-même : aucune scène vide; un comique de situation qui se soutient depuis le premier mot de la pièce jusqu'au dernier; les caractères variés et tous pris dans la nature; une scène de deux amans, de la plus grande vérité, puisqu'il étoit impossible qu'on imaginât de traiter une pareille scène autre part que dans une comédie de société; l'action de la

pièce, très-rapide, puisqu'elle peut se passer en trois ou quatre heures au plus; tout le comique, toutes les plaisanteries sortant du fond même du sujet; chaque personnage ayant exactement le style qui convient à son caractère; et comme, excepté celui de Gasparin, tous les autres caractères sont d'un genre noble, le style général de cette comédie est dans le ton du plus grand monde, et de la très-bonne compagnie. L'effet théâtral en est prodigieux; elle a été jouée, comme je l'ai dit ailleurs, assez bien à Bagnolet, hormis la scène des amans, qui n'a jamais été bien rendue. Je voudrois voir cette scène entre les mains de Molé et d'une actrice telle qu'étoit Mademoiselle Gaussin dans sa jeunesse. Cette comédie est, de tous mes ouvrages, celui que j'aime le plus et que je crois le meilleur; je n'en excepte ni Henri IV, ni Dupuis et Desronais; et je pense que les connoisseurs doivent être de mon avis.

Le vendredi 13 du courant, mourut à Versailles, entre sept et huit heures du soir, Madame la Dauphine, Princesse peu regrettée. Elle s'étoit fait également haïr des grands et des petits par sa hauteur, ses caprices, ses dédains cruels, et son esprit despotique et tyrannique. Elle sera enterrée à Sens, à côté de son mari, dont on pleure encore aujourd'hui la mort, et qui sera longtemps l'objet des regrets de tous les véritables Français.

Le Docteur Tronchin s'est furieusement barbouillé dans l'histoire du procès-verbal de l'ou-

verture du corps de cette Princesse : il a donné de nouvelles preuves de son charlatanisme. Bouvart, le Médecin, a démontré que son savoir étoit mince, dans un écrit contre son livre sur la colique de Poitou, auquel ce Docteur *mirobolar* n'a pas pu répondre. Ce marchand de galbanon, je veux dire Tronchin, est un homme faux, peu savant, insensible, très-avare, et qui tire à la considération et à l'argent *per fas, et nefas*; voilà ce que bien des gens en pensent. Il a un orgueil maladroit et trop à découvert; ses discours sont toujours partagés en deux points : le mépris des Médecins de Paris, et l'estime de sa façon de traiter les malades. C'est cet orgueil gauche et maussade, qui a fait prendre des verges à Bouvart, qui l'a puni comme un écolier, comme un grime.

Le jeudi 26 du courant, je fus à la première représentation des *Scythes*, tragédie de M. de Voltaire. Ce n'est point un ouvrage de sa vieillesse, c'est un ouvrage de sa caducité; son coloris même est effacé; les vers en sont aussi foibles que ceux des dernières tragédies de Corneille.

Je n'entrerai dans aucun détail sur cette rapsodie septuagénaire. Je n'en pourrois dire qu'un mal enragé, et je veux imiter l'indulgence du public, qui, à la première représentation, poussa la patience jusqu'où elle peut aller quand on est ennuyé aussi cruellement. Les trois cents personnes, jetées dans le parterre, applaudirent quelques endroits, et très-peu encore : le reste de la

alle bâilla. Les amis de M. de Voltaire les plus aveuglés, les plus fanatiques, M. d'Argental enfin, ont fait tout ce qu'ils ont pu pour le détourner de faire jouer ce radotage; les comédiens eux-mêmes, lui avoient renvoyé son ouvrage, pour y faire au moins des changemens qui pussent le mettre en état d'être supporté sur la scène. Comme on avoit aussi répandu dans le public qu'il avoit composé cette pièce en douze jours, Fréron, dans une de ses feuilles, avoit dit qu'il devoit mettre douze mois à la corriger. L'on assure, au reste, qu'il n'étoit si pressé de paroître, que parce qu'il avoit volé le sujet de sa tragédie à un pauvre diable qui étoit prêt à faire représenter la sienne. Voici l'histoire que l'on fait, et que je ne garantis pas encore.

M. de Sauvigny, ancien Garde-du-corps du Roi Stanislas, et déjà un peu connu par sa tragédie de *la Mort de Socrate*, en a une intitulée *les Illinois*, qui étoit même distribuée aux Comédiens lorsque M. de Voltaire a voulu que l'on jouât ses Scythes. M. de Sauvigny prétend que, par l'infidélité de ces histrions, cette même tragédie a été par eux envoyée à M. de Voltaire, et que ce dernier en a broché une, en peu de jours, sur son plan. Si le fait est vrai, il faut que M. de Voltaire, indépendamment de l'infamie du larcin, radote à toute outrance pour s'être fait siffler à la place de M. de Sauvigny, et pour avoir entrepris un sujet aussi imaginaire, aussi peu vraisemblable, aussi plat, aussi impertinent que celui-là. On assure encore que les Illinois seront donnés après Pâques : s'ils le

sont effectivement, l'on verra clairement la vérité ou la fausseté de cette accusation de M. de Sauvigny. Il ne faut pas croire légèrement les auteurs sur ces sortes d'imputations; ils sont si chatouilleux sur leurs ouvrages qu'ils prennent souvent l'ombre pour le corps. Les Scythes ont eu quatre représentations.

La pièce est imprimée avec une épître dédicatoire de la dernière bassesse, et honnêtement platte d'ailleurs. MM. les Ducs de Choiseuil et de Praslin, auxquels elle est adressée, en pourroient peut-être trouver eux-mêmes les louanges puantes et hors de toute vraisemblance, s'il n'y avoit pas déjà long-temps et trop longtemps qu'ils sont Ministres; mais dans les places éminentes on devient bien vîte punais sur les éloges, et on ne trouve plus d'encens qui fasse mal au cœur, quelque détestable odeur qu'il ait.

Cette épître dédicatoire est suivie d'une préface en manière de radotage, dans laquelle Voltaire parle de lui, et se loue avec une impudence qui a bien son mérite par la singularité d'un amour propre aussi à découvert.

# AVRIL, 1767.

La Partie de chasse d'Henri IV continue à être jouée avec fureur dans les provinces; elle a été représentée vingt-huit fois à Lyon; à Bordeaux, elle l'a été trente-trois; elle a fait une sensation singulière à Bruxelles où le Prince Charles de Lorraine est adoré. Comme apparemment sa bonté populaire a des traits de ressemblance avec celle d'Henri IV, les spectateurs Bruxellois aux endroits de ma pièce où je fais agir notre Roi avec franchise et bonhomie, s'écrioient: *c'est Charles! c'est Charles!* Un M. Tournaire de la Tour, que je n'ai point l'honneur de connoître, est l'auteur des détails que je viens de rapporter, et il nous les a appris par une lettre qu'il m'a adressée par la voie du Mercure, et qui y est insérée dans le volume de mars. J'y ai répondu par la même commodité; ma réponse est dans le premier volume d'avril.

Le samedi 11, Henri IV suivie du Galant escroc fut joué encore par la troupe de M. le Duc de Grammont sur son théâtre des Porcherons, rue de Clichy. Je fus très-content de l'exécution de la petite pièce; je desirai beaucoup de choses dans Henri IV; en total cependant, pour des acteurs de société, cela n'étoit point absolument mal.

Enfin le 23 et 26 du courant, j'ai encore vu

représenter cette pièce chez Madame la Duchesse de Villeroy par Brizard, Molé, Préville, Auger, Mademoiselle Doligny, et les acteurs et actrices de la troupe de Madame de Villeroy.

Brizard excellent. Auger, dans le rôle de Lucas, ne laisse rien à desirer; Molé, dans celui de Richard, laisse au contraire à desirer, quoique bon : j'en dis autant de Mademoiselle Doligny. Préville n'approche pas du naturel de M. le Duc d'Orléans; d'ailleurs il est toujours Préville, mais il n'a pas saisi le caractère de Michau, dans le sens que je l'ai fait. Les autres acteurs et actrices ne s'en sont point trop mal tirés. Le rôle de Conchini ne seroit peut-être pas même si bien rendu à la Comédie française, quoique ce soit Le Kain qui me l'ait demandé, et à qui je l'ai donné, si elle s'y jouoit.

J'avois reçu le jour même de cette dernière représentation, une lettre datée du 20 avril, ainsi conçue :

Monsieur,

» Vous serez sans doute surpris qu'un Hermite » qui vous est inconnu, vous écrive du fond de sa » province pour vous remercier du plaisir qui » lui a procuré la lecture de votre comédie de la » Partie de chasse de Henri IV.

» Comme j'ai le bonheur de penser comme vous » sur ce bon Roi, j'espère que ma lettre vous » fera quelque plaisir.

» Vous peignez parfaitement le héros en désha-

» billé, pour me servir de votre heureuse expres-
» sion ; mais qu'il est peu de ces héros-là, de ces
» héros aimables en leur négligé !

» Je suis bien fâché qu'un Moine ne puisse se
» trouver décemment aux représentations qu'on
» donne de votre pièce au public. Je vis au milieu
» des bois, où la promenade et la lecture font
» tous mes amusemens. Si je puis réussir dans le
» projet de plaisir que j'ai fait, je suis trop heu-
» reux. Je vais présenter, à plusieurs de mes
» confrères, quelques rôles de votre comédie, et
» dans nos récréations nous en jouerons quelques
» scènes sur un petit théâtre que je vais faire
» construire à l'insçu des cagots et des petits es-
» prits. Vous comprenez bien qu'il faudra mettre
» à part la bonne Margot, la charmante Catau,
» et la fidèle Agathe ; malgré cela, nous aurons
» beaucoup de plaisir. Quoiqu'assez jeune, je veux
» me charger du rôle de Henri ; j'ai un bon ami
» qui prendra celui de Sully ; le sentiment, à ce
» que je crois, rendra notre début heureux.

» Vous avouez modestement que les Mémoires
» de Sully vous ont servi pour peindre votre héros ;
» mais avouez aussi que vous êtes auprès d'un
» Prince aimable, qui sait le copier aussi bien
» que vous, quoique d'une façon différente. Il
» n'appartient qu'aux Bourbons de copier de cette
» manière-là.

» Je ne me contente pas, Monsieur, de vous
» écrire une lettre, j'ose encore vous envoyer des
» vers. Des provinciaux tels que moi font d'éter-

» nels complimens; d'ailleurs quand on est sur le » chapitre d'Henri IV, et qu'on est bon Français, » peut-on jamais finir? je suis persuadé que la » capitale jase encore plus que nous quand on lui » en rappelle le tendre souvenir. C'est un franc » babillard que le cœur français quand il parle de » ce qu'il aime ».

» J'ai l'honneur, etc. *Signé*, JANNIN, Religieux » de l'ordre de Cîteaux en l'Abbaye royale de » Chassagne en Bresse, par Montluel ».

Cette lettre, pleine de sentiment et écrite avec esprit, sans qu'il y ait de prétention à en avoir, me feroit penser que le Bernardin qui me l'a adressée, est un bon et galant homme quoique Moine; qu'il a de l'ame et du goût, et je craindrois en partant de là, qu'il ne fût malheureux dans son état.

Le nommé Dalainval, acteur de la troupe de Bordeaux, est à Paris; je l'ai rencontré chez la Duchesse de Villeroy: il m'a dit que *la Veuve* avoit été jouée dans cette première ville par Mademoiselle Emilie, qu'elle y avoit réussi et que c'étoit une des petites pièces qu'ils reprenoient le plus souvent. Je crois que les Comédiens de Paris vont la jouer cet été.

# MAI, 1767.

L'on a remis, à la rentrée, *Eugénie*, qui s'est encore traînée six représentations, dont la dernière est du vendredi 8 du courant. Elle a acquis par ce moyen, le dernier degré du mépris public. Je viens d'apprendre qu'à cette dernière représentation, le pécunieux auteur de cette rapsodie avoit encore fait jeter de l'argent dans le parterre. Les gens à sa solde l'ont redemandée, et elle a tenu encore cette semaine. Les deux dernières fois, ils l'ont étayée par deux représentations consécutives de Dupuis et Desronais; et on a remarqué que la salle ne se meubloit un peu que vers les sept heures. Au reste, quelqu'apparence de succès éphémère et précaire que cette pièce ait, ou puisse avoir, je ne me dédis pas du mal que j'en ai écrit, et tous les connoisseurs seront de mon avis; il ne peut y avoir que des femmelettes qui puissent prendre quelque plaisir à un poëme aussi mal fagoté.

Le mercredi 27, les Comédiens français donnèrent la première représentation d'*Hirza, ou les Illinois*, tragédie de M. de Sauvigny. L'on m'en a dit beaucoup de bien; je n'ai pu m'y trouver, je fus obligé, par bienséance, d'aller ce jour-là à une dernière répétition, que l'on faisoit chez M. le Duc de Grammont, de ma comédie de la Veuve, qu'ils ont jouée le lendemain, jour de l'Ascension;

Je pris un prétexte pour ne point assister à cette représentation de ma pièce, où je croyois qu'ils me mettroient en pièces. Madame Préville qui y étoit, m'a cependant assuré qu'elle n'en avoit point été du tout mécontente. Elle dit qu'elle va la jouer aux Français cet été ou cet automne; mais les Comédiens sont des paresseux qui lanternent sans cesse et qui ne finissent jamais rien. J'ai fait présent à Madame Préville de mes honoraires de cette pièce. J'ai fait aussi présent aux Comédiens du *Jaloux honteux*, de Dufresni, que j'ai réduit en trois actes, et qui a eu beaucoup de succès sur le théâtre de Bagnolet, comme je l'ai dit dans ce journal.

## JUIN, 1767.

Le vendredi 5 du courant, il y eut à Bagnolet, une manière de répétition totale de l'Isle sonnante. Cailleau, Laruette et une chanteuse que je ne connois point, exécutèrent avec M. le Chevalier de Clermont et Madame la Marquise de Montesson, tous les différens morceaux de chant de Monsigni: je lus, moi, ma pièce à mesure, et un orchestre nombreux accompagnoit les ariettes, duo, trio, etc., etc.

Je n'ai point encore vu de sensation plus vive; M. le Duc de Chartres, lui-même, qui est comme le mercure, qu'on ne peut fixer, ne désempara pas un moment. Ce fut d'ailleurs de la part de tous les acteurs une attention soutenue, telle que je n'en

imais trouvé dans les grands et dans ces gens
sont blasés sur tout. Après l'exécution, ce
ne orchestre et tous les musiciens parurent
nés de la force de la musique : ils ne cessoient
épéter que jamais Monsigni n'en avoit com-
é d'un genre aussi mâle, ils le mettoient au-
sus de Philidor. Ils n'avoient pas moins été
pés machinalement du poëme (car tout est
chinal chez des musiciens) : son extrême sin-
arité les avoit confondus. Ils n'avoient cessé
ire pendant que je lisois, et d'admirer le chant
la musique forte pendant qu'ils exécutoient.
uette et Caillot extasiés de la besogne de Mon-
ni, se récrioient en même temps sur l'extrême
eté et la nouveauté originale de mon drame,
it ils trouvoient d'ailleurs la conduite exacte,
es ariettes rimées et faites avec la plus grande
ance et le plus grand soin. Ces deux Comédiens
chanteurs, sont, à ce que l'on m'a assuré, les
nds juges de ces pauvretés lyriques, qui font
uellement le fond de leur théâtre, et l'on veut
ils ne se trompent jamais dans les décisions
ils portent des comédies à ariettes qui les en-
hissent à présent et que la postérité sifflera à
ip sûr, si le goût ne vient pas à se perdre tota-
ient. Nos neveux devront un jour nous trouver
n bêtes d'avoir applaudi à toute outrance ce
ire métis, qui n'est qu'un assemblage mons-
ieux de celui de la farce et de l'opéra; de ce
ire qui ôte toute illusion théâtrale, et que je
uve également opposé à la raison, à la vraie et

belle nature, et à l'institution primitive du théâtre et du vrai poëme dramatique : il en est la *sodomie*.

Ce sont les sentimens que j'ai contre ce genre, qui m'ont fait entreprendre de jeter sur lui un ridicule qui fera peut-être rire, mais qui n'opérera pas de conversion : on ne peut l'attendre que du temps. Quoi qu'il en arrive, l'Ile sonnante sera du moins, si elle réussit, regardée quelque jour comme une réclamation et une protestation en forme contre le mauvais goût de ce siècle, et j'aurai l'honneur d'avoir osé la faire.

Revenons à l'enthousiasme que cet ouvrage a inspiré à la répétition, et qui peut fort bien être démenti à sa représentation. Les comédiens et musiciens qui l'ont entendu, en ont été tellement enivrés, que le lendemain de cette répétition, qui étoit le jour de leur assemblée, sur le rapport de Caillot et Laruette, les Comédiens italiens arrêtèrent de m'offrir mon entrée à leur spectacle. Le dimanche, 6 de ce mois, je reçus d'eux, à ce sujet, une lettre très-polie à laquelle je répondis le lundi, que l'Ile sonnante n'avoit été composée que pour M. le Duc d'Orléans; qu'elle alloit être jouée en juillet à Villers-Cotterets, et que sans les ordres de S. A., ni moi, ni Monsigny n'en pouvions disposer; que conséquemment je n'avois aucun titre qui pût me faire accepter décemment mon entrée.

Le mercredi 10, réponse des Comédiens à ma lettre. La voici :

« Monsieur,

« Quand nous avons délibéré de vous offrir vos
» entrées à notre spectacle, nous n'y avons été
» portés que par l'estime et la considération que
» méritent vos talens, sans aucun motif d'intérêt
» personnel. Nous vous prions donc de vouloir
» bien les accepter comme une justice que nous
» vous rendons, et dont nous serions très-morti-
» fiés que vous ne voulussiez pas profiter, etc.
» Signé, *Carlin, Lejeune, Bailletti, Caillot,*
» *Ciavarelli, Clairval, Champville, P. Veronèze* ».

Comme je suis sûr du consentement de M. le Duc d'Orléans pour faire jouer ma pièce aux Italiens, j'ai cru devoir me rendre à cette seconde politesse; d'autant plus que l'Île sonnante étant déjà regardée comme lue et reçue, j'ai dès ce moment le droit incontestable de jouir de mes entrées. J'ai été les en remercier samedi 13, à leur assemblée.

Le dimanche 21, on a donné sur le théâtre de Villers-Cotterets, *le Joueur*, tragédie de Saurin. C'est une traduction libre d'une tragédie anglaise de ce titre; j'en ai entendu la lecture et je connois l'original par une traduction en prose qui nous en a été donnée il y a quelques années. Saurin, en se rendant ce sujet propre, y a mis des finesses, une vraisemblance, des gradations, des scènes

filées avec grand art; il l'a écrite en vers libres qui m'ont paru les plus forts qu'il ait faits de sa vie : elle vient d'avoir le plus grand succès chez M. le Duc d'Orléans; malgré cela, je doute toujours très-fort qu'elle réussisse aux Français, où elle sera donnée cet hiver vraisemblablement.

Je ne trouve pas le fond de ce sujet intéressant pour un drame tragique. La passion du jeu et les effets qu'elle peut produire, quelque terribles qu'ils puissent être, ne peuvent, à mon avis, et suivant même l'impression que cette pièce m'a faite, affecter l'ame assez fortement. La bassesse de cette passion et des crimes dont elle est la suite, ne doit pas effleurer le cœur; d'ailleurs, sur qui se porteroit le foible intérêt de ce drame-ci? sur le joueur? c'est un enragé qui n'a aucune vertu qui rachète ses fureurs vicieuses; sa tendresse pour sa femme est sans force et sans suite; ses remords doivent peu toucher. L'intérêt que l'on peut prendre d'abord pour cette femme, ne peut pas être d'une longue tenue non plus ni se soutenir; malgré les indignes procédés de son mari et ses bassesses, cette bonne dame l'adore toujours bêtement. Ce caractère romanesque, et qui n'est point dans la nature, ne sauroit porter à nous intéresser pour elle jusqu'à un certain point.

La sœur du joueur et son amant ne sont que des seconds personnages, et ce n'est point aussi sur cette dernière épisode que tombe et doit tomber le grand intérêt du drame. J'ajouterai, d'ailleurs, que celui d'une tragédie peut difficilement naître

d'un vice bas et méprisable, tel que la passion du jeu. Il faut, pour nous émouvoir dans les tragédies, de grands crimes qui puissent en imposer à notre imagination, dont l'objet puisse s'anoblir par la fin qu'ils se proposent, telle qu'est la soif de régner, la vengeance, etc.; en un mot, des crimes pour ainsi dire respectables, qui prêtent aux idées fortes et sublimes pour les détails, et qui honorent en quelque sorte et élèvent le fond du sujet. Mais des coquineries et des vices crapuleux n'ont pas le droit d'intéresser, du moins moi; cela ne fait que m'indigner, me dégoûter, me révolter; et, quelque sanglante qu'en soit la catastrophe, la pièce, dans tout son cours, m'a fait mal au cœur, et la fin m'en est tout-à-fait indifférente. Je rends compte ici, au surplus, de mon impression seulement, et je desire, de très-bonne foi, que ce ne soit point celle que cette tragédie fasse sur le public. Ce seroit, au reste, la faute du sujet plutôt que celle de Saurin, qui, comme je l'ai dit, a rendu sa traduction ou son imitation infiniment supérieure à son original.

Sans flatter M. le Duc d'Orléans, je puis dire qu'il s'est mal conduit vis-à-vis de Saurin dans cette occasion-ci. Il est parti pour Villers-Cotterets sans lui faire la plus légère politesse, sans le faire prier d'y aller, sans lui donner de ses nouvelles. Il est vrai que c'est l'embarras où on l'a jeté qui, vraisemblablement, l'a empêché de donner à Saurin des marques de bonté et des témoignages de sa reconnoissance. Je n'entends point par-là de

l'argent ou un présent, *longe absit;* ce n'est pas là la récompense des gens de lettres d'un certain ordre ; sans les honnêtetés qu'on leur doit, un présent tout sec seroit une injure. J'entends que le Prince auroit dû, quelques jours avant son départ, envoyer chercher M. Saurin, lui faire des remercîmens de lui avoir donné son ouvrage, et de lui en avoir consacré les prémices et la fleur ; convenir ensuite avec lui du jour qu'il pourroit lui envoyer une voiture pour se rendre à Villers-Cotterets, et enfin l'admettre à sa table.

Mais sans doute M. de Pont-Saint-Maurice, Gouverneur de M. le duc de Chartres, Chevalier des ordres du Roi, et premier Gentilhomme de la Chambre de S. A. S. ajoutons à ces qualités celle de l'homme le plus haut de son siècle, et qui connoît et estime le moins la littérature et les gens de lettres ; ce Sottenville enfin, a probablement persuadé à M. le Duc d'Orléans, qu'il ne convenoit pas à la dignité du premier Prince du sang, de faire manger avec lui des beaux esprits, même les plus titrés. Car on ne peut l'être davantage que Saurin ; il est de l'Académie française ; il a une réputation par lui-même ; il est le fils d'un très-grand géomètre, connu dans toute l'Europe ; son père étoit de l'Académie des Sciences ; il y a eu en Hollande un très-fameux Ministre de son nom et de ses parens, dont les sermons sont estimés en France. M. Saurin est d'ailleurs, par lui-même, un homme sans reproche, et dont on n'a jamais attaqué les mœurs et la probité. Que falloit-il de

plus à ce Gentilhomme de la Chambre? si ce Marquis de Pont n'eût pas été si borné, il auroit senti que son Prince ne pouvoit jamais s'abaisser en descendant jusqu'à l'homme de lettres, et en l'honorant d'une distinction flatteuse qui ne pouvoit pas faire planche pour d'autres gens; que l'homme de lettres auroit regardé cette faveur comme une grace et non comme un titre. S'il eût eu de l'esprit et un jugement sain, il auroit vu que si d'un côté le Prince ne pouvoit point s'avilir en faisant assister à sa table M. Saurin, ce dernier, au contraire, se dégradoit en allant manger à une autre table que celle du Prince, quelle qu'elle fût. Il auroit jugé judicieusement que dans le cas présent, ce n'est point l'homme de lettres qui a eu affaire au Prince, mais que c'est le Prince qui a eu besoin de l'homme de lettres; que ce n'étoit point par conséquent par des dégoûts qu'il lui en falloit marquer sa reconnoissance, mais par des façons honnêtes et honorantes. Mais que demander à un Patricien bouffi de noblesse et vide de sens? il est malheureux que M. le Duc d'Orléans se soit décidé par des idées aussi fausses.

J'avois presque la certitude que cette affaire, qui m'est commune avec Saurin, prendroit cette tournure là, par un incident qui m'étoit arrivé à Bagnolet le jour de la répétition dont j'ai parlé. Monsigny, en sa qualité de compositeur, ne vouloit pas manger avec les musiciens de son orchestre; je vis l'embarras où se trouvoit M. le Duc d'Orléans, s'il commençoit par indisposer Mon-

signy; je me sacrifiai, et afin de lui épargner ce dégoût, je lui dis tout de suite que je comptois y manger, moi; et que lui et moi nous ferions les honneurs de cette table. A peine lui avois-je parlé, que Monseigneur vint à moi tout honteux et tout marmiteux, me faire, presqu'en tremblant, la proposition de faire les honneurs de la table en question. « *Je vous ai prévenu,* lui dis-je, *Monsei-» gneur; j'ai conçu l'embarras où je vous mettrois, » si je ne vous faisois pas ce sacrifice, et je le » fais* ». C'en étoit effectivement un très-grand de ma part, mais aussi je me promis bien que ce seroit le dernier de cette espèce que je lui ferois. En vérité je me crus dans l'antichambre ou à la cuisine dans ce dîner-là, et je ne le lui ai pas laissé ignorer; je lui ai fait dire par M. le Vicomte de la Tour-du-Pin, que comme un autre Daniel j'avois été condamné aux bêtes, *damnatus bestiis.* Je me propose bien, d'ailleurs, lorsque l'occasion s'en présentera, de lui renouveler, sur tout ceci, ma façon de penser. Il sait que je ne recherche point l'honneur de manger avec lui; que toutes les fois que je l'ai pu avec bienséance, je me suis débarrassé de cet honneur-là; que de cinq fois qu'il m'a prié, j'en ai esquivé trois: je lui rappellerai ces faits, dont il se souviendra très-bien; et je finirai par l'assurer très-positivement, que jamais où il sera et où il me mandera, il ne m'amènera à manger à une autre table que la sienne.

Mais, pour en revenir à Saurin, M. le Vicomte de la Tour-du-Pin, qui, dans cette occasion,

s'est conduit comme un ange, à tâché de réparer autant qu'il a pu, les torts du Prince. La veille de de son départ pour Villers-Cotterets, il fut le soir chez Saurin pour lui demander, de la part de Monseigneur, le jour qu'il comptoit y aller; il lui dit qu'il auroit une voiture, etc. Il n'avoit pourtant pas l'adresse ni aucun ordre positif, mais il savoit les intentions du Prince.

Saurin, que j'avois instruit et que j'avois prévenu que l'on comptoit nous faire manger là-bas à la table du Maître-d'hôtel, avec Grandval et Carmontel, lui répondit que sa santé actuelle ne lui permettoit pas de faire ce voyage, et qu'il resteroit à Paris. Comme le Vicomte insista et lui dit que sa santé n'étoit qu'un prétexte, et que ce n'étoit point là la vraie raison qui l'empêcheroit de sortir, Saurin en convint, et le Vicomte convint à son tour que rien n'étoit plus juste que ce qu'il desiroit, et que si le Duc d'Orléans eût été mieux conseillé, il n'eût pas balancé un instant à nous accorder l'honneur que nous lui demandions : c'étoit effectivement comme il pensoit. Le Vicomte, pour ajouter encore une fiche de consolation aux politesses qu'il avoit déjà faites à Saurin, lui a fait envoyer un courier de la part du Prince, pour lui annoncer le succès de sa pièce. Je suis très-convaincu que c'est lui qui a arrangé de faire écrire M. de Foncemagne, au nom de M. le Duc d'Orléans. Il est bon d'observer ici que Foncemagne mange là-bas avec Monseigneur, tandis que l'on nous vouloit établir à la

table du maître-d'hôtel, avec le comédien Grandval. Ce fait fournit la preuve la plus complette que ce plat et inconséquent arrangement est la besogne de M. le Marquis de Pont; le *gouverneur* a voulu faire honorer le *précepteur* ou sous-gouverneur personnellement et relativement à lui-même. Cet homme sans goût pour les lettres s'est fort peu embarrassé de ceux qui en faisoient profession, et qui l'exerçoient avec des mœurs sans reproches et la dignité qui leur est convenable.

Après cette exposition, il est presque inutile de dire que j'ai pris d'avance mes mesures vis-à-vis de M. le Duc d'Orléans, pour ne point aller à Villers-Cotterets; j'ai prétexté la santé de ma femme, mais, au fond, il sait ce qui en est, et il le saura encore mieux quelqu'un de ces jours.

Le mercredi 17 juin, je fus à la seconde représentation des *Illinois;* cette tragédie avoit encore eu le malheur d'être interrompue après la première représentation, par une maladie de Mademoiselle Dubois. La pièce a eu à combattre, ces jours-ci, des chaleurs insoutenables. Les plaintes de son auteur sur l'infidélité de quelqu'un des Comédiens et le plagiat de M. de Voltaire, ne paroissent point absolument dénuées de vraisemblance. Le fond de l'idée des Illinois et des Scythes est effectivement le même : c'est l'opposition des mœurs des sauvages à celles de l'Europe. Le dénouement, qui ne vaut rien du tout dans l'un et dans l'autre auteur, est exactement le même ; et

il y a apparence que le pape des encyclopédistes, le délicat Voltaire, qui regarde l'honneur et la probité comme la monnoie des sots, ne se sera point fait un scrupule de se servir des moyens les plus malhonnêtes, s'ils lui ont été les plus utiles. Au reste, cette tragédie de M. de Sauvigny m'a été vantée plus qu'elle ne le mérite; je n'y ai trouvé aucune invention. Cet auteur n'a ni génie ni talent pour le dramatique : il ne connoît pas le mécanisme de cet art. Il fait bien des vers, du moins autant que j'en ai pu juger en les entendant réciter et sans les avoir lus, mais ils ont en général le défaut d'être trop épiques. C'est une mode que M. de Voltaire a amenée : il n'en fait guères d'autres dans ses tragédies, et c'est, je pense, manquer à la raison et au bon goût. Nos jeunes gens ne voyent en moi qu'un radoteur et un envieux quand je leur fais voir ce défaut dans Voltaire : c'est une vérité de goût qui n'est pas à la portée de tout le monde, et moins encore à la l'usage de la jeunesse; l'esprit à tort et à travers est l'idole de cet âge.

Le dimanche 28 du courant, la troupe de la Montansier donna à S. Germain en Laye, *la Partie de Chasse de Henri IV*; le mardi 30, ils l'ont encore jouée; mes sœurs étoient à cette représentation. Brizard a fait le rôle de Henri IV; il y avoit, à ce qu'elles m'ont dit, un Sully excellent; le succès a été complet.

## JUILLET, 1767.

Comme je ne veux pas aller à Villers-Cotterets, je ne veux pas non plus que M. le Duc d'Orléans pense que ce soit par vanité déplacée, et non par le juste sentiment de ce que je me dois à moi-même; je ne suis pas bien aise qu'il croie aussi que ce ne seroit pas un plaisir pour moi de voir exécuter mon ouvrage : je veux qu'il juge que c'est par raison que je me prive de cette satisfaction, et en même temps, j'ai l'idée de lui persuader que je ne mets point d'humeur à tout cela. Pour l'en convaincre, j'ai composé exprès pour lui, ces jours ci, la petite misère suivante que j'ai adressée à M. de Monsigny, pour être mise en musique par lui. C'est un dialogue qui peut être agréablement chanté par Madame la Marquise de Montesson et par le Chevalier de Clermont. En connoissant les êtres de là-bas comme je les connois, je suis bien sûr que cette petite drogue y réussira. Voici ce que c'est :

### DIALOGUE AMOUREUX,

*Entre M. Jacob et Madame Judith.*

MADAME JUDITH, *seule.*

Jacob, ne suivez point mes pas.

M. JACOB, *seul.*

Judith, je ne vous quitte pas.

*Ensemble.*

Non, non, ne suivez point mes pas,
Non, non, je ne vous quitte pas.

MADAME JUDITH, *d'un air tendre.*

N'exigez pas que je vous aime !

*Ensemble.*

Non, non, ne suivez point mes pas.
Non, non, je ne vous quitte pas.

MADAME JUDITH, *toujours tendrement.*

Ne croyez pas que je vous aime !

M. JACOB, *avec vivacité.*

Mais, vous me l'avez dit vous-même...
A présent démentiriez-vous
Un aveu si tendre et si doux?.....
Ma surprise seroit extrême.

*Ensemble.*

Non, non, je ne vous quitte pas,
Non, non, ne suivez point mes pas.

MADAME JUDITH, *plus tendrement encore.*

N'exigez pas que je vous aime !
Ma mère m'a dit :
» Ecoutez, Judith,
» Dites-lui, comme de vous-même :
» *Ne croyez-pas que je vous aime !*

*Ensemble.*

Non, non, ne suivez point mes pas.
Non, non, je ne vous quitte pas.

MADAME JUDITH *très-tendrement.*

N'exigez-pas que je vous aime !

Non, non, Jacob, voyez-vous :
J'aurois encore mon époux,
Qui pourroit être jaloux
De mon amitié pour vous;
Non, c'est un embarras extrême.
N'exigez-pas que je vous aime !

M. JACOB, *très-vivement.*

Bon ! bon ! bon ! aimons, aimons-nous !
Ces craintes sont une chimère.
Trompons et la mère et l'époux !
Trompons et l'époux et la mère !
C'est un plaisir de plus pour nous,
D'avoir à tromper des jaloux.

MADAME JUDITH, *d'un air languissant.*

Quoi ! faut-il chanter avec vous ?

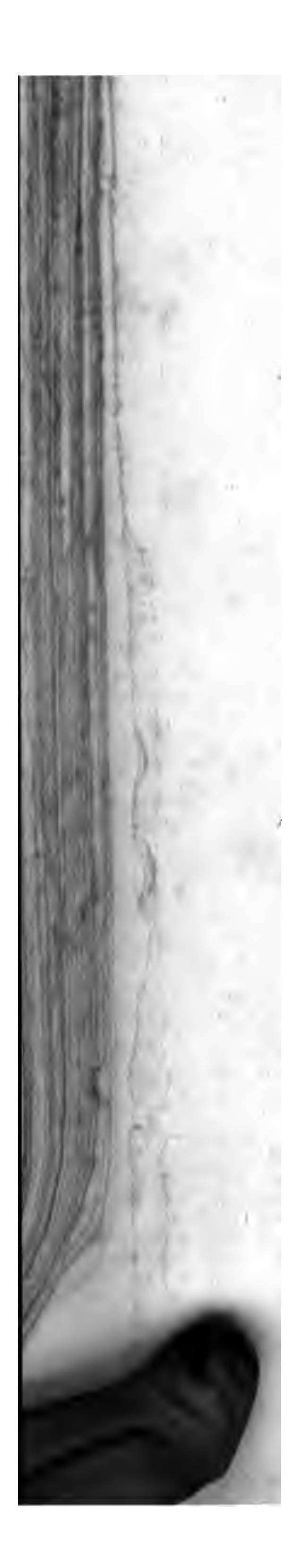
*Ensemble.*

Bon ! bon ! bon ! aimons, aimons-nous !
Ces craintes sont une chimère.
Trompons et la mère et l'époux !
Trompons et l'époux et la mère !
C'est un plaisir de plus pour nous,
D'avoir à tromper des jaloux.

C'est après cet envoi que je reçus le 18, une lettre de Marquise. Son amitié pour moi paroissoit y être inquiète que je refusasse à Monseigneur d'aller à Villers-Cotterets ; il lui avoit écrit qu'il m'enverroit chercher le 20, pour lui parler au Palais royal. Effectivement, il m'envoya, ce jour-là même, une chaise de poste à Grignon où j'étois et où je suis actuellement retourné. Déterminé comme je l'étois à ne point céder sur ce voyage, je craignois le rendez-vous que Monseigneur me

donnoit ; j'appréhendois de m'échauffer dans cette conversation là ; mes frayeurs furent bientôt dissipées. A peine lui eus-je dit que le prétexte de la mauvaise santé de ma femme, dont j'étois convenu avant son départ et vis-à-vis de lui que je me servirois, pour me disculper près de Monsigny ; à peine dis-je, lui eus-je dit qu'effectivement ce prétexte étoit malheureusement devenu une raison vraie et légitime, qu'il me répondit sur-le-champ avec la plus grande bonté et la plus grande amitié, que ce motif étoit trop juste, et qu'il me dispensoit du voyage. Il ajouta : *au reste, tout étoit arrangé pour que vous n'y eussiez pas le désagrément que vous y craigniez ; vous seriez arrivé à Villers-Cotterets le jour que Madame la Comtesse doit y venir ; mes gentils-hommes ne mangent point avec moi lorsqu'il y a une Princesse du sang à ma table, et vous eussiez mangé à celle de mes Gentils-hommes.* Ce n'eût pas encore été là mon compte, au cas que Foncemagne reste à la table du Prince, lors même qu'il s'y trouve une Princesse. C'est un fait dont je m'informerai, j'en suis curieux.

Dans cette incertitude, ou plutôt regardant foncièrement ce voyage là plus comme une corvée que comme une partie de plaisir, je persistai à dire au Prince que ma femme étoit dans une situation qui ne me permettoit pas de la quitter un instant ; il est bien vrai qu'elle est dans le temps critique des femmes, mais, si j'eusse été certain d'être de la cour du prince à Villers-Cot-



terets, comme doit y être un homme de
peut-être la démangeaison naturelle à un
m'y eût fait aller, et sans doute je me se
nuyé et repenti d'y avoir été; il y a mille
choses qui m'y auroient blessé : je ne suis
comme un autre, moi. Tout compté, tout r
je suis charmé de l'obstacle qui s'est opp
voyage d'amour propre. Monseigneur est
aussi; il m'a accablé d'amitiés, de cares
confiance ce jour là. Je l'ai vu à Paris pou
l'aller voir à Villers-Cotterets.

Le 28 je dînai chez Bernard à Choi
Dorat qui nous lut un petit poème en troi
où je trouvai des choses charmantes. Il
Bernard une épître qu'il a adressée ces j
Mademoiselle Beaumesnil; c'est un badin
élégant, et il y règne un ton de bonne pla
qui m'a plu au point d'en tirer copie. C
chanteuse de l'Opéra qui a été si prodigie
louée dans un des Mercures de l'année
que l'on assuroit qu'il ne resteroit plus
pour les autres, présentes et à venir, cett
selle Beaumesnil, dis-je, est une des pl
lentes dévergondées de l'Opéra, sans
faire aucun tort aux autres.

ÉPITRE A MADEMOISELLE BEAUM

*Par un inconnu.*

J'examinois hier au soir,
Ton œil mutin, ton air folâtre;

Et j'ai jugé, par le théâtre,
De tes talens pour le boudoir.
Me voilà pris, ou Dieu me damne.
Ta voix sans timbre, tes attraits,
Et ta mine toute profane,
M'ont mis au rang de tes sujets.
Ne crains point que louangeur fade,
Me récriant sur tes appas,
J'aille, dans des vers de parade,
Te donner ce que tu n'a pas.
Ce n'est point l'allure orgueilleuse
De l'altière et vaine Junon;
Ni la pudeur, très-fabuleuse,
De l'amante d'Endimion.
Tu n'es (je le dis sans façon)
Pudique ni majestueuse;
Mais l'Amour qui, par toi, soutient
L'aimable empire de sa mère,
Des charmes seul dépositaire,
T'en a donné ce qu'il en tient
Dans le corset d'une bergère.
Tes yeux sont deux foyers ardens,
Où j'ai failli brûler mes ailes,
Et d'où partent mille étincelles
Sur le salpêtre de mes sens.
A ta suite erre le caprice,
Qui courant d'un pas incertain,
Tient des papillons à la main,
Et te poursuit dans la coulisse.
Viennent après l'air enfantin,
Les faussetés au front serein,
Faveurs d'épines couronnées,
Tout l'attirail du Dieu malin,
Quand il va faire ses tournées
Pour désoler le genre humain.
Que j'aime en toi ces perfidies,
Cet oubli des tendres sermens,
Et ces adroites singeries,

Qu'on prendroit pour des sentimens !
Avec quel art tu dois séduire
L'amant dans tes fers arrêté !
Que de tourmens sous ton empire
Y rappellent la volupté !
Admets-moi dans la confidence ;
Chasse-moi ces adorateurs,
Exhalant l'ambre et l'arrogance ;
Ce groupe de petits Seigneurs,
Qui de l'Amour ont les fadeurs,
Sans en avoir la consistance ;
Qui par tout avec impudence
Vont traînassant leur nullité,
Et dont la stérile insolence
Trompe l'espoir de la beauté.
Je me conduits avec décence ;
De mon printemps je sais user ;
Je sais aussi temporiser,
Et réprimant l'effervescence
Prolonger une jouissance,
Ne pouvant pas l'éterniser.
Ah ! sois ma jeune enchanteresse,
Donne une nuit à mes souhaits ;
Nuit plus amoureuse jamais
N'aura signalé ma tendresse.
Tantôt je croirai, dans mes bras,
De fleurs enchaîner la Déesse.
Eh ! parbleu ! je ne prétends pas,
Que Zéphir m'ait passé en ivresse !
Tantôt pour soutenir mon feu,
Tu seras la belle Pomone ;
Et si je m'y connois un peu,
Vertumne n'a rien qui m'étonne.
Si tu prends les traits d'une Muse,
Je prends les flèches d'Apollon ;
Pour Sapho je deviens Phaon ;
Et fleuve enfin pour Aréthuse.
Ivre de mes félicités,

Fidèle aux célestes usages,
Je veux égaler mes hommages
Au nombre des Divinités.
Cet orgueil est d'un bel exemple,
Mais je fais mes conventions :
Fermes-moi la porte du temple
S'il faut payer mes oraisons.
Un baiser dont on fait emplette
Ne rend pas l'amant fortuné :
Sans prix, alors qu'il est donné,
Et moins que rien dès qu'on l'achète.
Ne vas point te décourager,
Il ne me faut qu'une huitaine,
Et dès ta première migraine
Je te promets de déloger,
De laisser là ma souveraine.
J'ai des mœurs. Pour te rassurer,
S'il te vient dans cet intervalle
Quelque traitant à dévorer,
Quelque amplitude épiscopale
Qui, sans bruit, veuille à ce jeu-là
Sanctifier sa convoitise,
Et pour des filles d'Opéra
Distraire le bien de l'Église :
Si las de bâiller à grands frais
Quelque Ministre misanthrope
Vient pour esquiver les placets,
Chez toi dépouiller les apprêts
De sa politique enveloppe,
Et veut sur ton sein désormais
Laisser dormir les intérêts
Et la balance de l'Europe :
Vu le besoin de t'occuper,
L'habitude de ces mystères,
Ces graves sots qu'il faut duper,
Et tous suivant leurs caractères ;
Je te permets de me tromper
Et de vaquer à tes affaires.

Adieu ! je ne dis pas mon nom.
Jeune Beaumesnil, quand on aime
Il faut de la discrétion.
Je serai ce soir au balcon,
L'œil triste, le visage blême,
Pour mieux marquer ma passion.
Si ta nuit n'est pas retenue
Et que tu goûtes ma pâleur,
Dans tes beaux yeux, nymphe ingénue
Mets le signal de mon bonheur.
Mais, si tu combles mon martyre,
Si ta rigueur vient m'accabler,
Permets-moi quelque éclat de rire
Pour m'aider à me consoler.

En transcrivant ces vers, je ne les ai pas trouvés aussi bons qu'en les entendant réciter; j'y ai vu des longueurs dont j'ai même retranché quelques-unes, des tours et des expressions recherchées, des choses communes; on n'y rencontre pas toujours le mot propre : il faudroit apprendre à ce jeune poëte à se défier de sa facilité et à retrancher de son abondance.

Il nous lut encore un petit poëme en trois chants dont l'invention ne m'a pas paru merveilleuse, mais où il m'a semblé qu'il y avoit des peintures très-agréables et des vers très-bien faits. Le personnel de M. Dorat me plut d'ailleurs infiniment; il a le ton excellent et paroît être d'une très-grande douceur.

# AOUT, 1767.

Le 9 du courant je reçus une lettre de M. de Monsigny, qui revenoit de Villers-Cotterets où je n'avois point voulu aller, comme je l'ai dit. Je dois me savoir gré à tous égards de m'être épargné ce voyage, puisque mon *Isle sonnante* y est tombée tout à plat. Comme en même temps la musique m'a paru excellente, je ne me tiens pas pour battu : 1.° Dans ces sortes d'ouvrages les paroles ne sont qu'un très-petit accessoire, la musique est presque tout. 2.° Les acteurs que je n'ai point été à portée de faire répéter ont joué sans gaîté et dans un sens directement opposé au genre de la pièce; M. de Vaudreuil, qui chantoit le rôle de Préfio, étoit malade et si enroué qu'on ne l'entendoit pas. 3.° Les plaisanteries semées dans ce drame sont faites plutôt pour le public que pour le goût dédaigneux et blasé des gens de la Cour, et surtout de l'espèce de ceux qui donnoient le ton aux autres spectateurs : je veux dire Madame la Comtesse de la Marche. Cette Princesse autant amie apparemment des madrigaux qu'ennemie de toute gaîté, avoit déjà proscrit et fait trouver mauvais *le Rossignol* qui avoit tant réussi vis-à-vis de feu Madame la Duchesse d'Orléans qu'elle le fit jouer trois fois dans un voyage de Villers-Cotterets. Enfin je défie que l'on ait entendu autre chose de cette pièce que la prose et les vers qui en étoient déclamés. On avoit omis de faire faire une

soixantaine de copies des ariettes pour les distribuer dans la salle du spectacle ; ensorte que la musique même, quelque bien faite qu'elle soit, n'a dû paroître qu'un bruit très-harmonieux, mais dont il a été impossible d'apprécier le moins du monde le mérite, ignorant absolument les paroles qu'elle exprimoit. En général même, on voit aux Italiens toutes les premières représentations de cette espèce de drames n'avoir pas l'ombre du succès, par cette raison que l'on n'entend pas encore les paroles des ariettes ; *le Roi et le Fermier*, *Rose et Colas*, *Tom Jones* et tant d'autres sont tous tombés à leur première représentation. Quoi qu'il en soit de ce jugement de Cour, presque toujours contredit par celui de la ville, j'ai remis mon manuscrit à M. Sedaine, pour qu'il me juge sur les changemens qui seroient à faire dans mes paroles, et je m'en rapporterai à ce qu'il décidera, sentant très-bien d'ailleurs que ce genre bâtard n'est pas le mien et que je n'y suis pas un grand grec ; aussi cette chûte ne m'a pas fait grande peine, par le peu d'importance que je mets à ces mauvaises besognes-là. M. de Monsigny d'abord étoit un peu effarouché ; il est tant soit peu remis actuellement, mais pas encore au point, à ce que je crois, de risquer le paquet aux Italiens ; je ne pense pas de même, et je me trompe peut-être, mais je parierois cent louis que cette pièce, avec de légers changemens, auroit dans dix-huit mois cent représentations. En admettant même que l'on juge à Paris le poème aussi rigoureusement qu'à Vil-

lers-Cotterets; tout ce qui en arriveroit c'est qu'à chacune de ces représentations l'on diroit : les paroles et le poëme ne valent rien; mais la musique est délicieuse. *Vederemò.*

Le mercredi 26 du courant, les Comédiens donnèrent la première représentation de *Cosroës*, tragédie de M. Lefevre, jeune homme de vingt-deux ans. Je n'ai vu que la seconde représentation qui ne fut donnée que le mercredi 2 septembre. Le Kain étoit ou fit le malade; son indisposition, feinte ou véritable, a donné le temps au jeune auteur de refaire presqu'entièrement son cinquième acte, et de faire divers autres changemens dans les autres et surtout dans le quatrième; des retranchemens, etc. L'indulgence ordinaire du public pour le coup d'essai d'un auteur aussi jeune a fait supporter cette pièce qui n'est pas supportable.

Je n'entrerai dans aucun détail sur la rapsodie de M. Lefevre : cela n'en vaut pas la peine. Je remarquerai uniquement que son Cosroës n'est point le sujet du Cosroës de Rotrou, pièce très-estimable pour le temps et à laquelle, même dans celui-ci, on ne peut encore refuser son estime. M. Lefevre a mal fait de prendre ce nom de Cosroës, n'en traitant pas le sujet; si sa tragédie n'avoit que ce défaut, on ne le chicaneroit pas sur cela. Elle a eu dix représentations.

## SEPTEMBRE, 1767.

LE 7, nous sommes revenus à Grignon passer le reste de ce mois. Quelques jours auparavant, Madame de Meulan m'avoit dit que M. de Sartines lui avoit fait entendre qu'avec la moindre tentative, on pouvoit faire jouer par les Comédiens français *la Partie de Chasse de Henri IV*, actuellement qu'elle a été jouée sur tous les théâtres de province du royaume. Je lui demandai ce que ce magistrat vouloit dire par *la moindre tentative;* que j'étois tout prêt à faire toutes celles qui me seroient indiquées, étant très-sûr qu'on ne m'en feroit faire que d'honnêtes. Madame de Meulan me promit de lui en parler et elle m'a tenu parole. En effet, le samedi 12 du courant je reçus deux lettres pleines d'amitié de MM. de Meulan père et fils, par lesquelles ils me marquoient qu'il falloit que je fisse la démarche d'écrire à M. de Sartines, pour lui demander la permission de la représentation de ma comédie sur le théâtre des Comédiens de Paris. Ils me donnoient à-peu-près l'idée de ma lettre; mais, craignant de n'y pas mettre ce qui y étoit nécessaire ou d'y fourrer des choses qui pourroient nuire au succès de cette affaire, j'allai à Paris ce même soir, et le lendemain au matin je portai à M. et à Madame de Meulan le brouillon de cette épître. Madame de Meulan me fit des observations très-judicieuses sur deux articles que j'avois tou-

chés et desquels il étoit maladroit de parler. Je retranchai ces gaucheries, et voici la lettre dont ils se sont chargés pour M. de Sartines, et de laquelle j'attends la réponse que je n'aurai guères que le 25 ou le 26 de ce mois. M. le Lieutenant de police ne les a pas assurés positivement qu'il réussiroit, mais qu'il y feroit de son mieux.

» Monsieur,

« Au mois de juin 1766, les Comédiens français demandèrent la permission de jouer *la Partie de Chasse de Henri IV*; vous ne la leur avez pas accordée; me la refuseriez-vous encore à moi-même, aujourd'hui que cette pièce est jouée dans toutes les provinces du royaume depuis dix-huit mois, à Lyon, Bordeaux, Nantes, Strasbourg, Dijon, Valenciennes, Nancy, Soissons, Fontainebleau, etc. etc, enfin partout excepté à Paris; qu'elle l'est dans toutes les sociétés particulières à Paris; qu'elle l'a été chez les Princes, chez Madame la Duchesse de Villeroy; qu'elle est sans cesse représentée dans toutes les maisons de campagne et terres aux environs de Paris; qu'au mois de juillet dernier elle a été représentée devant la maison du Roi à Saint-Germain-en-Laye, sur le théâtre même du château, cinq fois de suite, et par les ordres de M. le Duc de Noailles?

» Aurois-je le malheur, Monsieur, de ne pouvoir espérer de voir jouer ma pièce qu'après

» ma mort ? Je sens bien que cela seroit capable
» de me ressusciter ; l'amour de la gloire et l'a-
» mour propre doivent naturellement opérer ce
» miracle dans un auteur, et le faire revenir
» d'aussi loin. Mais enfin, je suis modeste, je ne
» crois point du tout mériter un miracle, à beau-
» coup près ; je me contenterois bonnement d'être
» joué de mon vivant. Vous voyez, Monsieur,
» que je ne suis pas difficile ; je desire fort que
» vous ne le soyez pas davantage que moi.

» Vous aimez les gens de lettres, Monsieur,
» et vous en êtes aimé ; et j'aimerois, moi, vous
» avoir obligation, parce que j'ai pour vous,
» Monsieur, la plus profonde estime, et qu'il me
» seroit doux d'y joindre le sentiment de la plus
» vive reconnoissance. J'avance en âge, la repré-
» sentation de ma comédie seroit toute la conso-
» lation de ma vieillesse, où je suis bientôt prêt
» d'entrer. Ce seroit une matière inépuisable de
» de propos et de radotages pour mes vieux jours ;
» çà fait toujours plaisir ».

» Je suis avec respect, etc.

J'ai emporté à la campagne où je suis, mon manuscrit du *Véritable Amour*, que j'avois confié à M. Sédaine. Il l'avoit depuis plus de deux mois entre les mains ; il m'avoit promis de l'examiner avec la critique la plus sévère, et m'avoit flatté d'y trouver un autre dénouement. Quant à ce dernier point, il n'a fait que rendre le combat que j'avois imaginé, pour mon dénouement, d'une

autre manière que celle que j'avois employée ; mais ce seroit toujours un combat, et ce n'est point conséquemment un autre dénouement. Ce moyen ressembleroit toujours, en quelque sorte, aux dernières scènes de son Philosophe. De plus, Eugénie a, depuis encore, mis un combat près de sa catastrophe ; le public doit être las de tous ces petits combats, et pour ma part j'en suis à la nauzée et je ne me servirai sûrement pas de l'expédient que m'a donné M. Sédaine. Si d'ici à un an je ne puis rien trouver de nouveau pour un nouveau dénouement, je ne penserai plus à cette pièce; mais j'en regretterai toujours quelques caractères qui y sont traités d'une façon neuve, et quelques scènes qui ont leur petit coin de singularité et d'originalité. ( *Voyez cette pièce à la fin du tome second* ).

Je me suis promis, et je me promets encore, de n'être pas assez peu sensé pour tenter, passé soixante ans, de travailler à des ouvrages d'imagination, et je me tiendrai parole. J'ai toujours devant les yeux l'exemple de feu M. Le Sage. Après s'être moqué des homélies de la vieillesse de l'Archevêque de Grenade, M. Le Sage en a fait lui-même à la fin de sa vie ; j'espère, moi, que cela ne sera pas ma manière de radoter, j'en aime mieux une autre (*). Je ne suis point content, au

(*) Je n'ai pas attendu soixante ans pour ne rien donner ou destiner au public, et cependant je n'ai pas encore fini ma carrière assez tôt ; j'entends celle qui m'exposoit au théâtre et à l'impression : j'eusse pu me dispenser de produire *l'Ile sonnante*.

reste, des critiques que m'a faites M. Sédaine; elles sont trop couvertes, portant sur de petits objets, et ne me paroissent pas aller au fait; elles ne sont point assez sanglantes. Je soupçonne qu'il ne m'a pas dit, ni voulu dire ce qu'il pensoit, cela a l'air d'avoir voulu se débarrasser de moi. Il n'y a point de franchise dans son procédé; il seroit injuste à moi de lui en vouloir du mal; il ne me doit rien; je ne suis point son ami; je ne lui ai jamais rendu service. Il a mis de la civilité à la place de la bonne foi; je n'ai aucun droit d'en exiger davantage; mais s'il m'avoit consulté sur une de ses pièces, et s'il me consultoit encore, je lui dirois, moi, tout ce que j'ai dans l'ame; et c'est, je crois, un devoir que les gens de lettres sont obligés de remplir les uns vis-à-vis les autres; lorsqu'ils acceptent l'emploi d'Aristarque. Au surplus, ce qui résulte de tout ceci, c'est que je ne suis point la dupe de M. Sédaine, et qu'il n'a pas trouvé en moi un auteur aussi aveuglé par l'amour propre, et aussi crédule qu'ils le sont,

---

J'ai d'ailleurs observé à la rigueur ce que je m'étois promis; j'ai tenu ferme sur ma comédie en cinq actes, dont je n'ai pu venir à bout; et en 1774, ayant eu l'idée très-neuve d'un roman qui a pour titre : *Mémoires pour servir à l'Histoire de mes chers Pères et de ma chère Mère*, je ne me suis pas refusé de l'écrire, mais je l'ai écrit de façon et je l'ai arrangé de manière qu'il me fût impossible de le livrer à l'impression, quand la démangeaison la plus forte m'en prendroit actuellement. Je me suis donné mes coudées franches dans ce roman singulier et qui ne ressemble à rien. Il a amusé mes amis : cela me suffit. ( *Note de l'Auteur écrite en* 1780 ).

pour la plupart, lorsqu'on ne trouve presque rien à dire, ou qu'on ne leur dit rien sur leur ouvrage.

Le lundi 14, fut commencé un chemin qui prend de l'avenue de Ville-Neuve-le-Roi, et qui conduit au village de Grignon, où nous sommes actuellement chez M. l'Abbé Comte de Gouffier. Il y a trois ans que j'ai sollicité et obtenu ce chemin par le crédit de M. de Montigni, fils de M. de Trudaine, Intendant des finances, qui a le département des ponts et chaussées (*); quoique ce chemin fût dû, par les bâtimens du Roi, aux habitans de Thiais et de Grignon, lorsqu'on leur ôta le leur en faisant celui qui conduit actuellement de Choisy à Versailles, cette restitution a cependant trouvé beaucoup d'obstacles. M. de Magni, qui est toujours Directeur des bâtimens du Roi, ne vouloit pas faire cette dépense, en convenant de la justice de la prétention. M. de Montigni a engagé son père à prendre sur les ponts et chaussées, la moitié des fonds nécessaires pour faire ce chemin; et M. de Marigni a consenti

(*) Monsieur l'Abbé Comte de Gouffier, ami depuis quarante ans de M. et de Madame l'Escarmotier, s'est avisé de laisser par son testament à feu Mademoiselle Bazire et à ma femme, sa sœur, nièces de feu Madame l'Escarmotier, sa maison de Grignon en usufruit seulement. Elles y ont réuni la propriété qu'elles ont achetée des héritiers de défunt M. l'Abbé de Gouffier; par cet événement le *chemin* que j'avois obtenu pour le défunt, et qui est un avantage très-grand, très-commode et très-nécessaire pour cette bastide, se trouve avoir été fait pour nous. (*Note de l'Auteur*).

d'y contribuer de l'autre moitié sur les fonds des bâtimens du Roi.

N'ayant pas reçu le 23 des nouvelles de mon affaire de la représentation de Henri IV (*), je saisis une occasion qui se présentoit d'aller à Paris le 24, et là j'appris de Madame de Meulan le détail qui suit : depuis ma lettre à M. de Sartines, les Comédiens (qu'apparemment il avoit fait sourdement avertir), lui ont fait une députation pour le supplier de leur permettre de donner sur leur théâtre, la Partie de chasse d'Henri IV ; à cela ce Magistrat leur dit qu'il ne pouvoit faire parler pour eux le Ministre au Roi, qu'ils n'eussent auparavant le consentement de l'auteur. Les Comédiens lui ont répondu qu'ils étoient certains que l'auteur ne demandoit pas mieux (ces coquins m'avoient pénétré et M. de Sartines avoit pour lors ma lettre). La semaine d'après, autre députation des Comédiens à M. le Lieutenant de police, pour savoir de lui la décision du Roi, qui a prononcé d'une manière décisive et absolue, qu'il ne vouloit pas que cette pièce fût jouée à Paris. Si j'étois aussi jeune que

(*) A force de parler de ma comédie de *Henri IV* et de ses représentations je suis devenu fastidieux ; tout lecteur s'écrie, et moi tout le premier, je me suis écrié et je m'écrie :

» Je suis las à la fin de tant de léthargies !

J'ajoute à ce vers du *Légataire* de Régnard, que toutes ces répétitions et ces rabâchages sur la Partie de chasse de Henri IV m'ont causé un ennui et une nausée dont je ne suis pas encore bien revenu. (*Note de l'Auteur*).

M. Lefévre, je dirois en moi-même ce que le Cardinal de Bernis, dans sa jeunesse, dit au très-vieux Cardinal de Fleury, qui lui refusoit un très-mince bénéfice, *j'attendrai;* mais j'ai dix mois de plus que le Roi, et je ne me porte pas si bien que lui. C'est donc à cet égard le coup de grace qu'il vient de me porter, et je ne verrai jouer ma pièce aux Français qu'après ma mort; mais ce coup de grace présente à ma petite gloire et à mon amour propre des côtés bien flatteurs, et nous autres poètes nous n'avons que ce but. Dans ce petit malheur, c'est une très-grande consolation pour moi de pouvoir me témoigner à moi-même, que cette tentative pour faire jouer ma pièce, et toutes les démarches faites en conséquence, ne sont point venues de moi; que c'est la célébrité de mon ouvrage qui m'attire cette distinction unique en son genre.

Je dois être bien flatté aussi que ce même Lieutenant de police, qui par foiblesse ou timidité, a refusé, l'année passée, sa simple approbation à la représentation de ma comédie, ait été forcé cette année-ci, par le cri public, et parce que tout le monde lui jettoit la pierre, ait été forcé, dis-je, à tenter des expédiens pour la faire jouer cette année-ci. Le succès, d'ailleurs, qui ne fait qu'augmenter tous les jours dans toutes les provinces du royaume, où on ne cesse pas de la jouer; deux éditions tirées à deux mille, et la troisième que l'on tirera de même, sans compter celle que je vais d'ailleurs donner dans mon Théâtre de

Société; tout cela, dis-je, adoucit merveilleusement mon petit chagrin. Il est bien glorieux pour moi de pouvoir dire qu'il n'y a que le Roi, lui seul, dans toute la France, qui ne veuille pas que l'on joue ma pièce. Je n'en veux pas pour cela à ce Prince, mais je ne le pardonne pas aux mânes impudiques de cette *p......* de Pompadour, qui seule a laissé une impression fâcheuse dans l'esprit du Roi contre ma pauvre comédie.

Je travaille depuis trois mois à l'édition de mon Théâtre de Société que j'ai réduit à deux volumes. J'ai fait un choix de tout ce que j'avois de mieux; je proscris le reste. J'ai fait beaucoup de petits changemens, et j'ai retouché toutes mes pièces. Je n'attends pas le plus grand succès; je me contenterois très-fort d'en avoir un médiocre, et qui me remboursât de mes frais, qui ne laisseront pas de monter très-haut. Je crois pourtant qu'à la longue ce Théâtre sera entièrement vendu; je ne le fais tirer qu'à quinze cents. Mais, au reste, si il ne se débite pas de mon vivant, c'est une récompense que je destine à Gueffier, mon libraire, après ma mort; il l'a méritée, c'est un très-honnête homme et d'une probité délicate, chose rare dans un libraire. Si, contre mon attente, mon édition étoit enlevée sur-le-champ, j'en ferois une seconde à deux mille, dans laquelle je lui donnerois part de mon vivant, et la lui laisserois toute entière après ma mort.

# OCTOBRE, 1766.

Je suis revenu à Paris le premier de ce mois. Le lendemain de mon arrivée je rencontrai M. Doyen, peintre, dont un tableau, dans le grand genre, vient d'être exposé dans le salon du mois d'août dernier, et il a remporté le prix. Le sujet de ce tableau est Sainte Geneviève des Ardens; il est fait pour une des chapelles de l'église Saint Roch, et il y sera bientôt placé. Le mal des ardens, ou la peste si l'on veut, est rendu dans ce tableau avec une force et une expression qui entraînent également les suffrages de l'ignorant et du savant. C'est une vie, une ame et un feu qu'on trouveroit dans peu de tableaux; celui-ci est affreusement beau. Dans la conversation, M. Doyen me dit que M. Lefévre, auteur de la nouvelle tragédie de Cosroës, avoit été un de ses élèves; qu'il ne réussissoit pas mal dans la peinture; que cependant il y avoit du gigantesque dans son pinceau. Et moi je lui dis que j'en trouvois dans ses vers.

*Quant à son talent poétique*, me répliqua-t-il, *je ne m'en étois jamais douté. Il y a à peu-près deux ans, cependant, que voyant languir sa besogne, je m'avisai de lui demander ce qu'il avoit dans la tête, et pourquoi il ne travailloit plus avec la même ardeur; je croyois qu'il avoit quelques amourettes, et je fus bien surpris lorsqu'il me tira de sa poche une lettre de M. de Voltaire, qui lui*

*faisoit des complimens sans fin sur une tragédie de sa façon qu'il avoit envoyée à ce grand poète.* — *Cet homme vous flatte et vous trompe*, lui dis-je, *ainsi que tous les jeunes auteurs qui le consultent sur leurs ouvrages. M. de Voltaire est un racoleur qui, par ses éloges, vous promet trente sous par jour jusqu'au régiment, et qui ne vous dit pas qu'après vous n'aurez que cinq sous.* Ce sont ses propres expressions qui m'ont paru plaisantes, et le fond de l'idée est très-juste. Je dis à M. Doyen que je craignois fort que son élève ne vérifiât sa prédiction, et qu'il ne gagnât que cinq sous au Parnasse; que son M. Lefévre me paroissoit manquer de talent, d'invention et d'imagination, et que je serois fort étonné s'il parvenoit jamais à créer et à conduire un ensemble. *Je pense comme vous*, me répondit-il, *vous lui accordez qu'il fait bien les vers, mais j'ai des élèves qui font très-bien des yeux, des mains, des pieds, des bras, etc.; mais lorsqu'il s'agit de faire un tout et d'assembler ces parties, les petites bonnes gens n'y entendent plus rien.*

Le mardi 13 du courant, l'Académie royale de Musique donna deux actes nouveaux. Le premier, intitulé *Théonis ou le Toucher*, de M. Poinsinet; musique de Trial et de Breton. Le second, intitulé *Amphion*, de M. Thomas; musique de M. de La Borde, valet de chambre du Roi. L'acte de Poinsinet a un peu réussi; son succès sera éphémère; il ne restera pas au théâtre. Quant à l'acte d'Am-

phion, il est tombé ignominieusement, musique et paroles. C'est pour cet acte que je fais cet article.

J'ai lu avec attention les paroles de M. Thomas, et j'ose dire ici, sans aucune exagération, que je n'en ai pas encore lu d'aussi mauvaises, d'aussi gauches, et qui s'éloignent davantage du ton lyrique; la rage de la philosophie l'a poursuivi au point d'en vouloir mettre dans un acte d'opéra; j'entends cette philosophie de mots et de prédications triviales. Amphion prêche la tolérance dans cet opéra; il nous rabâche que tous les hommes sont frères; il les exhorte à l'humanité, et avec une élégance peu commune; sa galanterie ne le cède en rien à son éloquence. Un chef de sauvages promet à celle qu'il aime, d'immoler les monstres des forêts.....

. . . . . . . . . . .

» Et sur leur dépouille sanglante
» Nous jouirons tous deux des plaisirs de l'amour ».

Cet acte est écrit avec une dureté et une ignorance du genre lyrique qui feroit frissonner Quinault. Quant au fond de son sujet, il est pillé de l'acte d'*Osiris* de Cahuzac, et l'on ne pouvoit guère l'arranger plus gauchement. Rien ne tient ensemble; l'on ne sait où est le lieu de la scène. Depuis cette équipée, on ne nomme plus, dans le parterre, l'auteur des paroles d'Amphion, que *le Gros Thomas*.

# NOVEMBRE, 1767.

Nous sommes revenus de La Celle le 16. On m'a régalé en arrivant à Paris, d'une épigramme de Piron contre le *Bélisaire* de Marmontel, et l'*Hilaire* de Marchand, qui en a fait la parodie. Je n'ai point lu cette prétendue critique, parce que j'en ai entendu parler avec le dernier mépris. Ce Marchand est un Avocat sans causes, qui depuis vingt-cinq ou trente ans, s'est fait chansonnier sans talent. C'est un homme qui a une détestable facilité de faire des vers communs, des madrigaux usés, des couplets de la dernière triavilité, et même des impromptus détestables à la louange de celles ou de ceux qui ont le malheur de tomber sous sa main. Ce métalent et un peu d'intrigue, sans doute, l'ont fait nommer Avocat des fermes; ce qui lui vaut mille ou deux mille écus d'appointemens sans avoir rien à faire. C'est une place sans fonctions, comme celle de barbier de l'Infante. Ce M. Marchand, au reste, est un assez ennuyeux bavard; je l'ai rencontré quelquefois, et il m'a paru toujours assommant; c'est cependant le bel esprit de quelques caillettes de la bourgeoisie. Quoi qu'il en soit, voici l'épigramme de Piron :

L'un croit que par son Bélisaire,
Télémaque est anéanti;
L'autre pense que son Hilaire

Vaut le Virgile travesti.
Voilà l'Hélicon bien loti !
Maçon de l'encyclopédie,
Et vous, l'homme à la parodie,
A bas trompette et flageollet :
Que l'un reste à l'Académie !
Que l'autre aille chez Nicolet !

Le vendredi 20 du courant, je fus à la première représentation d'une comédie en deux actes et en prose, intitulée *les Deux Sœurs*. M. Bret en est l'auteur. Il l'a retirée ; elle n'a été jouée que cette seule fois. Ce n'est pas qu'elle ait été huée, ni même sifflée ; elle a ennuyé tout bonnement.

Il a paru au commencement de l'automne, un Recueil de lettres du feu Président de Montesquieu. Ces lettres, dont un certain Abbé de Guasco étoit l'éditeur, n'avoient été données par lui au public, que par un esprit de vengeance contre Madame Geoffrin, dont elles disoient du mal ; car, d'ailleurs, je n'ai de mes jours rien lu de si plat, de si insipide et de si mauvais que ces lettres. Madame Geoffrin eut alors le crédit d'en faire arrêter l'édition, à laquelle on mit des cartons, et l'on supprima les endroits où il étoit question d'elle. Je n'ai vu qu'un exemplaire de cette édition tronquée ; je crois même qu'il n'en existe pas de celle qui est toute entière, excepté en Hollande où ce vilain Abbé en a fait tirer aussi une édition.

Le sujet de la vengeance de ce capellan est le

refus que lui fit Madame Geoffrin de le recevoir chez elle, un jour qu'elle donnoit à manger à des gens à qui Monsieur l'Abbé ne convenoit pas; cet impudent força la porte, et la maîtresse du logis fut obligée de lui faire un mauvais compliment, et de le mettre dehors elle-même par les épaules. Le vilain Prêtre, suivant l'esprit de l'église, ne lui a point pardonné; et au bout de plusieurs années, il lui a joué le tour dont je parle. Mais n'ayant pas aussi bien réussi qu'il s'en étoit flatté, et ne pouvant pas apparemment faire passer en France des exemplaires de son édition de Hollande, voici ce qu'il fit mettre le mois dernier dans la Gazette à Utrecht.

» Du octobre 1767, n.° 88.

» Il se répand ici des exemplaires du Recueil des Lettres du » fameux Président de Montesquieu, dans lesquelles se trouvent » des traits injurieux à Madame Geoffrin, que des circonstances » extraordinaires et inattendues ont rendu célèbre en si peu » de temps; il est très-désagréable pour une personne aussi » sensible qu'elle à l'opinion publique, de se voir appeler *la* » *Geoffrin*, une femmelette acariâtre, méchante, etc.; et cela » par un si grand homme qu'elle avoit mis au nombre de ses » amis. Ces traits malins sont répétés avec complaisance par » beaucoup de gens à qui Madame Geoffrin ne déplait peut-» être que par sa trop grande célébrité; elle est appelée com-» munément la harangère du beau monde, la dame de charité » de la littérature; etc., mais elle est bien vengée de ces sobri-» quets injurieux par l'éclat que fait dans l'Europe sa corres-» pondance avec des têtes couronnées. L'on assure que, rebutée » des gens de lettres, c'est-à-dire de leur peu de docilité, et » des artistes qu'elle protége, et craignant d'ailleurs les tracas-» series où leurs imprudences pourroient l'engager, elle va

» rompre avec eux pour n'admettre dans sa société que les » personnes les plus considérables de la Cour et de la ville : ce » qui rendra sa maison l'une des plus agréables de Paris ».

Le fiel et l'amertume de cette satyre sont d'autant plus cruels, qu'il y a quelques vérités mêlées dans ce mensonge, dans la peinture des ridicules de Madame Geoffrin. Il est sûr que cette bourgeoise a une vanité et des prétentions sans bornes. Je ne sais point qu'elle soit méchante, mais tout le monde sait, au contraire, qu'elle est fort obligeante, très-active, et qu'elle a rendu de très-grands services et en très-grand nombre, à quantité d'artistes et gens de lettres.

J'en parle d'une façon désintéressée. Elle n'a jamais eu occasion de me faire ni bien ni mal. Elle m'a voulu attirer chez elle, et m'a fait plusieurs fois les avances à cet égard, desquelles je me suis défendu le plus poliment que j'ai pu. J'avois pris la maison en aversion, parce que c'étoit un bureau d'esprit, et que je les déteste. J'avoue, d'ailleurs, que je n'aime point son personnel, ses prétentions excessives. L'envie qu'en général on porte aux gens riches, sa réputation d'esprit usurpée, sont moins causes, au reste, des désagrémens qu'elle a essuyés, que ses inconsidérations et son air trop aisé avec tout le monde. Voici une aventure qui lui est arrivée il y a quelques années, qui prouve ce que je dis-là.

Madame Geoffrin va voir un matin Madame la Duchesse de Chevreuse. Elle étoit à sa toilette environnée de marchands, de marchandes et four-

nisseurs, et de tous gens qui étoient debout. Madame Geoffrin salue Madame de Chevreuse; à peine même s'en donne-t-elle le temps, ne regarde personne, tire elle-même un fauteuil, s'assied, et entame l'affaire pour laquelle elle étoit venue. Madame la Comtesse de Guiche, qui court les rues à pied les matins, et qui est toujours très-mal vêtue pour faire ses courses, se trouva par hasard confondue dans la foule de toutes les personnes qui étoient là; cette femme de qualité choquée, avec raison, de l'impertinente aisance de la bourgeoise, tire par la manche une des femmes de Madame de Chevreuse, et lui fait une profonde révérence. La chambrière, en riant, rend sur-le-champ la révérence à la Comtesse de Guiche, qui lui dit: *Ah! tu salues les gens, toi, Adelaïde! tu es polie; c'est que tu as eu de l'éducation; tu as été bien élevée.* L'on s'imagine bien quel dut être l'embarras de Madame Geoffrin, quand elle jeta les yeux sur Madame de Guiche, et quel put être le reste de cette scène.

Quant à l'Abbé Guasco, il se dit Gentilhomme piémontais, et je ne le crois qu'un vilain. Il avoit à Paris une assez mauvaise réputation, et la noirceur avec laquelle il vient de se venger, suffit elle seule pour faire voir sa vilaine ame; ses talens littéraires sont très-obscurs. Il paroît, par les lettres même du Président de Montesquieu, qu'il le traite comme un homme qui n'étoit bon qu'à corriger ses épreuves. J'ai vu ce coquin-là deux ou trois fois chez Helvétius, et il m'a déplu et ennuyé

Le mardi 24 du courant, l'on donna la première représentation d'*Ernelinde*, opéra tragique en trois actes, paroles de M. Poinsinet, musique de M. Philidor. Ce devoit être la merveille des merveilles. Il paroît qu'il est tombé; je dis il paroît, car quoique tous ceux qui y ont été l'ayent trouvé mortellement ennuyeux, je ne voudrois pas répondre, malgré cela, qu'il n'eût pas une grande quantité de représentations, tant est fort le fanatisme de la musique moderne.

Il est difficile de se faire une idée d'un poëme aussi mauvais, aussi triste, aussi ennuyeux, aussi mal écrit, aussi déraisonnable que celui de M. Poinsinet. M. Diderot a été son guide, et ce n'est point sans doute une des moindres raisons de son éminent degré d'imperfection. Il faut être né sans génie, sans talent et sans goût, pour faire le choix d'un pareil Aristarque. M. Poinsinet vient de nous prouver, par son Ernelinde, qu'il est né sans tout cela, et qu'il s'en passe. La musique de Philidor réussit malgré le poëme; il faut que le gros du public soit devenu musicien au point d'en être devenu bête, pour tenir au profond ennui qu'inspire ce monstrueux ouvrage. Il faut n'avoir dans la tête que des sons, être privé de raison et d'esprit, et n'avoir que des oreilles, et même des oreilles d'âne, puisqu'il faut le dire grossement, pour s'amuser à ce bacchanal musical, qui ne porte sur rien.

J'ai dit plus haut que Diderot avoit présidé au poëme de Poinsinet. *Vidit quod esset bonum.*

Diderot a dit, il y a quatre ou cinq mois, à quelqu'un de ma connoissance : *j'ai eu longtemps Ernelinde entre les mains ; j'en ai retranché cent quatorze vers ; j'en ai ôté les expressions ambitieuses qui sentent trop le jeune homme ; actuellement l'ouvrage me paroît bon, et j'ose dire qu'à présent M. Poinsinet est des nôtres.* Voilà donc ce grand lyrique jugé digne d'être compté parmi les génies de l'Encyclopédie ! les génies lexicographiques !

Le samedi 13, l'on me donna l'épigramme suivante contre Dorat. On assure qu'elle est de Voltaire :

Bon dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté !
Bon dieu ! qu'il est pesant dans sa légéreté !
Que ses petits écrits ont de longues préfaces !
Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces.
Que son encens est fade et de mauvaise odeur !
Il est, à ce qu'on dit, un heureux petit-maître ;
Mais, si j'en crois ses vers, je ne voudrois pas être
Sa maîtresse ni son lecteur.

Voici la réponse de M. Dorat :

Grace ! grace ! mon cher censeur ;
Je m'exécute et livre à ta main vengeresse
Mes vers en prose et mon brevet d'auteur.
Je puis bien vivre heureux sans un lecteur.
Par pitié seulement, laisse moi ma maîtresse :
Laisse en paix les amours, épargne au moins les miens.
Je n'ai point, il est vrai, le feu de ta saillie,
Tes agrémens ; . . . . . mais chacun a les siens.

On peut s'arranger dans la vie :
Si de mes vers Églé s'ennuie
Pour l'amuser je lui lirai les tiens.

L'épigramme de Voltaire ne vaut pas grand chose. Elle est pleine de petites antithèses et de petits *concetti*; elle est lâche et alongée. L'épigramme ne doit jamais être qu'un trait vif et saillant, auquel tous les vers qui la composent doivent se rapporter.

J'aime mieux la réponse de Dorat. Elle est fort adroite; elle a retourné le public de son côté.

## DÉCEMBRE, 1766.

Le samedi 12 décembre, les Comédiens français ont repris l'*Artaxerce* de M. Lemière. Cette reprise n'a pas fait sensation. S'ils la devoient à l'auteur, ils devoient aussi la faire plutôt; si l'intérêt général de la troupe n'étoit pas toujours sacrifié aux intérêts particuliers de ces Messieurs et de ces Dames, il est sûr que leur hiver pouvoit être mille fois mieux arrangé. Ils pouvoient facilement apprendre, dans le courant du mois d'octobre, les Deux Sœurs; se rafraîchir la mémoire sur Artaxerce, et donner en même-temps à Mademoiselle Dumesnil, un rôle de huit cents vers, qu'elle étudie actuellement, dans une tragédie nouvelle d'un M. d'Ussy; d'autant plus que Mademoiselle Dumesnil n'a point de rôle dans Artaxerce.

Par ce moyen-là la comédie de M. Bret eût fait capot le lendemain des fêtes de la Toussaints. La reprise d'Artaxerce se seroit faite le lendemain de la S. Martin, et si elle n'eût pas rendu d'argent, la tragédie nouvelle se seroit trouvée prête vers la fin de novembre. Pendant qu'on l'eût jouée, ils auroient eu le temps de préparer deux petites comédies; l'une de M. Barthe, l'autre de M. Sédaine; et ils auroient pu mettre, dans les premiers jours de carême, le Joueur de M. Saurin, dont je parlerai dans son temps; mais la paresse et la division sont l'apanage de cette troupe, qui auroit bon besoin d'un Directeur. Ces gens-là ressemblent à un fermier qui auroit cent arpens d'excellente terre, et qui s'obstineroit à n'en vouloir cultiver que quarante. Demander, au reste, de la raison à des Comédiens, autant vaudroit-il leur demander d'avoir des mœurs. Ils sont aussi susceptibles de l'une que des autres.

---

# JANVIER, 1768.

Le lundi 4 du courant, les Comédiens italiens donnèrent la première représentation de *l'Ile sonnante*. Comme je n'attachois aucune importance à ce petit ouvrage, j'ai vu sur le théâtre même les deux premières représentations de cette bagatelle; pour mille louis on ne m'eût pas fait aller à la première de Dupuis et Desronais. Je me persuade que je vais en rendre compte avec toute l'impartialité possible et la plus grande exactitude dans les faits.

Les rôles n'étoient pas encore distribués, ainsi le premier jour le public n'a pu être à portée d'entendre comme il faut le fond de ce sujet; cependant il ne donna pas la plus légère marque d'improbation; je ne sais si la présence de M. le Duc d'Orléans en imposa; mais ce que je sais bien, c'est que l'on en dit, après la représentation, un mal enragé dans les foyers, et que l'*Avant-coureur* vient de traiter mon drame d'amphigouri bon pour une société. Il y trouve de la gaîté. Mais comme on a abjuré la gaîté en France et qu'elle se trouve déplacée, même sur le Théâtre des Italiens, je n'ai rien à dire à celà. Ce journaliste trouve encore que ce poëme est sans liaison, c'est ce que je nie. Il n'a pas mieux saisi mon but de critique : il prétend que j'ai voulu faire celle d'*Ernelinde*, et ma pièce a été faite et représentée à Villers-Cotterets

auparavant que je susse seulement le nom de l'opéra de Philidor; j'ai eu le dessein de critiquer le genre de comédie à ariettes. Quoi qu'il en soit, à cette première et deuxième représentations, de vingt-sept ariettes il y en eut vingt-cinq d'applaudies, ainsi que beaucoup de ces choses que l'Avant-coureur appele des *gaîtés*.

J'écris ceci aujourd'hui, jour de la quatrième représentation. Il n'y avoit pas, à ce que l'on m'a dit, un grand concours de monde à la troisième; par conséquent il doit y en avoir encore moins aujourd'hui, et je me juge tombé tout à plat, quoiqu'on ne cesse de me dire qu'à ce Théâtre hétéroclite le sort d'une pièce n'est décidé qu'à la septième ou huitième représentation; je doute que la mienne aille jusques-là.

Si le troisième acte eût été aussi fort en musique que les deux premiers, le succès de cette extravagance n'eût pas été douteux. Je nomme ainsi l'Ile sonnante que je voulois effectivement qu'on affichât *extravagance dramatique* en trois actes, mêlés d'ariettes; les Comédiens ne l'ont pas voulu.

Dans un sujet de critique et de plaisanterie, il ne peut se trouver aucune espèce d'intérêt, surtout lorsque les personnages de ce sujet sont tous idéaux, comme Vivatché, Presto, etc.; mais exige-t-on de l'intérêt dans Pourceaugnac, dans les Fourberies de Scapin, dans le Légataire même. Dans un *grotesque* pareil à celui-ci, si on fait rire sans bassesse et si on amuse, tout est dit; si l'on ennuie, au contraire, on a tort; c'est ce que je

taurai avant qu'il soit huit jours, et j'ai peur d'être dans mon tort.

J'ai dit ou dû dire précédemment que j'avois remis cette pièce, après sa chûte de Villers-Cotterets, entre les mains de M. Sedaine pour la raccommoder ou l'accommoder pour ce théâtre où je n'entends rien; il l'a gardé trois mois avec assez d'indifférence et sans y toucher: un petit intérêt personnel l'a tiré vivement de cette léthargie; on a voulu lui débaucher son musicien. Voici à peu près comme je crois que la chose s'est passée:

Depuis que j'ai eu remis mon manuscrit à M. Sedaine, toutes les fois que Monsigny me parloit de la déperdition de sa musique, je le renvoyois toujours froidement à M. Sedaine pour le rhabillage de cette folie. Je lui disois poliment que j'étois fâché de lui avoir fait perdre son temps et sa musique, et que je me soumettrois avec plaisir à toutes les corrections que M. Sédaine feroit à mon ouvrage, dont je le rendois absolument le maître. Comme apparemment Monsigny n'avoit pas pu déterminer son homme à se prêter à cette besogne, il lui a passé par la tête que M. Favart pouvoit faire, sur ses ariettes, un autre poëme en trois actes, de la façon à peu-près dont on remplit les bouts rimés. Quelque peu de vraisemblance qu'ait cette idée, il paroît pourtant qu'il l'avoit eue, ou qu'on la lui avoit inspirée. M. le Vicomte de la Tour-Dupin, Madame de S. Julien et M. le Comte de Maillebois, ses protecteurs, sont bien

capables d'avoir cru ce projet possible; et pour en amener l'exécution, Monsigny est convenu lui-même qu'ils l'avoient engagé à souper dans la maison de campagne de Favart, à Belleville, où se trouva l'Abbé de Voisenon, qui sans doute conduisoit toute cette platte intrigue; ces deux derniers n'avoient sûrement pas le dessein impraticable d'appliquer une comédie sur des ariettes faites, mais leurs vues étoient indubitablement de lier Monsigny avec Favart, et de les faire travailler ensemble.

A ce souper ils perdirent de louanges le pauvre musicien, auquel, de son aveu, ils firent chanter presque toutes ses ariettes. A chacune que Favart et l'Abbé entendoient, ils se récrioient sur la facilité de les parodier. Monsigny prétend qu'il se défendoit merveilleusement de leurs séductions, et qu'il leur juroit qu'il étoit lié avec M. Sédaine de façon à ne pouvoir se lier avec un autre; que c'étoit sa femme, et qu'il ne vouloit pas lui faire infidélité; qu'à cela le Comte de Maillebois avoit dit qu'une simple passade ne pouvoit pas être regardée comme une infidélité, et qu'il y avoit moyen d'arranger tout cela. Monsigny soutient qu'il ne promit rien.

Favart, que j'ai vu depuis, m'a dit expressément que ce Monsigny lui avoit demandé de lui parodier ses ariettes, et qu'il lui avoit répondu qu'il ne pouvoit rien entreprendre avant d'avoir mon consentement. Lequel croire? Ni l'un ni l'autre, à ce que je pense.

Les choses étoient encore en cet état, lorsque vers le milieu du mois dernier, me trouvant au lever de Monseigneur, il me dit : *A propos, Collé, Favart va parodier les ariettes de Monsigny; mon fils me le dit hier, et c'étoit la nouvelle courante de l'Opéra.* Je lui répondis : *Monseigneur, c'en est une toute neuve pour moi; voici la première fois que j'en entends parler, mais je n'en serai point fâché; je suis, au contraire, fort aise que Monsigny trouve à faire usage de son excellente musique.*

Le lendemain je fus de nouveau au lever de Monseigneur. On n'entroit pas encore; l'Abbé de Voisenon y arriva; je restai une demi-heure avec lui, et il ne me sonna mot sur tout cela. Il fut un peu embarrassé de mon air de froideur; il y a longtemps qu'il devroit s'en être aperçu, car il y a plus de trois ans que je lui bats froid, et que je ne le vois plus, ayant à me plaindre de ses tracasseries et de ses petites noirceurs.

Enfin le vendredi 18 décembre, je vois arriver chez moi, à sept heures et demie du soir, MM. Sédaine et Monsigny. Ce dernier conta tout ce que j'ai dit ci-dessus des propositions et des cajoleries de Favart. Le premier me parut n'en pas croire un mot, et il me l'a depuis très-fort assuré. Après cette espèce de justification embrouillée de Monsigny vis-à-vis de Sédaine, ils me dirent ensemble que Madame Favart ayant fait une fausse couche, et jouant dans la pièce de son mari, qui étoit leur ressource pour cet hiver (le Cultivateur), on

demandoit à cor et à cri l'Isle Sonnante, pour remplacer ce vide. Sédaine ajouta que les changemens qui étoient à y faire, pouvoient l'être en deux jours. Je l'en laissai le maître; je consentis à tout. Animé du desir de se venger des Favart et des Voisenon, tout a été prêt la veille de Noël. Le jour de Noël on fit la première répétition, et elle a été jouée le 4 de ce mois.

Huit jours auparavant je forçai M. Sédaine, qui s'en défendit longtemps et d'une manière très-honnête, d'accepter la moitié de mes honoraires. Il ne me convenoit pas de lui avoir obligation pour rien; il étoit juste, d'ailleurs, qu'il fût récompensé des peines qu'il s'est données, et il s'en est donné beaucoup. Il a répété et les acteurs et les actrices, a arrangé toutes leurs positions sur le théâtre; il a fait imprimer la pièce; bref, il m'a déchargé généralement de tous les détails, qui sont immenses à ce théâtre-là. Quant à son travail sur mon poëme, les changemens qu'il y a faits sont peu de chose, à l'exception cependant de deux fondations essentielles, celle de la folie de Célénie et celle du tournoiement d'Henriette et de Zerbin. A cela près, qui marque à la vérité l'invention et le génie dramatique de M. Sédaine, et encore d'avoir ajouté de la féerie à ce sujet, je trouvois mon exposition plus en action et écrite avec plus de gaîté et d'un meilleur ton; je le dis naïvement aujourd'hui, mais je n'ai point voulu là-dessus lui faire des objections et rien contester.

Rien au surplus n'a été changé dans les ariettes.

Le second et le troisième actes sont absolument comme je les avois faits; aussi M. le Duc d'Orléans me dit-il, le lendemain de la première représentation, que M. Sédaine n'avoit presque rien fait à mon ouvrage, et qu'il aimoit cent fois mieux mon exposition que celle que Sédaine y avoit substituée. Je le fis convenir cependant du mérite des deux fondations dont j'ai parlé ci-dessus, et de celui d'avoir jeté de la féerie dans ce sujet.

On ne peut mettre plus de zèle, d'ardeur et d'activité qu'en a mis M. Sédaine à tout ceci, mais comme je l'ai dit, il jouoit piqué. Il étoit outré contre Favart d'avoir voulu lui débaucher Monsigny. Son ressentiment l'animoit, et je suis convaincu qu'il s'est donné, pour ma pièce, autant de peine que pour une qui lui auroit appartenue entièrement.

D'un autre côté, Favart étoit fort inquiet de ce que je pensois de ce qu'on lui avoit voulu faire faire; car j'impute tout ce bas dessous de cartes à l'Abbé de Voisenon. Ce n'est pas que Crébillon et quelques autres ne m'aient bien dit que Favart étoit un homme faux, et je ne suis pas fort éloigné de le croire. Quoi qu'il en soit, Favart m'est venu faire une visite pendant les répétitions; je n'y étois pas; il parla à ma femme, eut l'air déconcerté, et ne dit rien qui eût trait à toute cette histoire. Je l'ai été voir; je fus froid, il avoit l'air coupable; il se justifia par des dénégations, des protestations, des amitiés outrées et fausses; il rejeta tout sur Monsigny.

Après ce long bavardage, il ne me reste plus à parler que des Comédiens Italiens. Rien de plus honnête, de plus poli, de plus prévenant et de plus docile que ces gens-là ; en un mot, ils sont exactement l'opposé des Comédiens français.

Ces derniers ont donné le samedi 9 du courant, la première représentation d'*Amelise*, tragédie d'un M. d'Ussy, auteur inconnu. On m'a dit que sa pièce fut huée depuis un bout jusqu'à l'autre. Mademoiselle Doligny, habillée en homme, y faisoit le rôle du fils de la Reine ; on assure qu'elle joua bien ridiculement ce rôle ridicule. On l'avoit affiché pour le lundi, elle n'a pas été jouée même ce jour-là. MM. les Gentilshommes de la Chambre avoient forcé les Comédiens à représenter cette rapsodie.

Le samedi 23 du courant, eut lieu la neuvième et dernière représentation de *l'Isle Sonnante*. Il ne faut point se dissimuler que neuf représentations, aux Italiens, sont une chûte. Ce n'est pas que la pièce soit tombée dans les règles une seule fois ; la moindre recette a été de 1400 livres. Mais pour répondre à tous les bons procédés des Comédiens, je fus dès la quatrième représentation, dire à Caillot que je serois fâché que dans un temps aussi précieux pour eux que le mois de février, ils manquassent de faire des recettes pleines; que d'ailleurs le public attendoit avec impatience *les Moissonneurs* de M. Favart, que je les priois de la répéter, et que j'imaginois que Monsigny

ne m'en dédiroit pas. L'Isle Sonnante reprendra ou elle ne reprendra pas ; mon deuil en est fait.

Le lundi 25, les Comédiens français donnèrent la représentation des *Fausses Infidélités*, comédie en un acte et en vers. En 1766, M. Barthe, qui en est l'auteur, m'avoit consulté sur sa pièce ; il y a laissé un défaut sur lequel j'avais insisté avec une sorte d'opiniâtreté. Le rôle et le caractère de Mondor m'avoient déplu ; je lui avois donné, pour ce personnage, des idées qu'il n'a pas voulu suivre. Malgré cette petite tache, qu'il a laissée dans son petit soleil, sa pièce a le plus grand succès. Elle restera au théâtre. Au dire des gens du grand monde, elle est du meilleur ton ; elle est jouée dans une perfection singulière par les comédiens, excepté Préville dont le rôle est mauvais, et qui est mauvais pour son rôle, celui de Mondor. Elle a eu vingt représentations.

Le mercredi 27 du courant, les Comédiens italiens donnèrent la première représentation des *Moissonneurs*, comédie en trois actes et en vers, mêlée d'ariettes, par M. Favart, musique de Dugny ; elle a le succès le plus brillant. Je n'aime point à me trouver d'un sentiment contraire à celui du public, mais dans ce cas-ci, je me trouve directement opposé à son jugement ; j'en suis fâché, il y a apparence que je me trompe, et que le petit intérêt d'amour propre d'auteur agit sur moi sans que je m'en aperçoive. Cependant on

auroit de la peine à me justifier, à ce que je crois, le fond romanesque de la fable de cette pièce, ainsi que le style antithétique, moral et sermonaire de tous les personnages de ce drame. Le paysan, le dernier paysan y fait des épigrammes et y débite des sentences. Tous les acteurs y ont de l'esprit à en impatienter; c'est toujours l'auteur qui écrit, et jamais l'interlocuteur qui parle. Tous les acteurs y sont honnêtes et généreux comme on ne l'a jamais été. La nature est partout sacrifiée à l'esprit et à des inventions romanesques; aussi m'a-t-elle ennuyée complettement, et je ne suis pas le seul. Une grande Dame disoit ces jours passés en sortant de cette rapsodie édifiante : *Je croyois aller à la comédie et je me suis trouvée à un sermon du Père Elizée. On ne s'attend pas à cela aux Italiens, c'est un guet-à-pens.*

## FÉVRIER, 1768.

Le jeudi gras 11 du courant, les Comédiens français donnèrent la première représentation des *Valets-Maîtres*, comédie en un acte et en prose de M. Rochon de Chabane; elle est tombée tout à plat. C'est une farce qui n'a pas l'honneur d'être gaie, mais qui en a la prétention. Il y a deux ou trois petits mots plus spirituels que plaisans; c'est d'ailleurs une farce pillée de tous côtés; le théâtre de Nicolet ne l'eût pas trouvé assez gaillarde, et

le Théâtre français s'est sali en la représentant. Les Comédiens, à la lecture de cette pièce, y avoient ri à gorge déployée; ce qui me fit juger d'abord qu'elle devoit être de mauvais goût et de mauvais ton. Sa chûte m'a fait un certain plaisir, attendu le mauvais procédé de M. Rochon vis-à-vis de M. Barthe. On ne demande pas et on n'obtient point par protection d'être joué, pendant qu'un autre auteur occupe le théâtre et a un très-grand succès, à moins que d'être un très-grand vilain; c'est ce qu'à fait M. Rochon. Voilà la première fois que je vois un homme de lettres tenter d'interrompre le succès de son confrère, en se faisant jouer en même-temps que celui qui réussit. M Rochon, qui est assez bas pour se laisser protéger par ce petit roué d'Abbé de Voisenon, est venu à bout de se faire siffler du parterre et mépriser dans ses mœurs, par les honnêtes gens, au moyen de cette brillante protection qui lui a valu celle des Gentils-hommes de la Chambre qui ont ordonné à leurs valets, c'est-à-dire, aux Comédiens, de faire à M. Barthe cette injustice sans exemple. Je n'avois pas besoin de ce trait pour être sûr personnellement que le sieur Rochon étoit sans honneur et sans principes. Il y a longtemps qu'il s'est fait l'ame damnée de ce réprouvé d'Abbé de Voisenon; je dois avoir dit dans quelque endroit de ce Journal, que ce dernier avoit donné à ce petit barbouilleur une scène qu'il avoit vu représenter à Bagnolet, dans une de mes pièces; que ce Rochon en avoit fait usage dans sa *Matinée à la*

*mode*, et qu'en faisant ce plagiat, il y avoit ajouté la noirceur de tenter de nous y jouer personnellement, Laujon et moi, et de nous affubler de ridicules. Voilà quel est ce pélerin, dont le cœur est encore mille fois plus méprisable que l'esprit. Sa farce, faite pour les boulevards, a eu neuf représentations (*).

Le vendredi 19 du courant, je fus aux Français voir débuter Auger dans le tragique. Ce Comédien qui remplit depuis cinq ou six ans avec assez de succès l'emploi des valets comiques, s'est offert pour jouer dans la tragédie. La disette d'acteurs de ce genre a fait accepter son offre, en joignant à cela l'état où est Le Kain, qui ne peut travailler d'ici à six mois et qui n'a point paru depuis sept; il est plein d'obstructions. Le Théâtre français n'a jamais été si bas, à tous égards, puisque l'on est réduit à regretter Le Kain. De mes jours je ne l'ai vu si mal monté en sujets; ils ne peuvent presque plus donner de tragédies, et, à l'exception de Molé et de Préville, la comédie n'est pas mieux

(*) J'ai poussé trop loin le mal que je dis ici de M. Rochon et de son procédé; je n'ai pas fait attention que sa pièce étoit une farce qui ne pouvoit guère être supportée que dans le carnaval, et puisqu'elle n'a pu l'être, même dans ce temps-là, c'est une excuse pour l'auteur : il seroit difficile d'en trouver pour la pièce; mais n'avoir pas été injuste et malhonnête vaut mieux que d'avoir eu de l'esprit et un succès d'esprit. On est sifflé, mais on reste un galant homme. Eh! qui n'a pas été sifflé quelquefois! Je saurois bien qu'en dire..... Je me dédis ici de tout ce que j'ai dit de lui. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

tendue. Bellecourt a quelques rôles; mais, en général, il remplit très-médiocrement le premier emploi dont il se trouve actuellement chargé; c'est un Comédien dur et forcé, sans aucune espèce de sentiment et d'entrailles, se croyant un Roscius ou un Baron.

Pour en revenir à Auger, qui joua le rôle d'Hiascar dans les *Illinois*, je n'en fus point mécontent; il a de la noblesse et de l'intelligence, une assez belle voix, quelques tons faux, cependant, dans le haut; mais, avec de l'attention, je ne crois pas ce défaut sans remède. Il n'est pas possible, au reste, de le juger dans ce rôle qui n'est qu'un rôle de fierté; il faut attendre qu'il en joue un à grands mouvemens et à grandes passions: par exemple, celui de Rhadamiste dans lequel il doit paroître incessamment.

Le dimanche 22, les Comédiens italiens donnèrent la dixième représentation de mon *Ile sonnante*; il y avoit une chambrée raisonnable; mais ce n'est pas là une reprise de succès, comme Monsigny s'en flattoit.

Le lundi 23 s'est ouverte, chez Gueffier, la vente de mon Théâtre de Société en deux volumes. L'impression m'en a coûté prodigieusement cher, le papier l'étoit beaucoup lorsque je l'ai acheté et a augmenté encore considérablement depuis; j'ai d'ailleurs été rançonné par les Barbou qui m'ont imprimé huit feuilles où il y avoit de la musique. Bref, en comptant tout, il me revient à 3077 livres

10 sous ; il se vend 8 livres 8 sous les deux volumes ; le produit net pour moi sera de 6 livres par chaque exemplaire (*). Au reste, comme tout est payé et que je n'en dois pas un sou, je m'embarrasse fort peu quel sera l'événement pécuniaire. Pourvu qu'il plaise aux amateurs de la vraie et de la bonne comédie, et que j'aie la petite gloire d'en entendre dire du bien par un petit nombre de connoisseurs ; pourvu enfin que l'on m'accorde que ce Théâtre a un caractère de singularité et d'originalité qui ne se rencontre pas dans le vulgaire des poëtes dramatiques, je serai pleinement satisfait. Je dirai de même qu'Horace : *Contentus paucis lectoribus.*

(*) Mon Théâtre de Société s'est débité lentement, parce que je n'ai voulu employer aucun des moyens qui se pratiquent et que je crois avilissans. Il n'eût tenu qu'à moi d'en donner des exemplaires à débiter à M. le Duc d'Orléans, à M. le Prince de Condé, à M. le Prince de Conti, et à des bureaux d'esprit tels que celui de la feue Dame Geoffrin ; mais ces gueuseries, ces airs de mendiant sont ou, du moins, devroient être au-dessous des gens de lettres. J'en ai fait une seconde édition en trois volumes, dont j'ai fait présent à Gueffier pour le récompenser de sa probité ; il ne l'a tirée qu'à quinze cents et s'en repent ; il en fera une autre après ma mort. (*Note de l'Auteur, écrite en* 1780)

# MARS, 1768.

Le mercredi 2 mars, la Reine fut administrée à dix heures du matin; les affiches des spectacles furent changées à trois heures après midi en celles des prières de quarante heures; ils n'ont repris que le dimanche 6 dudit présent mois.

Ce même dimanche, les Comédiens italiens donnèrent la onzième représentation de *l'Ile sonnante.* Je ne sais comment s'est passée cette représentation; je n'y ai point été et n'ai pu en savoir de nouvelles, attendu que ma femme est tombée dangereusement malade le premier de ce mois; les inquiétudes cruelles que j'avois n'ont été calmées que le vendredi au soir: mais quoiqu'elle soit totalement hors de risque pour sa vie, elle n'en est pas encore quitte; elle est au lit, et je ne sors plus ni ne vois personne.

La tragédie du *Joueur*, de M. Saurin, sera représentée à la rentrée de Pâques; Bellecourt y jouera le rôle de Leuzon qu'il avoit opiniâtrément refusé. C'est M. le Maréchal de Richelieu qui a fait cette difficile capitulation.

Le jour que M. Saurin étoit chez lui pour en arrêter les articles, la première actrice de la troupe de Bordeaux y vint pour lui demander la permission de jouer à Bordeaux *l'Honnête Criminel;* le Maréchal la lui refusa. *Mais, Monseigneur,* lui dit cette actrice, *vous nous avez bien fait*

*jouer le Galant escroc dont les licences..... — Cela est différent,* interrompit le Maréchal, *je m'attirerois des reproches de la part des Ministres et de la prêtraille en vous permettant l'Honnête Criminel, au lieu que les indécences du Galant escroc...... Eh bien, vous dites donc que les femmes à Bordeaux ont fait la grimace en voyant jouer cette comédie? — Oh! oui Monseigneur, elles l'ont trouvée d'une force...... d'une force...... — Tant mieux!* reprit le Maréchal, *elles y reviendront; jouez-la souvent.* Et moi je ne reviens point qu'on ait laissé jouer cette pièce sur un théâtre public.

Le samedi 19, jour de la clôture du Théâtre, les Comédiens italiens donnèrent la douzième représentation de *l'Ile sonnante,* suivie des *Moissonneurs.* Monsigny qui y étoit, m'a dit qu'elle fut applaudie avec vivacité dans tous les endroits musicaux, et qu'on ne donna qu'un seul et unique applaudissement aux Moissonneurs, à l'ariette de la chasse; il m'ajouta que cela avoit été remarqué par la Favart qui en étoit toute ébouriffée. Il soutient qu'elle reprendra encore davantage après Pâques, et que sa musique aura le plus grand succès. Ce qui est certain, c'est que je n'en rapporterai pas la gloire aux paroles, quoique je les aie faites.

Ce même jour j'assistai à la clôture du théâtre des Français. On y donnoit *Mérope*, suivie de *Dupuis et Desronais.* Les deux seules pièces faites par moi pour des théâtres publics furent données ce jour là, par un hazard assez singulier: ça fait

toujours plaisir! Ce qui m'en fit moins, ce fut de voir jouer le rôle de Marianne à Mademoiselle d'Epinai; un jeu factice, l'apparence d'une chaleur inspirée et soufflée par Molé, qui lui fait répéter ses rôles comme un perroquet, chaleur qui est continuellement démentie par une ame plus froide encore que sa physionomie; voilà le talent de cette demoiselle.

Madame Préville ne joua point ce jour là; elle partoit le lendemain pour Nantes avec son mari; ils étoient arrhés dans cette ville pour la semaine de la Passion.

## AVRIL, 1768.

J'AI achevé au commencement de ce mois un petit ouvrage pour le théâtre de Villers-Cotterets; j'ai tort de l'appeler ouvrage; c'est une très-petite besogne, mais qui avoit ses difficultés. J'ai tenté de changer totalement le caractère du Marquis dans *la Mère coquette* de Quinault (*). Ce rôle

(*) Le caractère du Marquis, que j'ai totalement changé dans la *Mère coquette* de Quinault, est une de mes productions que j'estime le plus, en la rangeant dans la classe qu'elle mérite. Je n'ai point eu la prétention, en changeant le personnage du Marquis, d'y substituer et de créer un caractère neuf qui ne fût pas connu au théâtre; j'avoue, au contraire, que rien n'y est aussi rebattu que les fats et les petits-maîtres. En général, mon Marquis n'a rien de nouveau pour le fonds, mais dans les détails il a des teintes neuves, et c'est sur cela que porte tout le cas que je fais de ce travail.

M. le Duc de Nivernois, juge excellent à tous égards, puis-

grimaçant dépare cette excellente comédie, qui n'a que ce défaut. Je me flatte d'avoir réussi dans

---

qu'il connoît la cour, le monde, le théâtre et fait des vers charmans; M. le Duc de Nivernois, dis-je, m'a fait les éloges les plus grands, et, j'ose l'assurer, les plus sincères de ce caractère mis à la place de l'ancien qui n'est qu'une caricature. Il a trouvé comme moi que cette charge faisoit une dissonance cruelle avec le reste de la pièce, et que mon nouveau Marquis, au contraire, rentrait exactement dans le ton noble et élevé de cette excellente comédie.

Cette raison et les couleurs nouvelles que j'ai employées pour peindre cet homme de la cour, m'ont aussi donné les suffrages de M. le Duc d'Orléans, de feu Crébillon et de M. Saurin, qui, tous, s'y connoissent et ne sont pas tendres. J'ai entendu dire que j'avois réuni les suffrages de tous les autres gens de lettres; je dis que je l'ai entendu dire, attendu que j'en vois peu, parce qu'ils sont ennuyeux et sans mœurs. Tous ceux qui m'ont lu, ont exalté ce changement et l'ont trouvé le plus heureux possible; les Comédiens seuls le trouvent mauvais probablement, puisqu'ils refusent avec obstination de jouer cette comédie avec ce changement. M. de Duras qui s'est emparé lui seul des spectacles et des Comédiens, ne sait leur commander que ce qui leur plaît, et moyennant cette subordination monstrueuse, je suis privé du plaisir de voir l'effet de mon ouvrage. J'ai fait présent, d'ailleurs, de quatre pièces que j'ai retouchées à ces bâtiers d'histrions; ils les ont reçues et ne les jouent point. En 1775, après les premières représentations de la Partie de chasse de Henri IV, je leur écrivis et leur offris mes honoraires à venir, à condition de jouer mes quatre pièces retouchées au printemps, en été et en automne, et par les meilleurs acteurs. Ils me firent une réponse polie par leur *souffleur*, qu'ils appèlent à présent leur *secrétaire*; ils m'ont refusé, et m'ont forcé de recevoir depuis 2,000 livres, qui auroient dû monter à plus de 3,000 livres s'ils ne m'avoient pas volé. La pièce m'appartient encore, et tous les ans je dois recevoir au moins 7 à 800 livres. (*Note de l'Auteur écrite en 1780*).

mon projet, M. le Duc d'Orléans m'en a paru très-content, ainsi que Crébillon, Saurin et plusieurs autres gens de lettres auxquels j'ai lu ce que j'avois fait. J'ai annobli ce caractère du Marquis, dont le fond, d'ailleurs, n'étoit nullement dans la nature; de poltron qu'il étoit, j'en ai fait un homme brave, de sang-froid, ce qui, dans son combat au cinquième acte, fait un contraste assez comique avec la fureur impétueuse d'Acante, qui est un amant au désespoir. J'ai remis aussi ce Marquis au ton de ce jour et dans nos mœurs actuelles; j'en ai fait un singe des gens de la cour et je lui en ai donné les manières et les ridicules un peu en charge, mais sans trop m'éloigner cependant de la vérité. J'ai encore eu attention de fonder des choses que Quinault avoit négligé d'établir, comme la prédilection de Crémante et son aveuglement pour ce marquis, son neveu, et les raisons qui l'engagent à lui prêter de l'argent avec tant de facilité, action contraire à la nature des vieillards en général.

Si cette tentative réussit à Villers-Cotterets, je proposerai aux Comédiens français de jouer cet hiver cette comédie avec ce changement; et, quoique ce soit leur intérêt de faire cette affaire, je doute fort qu'ils s'y prêtent, et cela, par la raison que cela est raisonnable.

J'ai rajusté ces jours-ci encore l'exposition de l'Isle Sonnante, que j'ai rétablie à peu de chose près comme je l'avois faite d'abord. J'ai fait de

plus une ariette à la place de celle qui finissoit par :

> Mais guérir une femme folle,
> C'est le chef-d'œuvre de l'art.

Les Comédiens italiens prétendent que ce mot révolte les femmes, ils m'ont prié d'en faire un autre; mais ce n'est point par ce motif que je me suis rendu à leurs prières, c'est que cette mauvaise plaisanterie est surannée, et que le fond en est pris dans les Folies Amoureuses. Voilà ce qui m'a déterminé à faire une autre ariette, peut-être moins bonne que celle que j'ai ôtée. L'idée de la nouvelle est un éloge ironique et badin de la magie, qu'on traitera peut-être encore d'amphigouri; mais je m'en moque.

Voltaire a fait beaucoup de bruit ces deux mois-ci par des livres grossièrement impies qu'il a fait passer à Paris; *le Catéchumène* (*) et *le Dîner du Comte de Boulainvilliers*. J'ai jeté les yeux sur ce dernier; ce sont des injures de crocheteurs vomies contre la Religion chrétienne; ce n'est pas même un style d'antichambre, ce sont des expressions de palfrenier et de gens de la lie du peuple. M. de Choiseul lui avoit écrit sur ces énormes gaîtés qui ne sont point gaies, et il s'étoit même servi de l'expression polie : *Qu'il le prioit de ne*

(*) Le *Catéchumène* est de M. Bordes, de Lyon. (*Note des Éditeurs*).

*point faire imprimer ces ouvrages*, qui ne pouvoient rien ajouter d'ailleurs à sa gloire. Voltaire n'en a tenu compte. M. le Duc de Choiseul, lorsqu'ils ont paru, lui a donné une furieuse peur, en lui marquant que le Parlement de Dijon, et peut-être celui de Paris, alloient le poursuivre pour ces livres; que tout son crédit ne seroit pas capable d'arrêter ces procédures, et qu'il n'entreprendroit pas de tenir tête pour lui aux Parlemens du royaume. Sur cette lettre on prétend que Voltaire s'est cru perdu; il a rompu sa maison, renvoyé tous les gens qui vivoient avec lui à sa terre; il a congédié même Madame Denis, sa nièce, qui étoit à la tête de sa maison, mais par une autre cause; je sais qu'elle n'avoit aucun ordre, et qu'il s'est cru dérangé dans ses affaires : ce qui a été vérifié n'être point; je tiens ce dernier fait de son notaire; il n'y avoit seulement que du manque d'ordre. *Eh! comment,* m'a dit ce même notaire, M. de Laleu, *comment pourroit-il être ruiné? Il a* 80 *mille liv. de rente viagère;* 40 *mille liv. de rente en biens fonds, et un portefeuille de* 600,000 *liv.,* ce qui me persuade que sa brouillerie avec Madame Denis n'est qu'une fiction. Il a cherché un prétexte pour l'envoyer à Paris tenir pied à boule, et solliciter M. le Duc de Choiseul qu'elle voit effectivement très-souvent depuis qu'elle est ici.

Quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il est certain du moins que Voltaire est resté seul à sa terre avec son Aumônier, un certain Prêtre

nommé Adam, qu'on appelle plus communément le Père Adam, ex-Jésuite et scélérat, c'est presque termes synonimes. Voltaire, ne sachant à quoi s'amuser dans la solitude à laquelle il s'est réduit pour ce moment, il lui a pris fantaisie de faire ses pâques, en présence de tous les paysans de sa terre; il leur a fait ensuite un *sermon* lui-même. Il l'a partagé en deux points, l'un sur l'ivrognerie, et l'autre sur le vol. Dans ce dernier il a insisté pour qu'on ne lui dérobât plus son bois; on ajoute qu'il a écrit une lettre hypocrite à M. l'Archevêque de Paris sur son retour à la religion, et qu'en même temps il a fait une lettre badine pour M. le Duc de Choiseul, dans laquelle il se plaint que ses ennemis ne cessent de lui donner des ridicules; qu'on pousse les choses jusqu'à l'accuser d'avoir fait ses pâques. Il est sûr que cette accusation n'a aucune sorte de vraisemblance; et cependant elle est très-vraie; c'est à lui une folie, mais une pure folie. A-t-il prétendu persuader quelqu'un? n'a-t-il voulu que scandaliser? On ne peut deviner l'objet de cette démarche.

# MAI ET JUIN, 1768.

Le jeudi 5 du courant, a eu lieu la treizième représentation de *l'Isle Sonnante*, avec les changemens dont j'ai parlé dans le mois dernier, à l'exception de l'ariette nouvelle qu'il n'a pas plu à Monsigny d'ajuster pour la musique, dans un seul endroit qui le demandoit. Lui en ayant écrit mon sentiment avec quelque petit sarcasme, et lui ayant rappelé une autre impolitesse qu'il m'a faite en ne me donnant pas la musique d'un vaudeville que je lui avois composé, j'en ai reçu une réponse qui décèle bien que c'est un homme sans éducation, sans esprit, en un mot, un très-joli musicien. Cette aventure, de peu de conséquence, me procure l'avantage d'être brouillé avec un des hommes de France les plus ennuyeux; c'est une tête perdue; les éloges des sots la lui ont tournée, et lui ont donné un amour-propre de la force de celui de Molé et de Préville.

Le samedi 7 du courant, je fus à la première représentation de *Béverley*, tragédie bourgeoise en cinq actes et en vers libres; c'est le *Joueur* anglais, imité et traduit par M. Saurin, et qui avoit été représenté dans le mois de juin dernier à Villers-Cotterets, ainsi que je l'ai dit dans le temps.

Cette pièce a eu un plein succès. Malgré cela, je crains fort qu'elle n'ait pas un fort grand nom-

bre de représentations; elle attache, mais elle n'intéresse nullement. On n'y est point attendri, mais oppressé; on n'y pleure pas, on étouffe; on en sort avec le cochemart; j'en eus le soir mal à l'estomach, et il y a apparence que je n'y retournerai de ma vie. Je pense que je ne serai pas le seul à qui elle aura fait ce genre d'impression. Atrée est à mon sens moins déplaisant et moins révoltant; attendu que ce sujet, pris dans la fable, ôte nécessairement et diminue beaucoup l'illusion. Mais celui de Béverley est pris au milieu de nous; les personnages bourgeois et d'un ordre commun ne nous frappent pas dans l'éloignement, comme des héros pris dans la mythologie. L'action du dénouement est une peinture trop vraie, et par cette raison trop effrayante et trop révoltante.

*Nec coram populo pueros Medæa trucidet.*

Le tableau horriblement exact d'un homme qui veut s'empoisonner; qui, de fait, s'empoisonne; qui, après s'être empoisonné, lève le poignard sur son propre fils, pour le délivrer, dit-il, du fardeau de la vie : ce tableau, peint avec la plus grande vérité, est répugnant à voir; il laisse à l'ame une impression d'horreur, une tristesse sombre et cruelle qui n'est point le plaisir douloureusement agréable que l'on ressent aux belles tragédies; c'est le plaisir inhumain que goûte le peuple aux représentations de la Grève; c'est le goût anglais; ce peuple mélancolique, cruel, et souvent atroce, veut être remué fortement. Jusqu'ici

le Français n'a pas eu besoin de ce *tragicatos* pour être ému et répandre des larmes à nos spectacles; et il faut espérer que cette barbarie et cette ostrogotie ne s'établiront pas chez nous, malgré les efforts de nos philosophes, dont l'insensibilité a besoin de ces objets d'horreur pour être un peu émoustillée.

Tous les défauts qui m'ont blessé à la lecture et à la représentation de cette pièce, paroîtront encore dans un plus grand jour lorsqu'elle sera imprimée; et à coup sûr on en trouvera d'autres que le jeu des acteurs nous cache. On doit avoir été ébloui par celui de Molé; je n'ai point vu de comédien rendre un rôle avec autant de vérité, de chaleur, de finesse et de perfection; c'est la nature elle-même; il ne laisse rien à desirer. Ce rôle est d'une violence qui fait craindre à chaque représentation, qu'il ne se casse un vaisseau, ou qu'il ne lui arrive quelqu'autre accident qui mette sa vie en danger; aussi ne le joue-t-il que deux fois par semaine, le mercredi et le samedi.

La mort de la Reine de France, qui ne peut pas être éloignée, interrompra vraisemblablement les représentations de la tragédie de Saurin, à laquelle on court avec fureur. Les loges ont été louées les quatre premières représentations, et l'on n'y trouvoit plus de places à trois heures et demie. Elle a eu, dans cette nouveauté-ci, treize représentations.

Le lundi 16 mai, la quatorzième de *l'Isle sonnante*. J'y assistai pour voir les changemens; ils

font l'effet que j'en attendois. On applaudit actuellement à la première ariette, à laquelle l'on n'avoit pas encore fait cette politesse. La chambrée étoit de beaucoup supérieure à celle du 5 mai, parce qu'ils l'avoient appuyée du Peintre amoureux de son modèle.

Le samedi, veille de la Pentecôte, la Reine reçut l'extrême-onction; prières de quarante heures, interruption des spectacles. Si notre pauvre Reine ne languit point et meurt, nous en serons, je crois, pour vingt-huit jours de cessation de spectacles, à compter de celui de sa mort.

Les spectacles ont repris le mercredi 25, par la cinquième représentation de *Béverley*.

Le vendredi 27, l'on a donné la première représentation de *la Gageure*, comédie en un acte et en prose, par M. Sédaine. Elle étoit précédée du *Menteur*. Je n'ai pas assisté à cette première représentation, attendu que nous sommes à La Celle, ma femme et moi, depuis le 20 de ce mois. On m'écrit de Paris qu'elle a été mal reçue cette première fois; qu'à la fin même, lorsqu'on l'annonça, il y eut quelques huées. On l'a, dit on, trouvée froide, sans action, sans ensemble, des longueurs; le nom de Gotte, femme-de-chambre, et celui d'un autre domestique, ont été trouvés bas et ignobles. On convient cependant qu'il y a des scènes vraiment comiques et charmantes, et que quelques personnages élevés de cette comédie ont

un style bien supérieur, et beaucoup plus noble que celui des personnages élevés du Philosophe sans le savoir. Je connois cette jolie comédie de M. Sédaine; je l'ai eue plusieurs jours entre les mains; j'ai pensé, en la lisant, que cette pièce resteroit au théâtre, et je le pense encore. Si elle ne reprend pas à la seconde représentation, avec les changemens légers qu'y aura faits l'auteur, j'ose avancer qu'elle est dans la classe de ces sortes de pièces qui, n'ayant pas plu dans leur nouveauté, ont ramené, par la suite des temps, le public en foule à leurs représentations. Voici les raisons sur lesquelles j'appuye mes conjectures.

Le sujet de cette petite comédie est neuf; le fond en est fort comique; les caractères en sont dans la nature; tous sont variés; les personnages ont chacun le style qui leur est propre. Les acteurs, qui doivent en avoir un noble, s'énoncent avec une dignité et le ton du monde le plus convenable (*); tout en est vrai, c'est de la vraie comédie. J'excepte cependant un incident de cette pièce, qui manque absolument de vraisemblance, et

(*) Ce que j'avois pensé sur la jolie comédie de *la Gageure* est arrivé; on en est venu à la juger moins rigoureusement. Il y a quelques légers défauts, sans doute, nombre de petites invraisemblances; mais, outre que l'on doit être plus indulgent pour une petite pièce que pour un ouvrage, c'est qu'elle a la première beauté de toute vraie comédie. La peinture exacte des hommes, les petits caractères qui sont dans cette comédie sont tous dans la nature, et une nature plaisante et comique. C'est la pièce de Sedaine la plus noblement écrite. (*Note de l'Auteur écrite en* 1780).

auquel il eût été difficile, peut-être impossible d'en donner : c'est la jeune pupille du Marquis qui arrive et que l'on cache dans son château à l'insçu de la Marquise sa femme. Ces deux époux s'aiment et vivent très-bien ensemble ; est-il dans la vraisemblance, d'ailleurs, que ce mari soit tuteur d'une jeune personne qu'il tient dans un couvent et que sa femme l'ignore ? On ne voit pas non plus la raison qu'a eu le Marquis d'élever en secret sa pupille; le motif qui l'a engagé à en faire mystère, même à sa femme, et enfin dans quelle idée il la fait cacher dans son château, en la retirant du couvent pour la marier, et dans quelle vue il risque de s'exposer, par cette démarche indiscrète, aux soupçons de sa femme, à laquelle il n'a pas dessein d'en donner et qu'il aime.

La Gageure a eu onze représentations qui n'ont été interrompues, ainsi que celles de Béverley, que par la mort de la Reine arrivée le 24 juin, à dix heures du soir. Voilà donc, quant à la Gageure, mon sentiment justifié par le public. Les représentations n'en auroient pas tant langui, et son retour de succès auroit été mille fois plus brillant, sans la réussite prodigieuse de Béverley où l'on a couru avec fureur ; il est étonnant même qu'elle ait tenu à ce rude choc, un très-grand succès devant éteindre et étouffer le moindre.

# JUILLET, 1768.

J'AI passé ce mois-ci à Grignon. J'y ai retouché, et d'ailleurs beaucoup étendu, les changemens que j'avois faits en mars dernier, à *la Mère Coquette* de Quinault. Je n'y ai pas laissé un vers qui puisse choquer une oreille délicate. Je compte donner cet hiver une nouvelle édition de ce chef-d'œuvre avec mes changemens, et une manière de préface modeste que j'ai aussi composée à Grignon. Je ne sais si l'amour propre m'aveugle, mais je serois bien trompé si cette excellente comédie, dans l'état où je l'ai mise aujourd'hui, ne faisoit pas le plus grand effet théâtral, et n'avoit pas tout le succès qu'on peut espérer d'une pièce rajeunie; les Comédiens ne demandent pas mieux que de la donner comme je viens de l'arranger.

Le mercredi 27, les Comédiens français donnèrent la première et la dernière représentation des *Deux Frères*, comédie en cinq actes et en vers de M. de Moissy. M. Sédaine, qui l'a vue, m'écrit qu'elle est tombée, et qu'elle mérite sa chûte. *Requiescat in pace.*

## AOUT, 1768.

A commencer du premier juillet dernier, le Mercure de France a changé de main. M de La Place s'est retiré avec 5,000 livres de pension. Il a cédé son privilége à M. de Lacombe, libraire, qui en a traité à des charges bien onéreuses; il paye 30,000 liv. de pensions, que ce petit Ministre, M. de Saint Florentin, a assignées sur le produit du Mercure. Quoiqu'ils disent que ce M. de La Combe est un homme de lettres, je ne pense pas cependant que ce soit lui qui compose le Mercure; il y présidera; l'Abbé de La Porte et quelques autres personnes qui ne se nommeront pas, en seront sourdement les véritables auteurs.

Ils ont raison, au reste, de ne pas décliner leurs noms, car je vois par les trois premiers volumes qui ont déjà paru, qu'ils ont le projet de s'éloigner du ton de panégyriste banal qu'avoient pris leurs prédécesseurs. Ils ont fait la critique sévère, mais honnête, de la Gageure et de Béverley. S'ils se renferment dans les bornes d'une critique judicieuse et polie, ils se feront à la vérité des ennemis de tous les auteurs qu'ils censureront, quelques mittaines qu'ils y mettent; mais d'un autre côté leur livre en deviendra plus piquant et se débitera davantage.

Qu'ils soient critiques mesurés et bienséans; qu'ils sachent mettre les doses, on en viendra à comparer leur *manière* à celle de Fréron; et cette

comparaison, qui sera toute à leur avantage et à celui des lettres, doit nécessairement leur faire beaucoup d'honneur; mais la grande difficulté est de garder un juste milieu, de se permettre les raisons les plus fortes, et de se refuser la meilleure plaisanterie qui leur viendroit. C'est-là je crois, le point juste qui marqueroit une différence sensible de leur critique aux satyres de Fréron. J'en causerai avec l'Abbé de La Porte, et je tâcherai de lui faire goûter mes idées à cet égard.

Ce dernier m'avoit demandé quelque morceau de moi; je lui ai donné une *Dissertation sur le genre larmoyant,* qu'il a insérée dans le Mercure de ce mois-ci. J'y mets en pièces feu Lachaussée et ses fades drames; j'y ai joint une Ode contre le genre larmoyant, qu'il lui a plu d'appeler des *Stances,* que j'ai composée il y a plus de vingt ans, et dont je n'ai point voulu donner de copies du vivant de La Chaussée. Je n'ai point voulu qu'on mît mon nom à toutes ces drogues; je lui ai même demandé le plus profond secret qu'il m'a promis, mais j'ai été bien aise de plaider la bonne cause de la véritable comédie, et de protester contre le faux goût de cette bâtarde de Thalie, dont nous a *embâté* cet animal de La Chaussée, l'homme le plus médiocre qu'ait jamais porté le théâtre.

Ils ont retranché, dans une note de cette Dissertation, un endroit qui étoit tourné assez gaie-

ment, et dont le fond me paroît être de la plus grande vérité. Le voici :

» Combien de miracles nous faut-il croire, » en ajoutant foi aux faits qui constituent les » plans de *la Fausse Antipathie*, de *Mélanide*, de » *l'Ecole des Mères*, de *la Gouvernante*, d'*Amour* » *pour Amour*, de toutes les rapsodies de cet » auteur romancier ? que d'événemens merveil- » leux, fabuleux, miraculeux ! que de contes » bleus ! que de caractères romanesques, gigan- » gantesques, tudesques et pédantesques ! ».

Quoique je n'attaquasse que les ouvrages d'un auteur mort, et qui mourra encore davantage, ils ont trouvé apparemment cette sortie trop forte, et peut-être cette circonspection est-elle plus placée que je ne le crois ; je ne l'aurois pas eue.

Le 11 du courant, la Reine été enterrée et descendue dans la cave à Saint-Denis. Les spectacles ont été interrompus hier, mercredi, par les vêpres des morts, que l'on a dites pour cette Princesse ; et aujourd'hui, jeudi, jour de son convoi. L'Evêque du Puy, M. Le Franc, fait son Oraison funèbre.

Le 25 du courant, jour et fête de Saint Louis, l'Académie française fit la distribution ordinaire de ses prix dans une séance publique.

M. de Marmontel et quelques autres Académiciens, ses complices, sont universellement accusés d'avoir manœuvré et réussi à faire adjuger le prix

de poésie au petit Abbé de Langeac, âgé de quinze ans.

On prétend, et c'est le sentiment général, appuyé sur les plus fortes conjectures, que M. de Marmontel, chef de la conspiration, et sans contredit l'homme le plus rusé de son siècle, a conduit sourdement toute cette intrigue. Il a commencé par faire éloigner tous les concurrens. M. de Rulhière avoit composé une pièce de vers dont le sujet étoit *les Disputes* : en retranchant six ou huit vers de cette pièce qui en a deux cents, elle remportoit le prix sans aucune difficulté. M. de Marmontel a trouvé le secret de la faire rejeter, sous le prétexte qu'il y avoit des personnalités contre M. Daube, neveu de M. de Fontenelle; mais, comme j'ai dit, en supprimant six vers, ou bien en changeant deux vers, et substituant un nom latin, par exemple, *Baldus*, à celui de M. Daube, l'ouvrage pouvoit être couronné. Point du tout, cette pièce excellente, et que j'ai entendue, a été renvoyée à son auteur avec des complimens de l'Académie. D'autres pièces qui ont concouru encore, quoique mauvaises, l'étoient bien moins que celle à laquelle le prix a été adjugé.

Il est d'ailleurs de notoriété publique que la pièce qui a remporté le prix, n'a pas été composée par l'enfant Langeac. Tout le monde sait qu'elle est de la façon d'un homme qui est mort, et dont j'ai oublié le nom, qui n'est nullement connu. On sait encore que Marmontel l'a retouchée; aussi en a-t-il fait la lecture comme un

énergumène; ce qui parut d'autant plus ridicule, que la chaleur du lecteur faisoit paroître davantage la froideur de la pièce; c'étoit vouloir mettre le feu à la glace.

M. de la Condamine qui, s'il n'est pas le premier des gens de lettres, en est sûrement le plus sourd, dormoit profondément pendant cette lecture. Un homme d'esprit, qui sans doute lui envioit son sommeil, dit tout haut : *Regardez donc La Condamine ! il dort comme s'il y entendoit quelque chose.*

Le résultat de tout ceci est que Marmontel passe, sans contradiction, pour avoir tramé toute cette intrigue, pour avoir séduit les différens membres de l'Académie, et surpris leur jugement, le tout dans l'intention de faire sa cour à M. de Saint-Florentin. On ne peut, il est vrai, la faire d'une façon plus basse et plus servile; mais il n'ajoute rien par-là à l'idée que les honnêtes gens avoient de lui.

Quant à l'Académie, il est assez difficile de pallier sa faute, et d'en rejeter entièrement la cause sur les insinuations et l'adresse de M. de Marmontel, qui n'a point dû influer avec tant de force sur son jugement, quelque esprit qu'on lui suppose d'ailleurs. Il faut donc en venir à penser que les voix prépondérantes de MM. les Académiciens jetoniers, ont donné le prix à M. de Saint-Florentin, qui est chargé par le Roi de leur faire payer leurs jetons. Dans un temps comme celui-ci, où l'argent manque, la dis-

tribution des jetons est quelquefois arriérée, et probablement ces Messieurs aiment l'exactitude. Il est vrai qu'ils n'ont pas gagné la faveur du public; il y a longtemps que je n'ai vu conspuer l'Académie avec autant d'unanimité, d'amertume et de mépris. On a fait ces deux vers :

> Les quarante assemblés trouveront ces vers beaux.
> Signé Louis, et plus bas, Phelipeaux.

Le jour de cette séance inique, l'affluence étoit si grande, que plusieurs gens de lettres trouvèrent les portes fermées, et furent obligés de se tenir dans la pièce qui précède la salle d'assemblée de l'Académie. C'est la pièce où s'assemble l'Académie des inscriptions. MM. Colardeau et Dorat furent du nombre de ceux qui ne purent pas entrer. Quelqu'un de ces exclus, tirant de sa poche la pièce de vers que l'on devoit couronner, et qui étoit déjà imprimée, se lèva et dit : *Messieurs; qui nous empêche de tenir ici notre séance particulière, puisque nous ne pouvons assister à la séance publique que l'on tient ici-contre? Voici l'ouvrage qui a remporté le prix; je vais vous en faire la lecture; vous jugerez et vous applaudirez.* Ce qui fut dit fut fait. Il lut, et les applaudissemens ironiques, les claquemens de mains retentissoient jusques dans la salle de l'Académie, malgré les portes fermées; on ne savoit, dans cette salle, ce que le bruit de l'autre et des rires perpétuels vouloient dire, et ce qui pouvoit les occasionner. Les épigrammes et les sarcasmes pleu-

voient gaiement sur la pauvre Académie française et excitoient ces rires qui ne finissoient point. C'est ainsi que s'est passée l'histoire véritable, remarquable et honteuse de la séance publique de la Saint Louis 1768.

## SEPTEMBRE, 1768.

Le mercredi 14 du courant, les Comédiens français donnèrent la première représentation de *Laurette*, comédie en deux actes et en vers de M. Dudoyer, jeune homme de trente-un à trente-deux ans, fils d'un Auditeur des comptes, et frère d'un Conseiller au Parlement. Son père et son frère ont fait ce qu'ils ont pu pour l'empêcher d'être sifflé. Ils ont poussé les choses jusqu'à vouloir intéresser M. de Sartines à en défendre la représentation; il n'a pas été possible apparemment à ce Magistrat de leur accorder l'objet de leur requête. La pièce étoit sçue, approuvée du Censeur des théâtres, et même affichée pour le lundi. M. de Sartines s'est fait apporter la pièce, l'a examinée lui-même, et quoique le fond du sujet, assez révoltant par les mœurs, eût pu lui fournir un prétexte assez spécieux pour ne pas permettre qu'on la jouât, il a craint sans doute d'être accusé de trop de rigorisme, et a mieux aimé laisser le public faire justice de ces mœurs dégoûtantes, que d'en porter lui-même un jugement qui eût toujours été soupçonné de pédanterie. Le public

a prononcé, et le voilà disculpé des difficultés qu'il a faites, et d'avoir retardé de deux jours la représentation de cette rapsodie.

J'étois spectateur, et j'ose assurer que ce sont les mœurs dépravées et tristement vicieuses de cette comédie, qui sont une des principales causes de sa chûte. On a été, avec raison, étonné de voir un jeune libertin vouloir séduire une fille dont il a la fantaisie, et dont il est naïvement adoré, lui proposer en termes clairs de l'entretenir, et lui refuser très-clairement aussi de l'épouser. Il ne pouvoit se dispenser de rendre la petite personne intéressante, et plus il l'a rendue intéressante, plus on a été indigné du fond de son sujet.

L'auteur ne connoît nullement l'art dramatique. Ses scènes sont plutôt des dialogues que de véritables scènes; il ne se trouve aucune liaison entre elles; la plupart sont inutiles et maladroites; elles sont toutes prises, et même leurs détails, dans le conte de Marmontel; d'autres sont imitées de Ninette à la cour ou d'autres comédies, et conséquemment il n'y a rien à espérer par la suite de cet auteur. Il est sans imagination; tout est dit. Laurette avoit été annoncée pour le samedi suivant, et même affichée les deux jours d'après. L'auteur, mieux conseillé, l'a retirée; elle n'a eu qu'une représentation.

Le 15, Gueffier a commencé à imprimer *la Mère Coquette* de Quinault, telle que je l'ai arrangée. L'appétit m'est venu en mangeant : après avoir

changé entièrement le rôle du Marquis, je me suis déterminé à corriger beaucoup de vers dans le reste de la pièce. Je fais précéder l'édition de cette comédie d'un avertissement le plus modeste qu'il m'a été possible de faire. Cette édition ne paroîtra que lorsque M le Duc d'Orléans aura joué la pièce ainsi que je l'ai accommodée. La représentation s'en fera sur le grand théâtre de Saint Cloud ou sur celui de Livry, terre que M. Duc d'Orléans vient d'acquérir; il veut qu'on la nomme *le Raincy*. Depuis qu'il est amoureux de Madame de Montesson, qu'on assure qu'il n'a pas, ce qui paroît un miracle dans ce siècle de lumières, qui n'y croit pas; depuis ce temps-là, dis-je, tout se passe sur un plus grand théâtre et à très-grands frais. Tous les gens de la cour de M. le Duc d'Orléans jurent sur leur grand dieu, que ce Prince est auprès de cette femme comme un novice, un amant transi, comme un écolier; ils en sont confondus, et ils ne sont pas moins surpris de l'excessive coquetterie, et de la prodigieuse adresse de cette Madame de Montesson, à laquelle ils n'ont jamais connu d'amant couchant. Ce qui leur paroît un autre miracle, auquel pourtant ils sont, disent-ils, forcés d'ajouter foi malgré eux.

C'est dans ce mois qu'il y a eu du mouvement dans le ministère. M. le Chancelier Lamoignon de Blancmesnil s'est démis volontairement de sa charge, à condition que le Roi, qui a trop d'argent, acquitteroit les dettes de ce Magistrat. On

dit, dans le public, qu'elles se montent à six cents mille livres. M. de Maupeou, Vice-Chancelier et Garde-des-Sceaux, s'est aussi retiré volontairement; on a eu toutes les peines du monde à le déterminer à se défaire des sceaux, quoiqu'on les ait fait passer à M. son fils, Premier Président du Parlement de Paris, et que le Roi vient de faire Chancelier de France en même-temps que Garde-des-Sceaux. Pendant le cours des négociations que l'on a été obligé d'entamer pour faire tous ces arrangemens, les bruits de Paris ont été constamment que le sieur de Laverdi, Contrôleur-général, alloit être déplacé. Tout le monde le croyoit, excepté lui; il l'est cependant, ainsi que je le dirai après avoir parlé de sa sécurité, et de l'ivresse que lui avoit inspiré son bonheur inouï. Il étoit si fort persuadé qu'il étoit encore en faveur, que pendant les mouvemens de l'affaire de Maupeou, il a sollicité les sceaux avec une vivacité extrême, et la plus intrépide confiance; on s'en est moqué à la cour. Je tiens de bonne part que le Roi a dit à Madame Adelaïde, sa fille: *Devinez un peu le personnage qui se met sur les rangs, et qui me fait solliciter davantage pour avoir la place de Garde-des-Sceaux?* Après que Madame Adelaïde eut nommé bien des gens, le Roi lui dit, *non, non; c'est Laverdi.* — *Quoi!* reprit Madame Adelaïde, *ce polisson?* Depuis ce ce temps-là, on ne l'appelle plus là-bas, que le polisson. Le polisson donc (appelons-le ainsi pour être du bon ton) se croyoit si ferme dans ses ar-

çons, que le jour que M. de Saint-Florentin vint lui apporter l'ordre du Roi qui le culbutoit, il le fit prier par son valet-de-chambre, de vouloir bien attendre un petit quart-d'heure. M. de Saint-Florentin lui fit dire qu'il venoit de la part du Roi. Il entra, mit les scellés sur ses papiers, comme cela se pratique, et signifia les ordres du Roi à mon polisson, qui fut confondu; il ne s'y attendoit point, et peut-être est-il encore dans le plus profond étonnement, que l'Etat puisse se passer d'un homme de son mérite. Son père, l'avocat, qui étoit un polisson ausssi, mais dans un autre genre (c'étoit un rieur, un gausseur de mauvais ton), se tiendroit les côtés de rire, je crois, s'il revenoit au monde; je pense qu'il en diroit de bonnes en voyant toutes ces farces-là; il eût fait de grosses plaisanteries sur ceux qu'il auroit vus faire de son fils un Contrôleur-général. Il appartient à l'histoire de détailler l'esprit, la capacité, l'étendue du génie, les connoissances d'administration, la bonne foi, le désintéressement, l'élévation dans l'ame surtout, de M. de Laverdi. Il n'a point été le bas valet de M. le Duc de Choiseul; il n'a point fait de bassesses. L'histoire le fera connoître; mais ce que je crains, c'est que l'histoire n'en ait encore à dire davantage du sieur Mainon d'Invault, son successeur au contrôle-général (*).

(*) Rendons justice à M. d'Invault; c'est un honnête homme qui s'est jugé lui-même sans ressources, sans talens pour sa place; il l'a remise et s'est retiré en bon ordre, toutefois avec des pensions et des graces. S'il n'a fait aucun bien, il n'a fait

Quittons la figure de l'ironie, et disons tout brutalement qu'on ne sauroit être plus généralement prévenu qu'on l'est contre ce Monsieur-là. Tout le monde se réunit pour en dire du mal. On publie sur les toits que c'est un homme paresseux, épicurien, encyclopédiste, *id est,* homme à systême : théoricien et point de pratique dans les affaires, qu'il abandonnoit à des commis, lorsqu'il étoit intendant d'Amiens. Il étoit invisible dans cette intendance : il avoit si fort mécontenté la province, qu'on fut obligé de le rappeler, et pour retraite on lui donna, avant l'âge et mal-à-propos, une place de Conseiller d'Etat ; d'une hauteur et d'une fatuité insoutenable ; je l'ai entrevu dans sa jeunesse : c'étoit un fat battu à froid. Ce que j'appréhende le plus de cet homme, c'est que, comme on le dit philosophe, et par conséquent sans principes d'équité, la Cour ne l'ait choisi comme une manivelle de banqueroute. *Quod deus omen avertat!*

---

aucun mal. Ce n'est pas là un brigand, comme ce mauvais prêtre de l'Abbé Terray. ( *Note de l'Auteur, écrite en* 1780 ).

# OCTOBRE ET NOVEMBRE 1768.

Le 4 octobre, j'ai fini à Grignon, où j'étois depuis le 18 septembre, le premier acte de *l'Andrienne*. Je mets cette comédie en vers libres; j'en ai retranché cent vers, et j'ajoute que malgré cela, j'ai pourtant mis dans cet acte plus de quarante vers dont les idées n'étoient ni dans Térence ni dans Baron; de sorte que je pourrois dire que ce premier acte est abrégé de plus de cent-quarante vers. Je conserve ceux qui sont bons; je les ai comptés, je n'en ai gardé que cinquante-six, encore ai-je tout calculé juques aux moindres hémistiches (*).

(*) Je ne parlerai que cette fois-ci seulement de mes comédies retouchées. Je suis sûr que le caractère du Marquis, que j'ai changé dans la Mère coquette de Quinault, aura le plus grand succès et sera mis un jour au théâtre; mais ce ne sera qu'après la retraite de Molé. Ce tendre ami auquel j'ai rendu service, me hait de tout son cœur, parce que j'ai refusé à son oison de femme le rôle de Marianne, dans Dupuis et Desronais.

Le Jaloux honteux a été représenté trois ou quatre fois pendant que j'étois à la campagne, et il a été très-mal mis. Feu Bellecourt, m'a-t-on dit, l'a joué indignement : dans les rôles d'amant jaloux, il y jetoit de la rudesse et de la brutalité. Il avoit toujours l'air et le ton de la très-mauvaise compagnie dans ces sortes de rôles. Préville et sa femme y ont été très-bons, mais ! .... mais les autres acteurs ont rendu cette comédie froide, tandis qu'il falloit la réchauffer.

Le 12 novembre, je finis l'Andrienne entièrement. La promptitude avec laquelle j'ai fait et achevé cet ouvrage m'a fait craindre qu'il ne fût mauvais; dans cette idée, je fus en arrivant à Paris consulter le censeur le plus vrai et le plus rigide que je connoisse, j'allai lire mon Andrienne à Crébillon qui en a été on ne peut pas plus content. Mais, voici une chose aussi singulière qu'il en puisse arriver; c'est qu'ayant remis à la fin de ce mois, mon manuscrit à Saurin, qui est aussi un

---

Je ne sais si le Menteur, même bien rendu par les acteurs, réussiroit; mais l'Andrienne et l'Esprit follet feroient je crois quelque effet, si elles étoient jouées par les meilleurs acteurs. Ces deux comédies, telles que je les ai refondues, sont meilleures, et par le fond et par les détails, qu'elles ne l'étoient. Cependant, je ne répondrois pas de leur réussite, vu les préventions où l'on doit être pour les anciennes, et d'autres raisons ennuyeuses à dire. Quoi qu'il en soit, j'aurois desiré voir l'épreuve de ces essais; les Comédiens s'y sont refusés. Si elle eût été heureuse, j'eusse poussé ce travail aussi loin que je l'aurois pu; je m'étois arrangé pour qu'il fît l'occupation de ma vieillesse. Il ne faut pas à ce travail grande imagination, et je me flattois que la connoissance du théâtre et un peu de goût suffisoient.

Plus notre théâtre vieillira, plus ce travail deviendra pour lui nécessaire, indispensable; sans cela, de très-excellentes comédies par le fond, deviendront insoutenables et injouables par les détails et par le style. J'ai écrit sur cet objet une lettre imprimée dans le Mercure de février 1771; j'y renvoie et ne parlerai plus de cette *bouillie* que j'ai faite *pour les chats*, ou plutôt pour ces ingrates vipères de comédiens. (*Note de l'Auteur, écrite en* 1780).

excellent critique, il a trouvé mon ouvrage détestable, puisqu'il le met au-dessous de celui de Baron. Je sais bien et je conviens qu'il y a peut-être quelques petits retranchemens à faire, une soixantaine de vers à retoucher, et d'autres menus détails à soigner; je savois tout cela avant que de lui avoir donné ma pièce, et c'étoit pour être éclairé que je la lui avois remise; je m'attendois à ses critiques, à tous égards, mais j'avoue ingénuement que je suis tombé des nues, quand il m'a dit et écrit qu'il trouvoit ma comédie froide, et qu'il lui préféroit l'Andrienne du Père La Rue. Je n'en reviens point encore, et je ne conçois pas comment il n'a pas senti la nouvelle chaleur que j'ai jettée dans les rôles de Pamphile, de Carin, de Cimon, de Chremès et de Glycerie? Comment il n'a pas apperçu à quel point j'avois fortifié les caractères des deux pères et celui de Pamphile? Comment il n'a point vu le nouveau caractère que j'ai donné à Carin, et la façon dont je l'ai toujours mis en action dans le courant du drame? Comment il n'a point été échauffé par la scène entre le père et le fils, dans le cinquième acte? Enfin, je suis surpris qu'il n'ait point été frappé du changement fait au rôle de Glycerie, dans lequel j'ai mis tout le sentiment dont il étoit susceptible, et que la manière dont j'ai ennobli et rendu plus naturel le personnage de Criton ne lui ait fait aucun effet, car rien ne lui en a fait: il a tout blâmé sans restriction.

Il n'est entré dans un détail critique que sur la

dernière scène du premier acte; et heureusement si les observations qu'il doit me faire sur le reste ne sont pas mieux fondées que celles-là, j'aurai l'esprit bien tranquille sur ses remarques. Il m'est démontré que celles faites sur le premier acte viennent du défaut de sentiment dans Saurin; de ce qu'il voudroit que l'on mît des épigrammes et de l'esprit à la place de la nature et de la vérité; il desireroit apparemment des vers guillochés, tels que ceux des Moissonneurs de Favart. Dieu préserve jamais tout auteur dramatique d'en faire de pareils! Quoi qu'il en soit, ou je radote; ou l'Andrienne, telle que je l'ai arrangée, et avec la dernière main que je compte y mettre, est un bon ouvrage; et si je me trompe, je renonce à travailler, même en vieux, à quelque sorte d'ouvrage dramatique que ce soit, et je reconnoîtrai de bonne foi que l'âge avancé où je commence à être m'a non-seulement ôté la faculté de bien composer, mais encore m'a privé du peu de goût qui auroit pu me rester: mais je veux que la *gueule de mon juge en pète*, et je ne me rendrai à la décision de Saurin, que lorsque le public l'aura confirmée, et que j'aurai été bien et duement sifflé par ledit public.

On n'a parlé tout ce mois que du Roi de Danemarck. Ce Prince qui n'est âgé que de vingt ans, et qui voyage pour s'instruire, emporte l'estime des nations chez lesquelles il voyage; on cite de lui ici mille traits sensés et spirituels.

Il revenoit ces jours-ci de Fontainebleau ; le peuple, dans l'endroit où il descendit, se mit à crier *Vive le Roi ! — Mes amis*, leur dit-il, avec une présence d'esprit admirable, *je viens de le quitter; il se porte à merveille.* On m'a assuré qu'ayant dit un jour son sentiment sur Voltaire, et combien il l'aimoit, une femme de la Cour prit la liberté de lui observer que le Roi de France n'aimoit pas Voltaire, et que s'il parloit de ce poëte devant Sa Majesté Très-Chrétienne, il seroit prudent peut-être, de cacher l'estime qu'il avoit pour cet homme extraordinaire : *Eh ! Madame,* répondit-il, *j'en parlerois devant le Roi de France, comme j'en parle devant vous ; nous sommes une douzaine en Europe qui avons notre franc-parler !*

Sa conduite à la Cour et à Paris a été très-sensée ; il avoit été annoncé en France comme un coureur de filles ; celles de l'Opéra se partageoient déjà ses dépouilles avant qu'il arrivât ; elles ont été trompées dans leur attente : il a vécu ici dans la plus grande sagesse, du moins en apparence. Il s'est fait en France la plus grande réputation ; il y a été reçu avec la plus grande magnificence ; M. le Duc d'Orléans lui a donné au Palais Royal une fête superbe. M. le Prince de Condé l'a tenu trois jours à Chantilly, et l'y a aussi fêté dans le grand. Le Roi lui a fait des présens considérables : tapisseries des Gobelins, son portrait en tapisserie, un service de porcelaine de France à ses armes, tapis, paravents et écrans de la Sa-

vonnerie, etc. etc.; sa médaille frappée devant lui, comme au Czar Pierre. A propos de la manufacture de la Savonnerie, ce fut là que M. le Duc de Duras, premier Gentilhomme de la Chambre, que le Roi lui a donné pour faire les honneurs de la France, lâcha un trait très-remarquable; je ne le qualifierai pas. Le voici :

Après avoir reçu les présens de cette manufacture que le Roi de France lui faisoit, le Danois vit encore une pièce de peu de conséquence, de la beauté de laquelle il parut émerveillé; alors le poli et spirituel Gentilhomme qui l'accompagnoit dit tout haut, de façon à être entendu de tous les étrangers qui étoient présens : *On n'a qu'à lui donner encore cela!* Dans ce peu de paroles, il n'y a pas un mot qui ne porte. Malgré cela, on dit que le Roi de Dannemarck n'est pas content de M. de Duras. S'il a jugé de la politesse et de l'esprit des gens de la Cour par M. de Duras, il est très-possible qu'il se soit mépris.

On n'a pas dit moins de bien de son Ministre, M. de Bernstorf, qui étoit déjà connu en France. Comme il a mis les finances du Roi danois dans le plus grand ordre, on en parloit avec le plus grand éloge devant notre Monarque. On l'appeloit le Sully du Nord; Madame la Comtesse de Chabannes, qui étoit présente à l'entretien, dit devant M. le Duc de Choiseul qui étoit là présent : *Un ministre comme celui-là, Sire, vous devriez le débaucher.* On dit que cette femme est une urluberlu qui dit tout ce qui lui passe par la tête.

C'est à la fin du mois dernier, ou dans le commencement de novembre, qu'est mort l'Abbé d'Olivet, ancien Jésuite, grammairien excellent, bon humaniste et méchant homme. Ses traductions de Cicéron sont fort estimées, son esprit ne l'étoit guère; lourd et pesant, c'étoit une espèce de bœuf dans la conversation; intriguant et bas valet de Voltaire, il exécutoit toutes les noirceurs littéraires qui lui étoient commandées par ce maître en méchancetés. On a élu en sa place à l'Académie M. l'Abbé de Condillac, ancien précepteur du Prince de Parme. C'est un pédant qui remplacera un autre pédant, l'Académie n'y perdra rien. Piron a fait son épitaphe, qui me paroît très-jolie, la voici :

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin;
Juré-peseur de diphtongue,
Rigoureux au dernier point
Sur la virgule et le point,
La syllabe brève et longue,
Sur le tiret contigu,
Sur l'accent grave et l'aigu,
L'*U* voyelle et l'*V* consonne.
Ce charme qui l'enflamma
Fut sa passion mignonne;
Son huile il y consomma:
Du reste, il n'aima personne;
Personne aussi ne l'aima.

C'est dans ce mois que M. Roussel a déclaré sa ruine; mes sœurs y sont pour 10,000 livres, Langlois pour 18,000 livres, Boulogne pour 14,000 livres, et M. Devaux, d'Evreux, un de mes cousins,

pour 40,000 livres. M. Roussel étoit Fermier-général depuis trente-deux ans ; il a eu 400,000 livres de patrimoine, et il s'en faudra peut-être de plus d'un million qu'il n'ait un sou ; il faut qu'à bon marché faire, il ait dilapidé douze millions dans ces trente-deux années : voilà sûrement la plus forte dissipation qui se soit encore vue. Sa place de Fermier-général a été donnée à M. Marchand, son beau-frère. Ce dernier a fait assembler les créanciers de Roussel, et leur a proposé de leur remettre les profits des deux cinquièmes de sa place, à condition que les affaires se termineroient à l'amiable et que l'on ne feroit point de frais. Il s'agit de faire signer un contrat d'union à tous les créanciers, et c'est ce dont je crains bien que l'on ne puisse venir à bout.

## DÉCEMBRE, 1768.

Le samedi 10 du courant, j'assistai à la première représentation d'*Hilas et Silvie*, pastorale en un acte et en vers, de M. Rochon de Chabannes. Je ne pense pas que cette drogue ait plus de six ou sept représentations. C'est un réchauffé de *l'Oracle* et des *Graces* de M. de Saint-Foix ; mais grossièrement mis en œuvre. M. Rochon de Chabannes, en faisant imprimer sa pièce, nous promet dans sa préface, qu'il va tâcher de mériter les faveurs du public par quelque grand ouvrage, après avoir jusqu'ici éprouvé son indulgence ; et

moi, je lui prédis qu'il ne fera jamais de pièces de théâtre, attendu qu'il n'a point d'invention, qu'il ignore ce que c'est que caractères, et qu'en manquant de ces côtés, eût-il tout l'esprit qu'il se croit et qu'il n'a pas, il ne parviendra de ses jours à faire une comédie passable.

Le début de la Demoiselle Dugazon, femme du sieur Vestris, dans les premiers rôles tragiques, a tenu le théâtre pendant la fin de ce mois-ci et tout le mois de janvier entier. On ne sauroit avoir un succès plus éclatant. Comme elle a encore les rôles du haut comique, dans lesquels elle doit jouer, il y a apparence que ce début ira jusqu'à la clôture du théâtre. Mademoiselle Clairon n'a pas montré, dans ses commencemens, autant de véritable talent que celle-ci en fait voir, et je lui en soupçonne encore davantage qu'elle n'en montre. Lorsque cette actrice aura battu le fer pendant quelques années encore, elle doit aller au plus grand, si elle s'applique à son métier et ne se persuade pas trop tôt qu'elle n'a plus de progrès à y faire.

# JANVIER, 1769.

Le premier jour de cette année, les Comédiens français donnèrent la première représentation des *Etrennes de l'Amour*, comédie en un acte, en prose, mêlée de chant et de danses, de M. Cailhava de l'Estandoux. Les sifflets étoient probablement occupés à faire leurs visites, puisque cette pièce ne fut pas huée d'un bout à l'autre. Il est bien singulier que l'auteur ne se soit pas voulu donner la peine d'écrire en vers une comédie de scènes à tiroir; il est vrai qu'il eût mieux fait de ne l'écrire ni en prose ni en vers.

Ce M. de l'Estandoux est l'auteur du *Tuteur trompé*; cette pièce, comme je l'ai observé lorsqu'elle parut, ne manque pas d'invention, et faisoit espérer de lui; ses Etrennes sont absolument sans imagination, et me font beaucoup rabattre de l'opinion que j'avois conçue de ce jeune homme. Cette dernière pièce me feroit penser qu'il n'a pas imaginé l'autre, et que son plan est peut-être une copie ou une imitation de quelque comédie espagnole, anglaise, italienne, ou tel autre larçin furtivement fait. Ces mauvaises étrennes de la comédie n'ont eu que quatre représentations.

Le 18 ou le 21, je fus à la première représentation de *l'Orphelin Anglais*, drame en trois actes et en prose, de M. de Longueil, gentilhomme de

M. le Duc d'Orléans. C'est un drame qui veut être larmoyant, et qui n'est qu'ennuyeux, sans invention, sans caractère, sans vérité et sans esprit. L'imagination de l'auteur n'a pu trouver qu'un conte de Peau-d'âne, et encore ne nous fait-il jamais le récit que de ce qui s'est passé; il n'y a mis aucun incident qui se passe devant les yeux du spectateur. Les trois actes sont presque en entier en exposition; et je ne conçois pas la patience qu'a eue le public d'entendre perpétuellement la même histoire, sans voir arriver rien de nouveau. Je n'ai pu attribuer cet excès d'indulgence, qu'à l'amour du public pour M. le Duc d'Orléans qui protégeoit cet ouvrage hautement. Cette petite indignité fut presque huée, et l'eût été à coup sûr sans un tableau que M. le Duc d'Orléans indiqua à Molé, lorsqu'il lui lut la pièce, et que Molé a rendu supérieurement. Ce tableau est celui d'un père qui défend son fils, âgé de quatre ou cinq ans, contre des archers qui veulent le lui enlever. A moins que de l'avoir vu, on ne sauroit se peindre la beauté dont étoit Molé; l'air pâle, les cheveux hérissés et en désordre, les yeux égarés, sa fureur à chaque pas, à chaque mouvement violent : on n'a point, dis-je, d'idée de ce coup de théâtre, à moins que d'y avoir été présent. M. le Duc d'Orléans m'a dit lui-même que c'étoit lui qui avoit persuadé à Molé de risquer ce tableau, en lui faisant remarquer, m'a-t-il ajouté, que si l'effet en manquoit, il paroîtroit à coup

sur l'excès du ridicule. Malgré l'effet singulier que fit Molé à cette première représentation, le public sortit fort ennuyé et fort mécontent. A la seconde, M. de Tourenpré, intime ami de l'auteur, et qui s'étoit chargé des détails de la représentation, jetta beaucoup de gens dans le parterre, entre autres quarante Officiers irlandois du régiment de Fitz-James. Avec quelques retranchemens et quelques changemens, la pièce fut portée aux nues. Ils demandèrent l'auteur; Molé ayant répondu qu'il n'étoit point à Paris, ils demandèrent son nom, son nom célèbre leur fut dit, et voilà comme on devient illustre.

Cette pièce, au reste, n'a été jouée que parce que l'auteur en avoit abandonné les honoraires à Molé et à Préville, aussi ont-ils fait et font-ils encore l'impossible pour la soutenir. A la seconde, ils donnèrent pour l'étayer, Dupuis et Desronais; à la troisième, l'Ecole des Mères; à la quatrième, le Philosophe sans le savoir; à la cinquième, la Gouvernante. Malgré cela, il y a eu peu de monde, excepté à cette dernière représentation, qui étoit un samedi, et quoiqu'ils se soient réduits, comme l'on voit, à ne la donner que comme une petite pièce; ensorte que, s'ils suivent leurs règles, ceux qui reçoivent les honoraires de l'auteur doivent s'être restreints à ne recevoir qu'un dix-huitième, au lieu d'un douzième que rapportent les pièces en trois actes.

Cette manœuvre des Comédiens, ou plutôt de Préville et de Molé, pour faire jouer les pièces

dont on leur fait présent; tous les petits ressorts dont ils se servent pour les faire passer avant tout, retardent et empêchent les représentations des tragédies et des comédies nouvelles qui leur sont données par des auteurs qui ont du moins quelques talens.

Ils ont reçu, depuis deux ou trois ans, une comédie de M. Colardeau; ils ont des tragédies de Lemière; ils en ont deux de M. de Belloy : *le Chevalier Bayard* et *la Comtesse de Vergy*, etc., etc. Je sais qu'ils ont plus de vingt pièces à donner, et ils n'ont donné cet hiver que celles qui leur ont été données. Dans dix ou douze jours encore, ils font passer une comédie en cinq actes, qu'ils répètent actuellement, et dont il est très-probable que Préville seul aura les honoraires. C'est du moins lui seul qui a le secret de cette comédie, que l'on sonpçonne être de la façon de l'auteur du Bienfait rendu.

Il faut encore ajouter à ces dégoûts que ces histrions donnent aux gens de lettres qui travaillent pour le théâtre, qu'ils ne reprennent point les pièces qui ont eu du succès: ils viennent de faire une chicane à M. de Belloy, pour la reprise du Siège de Calais. Les Comédiens sont aujourd'hui plus injustes, plus intrigans et plus insolens qu'ils ne l'ont jamais été. Bien malheureux les auteurs qui vivent du théâtre !

# FÉVRIER, 1769.

La querelle de M. de Belloi et des Comédiens a été arrangée par M. le Maréchal de Richelieu; mais ces Messieurs-là n'ont pas fait à M. de Belloi les excuses qu'ils lui devoient; il a seulement eu la satisfaction de voir donner la reprise du Siége de Calais malgré eux. Cette pièce a été suivie avec fureur; on ne pouvoit y trouver de places à trois heures, et toutes les loges ont toujours été louées. Cette tragédie n'a pourtant eu que quatre représentations à cette reprise-ci, parce qu'ils ne l'ont donnée qu'à la fin de février, ou même au commencement de mars. Ils doivent la continuer à la rentrée; cette interruption pourra peut-être nuire à la continuité du succès : c'est ce que les Comédiens demandent pour que la pièce leur appartienne. Ils emploient toujours toutes ces ruses sordides contre les auteurs.

Le 28 février je reçus, avec un billet de M. Lacombe, libraire, une lettre dont la teneur suit:

» Monsieur,

» Me permettrez-vous de vous offrir un exemplaire de la médaille de Henri IV que j'ai fait frapper? C'est un foible échange des larmes délicieuses que je dois à votre *Partie de Chasse*.

» J'aime tant, Monsieur, le bon Henri IV, que je ne puis me dispenser d'aimer ceux qui l'aiment et qui le font aimer.

» Que mon amitié pour votre héros me serve
» donc d'excuse auprès de vous, sur la décla-
» ration d'amitié que je prends la liberté de vous
» adresser. Je saisis cette occasion, Monsieur,
» pour vous remercier de tout le plaisir que m'a
» procuré la lecture de vos ouvrages. Personne
» n'a badiné comme vous avec les grelots de la
» folie. On doit vous tenir pour l'héritier de feu
» Momus, dieu charmant, tout-à-fait bon-
» homme, et ami de l'humanité. Il règne dans
» vos écrits une grande connoissance des mœurs
» actuelles des sociétés du jour, une peinture
» très-fine des ridicules de la galanterie.

» Il ne tiendroit pas à vous qu'on ne fût à la
» fin moins trompé par ces femmes qui passent
» leur vie à nous donner des erreurs et des re-
» pentirs.

» J'aime à la folie votre Desronais, pièce unique
» et piquante, dont le fond est simple et les dé-
» tails si intéressans.

» Pardonnez, Monsieur, cette franchise d'un
» provincial qui dit naïvement sa pensée, et qui
» se croit excusé par les sentimens d'estime avec
» lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

» *Signé*, MERCIER DUPATY,
» Avocat général au Parlement de Bordeaux ».

Le Magistrat qui m'a fait l'honneur de m'adresser cette lettre et le présent de la médaille en question, est un jeune homme de vingt-trois ans, qui paroît promettre un très-excellent citoyen. Il ne peut mieux commencer qu'en montrant à quel

point il s'est passionné pour la mémoire du plus grand et du meilleur de nos Rois après Louis IX, puisqu'il a dépensé dix mille francs à faire frapper la médaille de Henri IV. Directeur de l'Académie de la Rochelle, c'est lui seul qui a fait les frais de ce monument. Il avoit proposé ce prix pour l'éloge de Henri. M. Gaillard, de l'Académie des Inscriptions et belles lettres, l'a remporté; M. de La Harpe l'eût obtenu, sans une considération politique qui, m'a-t-on dit, a empêché qu'on ne le lui adjugeât.

Comme il est d'usage de faire imprimer la pièce à laquelle on donne le prix, il s'est trouvé dans celle de M. de La Harpe, une apostrophe du pauvre Cultivateur aux Riches inutiles à l'Etat, qui étoit de la dernière véhémence, et qui paroissoit une critique trop vive du Gouvernement actuel. Il y a très-grande apparence que les applications qu'on en pouvoit faire, ont été les motifs qui ont déterminé l'Académie de la Rochelle, à ne pas couronner un discours dont les Magistrats de la librairie n'auroient pu permettre l'impression. Ce discours de M. de la Laharpe a été en effet imprimé à Paris au commencement de cette année, mais cette apostrophe ou prosopopée du Pauvre, n'a point été passée par M. Saurin, que M. de Laharpe avoit pris pour son censeur. M. Mercier Dupaty, en adressant une médaille en argent à M. de Laharpe, lui a fait entendre que le prix lui eût été donné, s'ils eussent pû le lui donner.

A la tête de l'éloge fait par M. Gaillard, ce Magistrat marque son regret de n'avoir pas fait statuer de donner des *accessits*, et désigne par son épigraphe le discours de M. de Laharpe d'abord, et quelques autres qui en eussent mérités. On observera qu'il n'est pas de nécessité absolue de faire imprimer les discours qui n'obtiennent que des *accessits*, et que par-là M. Dupaty peut vouloir faire entendre que ne pouvant pas couronner publiquement le discours de M. de Laharpe, on lui eût accordé un *accessit* qui, mentalement et dans le fond, eût été le véritable prix. J'ai ces deux discours imprimés, et à mon sens il me paroît qu'il n'y auroit pas eu à balancer d'adjuger le prix à M. de Laharpe, et l'*accessit*, à M. Gaillard.

Quoi qu'il en soit, le discours qui précède celui de ce dernier, et qui est de M. Dupaty, est plein de cette eloquence du cœur que je préfère à toute autre éloquence. Je défie qu'on lise sans répandre des larmes, ce morceau qui commence par : *ô mes concitoyens ! vos pères ont vu Henri IV dans ce lieu qui nous rassemble, dans celui où après deux siècles*, etc. Depuis cet endroit jusqu'à la fin, c'est le sentiment, c'est l'ame seule de M. Dupaty qui parle ; mais l'ame la plus tendre, la plus sensible, la plus chaude et la plus forte qui m'ait encore fait passer ses impressions ; j'aime mieux ce morceau lui seul que les deux discours de MM. de Laharpe et Gaillard.

M. Dupaty, dans le commencement de son é-

cours, ne m'a pas plu autant à beaucoup près. Il a donné un peu dans l'éloquence bouffie des orateurs boursoufflés de ce siècle; il ressemble aux *vessies* de M. Thomas de l'Académie française. par exemple, que veut-il dire par : *est-il parmi nous quelqu'ame forte et vigoureuse que la nature ait fatiguée du bonne heure du besoin de penser*, etc. Eloquence de Lycophron! Au reste je crois voir clairement que les beautés de ce discours appartiennent entièrement à M. Dupaty, et que les défauts qui s'y trouvent sont les défauts des orateurs modernes, que ce jeune homme a eu la modestie de vouloir imiter, parce qu'il ne sent pas encore ses forces, et que son goût n'est pas encore formé ou assez consolidé pour mépriser ces phraseurs et ces pédans dogmatiques et sententieux.

J'ai remercié M. Dupaty dans les termes les plus honnêtes, les plus forts, et les plus affectueux qu'il m'a été possible d'imaginer. J'attends une réponse à ma lettre.

## MARS, 1768.

On a achevé d'imprimer dans les premiers jours de ce mois, l'Andrienne par moi nouvellement mise en vers libres. L'édition de cette comédie, ainsi que celle de la Mère coquette de Quinault, où j'ai changé le caractère du Marquis et quelques vers, ne paroîtront que lorsque les Comédiens auront donné quelques représentations de ces deux pièces dont je leur fais présent.

On me contoit ces jours-ci, une facétie imaginée par M. le Duc de Chartres il y a quelques mois. Voici le fait. M. le Comte de Fitz-James s'est marié au commencement de cette année. Ce jeune Seigneur étoit de toutes les parties de plaisir de M. le Duc de Chartres. Huit jours avant son mariage, il dit au Prince : *Monseigneur, je veux être honnête homme, je veux bien vivre avec ma femme; je quitte ma petite maison et je renonce aux filles. — Cela est fort bien fait, mon cher Fitz-James,* lui répondit le Prince, *mais les nôces ne sont que dans huit jours; il faut que tu viennes après-demain souper à ma petite maison avec moi, pour y faire tes adieux à nos coquines. — Cela est juste,* répartit M. de Fitz-James, *j'aurai l'honneur de m'y rendre.* Le jour marqué il partit effectivement après l'opéra; il est reçu d'abord par un valet-de-chambre en pleureuses. Il monte, il trouve l'anti-chambre tendue de noir, la chambre en noir, et trois Demoiselles en crêpes et dans le plus grand deuil des veuves. Pour consoler ces pauvres affligées, ces Messieurs firent un souper très-gaillard qu'ils poussèrent bien avant dans la nuit. etc.

## AVRIL, 1769.

Le 5 avril a été célébré le mariage de M. le Duc de Chartres avec Mademoiselle de Penthièvre. Il n'y a point eu de fêtes; M. le Duc d'Orléans a donné cinq cents louis aux pauvres de Saint Eustache sa paroisse. Par ce trait de charité, sa politique épargne trois ou quatre cents mille francs.

Le lundi 10 du courant, je fus à la première représentation du *Mariage Interrompu* de M. Cailhava de l'Estendoux. C'est une comédie en trois actes et en vers; elle fut applaudie et on demanda l'auteur; il parut, et la pièce est mauvaise. Elle est dans le genre des pièces d'intrigues de la vieille comédie; c'est un valet fourbe qui conduit tout. Le reste des personnages sont bêtes à manger du foin. Un père Cassandre qu'on trompe tant qu'on veut, un amant imbécile, une amoureuse aussi sotte, etc. etc. Rendons cependant justice à l'auteur; il y a de l'invention tant bonne que mauvaise, et du comique de situation dont il a su tirer quelque parti. Si ce sujet a été imaginé par lui, et qu'il ne l'ait pas pris ailleurs, ainsi qu'il avoit puisé celui du Tuteur trompé dans une comédie italienne, *la Maison à deux Portes*; enfin, si c'est bien l'auteur qui a créé et arrangé la fable du Mariage interrompu, il ne faudroit pas désespérer de lui. Il a vingt-six ou vingt-sept ans; s'il peut parvenir à connoître les hommes et à vivre dans le monde, il pourroit peut-être quel-

que jour faire de bonnes comédies; mais c'est un grand peut-être. Cette pièce a eu six représentations.

Le mardi 26 du courant, à onze heures du matin, je fis lecture aux Comédiens de mon Andrienne. Ils étoient plus de la moitié de la troupe. Molé eut l'impertinence de ne s'y point trouver; sa fatuité augmente chaque jour. Le jour que je fus demander cette lecture, il me fit une impolitesse marquée en demandant lui-même à lire une pièce auparavant que je lusse la mienne. Je dis froidement aux Comédiens que je n'étois point pressé, et qu'il étoit juste de laisser lire M. Molé. Je dirai ici, par parenthèse, que cette pièce a été refusée; et je la crois de M. de Longueil, auteur de l'Orphelin anglais. Mais revenons à ma lecture.

Les Comédiens donnent actuellement leurs sentimens par écrit, dans des bulletins qui sont lus ensuite par le semainier.

Tous les bulletins furent obligeans et remplis de complimens à l'exception de deux, dont le premier, en recevant la pièce, faisoit quelques critiques vagues; et l'autre s'opposoit à sa réception par une raison de politique dont je vais parler, et qui fut ensuite débattue par Madame Bellecourt. Ces deux bulletins venoient sans doute d'elle et de son mari. Quoi qu'il en soit, voici cette raison.

Bellecourt et sa femme, et sans doute quelques autres Comédiens encore, prétendent qu'il peut leur être désavantageux que l'on retouche les

pièces qu'ils appellent de l'ancienne comédie. Ils craignent que plus ces ouvrages seront bien faits, moins on puisse souffrir ceux que l'on n'aura pas retouchés ; mais cette crainte me paroît vaine et ridicule même. On ne juge que la comédie raccommodée que l'on voit, et il n'est pas possible que le spectateur qui va aux pièces qui ne le sont pas s'en dégoûte, et pense assez fortement aux défauts de celles-ci qu'on ne lui a point fait apercevoir, pour ne point prendre le même plaisir à leurs représentations. Dans ces instans où la chaleur de l'action et de l'acteur, et tous les effets du théâtre font illusion, les spectateurs ont-ils le temps de faire la comparaison, par exemple, de l'Andrienne que j'aurai rajustée, au *Muet*, qui ne l'aura pas été ? cette comparaison peut-elle jamais dans ce moment se présenter à leur esprit ? Ces deux pièces sont cependant à quelques égards dans le même genre ; elles sont originairement toutes deux de Térence. C'est dans l'une et dans l'autre un esclave ou un valet qui conduit toute l'intrigue. Les amans sont dans les mêmes peines, ils veulent tous les deux épouser une femme qui n'est point citoyenne ; les pères, dans les deux pièces, s'opposent également à ces mariages honteux. Les dénouemens de l'Andrienne et de l'Eunuque de Térence, sont précisément les mêmes ; ce sont les reconnoissances de Glycerie, fille de Chrémès, et de Zaïde, fille du Marquis de Sardan, qui dénouent ces deux comédies.

## MAI, 1769.

Je suis parti le 14 même pour Grignon, dont je reviendrai le 21; j'ai attaqué dès le lendemain la comédie de l'Esprit follet, ou la Dame invisible. Je la mets en vers libres; je la récris presque entièrement. Il n'est guère possible de trouver de style plus plat que celui de l'Esprit follet; mais, en revanche, le plan de cette pièce est excellent, bien combiné, bien conduit, et il en résulte à chaque scène un comique de situation. Je suis convaincu que cette comédie rajeunie doit être d'un grand effet. L'Esprit follet est recueilli dans le théâtre d'Hauteroche, comédien. Je crois cependant que c'est Thomas Corneille qui en est l'auteur, ainsi que de toutes les autres comédies contenues dans les trois volumes de ce théâtre.

Thomas Corneille, dans le temps de la grande réputation de Pierre, son frère, et pendant qu'il composoit lui-même des tragédies qui ne sont pas sans mérite, n'a pas voulu risquer de donner des farces sous son nom; il empruntoit celui du Comédien Hauteroche, *Crispin médecin*, *le Cocher supposé,* en un mot, toutes les comédies de ce théâtre sont de la composition de Corneille de l'Isle. Je tiens cette anecdote-ci de Crébillon le père, qui a assuré plus d'une fois qu'au commencement de ce siecle-ci, c'étoit un fait connu et dont personne ne doutoit.

Quoi qu'il en soit, l'Esprit follet est une pièce

l'intrigue, dont le fonds pris des espagnols et des italiens, a été arrangé avec tout l'art possible par celui qui en a pris la peine ; je n'ai trouvé rien à y changer, ajouter ou retrancher. Indépendamment de sa vétusté et de la variation de nos mœurs et de nos usages, les vers de cette comédie ont toujours été, dans l'original, mal faits et très-mal faits ; il faut donc en faire d'autres, meilleurs. Y réussirai-je ?

Je compte donner aux amans plus de chaleur, jeter dans les rôles des femmes plus de bienséance, et rapprocher les uns et les autres de nos mœurs actuelles, autant que le sujet pourra me le permettre.

Pour le rendre plus décent et plus vraisemblable, j'ai bien senti qu'il auroit fallu mettre la scène à Madrid. En conservant, comme je le fais, tous les personnages français, et plaçant la scène à Paris, comme elle y étoit, je confesse que je laisse à cette comédie un défaut qu'il eût été facile et très-facile d'en ôter. Mais, après y avoir mûrement refléchi, j'ai mieux aimé ne point ôter ce défaut, auquel on est déjà accoutumé, que de présenter des caractères espagnols qui n'auroient eu rien de piquant pour un spectateur français, et priver ce même spectateur de la légère peinture de nos mœurs et de nos usages, que le sujet pourra me permettre d'esquisser.

## JUIN, 1769.

Le mercredi 14 du courant, je fus à la première représentation de *Julie,* comédie en trois actes et en prose. Cette pièce n'est point celle qu'ils devoient mettre à la rentrée ; des indispositions de plusieurs acteurs et actrices les ont empêchés de donner *les Deux Amis,* comédie en cinq actes et aussi en prose de M. de Beaumarchais, qui en a fait présent à Préville, comme l'auteur de Julie a fait à Molé de la sienne. Ces deux acteurs semblent être convenus de ne faire paroître que les pièces dont on leur laissera les honoraires.

Quoi qu'il en soit, Julie refusée d'abord par les Comédiens, relue à eux une seconde fois par Molé, qui, par ses petites intrigues, la leur a fait enfin recevoir, l'a été du public avec un froid qui marquoit tout l'ennui que cette drogue a inspiré.

C'est un drame qui voudroit être larmoyant et comique, et qui n'est ni l'un ni l'autre ; cela n'est ni plaisant ni intéressant : cela est fastidieux.

L'écolier de rhétorique qui a fait cette amplification, mériteroit un *pensum,* et son régent doit l'avertir qu'il n'aura jamais ni talent ni génie, et qu'il doit absolument renoncer à composer. Cet écolier s'appelle M. Denon ; il a vingt-deux ans ; il est gentil-homme ordinaire du Roi et aura quelque jour vingt ou vingt-cinq mille livres de rente ; on le dit d'ailleurs un fort aimable enfant. S'il peut parvenir à se guérir de la fureur de bel-

esprit, ce sera pour lui un grand bonheur, car il ne réussira sûrement pas dans cette carrière (*).

Son compagnon, le fade auteur d'Eugénie (**), ne doit pas réussir davantage. Ils sont tous deux sans invention, sans connoissance du théâtre et du cœur humain. Ces insectes du drame romancier ont pris, à la vérité, la route la plus aisée pour ramper dans le dramatique. Rien n'est si facile que de mettre un mauvais roman larmoyant en comédie. On a bientôt bâti un mauvais plan dans ce genre; les personnages romanesques et les caractères outrés peuvent être peints par tout le monde.

S'il survenoit un homme de génie, tel que Mo-

(*) M. Denon a réussi dans une autre carrière; d'ailleurs son drame de Julie est resté au théâtre. (*Note des Éditeurs*).

(**) Beaumarchais, auteur d'Eugénie, n'avoit pas encore de nom dans la littérature; il s'en est fait un très-grand par ses Mémoires qui le feront vivre dans l'histoire de notre nation. Je pourrois même assurer et prédire qu'ils seront imprimés comme les pièces justificatives, excellentes et très-curieuses, qu'on mettra à coup sûr dans le volume, et à la suite de celui qui rendra compte du honteux Parlement composé par le Chancelier Maupeou. La satyre fine et couverte que Beaumarchais a faite de ces petits filoux Parlementaires, est un morceau comparable à la *Confession de Sancy*. Ces diatribes ingénieuses dureront autant que la monarchie.

Eugénie, au reste, est un mauvais drame; mais mon aversion, ma haîne décidée contre ce genre bâtard, m'ont emporté trop loin; il y a de l'esprit et du sentiment dans Eugénie, et même quelques scènes. Sa préface est du dernier ridicule, et n'a pas le sens commun; c'est ce que je soutiendrai jusqu'au dernier soupir. (*Note de l'Auteur écrite en* 1780).

## AOUT ET SEPTEMBRE, 1769.

J'AI passé à la campagne le mois de juillet, et ne suis revenu de Grignon que le 20 du mois d'août. J'ai fait quatre actes du Menteur de Corneille. Je compte l'achever et faire toutes les corrections en octobre, que je retourne aux champs; celles de l'Esprit follet sont faites. Je reverrai encore cette pièce à la campagne, et je ne ferai imprimer ces deux comédies, que lorsqu'elles auront encore essuyé la critique de M. Duclos, quant à la grammaire; car quant à la partie théâtrale, je n'ai aucune confiance en son jugement. Celui de M. Saurin, qui m'a déjà donné sa critique sur l'Esprit follet, à laquelle j'ai satisfait, est ma seule boussole quant au théâtre; et je ne prendrai point d'autre Aristarque.

On m'a donné ces jours-ci une épigramme, faite il y a trois mois, contre la comédie du Déserteur. La voici :

> Un pénitent, en bon chrétien,
> D'avoir hanté la comédie
> S'accusoit et promettoit bien
> De n'y retourner de sa vie.
> Voyons, lui dit le Confesseur,
> C'est le plaisir qui fait l'offense;
> Que donnoit-on? — Le Déserteur.
> — Vous le lirez pour pénitence.

Cette épigramme n'est pas faite par quelqu'un

# JUILLET, 1769.

J'AI fini le premier de ce mois la comédie de l'Esprit follet. Je l'ai remise à Saurin, pour la critiquer à feu et à sang; au total, il m'en a paru très-content, quand je la lui ai lue. Je n'ai employé à ce travail que sept semaines, trois heures à-peu-près par jour; je suis surpris de la facilité que j'ai à cette sorte d'ouvrage et je m'en méfie. Ce ne sont point seulement les vers que je refais, et que dans cette pièce notamment, j'ai été obligé de faire en entier; je ne pense pas en avoir conservé une trentaine de l'ancien Esprit follet. Les vers ne font pas tout mon travail, je m'attache encore à la marche de l'action, à la rendre plus vraisemblable. Je rapproche les caractères de nos mœurs actuelles; je donne à des personnages une consistance et une vie qu'ils n'avoient point dans l'original. Par exemple : la Dame invisible, Léonor, Pontianan et Alcidor, sont, dans la pièce d'Hauteroche, des espèces de statues qu'il m'a fallu animer, et j'y ai mis le peu d'art que j'ai. Je n'épargne point ma peine, et je mets ma gloire et mon plaisir à pouvoir rendre ce travail estimable et digne des suffrages de la nation.

lement, et Conseil de la comédie en cette qualité, est lui-même un des meilleurs comédiens que j'aye jamais connus. Il a un masque excellent, une intelligence supérieure, un comique et un naturel que je n'ai vu qu'à lui. Je ne crains point de dire qu'il est au-dessus et fort au-dessus de Préville. Ce malheureux talent, et un amour forcené du plaisir, le font vivre à pot et à rôt avec les Comédiens et les Comédiennes dont il s'abaisse à être le camarade et le compère. M. de Coqueley est d'une très-ancienne maison bourgeoise; il a près de soixante ans, et rien ne peut l'excuser de l'avilissement dans lequel ce commerce flétrisssant l'a jeté; mais ses mœurs ne font rien à son talent dont j'ai déjà profité plus d'une fois. Je lui ai vu jouer à ravir les rôles du Président, dans la Vérité dans le vin, et de Gasparin, dans le Galant escroc.

Pour rendre le jeu des Accidens et du Prologue absolument parfait, il n'y manquoit qu'Auger à la place de Dallainval; ce dernier est un acteur raisonnable, mais très-froid aussi, surtout pour le rôle du grison, dont il n'a tiré aucun parti.

Le 30 septembre je fus à la première représentation d'*Hamlet*, tragédie anglaise arrangée pour notre théâtre par M. Ducis, ci-devant Secrétaire du Comte de Montazet, pendant que ce dernier étoit à Vienne. M. Ducis est l'auteur d'*Amelise*, tragédie qui ne fut jouée, il y a un ou deux ans, qu'une seule fois. Si on eût rendu justice à Hamlet, il n'eût pas été achevé. M. Ducis a beaucoup

d'esprit; il fait bien le vers, mais il ne fera jamais de pièce de théâtre. Il est né sans génie, sans talens et sans invention. Non seulement il n'a rien imaginé de lui-même dans le sujet d'Hamlet, mais il a même gâté cette tragédie brute. Rien n'est vrai dans ses caractères.

La Reine, qui a empoisonné son mari pour épouser son amant, doit n'avoir rien de plus pressé que de faire monter ce dernier sur le trône, et jouir dès l'instant du fruit de son crime. Dans l'Hamlet de Shakespear, Claudius est Roi, et a épousé la veuve du Roi empoisonné, auparavant que l'action commence. M. Ducis, dès la première scène, donne des remords à la Reine, la fait balancer sur son mariage avec Claudius, etc. Est-il dans la nature qu'une passion aussi forte que celle qui engage à se défaire de son mari et de son Souverain, vienne se ralentir aussitôt que le crime est commis? M. Ducis a été égaré en cela par M. de Voltaire, qui a donné des remords à sa Sémiramis; mais du moins M. de Voltaire a-t-il une petite excuse en ce que Sémiramis est poursuivie par l'ombre de Ninus. Quoiqu'à vrai dire ce soit un très-plat caractère que celui de Sémiramis, et qu'il eût mieux fait de nous donner Sémiramis comme nous la représente l'histoire, intrépide guerrière marchant à la tête des ses armées, politique, ambitieuse, cruelle, que de nous la peindre comme une femmelette qui craint les revenans.

Le caractère d'Hamlet me paroît tout aussi peu

dans la nature, mais beaucoup plus monstrueux. C'est un fou enragé, un maniaque qui se croit poursuivi par un spectre que l'on ne voit ni que l'on n'entend! Dans Shakespear le spectre ridicule est du moins fondé; dès la première scène, des sentinelles s'en entretiennent, et il paroît à leurs yeux et aux yeux des spectateurs; dans Sémiramis, M. de Voltaire n'a pas manqué de même de faire paroître l'ombre de Ninus. Shakespear a plus fait, il a donné la parole à son spectre, et on a dans cette tragédie une scène entière entre Hamlet et ce spectre. Je ne déciderai point si ce revenant est un ressort qui convient à la dignité de la tragédie, mais je dirai hardiment que lorsqu'on l'emploie, il faut faire tous les efforts pour lui donner toute la vraisemblance qu'il est possible de lui donner. En supprimant la présence du spectre, l'auteur s'est privé de plusieurs scènes qu'il n'a remplacées que par d'autres scènes triviales et sans intérêt; disons encore que le défaut du spectre diminuant ou même ôtant toute vraisemblance, rend le rôle d'Hamlet d'une monotonie insoutenable. Dès le second acte, cet hypocondriaque se dit poursuivi par le spectre qui lui ordonne de tuer Claudius et sa propre mère. De déclamation en déclamation, il rebat toujours la même chose, jusqu'au cinquième inclusivement, que sa mère se tue elle-même. Claudius se donne aussi lui-même la mort; ensorte que Hamlet, toujours harcelé par son spectre, toujours en fureur, toujours forcené, au point d'imaginer qu'il va tuer tous les passans,

ne tue cependant personne, n'agit jamais, et heurle sans cesse les mêmes menaces qu'il a faites en entrant sur le théâtre. Dans une tragédie du genre terrible de celle-ci, je me flatte qu'il ne faut pas être trop anglomane pour convenir qu'il n'est pas gracieux de ne point voir répandre une seule goutte de sang par Hamlet.

L'urne où sont les cendres du père d'Hamlet, ne fait aucun effet; ce n'est qu'un remplissage froid, et qui sert à combler le vide d'un acte. Cette urne, prise de l'Electre de Sophocle, et mal imitée dans l'Oreste de M. de Voltaire, loin d'ajouter à l'intérêt de la pièce de M. Ducis, ne feroit qu'y nuire s'il y avoit la plus légère trace d'intérêt dans ce monstre dramatique.

Il est révoltant et même dégoûtant, d'entendre cette vieille Reine à remords, nous parler froidement de sa passion élimée pour Claudius; c'est néanmoins cette passion glacée qui l'a portée à empoisonner son mari, dont elle est encore en deuil; ou, du moins, si elle l'a quitté, on s'en plaint dans le courant de la pièce; il n'y a que quatre mois que ce malheureux *cocu* est mort, et depuis qu'elle lui a donné le poison, elle a recommencé à l'aimer.

Un trait révoltant et qui fut hué, c'est le moment où Hamlet lève le poignard sur sa mère, en se couvrant de sa robe, comme un bon fils qui veut la tuer sans la voir. Ma foi, cela est sublime!

Depuis que les tyrans sont tyrans, l'on n'en a pas mis au théâtre de plus froid et de plus plat

plat que le nommé Claudius, tyran dans cette tragédie.

Ce qu'il y a de moins mauvais dans cette pièce, est le rôle de Mademoiselle sa fille, Ophelia. Il m'a semblé que dans deux scènes qu'elle a avec Hamlet, l'on y sent quelque chaleur momentanée; c'est aussi dans son rôle qu'il m'a paru qu'étoient les plus beaux vers et les plus neufs.

Molé est outré dans cette pièce; il beugle son rôle, il y est forcené, il fait peur; c'est une raison pour qu'on trouve admirable cette plate abomination, et pour que l'on y courre. Il a fait réussir le Père de famille à force d'être enragé. Aussi ne joue-t-il Hamlet que deux fois la semaine, comme il jouoit le Père de famille. Il est vrai que lorsqu'il va jouer en province, il donne deux représentations par jour de Warwick, et le rôle d'Harcourt est très-violent; mais aussi on le paye pour deux fois. Hamlet a eu douze représentations.

J'oubliois de dire que, le mercredi 13 septembre, Madame la Duchesse de Mazarin fit représenter devant Mesdames de France, par les Comédiens, la Partie de Chasse; elle y eut un succès singulier, à ce qu'on m'a dit, car je n'y étois pas.

# OCTOBRE, 1769.

Le 27 de ce mois, j'ai fini *le Menteur*, de Corneille, et le 29, j'en ai adressé une copie à Saurin, pour avoir ses critiques qu'il m'a promises. Comme il n'étoit pas à Paris, sa femme, très-poliment, m'a accusé réception de mon paquet, et pour l'en remercier, je lui ai barbouillé ces petits vers-ci qui m'ont paru assez drôles :

**Etre fort jeune et fort jolie,**
**Fort attentive et fort polie,**
**Je trouve cela fort joli.**

**Dans l'âge où j'étois fort poli**
**Je vous aurois fait paroli,**
**Et dans le temps de ma jeunesse**
**J'aurois pour une politesse,**
**Pu fort bien vous en rendre six.**

**Mais la vieillesse est si grossière,**
**Qu'ici je reste à la première,**
**Sans savoir si je réussis.**

Je ne retourne à Paris qu'à la St.-Martin ; j'espère qu'en arrivant Saurin me remettra ses observations sur le Menteur. J'imagine qu'elles ne seront pas fort étendues, car je me suis rendu sur cette pièce plus sévère à moi-même qu'à l'ordinaire. Quoi qu'il en soit, je m'apprête à la revoir encore avec la dernière rigueur.

## NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1768.

J'AI fait, pendant les fêtes de la Toussaints, une préface à mon Menteur. J'en suis assez content, ma femme l'est beaucoup ; elle étoit d'une extrême difficulté. Il n'est pas aisé de se justifier de travailler sur une pièce du grand Corneille ; il est encore plus mal aisé de parler de soi au public. Je me flatte que je m'en suis tiré assez adroitement et assez noblement ; j'espère encore qu'elle ne sera pas ennuyeuse ; j'y ai semé quelques petits riens assez piquants.

Hamlet n'a eu ses douze représentations qu'en deux fois ; il en a eu sept dans le mois de décembre. Molé y a joué comme un énergumène ; il devient outré ; il se gâte. Il a l'ambition de surpasser Le Kain dans le tragique, comme il a surpassé Bellecourt dans le comique ; c'est un projet insensé. Il y fait des efforts si violens, qu'ils pourroient bien le faire crêver ; son organe foible est un obstacle insurmontable.

Hamlet vient d'être imprimé ; je n'eusse jamais imaginé que cette tragédie fût aussi mal écrite qu'elle l'est ; j'en suis confondu. L'auteur, à la reprise, l'a fait reparoître avec un nouveau cinquième acte très-vieux, car il est pris de tous côtés ; c'est le pont aux ânes des dénouemens de tragédies. Je le répète, M. Ducis n'en fera jamais.

# JANVIER, 1770.

Le samedi 13, les Comédiens français donnèrent la première représentation des *Deux Amis*, comédie en cinq actes et en prose du sieur Caron de Beaumarchais. La jeunesse actuelle ne connoît plus d'autre espèce de comédie que le genre larmoyant; il lui faut ce qu'on appelle *de l'intérêt*. Le comique véritable, la comédie proprement dite, est absolument passée de mode; la nation est devenue triste. Les femmes, d'ailleurs, ont tellement pris le dessus chez les Français; elles les ont tellement subjugués, qu'ils ne pensent plus et ne sentent plus que d'après elles. Les femmes veulent un spectacle qui les attendrisse, qui les fasse *pleurnicher*; elles ont, d'ailleurs, un éloignement naturel pour la critique et la satyre de leurs ridicules et de leurs vices, même la plus permise et la plus mesurée, telle qu'elle peut et doit se trouver dans la véritable comédie. Elles aiment, au contraire, des drames où l'on ne cesse de dire des fadeurs à leur sexe; où l'amour tient toutes les places; où l'on élève la vertu, l'honneur, le désintéressement, la grandeur d'ame, les sentimens, la délicatesse de leur sexe d'une manière incroyable et romanesque; elles permettent qu'on accable des mêmes perfections les amans de ces pièces insipides; il leur faut des passions, je ne dis pas tendres, mais violentes, mais forcenées,

où tout leur soit sacrifié; elles veulent occuper elles seules dans ces drames; elles ne sont intéressées à ces sujets qu'autant que l'intérêt roule sur elles absolument. Elles exigent que la comédie ne présente plus que des caractères nobles, généreux, vertueux, magnanimes, incroyables, romanesques, impossibles; rien ne leur paroît outré à cet égard. La vertu la moins vraisemblable, la plus gigantesque, celle qui est la moins dans la nature, est précisément celle qui les surprend et qui les frappe davantage: elles ne rebuteroient cependant pas dans ces drames un très-joli scélérat, pourvu qu'il ne commît ses crimes aimables que par un amour bien forcené, bien enragé, bien endiablé. Elles viennent au théâtre pour voir leur triomphe sur les hommes, et leur prodigieux ascendant sur notre sexe. Voilà l'intérêt qu'elles exigent dans les nouvelles pièces; plus de salut pour une comédie sans intérêt, et peut-être sans ce genre d'intérêt. Le Misanthrope, l'Ecole des maris, le Tartuffe, manquent d'intérêt; ce ne sont pas-là des pièces! parlez-leur d'Eugénie! Elles ont fait passer leur goût à toute notre belle jeunesse; quelques gens de lettres même ont été séduits, et semblent concourir à accréditer cette erreur. Dans le Théâtre espagnol nouvellement traduit par M. Linguet, homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit, on voit avec quelque surprise que cet auteur préfère en quelque sorte les pièces d'intrigue aux Femmes savantes de Molière, dans lesquelles il ne se trouve pas l'in-

térêt qu'il prétend être dans la comédie qu'il traduit. Il faut à M. Linguet de l'intérêt dans les Femmes savantes! il en doit dire autant de toutes les pièces du haut comique de Molière; cet auteur-là ne doit pas lui convenir autant que Lachaussée, il doit mettre ce dernier au-dessus de ce grand homme. Il est malheureusement vrai pourtant, que le petit homme avec son petit intérêt, ses petits incidens impossibles, ses petits personnages romanesques, son petit style assez correct et sa perfection de médiocrité, est venu à bout de ressusciter un genre de drame que les véritables comédies de Molière avoient fait mourir de leur belle mort (*).

On sait et je l'ai souvent répété à ceux qui l'ignoroient, qu'avant Scaron et Molière nos comédies n'étoient autre chose que des romans mis en action. Molière vint : la vérité prit la place du roman. Souvenons-nous qu'à une représentation d'une des pièces de cet homme divin, un bourgeois inspiré s'écria du milieu du parterre : *Poursuis, Molière, voilà la bonne comédie!* Toute

(*) Tout ce morceau contre le genre larmoyant et les femmes, qui donnent faveur à ce très-petit genre, me paroît encore aujourd'hui de la plus grande vérité, je n'y trouve rien d'exagéré. Je le dirois encore si j'avois à le dire! mais toutes les déclamations les plus fortes, les plus sages et les plus vraies, n'arrêteront point ce torrent du mauvais goût. Il faudroit un homme de génie, un second Molière, qui le tournât en ridicule sur le théâtre, et qui composât un grand nombre de véritables comédies, pour ramener les femmes et la nation à la nature. (*Note de l'Auteur, écrite en* 1780).

l'Europe a confirmé les sentimens de ce bourgeois ; c'étoit le cri de la nature ; mais notre postérité dédaigne ce qui est naturel : malheur à elle et à son goût !

Ne désespérons pas cependant tout-à-fait des Français. Tout est mode (*) dans notre pays ; on la saisit et on la suit avec fureur, on l'abandonne avec la même légéreté, et on méprise avec excès celle dont on s'étoit engoué avec transport ; flattons-nous que la métaphysique, qui attriste notre nation depuis vingt-cinq ans, passera comme la mode des rhingrares, que nous n'avons pas vu reparoître depuis qu'on l'a quittée ; croyons aussi

---

(*) *Tout est mode*, *etc.* J'ai eu occasion de récrire ce morceau ; je l'ai soigné davantage, et il est mieux tourné comme il suit :

» Tout est mode en France ; les modes influent jusques sur » les sciences, sur les arts et sur le bel esprit ! Nous imitons les » modes ; nous en créons sans cesse ; nous en suivons de ridi- » cules souvent ; nous en changeons toujours !

» Nous avons abandonné les pantins pour la géométrie ; les » comédies riantes de Molière, pour les pièces larmoyantes ; le » vaudeville plein de sel et de gaîté, pour l'insipide et triste » ariette ; le vin pour les femmes ; les femmes pour les filles » entretenues ; les plaisirs de la table, pour le luxe et l'ennui ; » la poésie pour l'anatomie, la chimie, l'agriculture, les arts » d'économie et la politique ; le grand opéra, pour la petite » musique moderne ; les romans pour les dictionnaires ; la théo- » logie pour la danse ; l'amphigouris pour la métaphysique ; la » religion pour le déisme ; Moyse pour Montesquieu ; Corneille » pour Voltaire, etc., etc. Et tout cela passera, comme tant » d'autres modes folles ou raisonnables succéderont à celles-ci. » C'est un vrai plaisir que la légéreté des français ! Flattons- » nous du moins que la métaphysique, etc. ». (*Note de l'Auteur, écrite en* 1780).

pour notre bien et pour notre honneur, que l'anglomanie ne nous tiendra pas toujours. Revenons à la pièce des Deux amis.

Le fond du sujet est un homme qui, par fantaisie d'amitié, se détermine à perdre son honneur pour sauver celui de son ami, qui fait banqueroute lui-même pour empêcher son ami de la faire. Peut-on bâtir une fable de drame sur un fondement plus absurde ? Aussi n'en accuse-t-on pas M. de Beaumarchais lui seul. On regarde M. Diderot comme son premier complice, si même il n'est pas le chef de cette conspiration contre le bon sens. Bien des gens croient que ce génie de dictionnaire a le principal honneur dans ce bel ouvrage, et qu'il est payé pour cela. M. de Beaumarchais est riche et fat; il dépense beaucoup pour paroître bel-esprit, il n'épargne rien.

Dans le style, il est constant que l'on a reconnu la manière de Diderot, son style sentencieux, correct, et sa fausse chaleur. Dans l'invention, on y découvre le génie d'un lexicographe, d'un savant qui n'a vu la nature et les hommes que dans ses livres, et qui n'est point sorti de son cabinet.

Les Deux amis, cette rapsodie éphémère, dont les honoraires doivent être abandonnés à la troupe, n'a pu avoir que onze représentations, presque sans spectateurs, quoique les Comédiens l'aient soutenue du mieux qu'ils ont pu par leurs meilleures petites pièces; mais, comme cette drogue manquoit absolument d'intérêt, les femmes l'ont abandonnée à son mauvais sort.

Le 26, les Comédiens donnèrent la première représentation du *Marchand de Smyrne*, comédie en un acte et en prose de M. de Champfort, auteur de la Jeune Indienne (*).

---

(*) L'auteur de la Jeune Indienne et du Marchand de Smyrne a grandi, ou plutôt, il a voulu grandir; il a pris le corps d'une grande tragédie dans lequel il a passé au moyen de la métamorphose d'une assez servile imitation, et d'une petite manière.

Quittons ce mauvais style figuré, pour dire d'une façon plus naturelle, plus claire et plus nette : que M. de Champfort a pris le sujet d'une tragédie qui a pour titre Mustapha et Zéangir, et à laquelle il a donné le nom de Soliman : que cette tragédie, d'un nommé Bélin, et que l'on trouve dans le recueil du Théâtre français en 12 volumes, a eu dans son temps un petit succès éphémère; qu'elle est assez passablement arrangée, qu'elle a quelque chaleur; les caractères quelque force, et le style une grande foiblesse, à l'exception du premier acte, qui n'est point trop mal versifié.

Pour dire : *O imitatores servum pecus*, que M. de Champfort, *bétail imitateur*, n'a que de l'esprit pour tout potage, et n'a nulle espèce de génie, pas même le moindre talent pour le théâtre.

Pour dire que la Jeune Indienne est faite sans imagination et sans connoissance de la scène.

Pour dire que son Marchand de Smyrne, déjà traité par Fuzelier, comme je le dis ici, n'est ni comique ni intéressant.

Pour dire enfin, que son Soliman est infiniment au dessous de la tragédie de Bélin, si l'on entend par esprit celui qui n'est pas l'esprit de la chose.

Un style élégant, des vers bien faits, des pensées fines et ingénieuses, le tout dénué de force et de *c.....es*, ne suffisent point et ne sont point de l'esprit de tragédie.

Dans le Soliman, vous n'y trouvez nul *vis tragica*, point de situations tragiques, point de caractères, excepté ceux des deux frères, encore l'un des deux est-il manqué.

L'analogie que l'amitié de ces deux frères avoit avec celle

Cette pièce est un rien; il a été accueilli comme tel, et il a eu un petit succès qui n'ira pas loin; cette pièce ne restera pas au théâtre, quoique l'auteur y ait faufilé une espèce d'intrigue. On pourroit peut-être, malgré cela, la ranger dans la classe des comédies à scènes épisodiques. Le comique de cette pièce n'est point du vrai comique; il n'est pas dans les situations; il n'est que dans le dialogue; quelques traits par-ci par-là, quelque gaîté, quelques saillies pas trop saillantes, même quelques plaisanteries usées. Cela est en total assez gentiment écrit, mais point d'invention. Le fond du sujet est l'histoire de Topalosman, que Fuzelier avoit déjà mise au théâtre dans un des actes de ses Indes galantes. J'observerai cependant que M. de Champfort a fait quelques

---

Louis XVI a pour les siens, donna d'abord faveur à cette odieuse tragédie, qui fut jouée à la Cour avant d'être représentée à Paris.

Les Courtisans l'exaltèrent, que c'étoit une bénédiction! Corneille et Racine devoient faire place à Champfort. On crioit de partout, *garé, garé!* M. le Prince de Condé lui donna cent louis d'appointemens, le fit son secrétaire et, sur le champ, le prit pour son valet à cause de son flageollet. Pendant ce temps-là, l'amour-propre de l'auteur alloit un train de chasse; c'étoit un vrai plaisir.

Cette tant belle tragédie, si prônée à la Cour, fut reçue assez froidement à Paris, et s'est traînée douze représentations sans beaucoup de spectateurs, et a été jugée sans intérêt et mauvaise à la lecture.

M. de Champfort a de l'esprit; il est charmant dans de petits contes en vers, et où il réussit, mais voilà tout. (*Note de l'Auteur, écrite en* 1780).

petits progrès dans la marche théâtrale ; la fable de sa pièce est mieux arrangée que celle de la Jeune Indienne. Ce mince progrès ne me fait pourtant rien espérer de M. de Champfort ; il n'a point d'imagination, il ne crée point ; il fera joliment des vers, écrira bien en prose ; il restera un homme d'esprit et en demeurera là ; il n'aura jamais le génie et le talent du théâtre. Sa comédie a eu neuf représentations.

## FÉVRIER, 1770.

C'EST dans tous les premiers jours de ce mois, ou à la fin de l'autre, que j'ai fait lecture aux Comédiens de l'Esprit follet, comédie d'Hauteroche, par moi remise en vers libres. C'est aussi à la fin de février que je leur ai lu le Menteur, de Corneille, par moi remis encore en vers libres.

Ces deux pièces refondues ont été reçues, mais pas à l'unanimité comme je le croyois. A la première, je n'ai eu que quatre ou cinq voix de plus ; à la seconde, je n'en ai eu que deux.

Il est vrai que dans les bulletins où on refusoit mon ouvrage, on m'accabloit de complimens. On me répétoit, comme si on s'étoit donné le mot, que c'étoit bien dommage que je m'amusasse à rajuster les ouvrages des autres, au lieu d'en produire de mon propre fond, qui ne pouvoient pas manquer d'être agréables au public.

Tous ces complimens, tous ces vains éloges ne

me persuadent nullement; je reste toujours ferme dans l'idée que j'ai, que passé soixante ans l'imagination de l'homme n'a plus de ressorts, et que lorsqu'on veut inventer à cet âge, on ne produit plus que de méchantes homélies, telles que les faisoit M. l'Archevêque de Grenade dans sa vieillesse.

Je pense (et peut-être encore est-ce trop me flatter), qu'un goût exercé, la connoissance du théâtre, et quelques restes de chaleur suffisent pour l'espèce de travail que j'entreprends à l'entrée de ma vieillesse. Je me crois encore capable de donner quelques nouvelles couleurs à de vieux tableaux dont les fonds sont excellens et les caractères de tête bien frappés; je pense que je suis encore en état de les débarbouiller et d'en faire ressortir les beautés; cependant je ne voudrois pas répondre que mon amour propre, réduit à cet égard, ne fût encore trop fort, et que je ne sois obligé d'en rabattre: c'est ce que le public m'apprendra lorsqu'on représentera ces pièces par moi retouchées.

Quand les jouera-t-on? c'est ce que j'ignore. Quoiqu'elles soient reçues, les Comédiens n'en sont pas plus disposés pour cela à les jouer. Quoique je les leur donne en pur don, leur paresse et la difficulté à la vérité très-grande, d'oublier l'ancien rôle et d'apprendre le nouveau, les arrêtent tout court. C'est ce motif unique qui, à mes lectures, a partagé les suffrages, et fait le nombre des opposans. Ces opposans sont probablement ceux

qui ont des rôles à rapprendre dans ces pièces; et ces opposans dans leur scrutin, m'ont fait eux-mêmes des complimens et m'ont comblé d'éloges. Je verrai à employer les Gentilshommes de la Chambre pour les contraindre à me jouer.

## MARS, 1770.

J'ai oublié, dans le mois dernier, de dire qu'à une représentation de Gustave, Dalainville, frère de Molé, fut sifflé scandaleusement, et au point qu'il a été obligé de prendre son parti et de retourner à Marseille.

Pour sauver l'honneur de son frère, le superbe Molé a fait chasser honteusement de la comédie un autre mauvais acteur nommé Chevalier; il a accusé ce dernier d'avoir ameuté une cabale contre Dalainville, ce qui au fond n'est pas vrai. C'est le public entier, indigné qu'un acteur tel que ce Dalainville, se donnât les airs de doubler Le Kain, et qu'il eût la prétention de lui succéder. C'étoit, quand on l'a sifflé, un déchaînement universel, et supposé qu'il y eût cabale réelle qui eût commencé la camizade, toute la salle a suivi les assaillans et les enfans perdus avec un courage universel. Quoi qu'il en soit, nous sommes défaits de ce même coup de deux mauvais acteurs. Ce Chevalier, aussi désagréable, mais moins glacial que Dalainville, a donc été chassé à la prière de ses confrères, qui ont représenté, d'ailleurs, qu'il

étoit *bard*..... un peu trop ouvertement de S. E. Monseigneur l'Ambassadeur de Naples.

Malgré cette réforme et le peu de Comédiens prétendus tragiques qui nous restent, ils s'étoient arrangés pour donner Gaston et Bayard au commencement de ce mois. Bellecourt, qui ne joue plus la tragédie depuis quelques années, avoit consenti à prendre le rôle d'Urbain, mais une maladie feinte ou véritable de l'ennemi Le Kain, a arrêté tout-à-coup la représentation de Bayard. Tous Messieurs les auteurs tragiques rendent justice à ce premier acteur, et, en convenant de ses talens supérieurs pour le théâtre, ils sont tous d'accord que personne n'a jamais sçu mieux *haïr*, n'a jamais eu de haîne plus active, et plus de ressources dans l'esprit pour nuire à ceux qu'il n'aime pas. Il déteste M. Debelloy, et on ne doute pas qu'il n'ait joué le malade pour ne pas jouer Bayard.

Quoi qu'il en soit, il ne pourra se dispenser d'obéir après Pâques. Le Maréchal de Richelieu, le gentilhomme le plus despote de son siècle, veut qu'on représente Bayard. Le Kain, par haîne se retirera, ou mourra par méchanceté. Il aime pourtant bien l'argent et la vie; ces deux raisons le détermineront à prendre un parti mitoyen. Il ne demandera pas sa retraite, son avarice y perdroit trop; la vie lui est chère, il ne se décidera pas à faire enrager Debelloy, en se tuant lui-même, quelque tragique qu'il soit. Il se contentera seulement d'être un peu moins tragique dans Bayard. Il jouera ce rôle le plus froidement et le plus mal

qu'il lui sera possible, sauf à lui à compenser la petite perte qu'il fera à cet égard, par de plus fortes recettes en jouant plus souvent dans des pièces anciennes où il réussit, et auxquelles il attire beaucoup de spectateurs.

Les auteurs tragiques font des histoires sans nombre des noirceurs et des tours exécrables que leur a joués Le Kain. Je doute cependant qu'il réussisse à empêcher la représentation de Bayard. Le Maréchal de Richelieu ne cédera pas. Il est d'ailleurs, décidé et excité par un nombre très-considérable de gens de la cour, et notamment par le Maréchal de Brissac, qui a mis dans ses pressantes sollicitations l'esprit de chevalerie qu'il a trop conservé et que la nation a trop perdu.

Les Comédiens nous ont donné le jeudi et le mardi gras, pour nous mettre en joie, deux représentations de Béverley, où l'on a couru avec fureur ; chaque jour prouve que le français est devenu triste.

M. l'Abbé Terray, actuellement contrôleur-général, nous rendra peut-être notre gaîté en nous ruinant tous. Quand le luxe sera tombé nous en reviendrons à rire. Après la banqueroute de l'Etat, en 1721, nous en fumes plus légers et plus gaillards, je m'en souviens ; ce fut un effet très-prompt de la chûte du luxe. Il est vrai que, dans ce temps-là, la manie du raisonnement, l'esprit de discussion, ce cruel esprit philoso-

phique ne s'étoit point encore emparé de nos cervelles. Cette ténébreuse folie est un puissant obstacle au retour de notre gaîté.

Elle reviendra ou elle ne reviendra pas, je suis trop avancé en âge pour voir ce qui en sera; mais ce qu'il est très-probable que je puisse voir encore, c'est la banqueroute de l'Etat, que l'Abbé Terray a commencée, et qu'en mon particulier je souhaite qu'il achève, pourvu qu'il la fasse avec une répartition égale sur chaque ordre de citoyens. Il est évident que l'Etat ne peut pas payer tout ce qu'il doit; il faut donc que tout bon citoyen consente à perdre, avec la plus juste proportion qu'il sera possible d'y mettre, ce que le Roi est dans l'impossibilité physique d'acquitter. Le royaume, à cet égard, est dans la plus grande crise, et y sera encore quelques années. Dieu veuille encore que ce contrôleur-général-ci ne diffère pas cette banqueroute nécessaire. Dieu veuille qu'il n'employe pas des moyens palliatifs pour la reculer trop loin, ce qui ne feroit que la rendre plus considérable, et pourroit à la fin faire écrouler la machine. Il est indispensable que cette banqueroute soit faite; mais il faut qu'elle le soit prudemment, imperceptiblement, *sensim, sine sensu.*

Il faut que ce Ministre trouve des expédients pour égaler la dépense à la recette, et qu'il lui reste encore par an un jeu d'une vingtaine de millions. Cette opération ne peut être conduite à bien qu'en trois ou quatre ans, et qu'en retran-

chant petit à petit beaucoup d'objets qui nous font jeter les hauts cris. Mais nous sommes tous dans un vaisseau prêt à faire naufrage ; nous devons tous concourir à jeter à la mer, chacun une partie de nos effets, pour nous sauver la vie, pour nous l'assurer. Je consentirois de tout mon cœur à perdre le quart de mon revenu, afin d'être certain de jouir paisiblement et sans inquiétude des trois autres quarts, pendant le peu de jours qui me restent à vivre.

## AVRIL ET MAI, 1770.

Le lundi, 30 avril, jour de la rentrée des spectacles, les Comédiens français ont fait l'ouverture de leur théâtre dans la salle du château des Thuileries, qui avoit été ci-devant arrangée pour l'opéra, et que l'on a critiquée dans le temps avec beaucoup de raison. M. Soufflot y avoit fait des âneries qui sentoient trop l'écolier, et n'y avoit rien imaginé qui fît sentir le maître. Toutes nos anciennes salles ont la forme de l'origine du lieu où l'on établissoit nos spectacles, celle d'un jeu de paume ; M. Soufflot a eu le génie de conserver cette précieuse forme, et de la rendre même plus ridicule, en rendant cette salle beaucoup plus longue et beaucoup plus profonde que les anciennes. Cet artiste est génie en architecture, comme Diderot l'est en pièces de théâtre ; ce sont des inventeurs de ce qui a été déjà inventé. On

m'a assuré que son église de Ste-Geneviève est faite sur un plan servilement copié d'une basilique de Rome. Cet architecte est d'ailleurs souple, adroit, intrigant, flatteur, a fait sa cour bassement au Marigny, en a obtenu toutes les graces dépendantes de sa profession; il mourra riche.

M. Moreau, architecte de la ville, auteur de la nouvelle salle d'opéra, est un homme tout uni, tout simple, qui a fait un chef-d'œuvre, à ce que disent les connoisseurs. Il laissera une grande réputation, et sans doute une fortune très-modique, car on le dit fort honnête homme. Lequel vaut le mieux, vilains? Quoique vous pensiez que c'est l'or et l'argent, vous n'oseriez pourtant le dire tout haut, artistes qui ne travaillez pas pour la gloire!

Le mardi 24, le mariage du Duc de Bourbon et de Mademoiselle d'Orléans, s'est fait à Versailles. Une très-grande partie de ceux qui devoient assister à la célébration et qui étoient priés au festin, n'ont pas voulu s'y trouver. M. le Duc d'Orléans et M. le Prince de Condé avoient décidé qu'ils ne feroient point part du mariage à ceux de la haute noblesse, qui leur sont parens ou alliés; ils en avoient excepté quelques maisons, comme les Rohans, les la Trimouille, les Lorrains, les Bouillons, etc. Mais les Noailles qui sont parens de M. le Duc d'Orléans, par la femme de M. le Régent, etc.; les Maillé, qui le sont de M. le Prince de Condé, etc., ont été avec raison choqués de la

distinction que l'on a faite de ces maisons. La haute noblesse, d'ailleurs, à qui l'on n'a point fait part aussi du mariage, quoique même elle ne fût ni parente ni alliée, a été révoltée de ce procédé. C'est une tracasserie bien en règle, bien établie, et tous ces Seigneurs piqués se sont bien promis, dit-on, de ne plus mettre les pieds au Palais-Royal, ni à l'hôtel de Condé.

Je ne me suis pas bien porté pendant les mois de mai et juin, une fluxion m'a tracassé; je l'avois dans la tête, et j'ai été assez honnêtement sourd durant six semaines. Je n'avois pas le courage de rien faire; j'ai abandonné ce Journal : il n'y a pas grande perte.

Je ne mettrai point de faits dans le mois de mai que je supprimerai; j'observerai seulement que le *grand* Le Kain se meurt; que ne pouvant plus presque donner de tragédies, les Comédiens auroient dû naturellement saisir cette occasion forcée de représenter les comédies que j'ai refondues. Mais leur paresse et leurs divisions sont portées à un excès que l'on a peine à concevoir. Le public s'en plaint; ceux qui louent des petites loges en jettent les hauts cris, quelques uns mêmes les ont déjà rendues; leur exemple sera suivi, et quelque fureur que l'on ait à-présent pour les spectacles, si les Comédiens continuent à donner toujours les mêmes pièces, ils feront déserter leur salle. Depuis la rentrée de Pâques ils ont roulé sur vingt-cinq ou trente pièces au plus; ils ont remis les Illinois et la Jeune Indienne, qui ont été aban-

données à leur mauvais et ennuyeux sort, dès les premières représentations, qu'ils n'ont pas discontinuées pour cela.

19 Molé ne veut plus jouer que deux fois la semaine, et il a un congé de deux mois; il ne paroîtra point en août et septembre. Il a une maison de campagne à Antony; il faut bien qu'il aille s'y reposer cet été des travaux auxquels il ne s'est point livré cet hiver.

---

## JUIN, 1770.

Le samedi 23 du courant, M. de Saint-Lambert fut reçu à l'Académie française. M. de Saint-Lambert a servi; il a la croix de St.-Louis; on le dit gentilhomme; il a passé sa jeunesse en Lorraine, à la Cour du Roi Stanislas, qu'il farcissoit de ses madrigaux serviles. Il a cru avoir fait un poëme; il a fait imprimer *les Saisons*. Il a donné ce nom et ce titre à un très-fastidieux amas de vers qui n'ont aucun sujet suivi, nulle chaîne, nul ordre, nulle méthode. Sans aucune exagération, c'est l'ouvrage le plus ennuyeux que l'on ait barbouillé depuis cinquante ans; je n'en excepte pas même Olympie, les Scythes et les Guèbres. Je me suis égayé en critiquant les Saisons, lorsqu'elles parurent; j'ai griffonné quelques pages sur cette rapsodie; elles sont jointes à un exemplaire des Saisons, dont M. le Duc d'Orléans m'avoit fait présent. Je n'entrerai ici dans aucun détail sur

ce chef-d'œuvre qui a valu l'Académie à M. de Saint-Lambert ; je me contenterai seulement de défier le plus intrépide des lecteurs de le lire en entier. Ce n'est pas que l'on ne puisse y trouver quelques vers bien faits et même quelques uns de beaux ; mais, comme il n'y a aucun but à tout cela, aucune action, aucuns caractères, aucuns prétextes même ; que ce ne sont que des descriptions froides, suivies d'autres descriptions glaciales, des réflexions qui voudroient être philosophiques, et qui ne sont que moroses et communes ; les prétendus beaux vers que l'on rencontre de loin en loin ne sauroient sauver de l'ennui profond qu'inspire la lecture de ce très-insipide ouvrage, si tant est, comme je l'ai dit, qu'il soit possible de faire cette lecture (*).

M. de Saint Lambert a vécu dans le monde, on ne peut lui en refuser le ton ; il l'a très-bon, mais il ne s'y est soutenu que par sa servitude avec les grands. Il a voulu vivre avec les gens de la Cour, il les a perpétuellement loués en prose et en vers, ils sont devenus ses parti-

(*) Je n'ai rien à ajouter à la sortie que l'on trouve ici contre M. de Saint-Lambert. Je n'ai rien non plus à en diminuer ; au contraire, il y manque la relation véritable et remarquable de son histoire avec M. Clément. Je renvoie à ce que j'ai écrit sur mon exemplaire du poëme des Saisons, de ce procédé honteux à tous égards, pour M. de Saint-Lambert, avec cet excellent critique des ouvrages de Voltaire. On y verra le détail de cette aventure, établi sur des pièces originales et authentiques. (*Note de l'auteur, écrite en 1780*).

sans ; il s'est appuyé, d'ailleurs, de la cabale des Encyclopédistes ; il a loué M. leur Général à en faire mal au cœur. Son éloge de Voltaire, dans son discours qui précède les Saisons, en est une preuve dégoûtante et révoltante. Il le met bravement, comme auteur tragique, au-dessus de Corneille et de Racine. Il se fait des complimens d'avoir été le premier qui ait osé risquer de dire cette grande vérité.

Si cette Compagnie étoit aussi bien composée qu'elle devroit l'être, cette assertion fausse, cet éloge puant de Voltaire, le soupçon qui doit en naître naturellement, devoient l'engager à l'en exclure pour jamais. Cette impudente assertion est une preuve de mauvais goût, si M. de Saint Lambert croit affirmer la vérité; s'il est de mauvaise foi, c'est une preuve de la bassesse de son ame. Quoi qu'il en soit, le voilà Académicien. *Et nac, petetic, petetac, tic, torche, lorgne!* disoit Rabelais, il y a plus de deux cents ans.

M. de S. Lambert a fait un discours révoltant à ce qu'on m'a dit. Il a décroché les tableaux des grands hommes du siècle passé pour mettre à leur place ceux de Voltaire, de Buffon, et d'autres seigneurs bannerets de l'Encyclopédie. A genoux, canaille à préjugés, devant ces demi-Dieux de la création d'un M. de Saint-Lambert!

# JUILLET, 1770.

VERS la fin du mois dernier, dans les premiers jours de celui-ci, les Comédiens français devoient donner la première représentation du *Satyrique* ou de *l'Homme dangereux*, comédie en trois actes et en vers par un auteur qui se cachoit, et qui peut-être se cache encore, quoiqu'on attribue cette pièce à Palissot. Après avoir été refusée à la police, malgré les sollicitations impérieuses du Maréchal de Richelieu, qui a dit même des choses assez dures à M. de Sartines, pour obtenir la permission qu'elle fût jouée; elle ne l'a point été, quoique les Comédiens l'eussent apprise et fussent sur le point de la représenter.

Des personnes très-capables d'en juger, et qui en avoient entendu la lecture, m'ont dit que cette comédie étoit froide et sans nulle invention; que ce n'étoit que le plan du *Méchant* mal-adroitement retourné (il faut pourtant bien de l'adresse pour piller le fond du sujet du Méchant qui n'en a point); que, d'ailleurs, elle étoit bien et fortement écrite. On en jugera par ces deux vers-ci :

> Beaux esprits en horreur à tous les bons esprits,
> Qui pensent par la haîne échapper au mépris.

Ces mêmes personnes m'ont assuré que c'étoit une satyre sanglante et cruelle contre Palissot, et qu'il y étoit traité comme Fréron l'a été dans l'Ecossaise. La plupart des autres gens de lettres y

sont aussi déchirés en détail; mais Palissot y est peint à ne pas le méconnoître sous le nom d'un personnage de cette comédie, comme Fréron l'est sous celui de Wasp dans cette rapsodie de Voltaire. Quel est l'auteur du Satyrique? problême à résoudre.

Quelques jours après qu'il fut décidé que cette comédie du Satyrique ne seroit point jouée, je dînois chez M. l'Abbé de Breteuil. L'Abbé de Voisenon y dînoit aussi; il nous lut une lettre qui étoit très-bien signée *Palissot de Montenoy*, par laquelle ce dernier le pressoit d'employer tous ses amis pour empêcher la représentation du Satyrique; qu'il savoit qu'il y étoit joué d'une manière calomnieuse et flétrissante; qu'on ne se contentoit pas d'y dénigrer son peu de talent, mais qu'on y attaquoit encore ses mœurs, sa probité et son honneur (*).

Après la lecture de sa lettre, l'Abbé de Voisenon

(*) Palissot avoit écrit la lettre, Palissot est l'auteur de l'Homme dangereux. L'Abbé de Voisenon étoit probablement dans la confidence de Palissot. Dans ce temps, cet Abbé étoit le courier de M. le Duc de Choiseul, protecteur déclaré de Palissot. Ce petit Abbé obéissoit comme un valet aux ordres de de M. le Duc, qu'il a trahi depuis sa disgrace. Voilà le mot de l'énigme.

*L'Homme dangereux* se trouve imprimé dans les Œuvres de Palissot, et c'est bien l'ouvrage le plus détestable qu'il ait fait.

Ses *Courtisannes*, que les Comédiens ont empêché de même d'être jouées, quoique moins mauvaises, eussent été sifflées de même; c'est un bonheur dans ces deux cas pour Palissot. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

prit la parole et nous dit : *Avant hier matin, Palissot vint chez moi; aussitôt que je l'aperçus, je lui criai : votre affaire est faite ; il est décidé irrévocablement que le Satyrique ne sera pas représenté. — Comment !* dit Palissot ; *elle ne sera pas jouée ? — Non, sûrement et très-sûrement ; soyez tranquille. -- Et parbleu, tant pis,* reprit-il vivement, *car c'est moi-même qui en suis l'auteur.* Voilà le récit du fait tel que je l'ai entendu ; je n'y ajoute pas un mot. Comment imaginer que l'Abbé de Voisenon ait menti ? comment croire qu'il ait dit vrai ?

Ce n'est pas que l'Abbé de Voisenon mérite une grande créance ; c'est un petit tracassier sans mœurs et sans caractère, que les grands font mentir et parler à leur gré, suivant leurs intérêts ; mais l'Abbé de Voisenon a de l'esprit, et dans cette occasion il seroit bête d'en imposer aussi grossièrement pouvant être démenti par Palissot, et on prétend que ce dernier le dément tout net.

Encore un coup, cependant, on ne sauroit se figurer que ce petit insecte d'Abbé, quelqu'impudent qu'il soit, ait poussé son audace tracassière jusqu'à mentir aussi stupidement. Auroit-il pû se flatter que vivant dans le plus grand monde et à Paris, il étoufferoit facilement la voix de Palissot, qui ne voit personne, et qui se retire à Argenteuil ? auroit-il espéré que Palissot, qui s'est fait des ennemis sans nombre, et qui passe pour un roué (je ne sais s'il l'est), ne seroit crû de qui que ce soit, et qu'on ajouteroit foi à sa nou-

velle, quoique démentie par Palissot? Cet Abbé prétend avoir culbuté cette négative par un témoin; il avance que Mondonville étoit en tiers dans leur conversation, lorsque Palissot se déclara l'auteur du Satyrique.

Mais se feroit-il faute d'un second mensonge pour étayer le premier? Ce second fait rend l'histoire, au contraire, moins vraisemblable. Il paroît d'abord assez étonnant que Palissot, après s'être probablement donné toutes les peines imaginables pour empêcher qu'on ne le crût l'auteur de cette pièce, supposé qu'il le fût, vienne se dénoncer lui-même lorsque le secret lui est bien gardé; d'ailleurs, cela seroit trop imbécille. Mais l'imbécillité seroit hors de toute vraisemblance si l'on suppose vrai le second fait, et qu'il eût avoué sa turpitude devant Mondonville, devant un témoin!

On répond à c[illegible]e c'est un premier mouvement d'amour propre d'auteur dont Palissot n'aura pas été le maître, quand on lui a annoncé que sa pièce ne seroit pas jouée; que dans un caractère aussi impétueux que l'est celui de Palissot, ce premier mouvement est dans la nature; qu'à toute rigueur, il est possible, quoiqu'il soit hors de toute vraisemblance. Il faut donc douter et suspendre tout jugement.

D'un autre côté, voici d'autres faits qui ne viennent point de Palissot, directement ni indirectement, et qui conduiroient à nous persuader que cette infamie n'est point de lui.

1°. M. l'Abbé de Voisenon en a imposé plus d'une fois au public, et avec une impudence qui avoit bien son mérite. Il a donné à entendre que les ouvrages de Favart étoient de lui; et à cet égard, il a si bien faciné les yeux des gens du très-grand monde, qu'on ne viendroit pas à bout de leur persuader le contraire, malgré la notoriété publique de tous les gens de lettres qui leur diroient vainement que M. l'Abbé n'a jamais fait, ni n'a été capable de faire un seul des ouvrages de Favart; il a donc pu mentir dans ce cas-ci.

2°. Il est constant que Palissot est joué personnellement, comme nous l'avons dit, dans la pièce du Satyrique, et qu'il y est cruellement outragé. Un auteur qui, pour avoir le prétexte de déchirer les autres, voudra se déchirer lui-même en se cachant, n'ira pas sur lui jusqu'au sang, et se fera patte de velours. Par cette raison, il est difficile de croire que cette pièce puisse être de Palissot.

3°. La noirceur affreuse de cette comédie l'avoit fait refuser par les Comédiens qui ont eu ordre de la jouer.

4°. C'est M. le Maréchal de Richelieu qui a fait donner l'ordre, c'est lui qui a distribué les rôles; il est descendu jusqu'au détail des habits et des perruques. Une comédienne m'a dit qu'il avoit ordonné à Dalainville de se mettre en habit de velours et bas noirs, une veste d'étoffe et une perruque nouée très-alongée.

5°. Après que la permission de jouer cette pièce

a été refusée, M. le Marquis de Richelieu a eu une prise très-vive avec M. le Lieutenant de police à ce sujet.

Pour qui M. le Maréchal de Richelieu se seroit-il donné tant de soins, auroit-il pris tant de peines ? Se seroit-il compromis vis-à-vis de M. de Sartines, auroit-il risqué d'en avoir le démenti comme il l'a eu, auroit-il hasardé cette mortification, comme il l'a réellement éprouvée, pour un homme comme Palissot qu'il ne connoît pas ? cela peut-il s'imaginer ?

Tout cela s'explique, au contraire, si cette comédie est de Voltaire son ancien ami et son compère, celui auquel il a l'obligation d'avoir gagné la bataille de Fontenoy à la place du Maréchal de Saxe. Service pour service ; il l'a servi dans sa fabuleuse histoire ; le Maréchal de Richelieu le sert dans la comédie que ce premier a faite envers et contre tous.

Beaucoup de gens sensés, avant qu'il fût question de la représentation, soupçonnoient violemment que Voltaire étoit l'auteur de cette abomination ; d'autres l'ont crû quelque temps de Palissot, jusqu'à ce qu'on ait su que ce dernier s'étoit immolé ; mais après qu'on en a été sûr, tout le monde s'est réuni à accuser Voltaire lui seul de cette gentillesse. Tous les Comédiens qui y jouoient, et ceux qui ont entendu la lecture du Satyrique, y ont reconnu le style de ce très-bel esprit, le plus méchant des hommes ; sa manière, son défaut d'imagination dans le plan, son rôle de Palis-

sot ressemblant à celui de Fréron dans l'Ecossaise, etc., etc. Je tiens de plusieurs d'eux ce que je dis là; mais l'histoire de l'Abbé de Voisenon subsiste; on ne nie point les faits! c'est donc encore un problême, comme je l'ai dit. Quand je serai revenu de Grignon, où je suis jusqu'au 18 d'août, je chercherai à Paris des lumières pour résoudre ce diable de problême.

Le lundi 30, les Comédiens français ont pris la liberté de donner en mon absence, la première représentation de *la Veuve du Malabar*, tragédie de M. Lemière. On m'a dit que, quoique donnée dans la canicule, elle avoit glacé les spectateurs (*). Je la verrai le 20 août, si dieu lui prête vie jusqu'à ce temps; ce qui peut très-bien arriver, malgré sa mauvaise constitution, attendu que Molé l'aura soutenue par la *diete*. J'entends par là les privations de représentations. Quand ce petit Monsieur joue un rôle dans une pièce, il ne la fait donner que deux fois la semaine; cette espèce de diète est très-salubre alors pour l'auteur

(*) La Veuve du Malabar, avec des changemens, vient d'être reprise en mai 1780; elle a réussi, toutes les femmes y courent, c'est un plein succès. Je ne l'ai point vue, je n'en puis rien dire; J'en suis charmé pour Lemière; c'est un galant homme, qui a des mœurs, qui a soutenu sa famille; je ne le connois point, mais il a la meilleure réputation. MM. de l'Académie française, qui l'ont éloigné depuis nombre d'années, sont aujourd'hui forcés de le recevoir; cela est décidé par la Reine, qui a dit des choses peu obligeantes pour ces Messieurs. ( *Note de l'Auteur, écrite en 1780* ).

et pour les spectateurs, quand la pièce est d'un foible intérêt, et cette manière de la traiter fait grand honneur au grand médecin, de qui l'on admire l'adresse à la faire vivoter. Il prolonge son agonie et notre ennui ; cela fait une parfaitement belle opération !

Si, au contraire, la pièce a une constitution très-vigoureuse, ce savant médecin, qui n'a qu'un remède, se sert encore de la diète, qui affoiblit et qui énerve celui qu'il veut rendre malade, et dont il veut se rendre le maître. Par ce traitement moins honnête qu'adroit, la pièce reste entre les mains de la faculté histrionique, et l'auteur se sauve s'il peut par l'impression. Le médecin se contente de l'avoir rançonné sur les représentations, ne pouvant pas faire mieux ; c'est par ce spécifique que ce *Bouvard* du théâtre est parvenu à amortir le feu des représentations de Béverley, dans les temps où ce traitement n'étoit pas encore trouvé. Cette pièce eût eu quarante représentations ; elle n'en a eu que quatorze par ce beau secret, et l'on ne l'a pas encore reprise, quoiqu'il y ait plus de deux ans qu'elle a été donnée. L'on voit, pour suivre la même métaphore, que ce genre de diète est une saignée privative qui affoiblit les corps les plus robustes, et fait que le médecin hérite de celui qui vit comme de celui qui meurt. Les arts honnêtes se sont bien perfectionnés dans ce siècle-ci.

Au reste, pour parler sans figures, je dirai tout uniment que Molé veut trancher du grand Comédien et qu'il ne l'est pas ; il est tout au plus au-

dessus du médiocre dans le tragique ; la foiblesse de ses organes l'empêchera d'aller plus loin. Dans le comique, il n'a qu'un rôle, celui d'amant emporté et plein de sentiment ; il y est supérieur. Otez-lui ce rôle, vous lui ôterez presque tout ! Souvent il joue dans ce goût, des choses qui n'exigent pas une aussi grande chaleur, et il a le talent de les défigurer par ce moyen-là ; d'ailleurs, dans ces rôles d'amant impétueux, je trouve qu'il y est par fois trop outré : il l'est à en faire mal dans le tragique. Pour lui rendre justice, je dirai que Molé est un joli acteur, mais qu'il n'est, ni ne sera jamais un grand Comédien. J'entends par acteur, celui qui s'acquitte très-bien d'une seule espèce de rôle ; j'entends par Comédien, celui qui les joue tous également bien : tel étoit Baron. Je lui ai vu jouer dans la dernière perfection Burrhus et Néron ; rôles vieux et rôles jeunes ; le Menteur et Simon, Phocas et Arnolphe, le Misanthrope et le Joueur des Fâcheux, etc., etc., il avoit alors soixante-cinq ou six ans ; voilà ce que j'appelle un Comédien ! Quinault l'aîné, dans le comique, est celui que j'ai vu en approcher le plus ; il n'avoit point d'âge non plus ; il étoit à cinquante-cinq ans très-bien placé dans des rôles d'étourdis et de jeunes petits maîtres ; c'étoit un prothée dans les autres rôles (comiques s'entend, car il étoit détestable dans le tragique). Préville est comédien comme ce Quinault.

# AOUT, 1770.

Je compte faire paroître, sans faute, au 15 novembre prochain, une édition de la Mère coquette, de l'Andrienne, de l'Esprit follet et du Menteur. Je me suis occupé de ranger sur le papier, pendant mon séjour à la campagne, des idées sur l'utilité et la nécessité de refondre nos anciennes comédies : je communiquerai ces idées aux Journalistes qui feront les extraits de mes pièces refondues; je desire, plus que je ne l'espère, que ces idées fassent l'impression qu'elles devroient faire; je les crois très-vraies; je pense que l'on y viendra tôt ou tard, mais dans cent ans peut-être.

Si l'on ne rajeunit pas nos anciens chefs-d'œuvre, nos plus excellentes comédies, je dis même celles du sublime Molière, il m'est démontré qu'elles seront perdues pour le théâtre de la nation, tandis que traduites ou non traduites, ces anciennes pièces seront jouées sur tous les autres théâtres de l'Europe éclairée. Les étrangers ne sont pas sujets comme nous à une perpétuelle variation de modes, de manières et de langage, etc.; et ce sont de continuelles révolutions, qui font une nécessité indispensable de rétablir d'âge en âge, à-peu-près tous les cinquante ans, et de rafraîchir nos anciennes comédies.

Les tragédies ne sont pas aussi sujettes, à beaucoup près, à ces sortes de révolutions; cependant celles de Corneille auroient un extrême besoin

d'un poëte qui en rajeunît le style, qui en ébranchât les longueurs; ces longueurs n'en étoient pas dans les commencemens de l'art dramatique. M. de Voltaire eût mieux mérité des lettres et de sa patrie, si aux approches de sa vieillesse, il eût voulu entreprendre cette besogne, qu'il eût pu porter à un très-grand point de perfection. Au lieu de faire son misérable et odieux Commentaire sur Corneille, qui ne fait que consigner à la postérité sa basse jalousie contre ce premier génie tragique, il devoit faire tous ses efforts pour faire valoir en les corrigeant, et mettre dans tout leur jour, les sublimes beautés des tragédies de Corneille; son temps eût été mieux employé que celui qu'il a perdu pour sa propre gloire, à composer des Oreste, des Olympie, des Scythes, des Guèbres, etc., et à nous assommer du rabâchage fastidieux de sa *tédieuse* et pernicieuse philosophie ! Il eût fait des chefs-d'œuvre dans un âge plus avancé, et il n'y a fait que des misères, où l'on trouve quelquefois *disjecti membra poëtæ.*

Sur ce que M. Saurin m'a prouvé que mon dénouement de ma comédie du *Véritable et Faux Amour*, n'avoit de ressemblance avec le dénouement du Philosophe sans le savoir, que par la seule idée du combat; idée générale et qui se trouve dans nombre de pièces dramatiques, qui n'ont d'ailleurs aucune autre analogie entre elles; sur cette décision, dis-je, de M. Saurin, décision qu'il a appuyée par des raisonnemens qui m'ont

u de la plus grande solidité, et qui m'ont fait
enir du sentiment contraire à celui-là, j'ai fait
travail qui me mettra à même de consulter à
n retour à Paris, des gens de lettres sur les
es que j'ai, pour donner la dernière main à
e comédie dans le mois d'octobre prochain
je compte revenir à la campagne. Je tâcherai
a rendre digne du théâtre, ou tout au moins
l'impression.

'ai fait aussi dans les premiers jours de ce
s, la parodie et le vaudeville qui suivent :

PARODIE D'UN AIR NOUVEAU.

Votre beauté
M'a tenté;
J'en ai tâté
Cet été;
Mais vos hivers
Sont trop chers.
Vous avez les grands airs!

Je ne vous reproche pas
Trois robes de taffetas:
Mais les riches gros de Tours,
L'or dans les petits velours;
Mille autres brillans atours
Pour moi seroient lourds!

VAUDEVILLE NOUVEAU,

Sur l'air ancien : *Cela m'est bien dur!*

Je ne serois pas la plus forte,
Dit Jeanne, la fille à Thomas;
Quand Nicolas frappe à ma porte,
Je n'ouvre point à Nicolas;
Je fais toujours à sa tendre semonce,
La même réponse :

Nicolas, vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas !

Jeudi, la petite éveillée,
Ayant manqué de s'enfermer,
Laissa la porte entrebaillée,
Et Nicolas vint pour l'aimer.
Elle, oubliant que sa porte est ouverte,
Elle lui dit : certe!
Nicolas, vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas !

Je suis dans ta chambre, et j'admire,
Lui dit-il, ton air assuré!
Je n'entrerai pas ?.... C'est pour rire,
Comment! Ne suis-je pas entré?
Non! Je sais, dit-elle avec un sourire,
Ce que je veux dire ;
Nicolas, vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas !

S'obstinant dans sa négative,
Jeanne proposoit le pari,
Quand une douleur assez vive,
Lui fit jetter un petit cri;
Malgré cela son esprit de chicane,
Faisoit dire à Jeanne :
Nicolas, vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas !

Ce vaudeville est-il encore passable, et n'a-t-il rien de vieux que l'air sur lequel il est ?

Dès le samedi 18 du courant, que je suis retourné à Paris, il n'étoit plus question de la Veuve du Malabar ; elle n'a eu, m'a-t-on dit, que six représentations, dont trois dans les règles.

Les Comédiens donnoient ce jour-là même, la

première représentation des *Amazones modernes,* comédie en trois actes et en prose, que j'ai sifflée en personne il y a plus de quarante ans. Ils ont fait une grande dépense en habits pour la reprise de cette pièce qui n'en valoit assurément pas la peine; le fonds en est imaginaire, romanesque et maussade; les détails en sont grossiers et peu plaisans. Elle est tombée comme de raison.

On retrouve dans ce choix le goût exquis des Comédiens; ils ne doutoient pas du succès, puisqu'ils ont fait les frais de soixante habits assez chers; ils sont en taffetas couleur de rose et en argent. Les Comédiens en seront pour leur argent.

Molé a un congé de deux mois; Préville joue la comédie à Compiègne, pendant le voyage, et Le Kain, condamné par les médecins, et qui ne pourra jamais remonter sur le théâtre, reste à la comédie et empêche les débuts d'acteurs qui pouvoient le remplacer; voilà comme cela est mené! ils se modèlent probablement sur nos Ministres et notre Gouvernement.

## SEPTEMBRE, 1770.

Le lundi 6 du courant, les Comédiens ont remis au théâtre *l'École des Bourgeois,* comédie en trois actes et en prose, de feu l'Abbé d'Allainval; je dois en avoir vu la première représentation en 1728, mais je ne m'en souviens pas; elle n'en eut pour lors que deux. C'est une rapsodie indigne; il n'y a ni sujet, ni obstacle, ni action. Les caractères en sont tous pitoyables, surtout ceux des gens de qualité. L'auteur les fait parler comme on parle dans les antichambres ou dans une écurie; cette pièce ne mérite pas une critique détaillée; ils l'ont accolée aux Amazones modernes, et personne n'y va; c'est un désert que leur salle. L'Ecole des Bourgeois n'a point été imprimée à Paris; je ne sais si elle l'a été dans les provinces, mais ce dont je suis sûr, c'est que Bellecourt en a trouvé soit une copie, soit un imprimé, à Bruxelles, et qu'il a joué dans cette charmante pièce à Bruxelles même, le rôle principal qu'il a cru très-bon et qui est très-misérable. Je suis encore certain qu'il ne l'a fait reprendre à Paris, que pour se venger de M. Saurin qu'il hait, parce que ce dernier ne lui a pas donné le rôle de Béverley.

Bellecourt m'a dit, il y a plus d'un an, que M. Saurin avoit pris toute sa pièce des Mœurs du temps dans l'Ecole des Bourgeois, et je n'y ai pas vu la moindre ressemblance, excepté dans une

scène d'intendant de maison, dont l'idée est au fond la même, mais qui est une idée appartenant à tout le monde, et d'ailleurs tous les détails de cette scène sont tous différens, par bonheur pour le public, dans la comédie des Mœurs.

Indépendamment du tour que cet histrion comptoit jouer à M. Saurin, ce sont encore des raisons d'amour-propre qui engagent Bellecourt à faire remettre des pièces tombées et oubliées : il s'est persuadé qu'il étoit le premier homme du monde pour arranger des comédies ; il y fait des retranchemens, il y ajoute des détails froids, de son crû, et il se flatte qu'en la gâtant encore, une mauvaise pièce doit réussir en sortant de ses mains.

Comme les auteurs des pièces nouvelles s'adressent tous à Molé, il s'est emparé du département des anciennes, et l'on peut remarquer au choix qu'il fait d'icelles, son discernement et son goût supérieur ; je n'en veux pour preuve que les Amazones et l'Ecole des Bourgeois. Du moins, en réduisant à un acte, l'Amour médecin de Molière, le Tambour nocturne et la Fausse Agnès, de Destouches, il n'avoit pas été fouiller dans un tas d'ordures, comme le sont les Amazones et cette École.

Un nommé Dorsainville, gendre de Clavareau, a ces jours-ci débuté à la Comédie française. Jolie figure, assez bien fait, de l'intelligence, de la noblesse, du feu et même trop de feu, il a plu à tout le monde ; mais il déplait à M. le Duc de

Duras et aux autres Comédiens, il ne sera pas reçu. Quand sera-t-on délivré de la tyrannie de MM. les Gentilshommes et de leur despotisme sur la comédie, et de leur mauvais gout, et de leur ignorance, et de leur libertinage avec les Comédiennes, qui leur fait accorder tout à ces femmes, ou pour ces femmes, ou à cause de ces femmes.

Le jeudi 6 du courant, on a reçu à l'Académie française M. l'Archevêque de Toulouse; M. Thomas lui a répondu, ou plutôt a répondu à un réquisitoire de M. Séguier, Avocat général, que ce dernier a fait le mois passé contre les livres impies. M. Thomas a été applaudi par les encyclopédistes qui composoient cette assemblée, trouvé insolent par les gens du monde, diffus et long par les deux partis.

Le lendemain, M. le Chancelier a mandé M. Thomas et M. Duclos, secrétaire de l'Académie; il les a tancés, à ce que l'on présume, et a défendu l'impression du discours de M. Thomas : ce dernier fait est certain; le premier est douteux. M. Duclos a dit à un de nos amis communs que M. le Chancelier les avoit très-bien reçus, que d'ailleurs ils n'avoient point été mandés, qu'ils avoient été d'eux mêmes chez M. le Chancelier, qui leur avoit fait beaucoup de complimens; qu'il avoit à la vérité voulu avoir et avoit en effet retenu le manuscrit du discours de M. Thomas, attendu, leur avoit-il dit, que le Roi en avoit entendu parler et vouloit le lire. On saura par la suite la vérité de ce fait, que la discrétion à laquelle M. Duclos est

obligé vis-à-vis de sa compagnie a dû lui faire déguiser le plus décemment et le plus vraisemblablement qu'il l'a pu.

Quoi qu'il en soit, comme il est clair que dans son réquisitoire contre les auteurs qui attaquent la religion et le Gouvernement, M. Séguier n'a pas voulu ni pu raisonnablement y englober tous les autres gens de lettres qui ne sont pas dans ces deux cas ; la déclamation de M. Thomas paroît tout-à-fait déplacée et même absurde, en ce qu'il n'a pu prendre parti et désigner, comme il l'a fait, l'Avocat général et son réquisitoire, sans se déclarer lui-même être dans les sentimens de ces auteurs dangereux, en se déclarant aussi publiquement le défenseur des gens de lettres en général.

Je crois M. Thomas un fort honnête homme ; je lui crois du mérite, de l'esprit et des connoissances. Elevé dans l'Université, je lui crois même un fonds de religion, quel qu'il soit et quoi qu'il en dise, et je pense en même temps que, faute d'usage du monde et de connoissance des hommes, on l'engage par amour-propre à faire des démarches dont il ne démêle pas toutes les conséquences ; c'est une machine dont les encyclopédistes font mouvoir les ressorts et qu'ils montent comme ils le veulent ; c'est un enfant perdu qu'ils jetent en avant et qu'ils feront tuer quelque jour dans une rencontre pareille, et le brave Thomas se trouvera comme un vrai suisse, dans le plus grand péril, sans avoir seulement imaginé qu'il y courût le moindre risque.

C'est ainsi que chez les Jésuites, autrefois, les Pères qui avoient le régime de leur société, les Pères politiques, employoient les beaux-esprits de leur ordre à prêcher et à écrire, dans de certaines circonstances, la morale et les dogmes qu'ils jugeoient convenables à leurs intérêts présens ou futurs, sans être dans le secret du général. Ces automates spirituels agissoient aveuglément et sans se proposer d'autre but que de satifaire bêtement leur amour-propre, en pensant qu'ils alloient être regardés comme de grands écrivains, et que leur hardiesse leur acquerroit à coup sûr une immortelle célébrité. C'est, du temps de la ligue, ce qui a fait pendre le révérend Père Guignard, qui en fut étonné; je suis persuadé au contraire, que le Général des Jésuites, qui régnoit pour lors, et qui l'avoit fait longtemps servir à ses desseins, ne fut pas surpris de son supplice et qu'il ne s'en embarassa guères: il l'avoit fait aller à ses fins.

Parmi les philosophes modernes, il en est qui ne se compromettent pas, et ils font bien et prudemment; on est libre de penser comme on veut, mais il ne faut pas le dire, ou tout au moins l'écrire, dans les matières d'irreligion et de gouvernement. On se doute à-peu-près de la façon de penser de M. d'Alembert; mais il n'a jamais donné de prise sur lui, soit par ses actions, soit par ses écrits. Il a laissé faire aux têtes exaltées des Voltaire, des Rousseau, des Diderot, des Helvétius, des Marmontel, et il n'en est que plus es-

timable et plus estimé; il jouit d'une considération personnelle beaucoup plus grande que tous ces fous de haute gamme, qui ne veulent ou ne peuvent, à l'exception de Voltaire, acquérir de célébrité qu'à force de témérité et d'extravagances philosophiques. M. de Fontenelle étoit bien aussi philosophe que tous ces grands Messieurs, et tout le monde sait comme il s'est toujours conduit : il ne s'est pas contenté d'être philosophe seulement, il a été sage.

Je viens dans l'instant d'apprendre comment s'est passée l'affaire de M. Thomas, et le voici :

M. Séguier en sortant de l'Académie, fut porter ses plaintes à M. le Chancelier, qui, sur-le-champ, envoya défendre d'imprimer le discours de M. Thomas; ce dernier fut le lendemain avec M. Duclos chez le Chancelier, auquel il remit son manuscrit; M. de Maupeou le retint et renouvella à M. Thomas la défense de le faire imprimer, sous peine de son exclusion de l'Académie; on m'a assuré ce dernier fait, et que, d'ailleurs, ce premier Magistrat avoit traité fort poliment ces Messieurs.

Je sais encore, par un ami intime de M. Thomas, que son discours étoit fait auparavant le réquisitoire de M. Séguier, et je ne puis douter de ce fait, par la manière dont me l'a assuré celui qui me l'a dit, que j'estime, et qui avoit vu ce discours dès les premiers instans que M. Thomas le composoit. Mais, en ce cas, M. Thomas a fait une faute de ne pas rayer de ce discours tout ce

qui avoit trait à ce réquisitoire, et tout ce qui pouvoit désigner ou faire allusion à M. l'Avocat-général. J'ai oublié de dire que ce qui aggrave et rend encore plus déplacé le discours de M. Thomas, c'est la personne à laquelle il est adressé; c'est en recevant à l'Académie un Archevêque, que l'on défend implicitement les auteurs irréligieux.

Enfin, l'on m'a tiré au clair, l'histoire de la comédie du Satyrique, ou l'Homme dangereux. Il est vrai que Palissot en est l'auteur. Il vouloit se cacher à toute la terre, et quoiqu'en apparence il s'attaquât lui-même dans sa comédie, il s'étoit flatté que tous les traits qu'il lançoit contre lui retomberoient sur les encyclopédistes, ou, du moins, contre quelques-uns d'entre eux. Voici la raison dont il se berçoit, qu'il a dite à M. l'Abbé de La Porte, qui s'en mocquoit et le lui a dit. Palissot prétendoit que le personnage de sa pièce ne faisant que des méchancetés anonymes, on ne pouvoit jamais dire que ce fût lui qui y fût joué: » attendu, disoit-il, que lorsque j'ai donné » mes petites lettres sur les grands philosophes, je » me suis nommé; que je me suis déclaré l'auteur » de ma comédie des Philosophes, et que je n'ai » pas craint même de mettre mon nom à ma » Dunciade, dans laquelle j'ai déchiré générale- » ment tous les auteurs. Il faudra donc nécessai- » rement, concluoit-il, que le public adapte les » noirceurs que fait et que compose mon Saty- » rique, aux écrivains anonymes qui ont été con-

» vaincus de ces petites horreurs : ces traits ne » porteront donc que sur Diderot, l'Abbé Mo- » rellet, etc. qui ont été pris sur le fait, et contre » lesquels on a eu des preuves de ces infamies » clandestines que le temps a révélées ». Il s'abusoit : ses ennemis et le public lui-même auroient à coup sûr pensé que c'étoit lui uniquement que l'on avoit voulu mettre au théâtre ; ils n'auroient pas été chercher cette distinction alambiquée.

Quoi qu'il en fût arrivé, Palissot, persuadé que cela ne pouvoit pas tourner autrement qu'il l'avoit imaginé, avoit cherché des protections auprès de Messieurs les Gentils-hommes de la Chambre, afin d'amener à bien cette noirceur ; M. le Maréchal de Richelieu lui parut le seul qui pût avoir assez de fermeté pour faire jouer sa pièce en dépit de tous ceux qui s'y opposeroient. Il connoissoit peu ce Gentilhomme, mais Mademoiselle Fauconnier qui connoissoit l'Abbé de Voisenon, choisit ce dernier pour agent intermédiaire de cette vilainie, et cette petite chenille se chargea volontiers de faire réussir cette affaire odieuse ; il n'y avoit dans la confidence que cet Abbé, le Maréchal et Molé. Tout alloit à merveille, et la comédie alloit être représentée, au moyen de quelques changemens qu'avoit demandés M. de Sartines, et qui avoient été faits, lorsque Palissot lui-même déclara à M. de Sartines qu'il en étoit l'auteur. M. de Sartines le dit à sa femme ; sa femme le dit à Madame Necker, son amie ; Madame Necker, qui l'est de l'Abbé Morellet et de tout le parti encyclopédiste,

fit faire de nouvelles observations, et requit de nouveaux changemens, surtout celui du nom de *Moralès*. Palissot et surtout le Maréchal ne voulurent point entendre à aucuns autres changemens que ceux qui avoient été indiqués et faits d'abord pour M. de Sartines; il y mit de la hauteur vis-à-vis de ce Magistrat, qui a tenu bon, et qui, heureusement, a empêché la représentation de ce drame satyrique. Tous les honnêtes gens sont intéressés à ce que l'on ne joue jamais le citoyen; c'est l'abus de la comédie, et même ce n'est point là ce qu'on peut appeler la vraie comédie, dont l'adresse doit être telle, qu'elle nous fasse rire de nous-mêmes, lorsque nous pensons rire de notre voisin. Personne, assurément, ne méprise plus que moi les philosophes, surtout Rousseau, Diderot, Helvétius, l'Abbé Morellet, Fréron, etc. etc., et cependant personne n'a été plus indigné de les voir mis au théâtre.

Il résulte de tout ce long narré, que Palissot est plus chien enragé que jamais; que l'Abbé de Voisenon est plus traître qu'il ne l'a jamais été. En se prêtant à la confidence de Palissot, et en facilitant la représentation de sa comédie, il sacrifioit et trahissoit en secret ses amis de l'Académie, et autres qui y étoient immolés.

Craignant ensuite qu'on ne crût qu'il s'étoit mêlé de cette vilaine affaire, il a trahi Palissot lui-même, et il a été le premier à découvrir et à publier partout son secret, en protestant qu'il avoit été bien surpris quand il avoit su qu'il étoit l'au-

teur du Satyrique. Peut-on rien de plus faux, de plus bas et de plus infame! MM. de l'Académie ont été instruits de ses petites menées; et on m'a assuré que ces jours-ci, à une de leurs dernières séances particulières, la plupart de ses confrères lui avoient tourné le dos, et avoient affecté de ne lui point parler.

Dans l'une des deux séances de l'Académie française, du 13 ou du 15 de ce mois, M. de Saint Lambert, l'une des meilleures têtes du parti encyclopédiste, proposa gravement à ses confrères d'exclure de leur assemblée M. Séguier: la raison qu'il donnoit, c'est que M. Séguier avoit trahi la compagnie en se plaignant à M le Chancelier du discours hétéroclite de M. Thomas. Il prétendoit que si M. Séguier avoit des plaintes à faire de ce grand orateur, il auroit dû les adresser à MM. de l'Académie, et non pas au premier Magistrat de la justice. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer la justesse d'esprit qui a produit cette idée; on doit sentir sans qu'on le prononce, le jugement profond, l'exactitude, la bonté et l'équité qui y règnent.

On attaque M. Séguier sur son réquisitoire, par des traits allusifs et piquans, dans une séance publique de l'Académie, qui paroît avoir avoué l'orateur, et c'est à l'Académie qui a l'air d'en être complice, qu'il doit porter ses plaintes! Comme Avocat-général, il n'en doit pas compte au Roi et au Parlement; il n'en doit pas demander raison au chef de la justice! On ne sauroit trop admirer

la logique et la supériorité des lumières du grand auteur du grand poëme des Saisons! Voilà du génie!

Malgré les justes louanges que l'on ne peut refuser aux vues sublimes du nouveau confrère, les anciens se déclarèrent tous contre lui, ou, du moins, firent semblant de rejetter son *bill*, surtout lorsque M. Duclos, Secrétaire de l'Académie, eut combattu avec chaleur et culbuté le sentiment de M. de Saint-Lambert. Ce dernier alla le voir le lendemain matin, et on m'a bien assuré qu'il en a reçu en particulier une très-vive réprimande, et telle qu'en sait très-bien faire M. Duclos quand il est animé. Je suis sûr très-positivement de tous ces faits.

## OCTOBRE ET NOVEMBRE 1770.

J'AI passé le mois d'octobre à la campagne; j'y ai travaillé à rassembler des anecdotes de théâtre, que j'ai recueillies dans les volumes du présent Journal, et que j'ai données à M. l'Abbé de La Porte, pour lui servir dans un ouvrage qu'il compose; il m'avoit prié de lui rendre ce petit office, et quoique ce travail ait été long, pénible et ennuyeux, j'ai encore mieux aimé m'y livrer que de composer pour des ingrats et des vilains; on voit assez que je désigne par là les Comédiens français, qui refusent de jouer les Comédies que j'ai refondues et qu'ils ont reçues. Leur paresse et

leur déraison me privent d'une occupation qui eût pu encore amuser quelques années de ma vieillesse. J'eusse tenté cette année de mettre l'Avare de Molière en vers libres, et de le rajeunir à quelques égards.

Je ferai paroître mes éditions de la Mère coquette, de l'Andrienne, de l'Esprit follet et du Menteur, le 14 janvier prochain. Si, par impossible, elles avoient une sorte de succès sans être représentées, je continuerois cette besogne, malgré les Comédiens et leur mauvaise volonté.

Mais ce seroit une espèce de miracle que ces pièces pussent plaire à la lecture seule et sans leur représentation; c'est une folie et ce seroit avoir un amour-propre ridicule que de s'en flatter le moins du monde.

Le 10 de novembre, les Comédiens donnèrent la première représentation de *Florinde,* tragédie de M. Lefèvre, auteur de Cosroës. Cette représentation ne fut pas même achevée; on m'a dit que Florinde étoit le sujet du Comte Julien, celui qui amena les Maures en Espagne.

Vers le milieu de ce mois est mort M. Paradis de Montcrif, l'un des quarante de l'Académie française. Il laisse plus de bien que de réputation littéraire; il étoit fort honnête homme; il a toujours rendu service à ses parens, les a avancés et leur a même souvent fait quelque part de ses richesses; j'appelle richesses, dans un homme de lettres, quarante mille livres de revenu dont il

jouissoit, laissant à sa mort quinze ou dix-huit mille livres de rentes foncières, à ce que l'on m'a assuré. Il a joui pendant sa vie de deux biens très-rares, d'une santé robuste et de l'estime de tous les honnêtes gens, et il en a joui pendant quatre-vingt trois ans. Il n'a d'ailleurs été qu'un mois malade, et est mort de la gangrène, sans presque souffrir : voilà le couronnement de tout son bonheur. Il est mort avec fermeté.

Son Sylphe, opéra en un acte, et la petite pièce du Rajeunissement de Titon, sont les seuls ouvrages supportables qu'il ait faits, encore la versification en est-elle très-foible. Ses chansons et ses romances sont lâches et ne valent rien ; on auroit de la peine à y trouver un couplet entièrement bon. Il faut être très-patient lecteur pour soutenir la lecture de ses Œuvres, qu'il a fait imprimer et qu'il a recueillies en quatre volumes, il y a trois ou quatre ans. J'en excepte pourtant son *Essai sur la nécessité et sur les moyens de plaire*, qui m'a toujours paru un très-bon ouvrage.

Il avoit beaucoup vécu avec feu M. le Grand-Prieur d'Orléans, et défunt M. d'Argenson, Ministre de la Guerre, qui lui avoit fait sa grande fortune. Il ne l'abandonna point quand il fut disgracié, et quoique Montcrif fût courtisan et demi, il eut le courage de paroître affligé de l'exil de ce Ministre devant Madame de Pompadour, et de lui demander à elle-même la permission d'aller passer six semaines aux Ormes, terre de M. d'Argenson ; et tant qu'a vécu ce dernier, il

lui a donné tous les ans la même marque de sa reconnoissance.

C'est dans les sociétés de M. d'Argenson, de M. le Grand-Prieur et de M. de Maurepas, et pour elles, qu'il a composé quelques parodies assez jolies. Personne n'avoit eu plus de ressources que lui pour l'amusement des sociétés, et, à l'apprécier à la rigueur, je croirois que son talent ne s'étendoit guères plus loin. Le public étoit un trop grand jour pour lui. Quoi qu'il en soit, pour être heureux, on se contenteroit de moins que ce que la nature lui avoit donné.

A sa mort, M. de Montcrif a laissé vacante une place de Secrétaire de M. le Duc d'Orléans, qui me l'a donnée. Ces places ont toujours été remplies par des gens de lettres de la première classe; M. de Fontenelle en avoit une; M. de Mairan en a une encore actuellement; et quoique je sois bien éloigné de ces hommes illustres, je l'ai sollicitée avec vivacité, attendu que comme je ne me crois pas digne de l'Académie, j'ai cru au moins, pouvoir porter mon ambition littéraire jusqu'à une place qui m'honorât, sans qu'on pût dire à la rigueur que je ne la méritois pas, comme on n'auroit pas manqué de le dire, si j'avois obtenu une place à l'Académie française, ce qui, par parenthèse, ne m'eût pas été difficile à obtenir il y a cinq ou six ans, si je l'eusse voulu; j'appelle cette place de Secrétaire, ma petite Académie à moi.

Autre place vacante à l'Académie, par la mort

de M. le Président Hénault, fils d'un ancien Fermier-général, qui lui avoit laissé de grands biens et l'avoit fait Président au Parlement de Paris. Ses richesses, un peu de goût et un grand usage du monde, lui ont fait une réputation littéraire pendant sa vie, beaucoup au-dessus de celle qui lui survivra, et qu'il mérite véritablement. On trouve quelques remarques fines et spirituelles dans son Abrégé de l'Histoire de France; mais personne n'ignore que le fond de ce travail lexicographique n'est point de lui: c'est l'Abbé Boudot, homme assez érudit, qui a fait toute la disposition de ce livre, si même il ne l'a pas imaginée. La plus grande partie des recherches curieuses nécessaires à cet ouvrage a été aussi faite par ce même Abbé. On ne peut nier que ce ne soit une Table des matières de l'Histoire de France, utile, judicieuse, commode, ingénieuse, et excellente; il y auroit même quelque injustice à ne regarder ce livre que comme une Table des Matières pure et simple; il faut y ajouter qu'elle a été faite et écrite par un homme d'esprit, un homme de goût et un homme instruit; qu'elle est infiniment supérieure aux Tables de Matières proprement dites. Mais il faut convenir aussi que l'on a trop perdu de louanges cette supérieure, cette exquise, cette vraiment bonne Table des Matières de notre Histoire. On a appelé son auteur, le *célèbre* Président Hénault: c'est être célèbre à bon marché! J'ai vécu dans ma jeunesse avec cet auteur, et j'ose dire que sans ses soupers,

son opulence et ses prôneurs, le titre de célèbre ne lui eût jamais été jeté à la tête aussi lestement. Le Président étoit connu il y a quarante ans, par quelques petites chansons galantes et fades, que je ne me soucierois pas d'avoir faites, quoiqu'elles aient eu quelque vogue. Il étoit d'une assez belle figure, vivoit dans le grand monde, avec les Ministres, les Maurepas, les d'Argenson; il avoit par fois quelques femmes de qualité et toujours un excellent cuisinier. On n'imagine pas à quel point toutes ces circonstances réunies en imposent machinalement aux hommes, même les plus éclairés; combien elles contribuent à rendre un homme illustre à peu de frais, lorsque d'ailleurs il a une espèce de mérite, d'esprit et de goût : or M. le Président Hénault n'étoit pas un sot; je ne dirois pas de même qu'il ne fût pas un fat, car j'ai vu le contraire dans la société; et, dans ses autres ouvrages, tels que ses drames, il a suffisamment prouvé sa fatuité, et sa confiance intrépide dans des talens qu'il n'avoit pas. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire son *Réveil d'Epiménide* et son *François second.*

Il n'avoit pas les premiers élémens de l'art dramatique; je sais cependant qu'il en avoit eu la fureur. Fuzelier m'a dit que, dans sa jeunesse, ce Président avoit fagotté quelques mauvaises comédies, que Fuzelier corrigeoit par complaisance, et qui furent données aux Français avec le plus grand secret; elles y tomboient, comme de raison. Le Président Hénault en a fait jouer incognito

deux ou trois dont on a oublié jusqu'aux titres; je me souviens pourtant d'un des titres de ces rapsodies : *l'Oracle de Delphes.* Je crois même avoir vu cette pièce et y avoir bâillé étant encore écolier, en 1724 ou 1725.

Fuzelier m'a encore dit que M. le Comte d'Argenson étoit le complice de ces productions, *que ces marauds-là*, ajoutoit-il, *lui renvoyoient pour les mettre en état de paroître au théâtre, et que c'étoit une f..... besogne.*

Les places d'Académiciens, de Montcrif et de Hénault, sont demandées par MM. Gaillard, de La Harpe, Laujon, l'Abbé Delille, l'Abbé Coyer, l'Abbé Leblanc, Lemière et quelques autres Messieurs dont j'ai oublié les noms; nous parlerons des élus lors de leur réception.

## DÉCEMBRE, 1770.

DANS les douze premiers jours de ce mois, est mort encore un Membre de l'Académie, un de ces hommes célèbres que la nation ne connoît point, et dont le nom même est totalement ignoré dans l'Europe littéraire et savante. L'Abbé Alaric accablé de vieillesse et de biens, est mort tout entier ces jours-ci; il avoit été instituteur ou précepteur de LOUIS XV, et l'on sait que les pédans auxquels on confie l'éducation de nos Rois et de nos Princes ont, presque de droit, une place à l'Académie française. C'est pour cette

raison, et non pour ses ouvrages, que personne ne lit et ne connoît, que feu M. l'Abbé Alaric étoit un des quarante. Il jouissoit, au reste, dans son obscurité littéraire, de trente-cinq mille livres de revenus, y compris ses bénéfices. L'Abbé d'Olivet, Montcrif et lui, étoient les mieux rentés de tous les beaux esprits; il faut pourtant en excepter M. de Voltaire, qu'il faut regarder comme le Jacques-Cœur de la littérature. Feu M. d'Argenson, Ministre de la Guerre, donnoit un intérêt à Voltaire, dans toutes les affaires et entreprises qui se faisoient dans son département. Ce dernier fait m'a été prouvé par M. Davoust, mon ami, qui a été l'associé de cet homme célèbre, et dans la viande et dans l'artillerie fournie dans la guerre de 1741; ajoutez à tout cela que M. de Voltaire a connu mieux qu'un banquier la *place*, et que personne n'y a fait des opérations et des spéculations plus utiles. Revenons aux petites tracasseries que la vacance de ces trois places à l'Académie occasionne parmi Messieurs les gens de lettres.

Comme on sait communément dans le public le secret des élections avant qu'elles soient faites, le bruit s'est généralement répandu que la première place, celle de Montcrif, seroit remplie par l'historien Gaillard. On a assuré en même temps que M. de La Harpe étoit lui-même de ceux qui assuroient qu'il auroit la seconde, celle du Président Hénault, au cas qu'il ne se présentât point de gens de qualité : il me l'a dit, et comme je ne suis nullement lié avec lui, il l'a dit probablement

à tous ceux qu'il aura rencontrés. Cette confiance intrépide lui a d'abord attiré trois épigrammes très-dures qui sont le moindre de ses malheurs. Les deux premières sont si grossières et si mal fagotees, que je ne transcrirai que la dernière.

» Est-ce moi qu'on refuse! Ingrate Académie,
» Que n'avois-je point fait pour dormir dans ton sein!
» J'ai fabriqué *Warwick*, drame plein de génie.
» Sifflé, honni trois fois d'un parterre inhumain,
» J'ai, pour me dépiquer, très-bien lu *Mélanie*;
» J'ai courtisé Thomas, que j'ai mordu sous main;
» J'ai feint d'aimer Voltaire et d'estimer Saurin.
» D'Alembert pour m'aider se donne la torture;
» Duclos sous le secret m'avoit promis sa voix;
» Mon extrait *des Saisons* est obligeant, je crois!
» J'ai loué Marmontel et c'est forcer nature;
» L'anonyme a voilé mes petites noirceurs!
» O ciel! Que faut-il donc pour gagner tous les cœurs?

Cette épigramme a besoin de quelques éclaircissemens, et les voici: Warwick est une tragédie de son invention, pour le fond, et sans force dans les caractères, ainsi on a raison de l'ironiser sur son manque de génie. Ce qu'il y a de véritablement estimable dans Warwick, c'est le dialogue, dont les vers sont d'une simplicité élégante, et qui dit presque toujours ce qui doit être dit. M. de La Harpe est le meilleur lecteur que j'aie entendu, aussi Mélanie n'a-t-elle réussi que lorsqu'il l'a lue, et n'a-t-elle eu aucun succès, quand on l'a lue soi-même ou qu'on l'a vu représenter. Dans son Mercure, il a attaqué indirectement M. Thomas, en parlant du genre des panégyristes. Il est vraisem-

blable aussi que, dans son Mercure, ce n'est qu'à la recommandation de M. Duclos, ami de M. de Saint-Lambert, qu'il a pu faire un extrait favorable du poëme des Saisons de ce dernier, l'ouvrage le plus ennuyeux qui ait été fait de ce siècle. Le vers qui commence par *l'anonyme*, etc. est mal fait et obscur; ce vers veut dire qu'il a fait des noirceurs anonymes dans quelques pièces de vers ou de prose dans lesquelles il ne s'est pas nommé, et ce vers ne dit pas cela : il faut le deviner.

Après ces notes, revenons au malheur de M. de La Harpe, qui, je crois, le mérite; mais ce malheur est cruel, et quelque coupable que La Harpe puisse être des vilainies qu'on lui impute, je ne crois pas que l'on en puisse être plus sévèrement puni; les épigrammes sont des roses en comparaison. Voici le fait.

Le 15 ou le 17 de ce mois, dans l'une de ces deux séances de l'Académie française, M. Séguier déclara à MM. ses confrères, en son nom et en celui de M. le Maréchal de Richelieu, que si la pluralité des suffrages se trouvoit pour élire M. de La Harpe, ils demandoient l'un et l'autre d'être rayés du nombre des Académiciens; qu'ils ne vouloient ni ne pouvoient être les confrères d'un homme déshonoré, d'un homme qui avoit été condamné à Bicêtre, et qui, dans le fait, avoit été réellement conduit jusques à la porte de cette prison flétrissante, et de là conduit par grace au Fort-l'Evêque, où il avoit été détenu quelque temps.

Cette déclaration de M. Séguier a été un coup de foudre pour le parti encyclopédiste, qui veut dominer l'Académie; ils n'ont pu résister cependant à l'évidence de ce motif, et voilà M. de La Harpe exclus à jamais de l'Académie! Ces faux philosophes en sont en fureur; ils ne conviennent pas même de cette dénonciation faite par M. Séguier; ils voudroient faire entendre qu'ils donnent l'exclusion à M. de La Harpe pour de toutes autres raisons.

Quant à M. de La Harpe, son malheur, comme l'on voit, ne se réduit pas simplement à ne pouvoir de ses jours entrer à l'Académie; la manière dont il en est éloigné emporte une note d'infamie, dont il faut qu'il se lave aux yeux du public, ou consentir à être déshonoré éternellement, s'il ne prouve pas d'ici à un mois, que c'est par méprise ou autrement qu'il a été conduit, contre toute raison et contre toute équité, jusqu'à la porte de Bicêtre; en un mot, s'il ne justifie pas pleinement les causes de sa détention au Fort-l'Evêque, et ne démontre pas évidemment qu'elles n'ont point été honteuses; c'est un homme perdu sans ressources du côté de sa réputation et de son honneur, s'il ne fait pas imprimer promptement sa justification; son silence sera sûrement regardé comme un assentiment formel à ce dont on l'accuse. Son accusation a été publique, sa justification doit l'être.

Le 29 décembre, les Comédiens français donnèrent la première et dernière représentation de

*la Veuve,* comédie en un acte et en prose, de ma composition; elle fut huée. Je n'y étois pas: on me l'a dit; elle ne fut pas entendue par le parterre, elle le fut trop par les loges. Je m'explique: comme dans cette pièce, il faut supposer que la Veuve couche avec le Chevalier, sans quoi il n'y a point de sujet, le parterre ne comprit pas les choses légères qui fondoient cette supposition, et sur lesquelles je n'avois pu appuyer fortement sur un théâtre public; les loges, au contraire, qui la devinèrent, et à qui cette idée n'échappa point, trouvèrent cette comédie indécente et contre les mœurs; conséquemment la pièce est tombée, et pour n'avoir pas été assez clair, et pour l'avoir été trop.

Je n'appelle point du jugement du public; j'avoue d'ailleurs que cette pièce manque d'action; que le dénouement en est un peu machine, et qu'enfin, n'ayant pas été jouée supérieurement, elle a dû paroître froide et très-froide aux spectateurs.

Je me suis abusé, lorsque j'ai cru Madame Préville capable de faire le succès de ma pièce; quant à Bellecourt, il ne m'a point trompé, j'attendois de lui qu'il joueroit aussi mal que l'on m'a dit qu'il a joué, mais je savois en même temps que son art ne pouvoit aller jusqu'à causer lui seul la chûte de ma pièce, et en effet je ne la lui attribue pas, c'est à Madame Préville elle seule que je la dois, et voici sur quoi je me fonde. On a donné la Veuve à Bordeaux; une certaine Demoiselle Emi-

lie, actrice en cette ville, a si bien rendu le rôle que Madame Préville a manqué, que depuis deux ou trois ans, cette petite comédie est une des pièces qu'ils donnent le plus fréquemment, et qui est la plus suivie; c'est un fait qui m'a été attesté ici par le Comédien d'Allainval, qui jouoit lui même le rôle du Chevalier à Bordeaux. Cette Actrice de province a sans doute la partie du sentiment que la nature a refusée à la chère Madame Préville.

C'est ce rapport de d'Allainval qui m'a fait presser depuis deux ans Madame Préville de faire représenter ma pièce, dont je lui avois fait présent à elle personnellement. Je l'avois oubliée depuis la retraite de Mademoiselle Dangerville à qui j'en destinois le rôle, et qui l'avoit accepté; car la Veuve étoit reçue par les Comédiens en Janvier 1763, quelques jours avant la représentation de Dupuis et Desronais.

Une autre raison, moins forte que cette première à la vérité, avoit pourtant achevé de me decider à faire jouer cette comédie, et ajoutoit un peu encore à l'espérance que je concevois de son succès, c'est celui qu'elle avoit eu l'année passée, et qu'elle a eu encore davantage au mois d'octobre dernier sur un théâtre de société, à la Chevrette, chez M. de Magnanville, garde du trésor royal. Elle y a été jouée, je l'avoue, mieux que l'on a coutume de jouer la comédie entre particuliers, mais je me disois que, quelque bien que l'on fasse sur ces petits théâtres, les Comédiens leur sont toujours supérieurs.

Ce n'étoit point, au reste, sur ce succès dans une société que je fondois l'espoir du mien sur le théâtre public, mais sur la réussite que cette pièce a eu et continue d'avoir à Bordeaux.

Mes amis m'ont dit qu'il y avoit au parterre une cabale pour la faire tomber, mais comme je n'ai jamais cru aux cabales pour les autres auteurs, je n'y crois pas davantage pour moi; je pense donc de très-bonne foi qu'elle est tombée parce qu'elle a paru froide et ennuyeuse, n'étant point vivifiée par une actrice qui y donnât cette ame, cette chaleur brûlante, cette sensibilité vive, tendre et impétueuse, qui seule pouvoit racheter le défaut d'action, le vice du dénouement, et d'autres défauts que je connois, sans compter ceux que je ne sais pas, et qui sont peut-être en plus grand nombre et de plus de conséquence.

Quoi qu'il en soit, j'oserois prédire que si les mœurs se relâchent encore davantage par la suite, comme il y a toute apparence, et qu'il vienne une actrice à sentiment, comme étoit feue Mademoiselle Silvia, la Veuve auroit du succès, quoiqu'elle soit tombée dans sa nouveauté, comme sont tombées d'abord la Surprise de l'Amour, le Legs, etc. qui sont actuellement des pièces restées au théâtre. La Veuve, en un mot, est ce qu'on appelle *une pièce d'actrice*.

# JANVIER, 1771.

CES Journaux devroient être plus fournis, et cependant celui de 1770 est bien maigre ; je n'ai pourtant rien produit l'année passée ; non seulement j'ai renoncé à tout ouvrage qui demande de l'invention, mais j'ai encore abandonné la suite du projet que j'avois formé de m'occuper dans le commencement de ma vieillesse, à retoucher les anciennes bonnes comédies de notre théâtre. Les Comédiens, loin de se prêter à mes idées, payent les soins que je me suis donnés de la froideur la plus humiliante, et probablement ne veulent pas se donner la peine de jouer les pièces qu'ils ont reçues et dont je leur ai fait présent : l'Andrienne, le Menteur, l'Esprit follet et la Mère coquette.

Ils prétendent que rien ne fatigue plus la mémoire, que d'apprendre d'une manière nouvelle des rôles que l'on sait anciennement d'une autre façon. J'avoue qu'il y a sans doute beaucoup plus de difficulté qu'à des rôles qu'on n'a jamais vus; mais on ne pourra jamais me prouver que ce soit chose impossible : cette raison est leur prétexte et ne sauroit être leur motif. Le vrai de tout cela est qu'ils sont d'une paresse et d'une négligence à faire grincer les dents. Le public, et surtout les petites loges, se plaignent depuis plusieurs années du peu d'attention qu'ils apportent à les contenter. Leur trop grande aisance est la cause et le

principe de leur inertie. Chaque Comédien qui a part entière, retire 10,000 livres par an des petites loges seulement; il a outre cela le produit de la salle, qui lui donne encore 4 ou 5,000 livres. Comment se flatter après cela que ces Messieurs voudront bien travailler? Au contraire, ils passent l'été dans leurs maisons de campagne, font jouer les doubles, et l'hiver même, sans se donner la peine d'apprendre des pièces nouvelles dont ils ont un magasin, ils paroissent deux ou trois fois la semaine, dans des pièces rebattues, presque toujours les mêmes, et dont le cercle est on ne peut pas plus étroit. Patience, patience! Lorsque la banqueroute de l'Etat deviendra mille fois plus sérieuse (ce qui malheureusement n'est que trop près d'arriver, ) on abandonnera leurs petites loges, on désertera leur salle, et la pauvreté les ramènera au travail, d'autant plus qu'aucun de ces histrions ne pense à l'avenir: ils mangent tout ce qu'ils gagnent; ils se retirent tous avec le mépris que l'on a pour leur profession et un très-mince revenu, surtout lorsqu'il est comparé à celui dont ils jouissoient étant en pied. L'habitude que, pendant une vingtaine d'années, ils ont contractée de dépenser 14 ou 15,000 livres par an, leur fait sentir davantage leur misère lorsqu'ils se trouvent réduits à 3 ou 4,000 livres de rente, tout au plus; le brillant Grandval, ou du moins qui le fut jadis, et tant d'autres, sont des exemples bien frappans des malheurs qui les attendent dans leur retraite; mais ces exemples ne les corri-

gent point. Laissons-les pour ce qu'ils valent ; c'est-à-dire pour rien : je ferai paroître ces quatre pièces le 21 de ce mois ; le public jugera si les Comédiens ont tort de ne les pas jouer. Il est sûr cependant qu'elles seront jugées avec beaucoup plus de sévérité que si l'on en avoit vu la représentation, mais qu'y faire ? Il y a deux ans qu'elles sont imprimées, et je les garderois encore dix ans qu'ils ne les joueroient pas davantage. . .

On m'a donné ces jours-ci deux vers caustiques faits par l'Avocat Marchand, pour mettre, dit-il, au bas de la statue qu'on élève à Voltaire; les voici :

» Dramatiques français, connoissez votre maître !
» Il eut des envieux, sans dédaigner de l'être.

Ces deux vers m'en rappellent un de Piron, qu'il fit sur le champ, à l'occasion de ce que je vais dire. On causoit avec lui de l'ambition sans bornes du Maréchal de Belle-Isle ; il l'a poussée si loin, lui assuroit la personne qui lui en parloit, qu'il est certain qu'il n'a fait le Roi son légataire universel que dans l'espérance et dans la vue que ce Prince le feroit enterrer à St.-Denis, à côté de M. de Turenne. Sur ce propos Piron s'échauffe, et demande avec feu si cela a été exécuté ? On lui répond que non. *Tant pis !* répondit-il avec saillie, *car voici son épitaphe qui me vient et qui lui eût été comme de cire, si le Roi lui eût accordé cet honneur :*

Ci-gît le glorieux, à côté de la gloire.

Le jeudi 14 du courant, l'Académie française élut en la place de feu M. de Montcrif, l'Evêque de Senlis; j'en parlerai lors de sa réception. Je parlerai aussi du schisme déclaré de l'Académie, entre ceux qu'on appelle les Philosophes et ceux qui, dans cette compagnie, sont opposés à la secte encyclopédique.

Le samedi 12, je fus à la première représentation du *Fabriquant de Londres*, drame en cinq actes et en prose, par M. Fenouillot de Falbaire, auteur de l'Honnête criminel (*). Ce drame, puis-

(*) M. de Falbaire ne fera jamais rien au théâtre; il n'a pas le moindre talent pour le dramatique. Son Honnête Criminel, quoiqu'on le joue dans les provinces, et à Versailles, sur le théâtre de la ville, n'en est pas moins une mauvaise pièce, dont les situations et les scènes sont prises çà et là: nulle invention. Il tourne assez bien les vers; on en trouve quelques-uns très-beaux dans son Honnête Criminel, et un fort grand nombre d'excellens dans sa tragédie des Jammabos, qu'il a fait imprimer et qu'il a débité en janvier 1780.

C'est un homme de beaucoup d'esprit que ce M. de Falbaire: je ne le croyois pas; son Fabriquant de Londres, son Honnête Criminel et ses pièces à ariettes au Théâtre italien, m'avoient prévenu contre lui; mais cet écrivain est plein de chaleur et d'esprit quand il écrit en prose.

L'épître dédicatoire qu'il a mise en tête des Jammabos, et ses remarques sur cette détestable tragédie, sont pleines de feu et d'énergie, surtout l'épître dédicatoire; elle m'a paru de la plus grande beauté.

Sa tragédie est du dernier mauvais; c'est une pièce misérable et qui ne mérite pas qu'on la critique; il s'y trouve cependant une grande quantité de beaux vers, *ad quid perditio hæc*? et j'en reviens toujours à dire que c'est un homme de beaucoup d'esprit. S'il trouve jamais un bon sujet à traiter, il fera un chef-d'œuvre. (*Note de l'auteur, écrite en 1780*).

que drame il y a, fut hué, berné, conspué, sifflé, depuis le premier acte jusqu'au dernier sans interruption, et il méritoit à tous égards cette réception; c'est se mocquer du public que d'avoir l'audace de lui présenter un pareil ouvrage. Le fond du sujet est un conte incroyable, un conte de Peau-d'âne; les incidens sont si puérils et ont si peu de vérité qu'à peine les passeroit-on dans une féerie; deux enfans font le remplissage de ce poëme absurde. Les caractères sont si peu naturels, qu'on les blâmeroit même dans le roman le plus romanesque. Un Lord qui séduit une fille, qui lui fait un enfant, qui l'abandonne pour faire un grand mariage, et qui, au bout de vingt ans, ressent tant d'amour et de remords pour cette pauvre délaissée, qu'il prend la résolution de se jeter dans la Tamise du haut du pont de Westminster. Un Wilson qui est le héros de la pièce, celui pour lequel on veut et on doit nous intéresser, et qui est le plus vil gredin que l'on puisse mettre sur la scène. Dès le premier acte, ce bas coquin est en peine sur des lettres de change qu'il a à payer; il fait entrevoir qu'il craint d'être ruiné, et il précipite un mariage qu'il peut remettre, et qui entraîne la perte de tous les biens de celle qu'il épouse, et de sa mère; au second acte et à différentes fois, il leur prend leurs effets pour acquitter ses traites. Des femmes imbécillement généreuses qui se dépouillent pour ce maraud. Un David, qui n'est qu'une froide imitation de l'Antoine du Philosophe sans le savoir. Un Williams,

Ministre de son métier, qui n'est qu'une copie informe et plate de quelques traits du caractère du Tartuffe, sur lesquels il est calqué. Une petite amoureuse plus bête que l'auteur, et c'est je crois beaucoup dire. Aucune scène, point de fond suffisant pour faire un acte, et le drame est en cinq. Enfin, un style d'antichambre de la dernière platitude et de la plus grande grossièreté. Voilà ce qu'on peut dire en général de ce beau drame, qui ne mérite pas une critique plus détaillée. M. de Falbaire s'est proposé Sédaine pour son modèle, et il n'en copie que le mauvais style; il tombe dans des détails bassement puérils, en voulant suivre Sédaine dans les peintures qu'il fait de la petite nature, mais qu'il sait relever par des traits frappans de vérité et de sentiment.

J'avois jugé cet auteur incurable sur son succès de l'Honnête Criminel, dans lequel on ne trouve ni invention de fond, ni idées de caractères, où l'on ne voit pas même la plus légère connoissance de l'art dramatique. Porté par la cabale des encyclopédistes, ce prétendu drame avoit été élevé jusqu'au troisième ciel : il est actuellement tombé dans le mépris de tous ceux qui se connoissent au théâtre. Quand ces grands Messieurs veulent donner des décisions sur cet art, leur esprit et leur faux goût ne leur servent qu'à donner des jugemens plus déraisonnables et plus baroques que n'en donneroient des gens tout bonnement bêtes. En matière de pièces de théâtre, MM. Diderot, d'Alembert, Marmontel et leurs complices, sont

les gens les plus gauches qu'il soit possible de rencontrer. Ils n'ont aucune idée de la vraie nature; ce sont des déclamateurs qui ne connoissent que le style de Sénèque, les maximes, les sentences, les traits ampoulés, l'esprit; et l'esprit n'est qu'un défaut, quand il n'est pas l'esprit de la chose.

*Les Deux Avares* sont une comédie mêlée d'ariettes que ce M. de Falbaire a donnée en décembre dernier, et qui n'a pas eu grand succès; j'y avois pourtant trouvé beaucoup d'invention, ce qui m'avoit fait un peu espérer de lui; cette invention à la vérité, est tout-à-fait forcée et romanesque, mais enfin c'étoit au moins de l'invention, en supposant toutefois qu'elle fût de son cru et qu'il ne l'eût pas trouvée dans quelques contes de fées ou ailleurs. Dans les cinq actes de son Fabriquant de Londres, au contraire, il n'y a pas l'ombre de création; c'est, je le répète encore, un homme sans génie et sans talens; en récompense, il a un amour-propre d'une si grande intrépidité que, sûr d'avance de la prodigieuse réussite de son prodigieux drame, il avoit fait d'avance la dépense de cinq planches pour l'édition de ce tant bel ouvrage; il pourroit bien en être pour les frais.

M. Fenouillot, son père, qui est Directeur des Salines de Salins, et un homme de mérite dans son état, dit à qui veut l'entendre, qu'il est étonné que son fils soit un homme d'esprit, attendu qu'il l'a toujours cru et qu'il le croit encore une bête. Des gens qui connoissent particulièrement le fils,

prétendent que le père est un homme de bon jugement à cet égard, et rempli de sagacité.

J'ai parlé de la statue que les fanatiques de Voltaire lui font ériger. Je ne sais à quoi cela en est, et si la collecte et les souscriptions ont été suffisantes pour faire commencer Pigal, qui doit être l'artiste de ce monument. En attendant, quelque mauvais plaisant qui probablement n'a pas été un des souscripteurs, a fourni son contingent en faisant l'inscription suivante; le style lapidaire et lapidant y est bien observé.

*En! tibi dignum lapide Voltarium*
*Qui*
*In poesi Magnus, in historiá parvus,*
*In philosophia Minimus,*
*In religione nihil!*
*Cujus*
*Ingenium acre, judicium præceps,*
*Improbitas summa!*
*Cui*
*Arrisere mulierculæ, plausere scioli;*
*Favêre prophani!*
*Quem*
*Irrisorem hominumque, deûmque,*
*Senatus Populusque physico-atheus,*
*Ære collecto, Statuâ donavit.*
*Anno Domini*
*M. D. C C. L X X I.*

On veut que notre Dauphin ne soit pas un homme; les Princes ont bien des façons de n'être pas hommes, mais de toutes les façons de ne l'être point, les femmes disent qu'il a choisi la plus mau-

vaise, supposé toutefois qu'il ait eu le choix d'être impuissant ou de ne pas l'être. Quoi qu'il en soit, on disoit ces jours-ci que Madame la Dauphine avoit dit en plaisantant : *que son cher mari savoit bien fermer les portes, mais qu'il ne pouvoit pas les ouvrir.*

Le 29 janvier, à trois heures et demie de l'après-midi, est morte une de mes sœurs, mademoiselle Pétronille Collé, âgée, je crois, d'environ cinquante-cinq ans. C'étoit une fille de mérite à beaucoup d'égards, active et intelligente en affaires, très-entendue aux soins d'un ménage; qualités utiles, préférables à des talens plus brillans; qualités dont on n'estime pas assez le prix, et qui pourtant sont la source du bonheur et de la tranquillité des familles. Elle avoit une dévotion ardente, parce que son esprit l'étoit. Janséniste et instruite de ces matières, elle n'avoit pas pris cette opinion comme une bête; elle appuyoit ses préjugés de raisonnemens, et connoissoit tout ce qui avoit été écrit de raisonnable par les gens de ce parti. Elle n'avoit point donné, par exemple, dans la folie des convulsionnaires, qui sont une subdivision de cette secte; mais elle avoit pris malheureusement tout le rigorisme des jansénistes, que l'on peut assimiler aux stoïciens du paganisme. Ses jeûnes, ses carêmes et ses autres macérations, ont avancé ses jours; elle s'est perdu l'estomach et brûlé les entrailles par des alimens maigres qui lui étoient très-contraires. Elle étoit très-charitable, sa charité étoit même trop

active : elle poussoit tout à l'extrême; elle s'est tuée pendant quelques années qu'elle a été Dame de Charité de sa paroisse. Elle portoit l'ardeur et les fatigues dans cet emploi, si loin, que ses sœurs la convainquirent qu'elle devoit y renoncer si elle vouloit vivre; elle se rendit à leurs prières de quitter cette place, et ce fut un grand sacrifice qu'elle leur fit. Elle étoit née orgueilleuse, ferme, ayant du caractère; mais peu tendre et peu sensible : elle rapportoit tout à Dieu ou à elle-même. Je l'estimois et l'aimois; elle ne faisoit que m'estimer, et son cœur n'a jamais senti l'amitié! Le mien la regrette. Ses sœurs font en elle une grande perte : elle étoit l'ame de leur maison : elle les a faites ses légataires universels; mais comme elle ne laisse que des propres, son testament seroit sans nul effet, si mes frères et moi ne le faisions valider, en renonçant tous les quatre à sa succession; c'est à quoi nous travaillons actuellement. Il est dans mes arrangemens que le peu de biens que mes sœurs laisseront ne revienne à nous autres mâles, qu'à la mort de la dernière de nos sœurs.

# FÉVRIER, 1771.

Voici des vers satyriques contre M. le Maréchal de Richelieu. C'est une suite du schisme qui vient de s'élever à l'Académie française entre les Seigneurs et les pieux de cette Société littéraire d'une part, et les prétendus philosophes et physico-athées de l'autre. L'on attribue ces vers cependant à M. le Comte de Tressan, qui, dit-on, les a faits pour se venger du Maréchal, qui a fait élire l'Evêque de Senlis (Roquelaure) à la dernière place que M. de Tressan avoit sollicitée. En ce cas, ces vers ne seroient point la suite du schisme, comme je viens de le dire. De quelque main que partent ces traits, ils sont cruellement perçans. Ces vers ressemblent à ceux qu'Homère met souvent dans la bouche de ses héros qui outragent avec cruauté et grossièreté, les quidams auxquels ils donnent la mort.

Vieux Courtisan mis au rebut,
Vieux général sous la remise,
A la Cour tu n'es plus de mise;
Il t'a fallu changer de but !

Sans intrigues point de salut,
Richelieu, c'est-là ta devise.

De ton squelète empoisonné
Le temps a purgé les ruelles;
Du jargon d'un fat suranné
Le temps a délivré nos belles.

Confus de l'inutilité
Où languit ta futilité,

Ton petit orgueil dépité
Dans un vain tracas se consume.

Jusqu'au baigneur qui te parfume ;
Tout se rit de ta vanité ;
Tu n'as plus de grace à prétendre,
Tu n'as plus de rôle à jouer.

Voltaire est las de te louer,
Tout le monde est las de l'entendre :
Que faire ? À quel Saint te vouer ?

Il te reste l'Académie,
Et tu viens de t'imaginer
Que ton importante momie,
Là, du moins pourra dominer.

Qu'il t'en soit venu la pensée,
On n'en doit pas être surpris :
Mercure avec son caducée
Faisoit, dit-on, peur aux esprits.

Ces vers sont faits avec correction et une grande hesse de rimes. La fin, qui voudroit en être grammatique, n'est pas heureuse. La pensée est fausse à tous égards. Mercure conduit les bres aux enfers, sans les épouvanter. D'ailleurs, cette acception, Mercure et son caducée ne ıvent donner et ne présentent pas l'idée du ɜu du maquerellage que l'auteur a sûrement eu vue que l'on saisît.

Je dois à l'acquit de ma conscience, de dire ici e l'on a cru d'abord que ces vers étoient de de la Harpe, mais que je ne le crois pourtant ; ce n'est pas là son *faire*. Il ne s'attache pas tant à la rime. S'ils ne sont point de M. Tressan, soupçonnerois Marmontel d'en être l'auteur.

Le jeudi 7, MM. de l'Académie françoise élurent M. le Prince de Beauveau et M. Gaillard en la place de M. le Président Hénault et de l'Abbé Alary. L'on assure qu'il y a eu beaucoup d'intrigues et de tracasseries pour ces deux élections. L'Académie est divisée. Plusieurs d'entre eux, las du sceptre de fer des philosophes, ont eu recours aux grands Seigneurs qui sont de l'Académie, pour ne recevoir à l'avenir que le moins qu'ils pourroient de ces sectaires impérieux qui veulent dominer le corps dont ils sont, ou dans lequel ils entrent. Depuis longtemps, d'Alembert, Marmontel, Thomas, Saurin et Duclos lui-même, quoique ne pensant pas tout à fait comme eux, tous ces messieurs-là, dis-je, s'étoient arrogé presque tous les droits des élections. Ce n'étoit que par eux et sous leur bon plaisir, que l'on entroit à l'Académie. Quelques autres de leurs confrères foibles, auxquels leur réputation et leur ton décidé en imposoient, étoient asservis à leur parti, et ce parti prévaloit toujours dans le choix de leurs candidats. Les gens raisonnables de l'Académie se sont enfin élevés contre ces tyrans; ils se sont joints aux gens de qualité leurs confrères; mais comme ils ne tiendront pas pied à boule, probablement il y a beaucoup d'apparence que l'empire des autres se soutiendra. Dans cet élection-ci même, ils n'ont pas pu empêcher M. Gaillard d'être élu, et M. Gaillard est de la clique des soi-disant philosophes. L'on m'a dit que le Chancelier avoit enjoint à M. Duclos, secrétaire de

l'Académie, qu'il n'y fût prononcé aucun discours qu'auparavant il n'eût été approuvé par les Académiciens en charge, leur Chancelier et leur Directeur; et qu'il n'y fût rien imprimé sans l'aveu de ces mêmes officiers. C'est une petite atteinte donnée aux priviléges de l'Académie. Le Magistrat de la Librairie n'avoit eu jusqu'ici nul droit sur eux, et ils n'en recevoient aucun ordre. Ce n'est que depuis le discours de M. Thomas, que le Chancelier de France a cru avec raison devoir empêcher par autorité l'éclat de leurs impertinentes déclamations.

Le vendredi 8 du courant, je fus à la première représentation du *Persiffleur*, Comédie en trois actes et en vers libres de M. de Sauvigny (1). Le premier acte, quoique long et sans nulle espèce d'action, fut souffert; le second, avec une seule scène actionnée, mais qui l'eût pu être mille fois davantage, avec des détails d'ailleurs assez amusans, fut applaudi en nombre d'endroits, et de toute la salle; le troisième acte, sans mouvement,

(*) Il y a plus de vingt ans que j'ai eu bonne envie de traiter le sujet du *Persiffleur*. J'avois même jeté sur le papier sept à huit situations comiques de ce sujet; j'en avois tracé le caractère principal, tel que je voulois le présenter; j'en voulois faire un homme gai, très-caustique, et qui ne fût point méchant : cela n'eût point été aisé.

Il y a sept ou huit ans que, ne me jugeant plus en état de composer, j'ai remis tout ce barbouillage à M. Sédaine, qui, je crois, me l'a rendu; il est entre les mains de M. de Rhulières, autant que ma pauvre mémoire peut me le rappeler. ( *Note de l'Auteur écrite en* 1780 ).

sans action et sans dénouement, arrêta tout court le succès : on s'y ennuya et on donna quelques légères marques de mécontentement.

Cette Comédie, au reste, est l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, qui écrit bien et avec force. On trouve même le ton du monde dans le style de cet Auteur, ce que je n'eusse jamais pensé y rencontrer : mais cette Pièce est totalement dénuée d'invention ; ce ne sont que des dialogues, ce ne sont point des scènes. L'Auteur a chargé sa pièce de cinq femmes, tandis que deux ou trois au plus lui suffisoient : dans des scènes à six ou sept personnages, il n'en fait parler qu'un ou deux, les autres restent muets ; c'est n'avoir nulle notion de l'art, c'est être trop écolier.

Le caractère de son Persiffleur n'est point assez défini, et il tient à plusieurs autres caractères. Il tient au Méchant ; c'est même quelquefois un homme noir, c'est un petit tracassier, quelquefois un fat. Dans un autre endroit, c'est un philosophe moderne et manqué, sans principes, sans mœurs, sans probité, et débitant sur tout cela des maximes horribles. Dans un autre endroit, c'est un singe, un homme qui contrefait les gens. Tantôt c'est purement un médisant, etc., etc. Il falloit circonscrire ce caractère ; l'annoncer dans l'exposition et le présenter tel que l'on vouloit le peindre, et surtout le mettre en action ; car le Persiffleur de M. de Sauvigny ne l'est que dans les propos, il n'est point en situation.

Indépendamment du peu d'incidens de cette

Comédie, le peu qu'il y en a est mal arrangé, mal combiné. L'on ne voit aucun nœud à cette Pièce, il ne se trouve aucun obstacle à l'intrigue, ou pour mieux dire, il n'y a point d'intrigue du tout. Un mariage qui a été suspendu sur un simple propos, se conclut à la fin du troisième acte, sur un autre propos tout aussi simple, ce qui fait voir la grande simplicité de l'imagination de l'Auteur, ou ce qui prouve plutôt tout simplement qu'il en manque totalement.

Quant au style et aux détails de cette Comédie, je ne sais si je me trompe et si les Acteurs m'ont fait une illusion qui se dissipera à la lecture, mais il m'a semblé que les vers en étoient bien faits, le style noble et du meilleur ton; une plaisanterie vive, des tours heureux, des sarcasmes de la dernière force; de l'honnêteté, de la hardiesse et de la vigueur dans les morceaux de morale; de la gaieté et du badinage assez léger dans quelques endroits du rôle du Persiffleur : avec tous les défauts de cette pièce, son second acte m'en a paru amusant.

Cette Comédie ne restera sûrement pas au théâtre, mais elle aura, je crois, un succès d'estime. Elle fait à coup sûr honneur au cœur et à l'esprit de M. de Sauvigny, mais malheureusement cette Comédie prouve qu'il est sans talent pour en imaginer. Je dois remarquer auparavant de finir, que l'Auteur a fait entrer dans sa Comédie, les récits de quelques avantures de persifflage arrivées depuis trois ou quatre ans. Il les a déguisées, mais les gens au courant de ce qu'

passe, se les sont aisément rappelées, et en ont instruit ceux qui les ignoroient ou qui ne s'en souvenoient pas.

M. le Comte d'Albaret, grand persiffleur de son métier, à ce qu'il imagine, avoit mis en usage ce talent avec quelque succès, contre le médecin Tronchin. Ce dernier prit sa revanche très-avantageusement en persifflant à son tour M. d'Albaret. Il le berça d'un mariage de quatre millions, lui donna à dîner avec sa prétendue, qui paroissoit se prendre de belle passion pour lui. La femme qui jouoit ce rôle avoit de la figure, de l'esprit, contrefaisoit l'étrangère; et au dénouement, elle se trouva française au lieu d'être hollandaise, et mariée au lieu d'être veuve, comme M. Tronchin avoit annoncé à M. d'Albaret. Cette histoire, qui n'est qu'en récit dans la Comédie de M. de Sauvigny, y eût été infiniment mieux en action. Elle auroit pu faire la punition du Persiffleur et le dénouement de la pièce. Cette scène s'est passée il y a quelques années, et je crois que M. d'Albaret n'a pas été enchanté de la voir racontée et renouvellée au théâtre.

L'Auteur a fait usage encore de quelques autres anecdotes du temps. Les intéressés crient : *Tolle!* Le Persiffleur a eu onze représentations, mais parce qu'elle a été donnée comme petite pièce, après des Tragédies et à la rentrée de le Kain, que l'on n'avoit point vu depuis dix-huit mois. Sans cela, elle n'en auroit pas eu plus de quatre.

# MARS, 1771.

Le jeudi sept mars, les Comédiens français donnèrent la première représentation de *l'Heureuse Rencontre*, Comédie en un acte et en prose; c'est une *paysannerie*, c'est une farce qui m'a fait rire. J'y ai trouvé d'ailleurs de la naïveté, des choses fines et tendres dans les rôles des deux amans; c'est la nature et la vérité, quoique prises dans le petit: il y a de la franche gaîté. Le public, qui ne veut plus rire que dans le genre noble, a réprouvé cette pièce qu'il a jugée trop basse pour sa dignité. Ce même Public se permet pourtant tous les jours de rire à trente petites pièces anciennes, plus ignobles et moins plaisantes que celle-ci.

Madame Préville m'a dit que cette petite Comédie étoit de deux femmes de Libraires; que ces femmes l'avoient présentée aux Comédiens, qu'elles étoient venues aux répétitions, et qu'elles avoient leurs entrées pour un an; mais elle ne m'a pas pu dire leurs noms (1). L'Heureuse Rencontre a eu cinq représentations; à la seconde, elle étoit tombée dans les règles.

J'ai oublié de mettre auparavant cet article la réception de M. de Roquelaure, Evêque de Senlis, à l'Académie française, à la place de feu M. de Montcrif. Ce prélat, qui n'a fait qu'un

(*) Elles se nommoient Rozet et Chaumont. (*Note des Éditeurs*).

mauvais discours, lorsqu'il présenta le cœur du dernier Dauphin, a été reçu parmi nos beaux esprits le lundi 4 mars. Il faut dire qu'il ne pensoit guères à cette folie, et que c'est M. le Maréchal de Richelieu qui l'a violé pour la faire. Le Maréchal excédé des encyclopédistes qui sont de l'Académie, et desirant d'en éloigner ceux qu'on y veut encore faire entrer, s'est jeté à la tête, aux pieds même de cet Évêque, dit-on, pour qu'il voulût bien remplir cette place vacante. M. de Senlis s'est rendu, et le voilà bel esprit titré. J'ai lu son discours de réception, il est comme les autres, bien commun, bien rebattu, bien plat; il nous assure qu'Homère a enfanté Bossuet; je n'en crois rien : les hommes de génie comme Bossuet, n'ont ni père, ni mère; et si ce dernier eût été le prédécesseur d'Homère, il ne l'eût pas enfanté; je ne sais pas par qui l'Évêque de Senlis l'a été, car il a très-bien pu l'être. Son discours de réception prouve qu'il n'étoit pas difficile d'enfanter Monseigneur.

Un orateur de la force d'un avocat du second ordre a pu sans douleur enfanter M. de Roquelaure, son esprit, ses talens, etc., etc. Une éducation ordinaire a pu donner la vie à tout cela; la chose est si simple : mais enfanter Bossuet !..... Ah, Monseigneur !...

J'avoue cependant que la dernière phrase du discours de l'Evêque de Senlis est honnête, sentie, et respire un air de bonhomie qui m'a fait plaisir; la voici :

« En m'associant à vous, Messieurs, vous m'a-
» vez donné le droit de partager vos lumières;
» quelque grand que soit cet avantage, je l'avoue-
» rai, cependant, un intérêt plus cher est l'objet
» de mes espérances et de mes desirs : assuré de
» trouver parmi vous des maîtres éclairés, je serois
» plus flatté encore si je pouvois mériter un jour
» d'y rencontrer des amis. »

La réponse de M. l'Abbé de Voisenon n'est pas dans l'ordre commun. Cet indécent personnage, qui depuis vingt ans se laissoit appeler l'*Archevêque de la Comédie Italienne*, va ajouter à ce nom celui d'*Arlequin de l'Académie française*. Sa réponse à M. de Senlis, n'est qu'une pantalonnade. Voici comme il la finit, en parlant d'un petit ouvrage de M. de Montcrif.

« Je me rappelle encore une autre lettre sur la
» prédication : il y recommande aux prédicateurs
» de ne pas faire des sermons trop longs. Je crois
» que cet avis regarde tous ceux qui ont l'hon-
» neur de parler en public. Je me hâte d'en pro-
» fiter, afin que ceux qui m'écoutent peut-être
» depuis trop long-temps, lui aient obligation,
» même après sa mort. »

D'après le choix que ces messieurs ont fait de leur Abbé de Voisenon, l'on peut conjecturer et craindre qu'ils ne reçoivent bientôt Carlin (Arlequin actuel), à l'Académie française. Je leur demande si Carlin ne les harangueroit pas aussi bien que ce vieil Archevêque de la Comédie Italienne ? Rien au reste n'est plus décousu

que le discours de cet Abbé. Il s'y trouve plus de prétention à l'esprit, que d'esprit. Ce ne sont que des bleuettes et du verbiage. On y voit aussi un persifflage assez marqué contre l'Evêque de Senlis, qui probablement ne s'en est pas aperçu, puisque le discours lui a été communiqué et qu'il n'a pas fait rayer la phrase que je vais rapporter. Il faut qu'on se rappelle que ce prélat est Conseiller d'Etat, et qu'en cette qualité il siége aujourd'hui au prétendu Parlement, institué par le Chancelier pour tenir la place du véritable qu'il a fait exiler. Il faut ajouter que ce phantastique Parlement ne fait rien, ne juge rien, ne sert à rien; qu'il a essuyé de la part du Public toutes les avanies possibles, qu'il en est hué, conspué, honni et vilipendé. Dans cette circonstance, voici l'impudent persifflage que l'Arlequin de l'Académie française adresse à M. de Roquelaure, qu'il est chargé par sa troupe d'y recevoir.

« Vous avez l'éloquence de tous vos emplois. » En qualité d'Evêque, vous instruisez, vous con- » solez, vous secourez. En qualité de Magistrat que » le roi a jugé nécessaire d'admettre en son con- » seil, vous répandez des lumières sur les causes » les plus compliquées; votre entretien ne se sent » pas de la sécheresse des affaires, vous plaisez » et vous imposez. »

Autre persifflage d'une autre espèce.

« Vous savez allier des choses presque incom- » patibles: attaché à la Cour par votre place, » vous n'en veillez pas moins exactement sur le

» Diocèse fortuné qui vous est confié. Vos talens » pour la parole se sont manifestés dans votre » oraison funèbre de la Reine d'Espagne. Vous » habitez ce séjour orageux (la Cour), ce pays » de manœuvres cachées, de haines sourdes et » caressantes, et vous y avez *introduit l'ami-* » *tié*, etc. »

Peut-on risquer une flatterie pour l'Evêque et pour la Cour, aussi évidemment fausse et absurde? peut-on même en public hasarder cela comme persifflage? Il est trop clair, il est trop cru, il manque de toute vraisemblance. Il finit cette belle tirade par une comparaison arlequinique; la voici :

« Vous êtes essentiel et franc, au milieu de » ceux qui sont tout le contraire; et vous res- » semblez aux médecins qui semblent avoir la » prérogative de vivre dans le mauvais air sans » gagner la maladie.

« L'Académicien auquel vous succédez le res- » pira long-temps, sans en être attaqué. M. de » Montcrif eut le secret de *se faire du bien, sans* » *faire de mal à personne.* »

Je ne rapporte cette dernière phrase que pour donner un modèle du style bas et platement antithétique. *Se faire du bien, ne faire de mal à personne*, c'est être un bon garçon! Tout cela est noblement exprimé!

Autre persifflage. Il fait des complimens à son récipiendaire, qui d'ailleurs est Evêque, sur ce

Au lieu d'un tout, il nous a donné tout l'ennui que doit nécessairement causer le récit non interrompu des batailles, des combats, des siéges dans l'article de la guerre; il en est de même des autres articles. Cette histoire informe pour le fond, spirituellement mauvaise par les détails, auroit dû exclure M. Gaillard de l'Académie, au lieu de l'y faire entrer. Mais il a été appuyé de la cabale des Encyclopédistes; il l'est lui-même, tout est dit.

M. le Beau, auteur de l'Histoire du Bas-Empire, qui est un ouvrage d'un très-grand mérite à beaucoup d'égards, n'entrera jamais à l'Académie; c'est un galant homme, sans manège, et il croit en Dieu le père tout puissant, et en son fils Jésus-Christ: tout est dit.

## AVRIL, 1771.

NOUS voyons actuellement une espèce de guerre dont nous n'avons point d'exemples depuis le commencement de notre monarchie; je veux dire, la guerre à toute outrance déclarée et faite avec la dernière fureur par un Chancelier de France au corps entier de la magistrature du royaume. Sa haine personnelle contre le Parlement de Paris, lui fait entreprendre de le renverser de fond en comble, et d'envelopper dans sa chûte tous les autres Parlemens du royaume. Probablement son dessein est d'établir sur les ruine de simples jurisdictions qui jugeront la

moi-même à Madame la Duchesse de Praslin, en parlant des places de Secrétaire-d'Etat et des gens de robe : *c'en est fait*, disoit-elle, *ces charges ont passé entre nos mains*, désignant par-là les grands seigneurs, *ces petits Bourgeois n'en tâteront plus !* Tant pis, pour l'administration, si cela a lieu. Les gens de robe sont plus instruits que les gens de qualité, et ils sont moins voleurs. Revenons à ces deux nouveaux Académiciens.

M. le Prince de Beauveau est reçu comme Seigneur. Il est dispensé d'avoir le mérite académique ; c'est la règle, il n'y a rien à en dire.

M. Gaillard a fait une histoire de François Ier, qui est peu estimée. On a pris la liberté de la trouver mauvaise par la forme et par le fond. Dans la forme, c'est un historien qui cherche continuellement l'esprit, les oppositions, les antithèses ; c'est un phrasier dont le style est toujours précieux. Quand au fond et à l'arrangement de ses matières, on l'a blâmé avec raison d'avoir mis celles de la guerre tout de suite, les affaires de l'église séparément, celles de politique et les traités en un autre monceau ; les galanteries et les anecdotes dans un autre tas : enfin, la liste et les traits des gens illustres et des gens de lettres, dans un autre coin de cette *gazette*. En effet, comment peut-on appeler autrement une histoire où un auteur s'épargne toutes les transitions, s'ôte à lui-même tout l'intérêt et la chaleur que devoit avoir sa narration, s'il se fût donné la peine de la suivre suivant l'ordre des temps et d'en faire un ensemble ?

fréquemment, ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire, et encore mieux dans les registres du Parlement.

Le Maupeou fils, actuellement Chancelier de France, et l'horreur de la Nation, a entrepris de rendre nos Rois despotes de droit; il n'a pas jugé suffisant qu'ils le fussent de fait, ou pour mieux dire, il veut se rendre despote sous le nom de son maître, et satisfaire en même-temps sa haine particulière contre le Parlement de Paris, dont il fut toujours méprisé et détesté aussitôt qu'il en devint le premier Président.

Je ne rapporterai aucun des faits historiques par lesquels il tente de parvenir à son but: l'exil du Parlement, les atrocités commises contre les exilés, l'érection des conseils supérieurs dans les provinces, les persécutions dioclétiennes contre la Cour des Aides, etc., etc., et tout ce qu'il faut s'apprêter à voir de cruel et de tyrannique dans la suite de cette affaire, tous ces faits ne sont pas du ressort de ce journal; je me bornerai à une petite anecdote qui doit y trouver sa place.

Ce vindicatif *Séjean* disoit ces jours-ci, avec son sang-froid ordinaire, devant madame Pelletier de Beaupré, femme du premier Président du grand Conseil, et femme honnête et de beaucoup d'esprit; il disoit donc, d'un air froid et ironique, qu'il étoit bien singulier que des hommes qui n'avoient aucunes notions des lois et de la magistrature, des hommes qui n'avoient aucune idée de l'administration et des affaires d'Etat, s'ingérassent

de raisonner, et d'improuver ce qu'il vouloit faire pour le bien du Roi et du royaume; mais, ajoutoit-il, avec un air de mépris et de pitié, qu'il étoit encore plus extraordinaire que des femmes........ des femmes!....... Madame de Beaupré, l'interrompant: *Des oisons, vous voulez dire?.... Mais un homme aussi instruit que vous, Monsieur, devroit se souvenir que ce sont les oies qui jadis sauvèrent le Capitole.*

L'on peut appliquer au Chancelier, à cet ambitieux forcené qui renverse toutes les lois fondamentales du royaume, pour être premier Ministre et despote sous le nom du Roi, deux vers de Virgile que voici.

*Vendidit hic auro patriam, dominumque*
*Potentem imposuit, fixit leges pretio atque refixit.*

Mettez à la place de *auro* et *pretio*, l'intérêt personnel de Maupeou, et l'application de ce passage du sixième livre de l'Enéïde lui va comme de cire; car Virgile, dans cet endroit, parle d'un méchant puni dans les enfers pour avoir assujetti et trahi sa patrie.

Je joins ici quelques couplets faits à l'occasion de cette grande affaire, contre la Dubarry, le Roi et quelques Seigneurs bas et royalistes; je ne copie pas tous ceux que l'on m'a remis, ils n'en valent pas la peine; je transcris les moins mauvais et les plus méchans.

AIR: *des Trembleurs d'Isis.*

Eût-on pensé qu'une clique,
Se mocquant de la critique,

Sut d'une fille publique
Faire un nouveau Potentat?
Eût-on cru que sans vergogne,
Louis, à cette carogne
Abandonnant la besogne,
Laisseroit perdre l'Etat?

Par elle on devient Ministre :
C'est sur son ordre sinistre
Que d'Aiguillon tient registre
Des élus et des proscrits.
Le public indigné crie;
Mais du Roi l'ame avilie,
Fière de son infamie,
Est insensible au mépris.

Tous nos laquais l'avoient eue,
Lorsque, trottant dans la rue,
Vingt sous offerts à sa vue
La déterminoient d'abord.
Quoique Louis ait pu faire,
La Cour à ses vœux contraire,
Moins lâche qu'à l'ordinaire,
Pour la fuir est bien d'accord.

J'en excepte les espèces
Qui pensent que leurs bassesses
Leur vaudront quelques caresses
Des commis et des valets.
Objets de notre risée,
Que leur troupe méprisée
Par nous soit tympanisée
Ici dans quelques couplets.

Commençons par le plus digne,
Le public nous le désigne :
B...y, cet honneur insigne
Ne peut regarder que toi;
Ton esprit faux et maussade,
Toujours triste, toujours fade,

T'eût valu quelque ambassade
Si tu n'ennuyois le Roi.

Peu délicat sur l'honnête,
Plat courtisan, flatteur bête,
Sans caractère et sans tête,
D'Aumont, voilà ton portrait;
De ta petite existence,
Content jusqu'à l'insolence,
Tu crois que sans indulgence
On doit te trouver parfait.

Qu'as-tu fait de ta prudence,
Condé, dans cette occurrence?
De ton nom cher à la France
Tu viens de ternir l'éclat. (*)
Abandonne la partie,
Efface l'ignominie;
Viens défendre ta patrie,
Rends un héros à l'Etat.

Maillebois sut être infâme;
Et dans le fond de son ame
Avoit conduit une trame
Pour perdre son ennemi.
Du même crime coupable
Voir que de Broglie l'accable,
Et le déclare incapable,
Cela paroît inoui.

Pourvu que Choiseul détale,
La Jésuitique cabale
Dit que le Roi sans scandale
Peut vivre avec Dubarry;
Que le Ciel choisit l'impure
Pour prouver à la nature
Qu'il n'est vile créature
Dont il ne tirât parti.

---

(*) Il a fait sa cour à la Dubarry.

La maîtresse de Soubise (*),
Comme une femme de mise,
Dans les cabinets admise,
Croit faire des envieux.
Aujourd'hui, même en province,
On trouve cet homme mince;
Dubarry fait voir au Prince
Les aveugles, les boiteux.

D'un vieux reste de v.....
Valentinois resta folle,
Et cette insipide idole
A Dubarry se donna.
Près d'une jeune Princesse,
Pour modèle de sagesse,
Le Roi met cette Comtesse:
Le beau choix qu'il a fait là!

Voici encore une épigramme contre le Chancelier et le Parlement-Grand-Conseil, ou le Grand-Conseil-Parlement.

En voyant ce tas de vermine
Que l'on érige en Parlement,
Je les pendrois tous sur leur mine;
Disoit le bourreau gravement;
Mais d'honneur, sur une sentence
De ce tripot irrégulier,
Je n'oserois en conscience
Pendre même le Chancelier.

Autre épigramme contre la Dubarry, car ils n'en finissent point, c'est une fureur.

France, c'est donc une femelle
Qui fera toujours ton destin:
Ton salut vient d'une pucelle,
Ta perte vient d'une p.....

(*) La Marquise de L'Hôpital.

Le 18, l'Académie françoise élut M. l'Abbé Arnaud, à la place de feu M. de Mairan. Ce choix qui nous vient encore de la cabale encyclopédique, paroît au public très-singulier. Cet Abbé n'a fait aucun ouvrage qui lui donne de la célébrité. Il a travaillé au Journal Etranger qu'il a fait tomber. Il est auteur de quelques dissertations inconnues, recueillies dans quatre volumes aussi inconnus, imprimés en 1768, chez Lacombe, sous le titre de *Variétés Littéraires*. Il ne s'est pas même nommé dans ces volumes pour les pièces qui sont de lui. J'ignore moi-même quelles elles sont. Il est vrai que je m'embarasse très-peu de connoître les auteurs qui m'ont donné de l'ennui, en lisant ces variétés pédantesques et opposées au bon goût. Je crois d'ailleurs, quoique je ne l'aie pas exactement vérifié, que toutes les pièces de ce recueil portatif, sont les mêmes que celles qui nous avoient endormies dans le Journal Etranger fait par cet Abbé Arnaud et M. Suard, qu'ils feront aussi bientôt sans doute entrer à l'Académie.

Il est incroyable que l'Académie s'associe des gens ignorés, tandis qu'elle ne songe pas à des gens de lettres célèbres dans l'Europe savante par leurs ouvrages. Tels sont MM. de Crébillon, de la Place, Lemière, de Belloy, et Lebeau. On en pourroit encore nommer une douzaine, qui mériteroient mieux l'Académie que M. l'Abbé Arnaud; mais il seroit difficile d'en nommer qui

la méritassent moins, pas même M. Leblanc, qui se présente toujours, et qu'on refuse toujours.

Le même jour, 18 avril, les Comédiens italiens donnèrent la première représentation de *l'Amoureux de Quinze ans,* Comédie en trois actes, en prose mêlée d'ariettes, musique de M. Martini, officier allemand; paroles de M. Laujon, Secrétaire des commandemens de M. le comte de Clermont.

Cette Comédie a eu le succès le plus éclatant, et le mérite à tous égards. Il n'est aucun ouvrage de ce genre qui puisse lui être comparé. J'irai même jusqu'à dire que cette Comédie en elle-même est d'un genre qui ne ressemble à aucun de ceux que nous avons vus jusqu'ici sur le théâtre Italien. C'est un genre gracieux, agréable, sans que rien y soit forcé. Tout est dans la nature, dans la plus grande vérité. C'est un tableau de l'Albâne; c'est une miniature charmante! Tous les personnages en sont aimables, et cependant ils sont tous vrais, ils sont vivans, ils sont remplis de sentiment, mais c'est un sentiment naturel et point alambiqué, un sentiment pris dans le fond du cœur et d'un cœur tendre et délicat. Dans cette précieuse et rare Comédie, l'amour et les hommes sont peints tels qu'ils sont ou qu'ils peuvent être.

Cette Comédie est d'ailleurs très-bien conduite; tout y est bien motivé, bien fondé, sans que ces précautions prises par l'auteur jettent dans l'expo-

sition ni froid, ni langueur. Les incidens sont agréables et dans la plus exacte vérité, ils sont amenés naturellement et avec une adresse infinie. C'est un intérêt tendre, vif, qui commence à la première scène, qui augmente d'acte en acte, de scène en scène, et qui se soutient jusqu'à la dernière.

J'avoue ici qu'à sa représentation, j'ai eu un plaisir doux, tendre, très-affectant, une autre sorte de plaisir en un mot que celui que j'ai éprouvé au théâtre depuis cinquante ans que j'y vais, ce qui me fait dire que cette pièce est d'un genre à part de tout ce que j'ai vu. Il y a une originalité et une vérité de sentiment vif et très-vif, que je n'ai trouvé que dans cette Comédie.

Je ne sais si la lecture me détrompera; mais voici la première Comédie que de ma vie j'aye trouvée à la représentation sans aucun défaut qui m'ait frappé.

M. Laujon avoit composé cette pièce pour M. le Duc de Bourbon et la Princesse sa femme; c'est leur histoire qu'il a mise en poëme. Elle eût été jouée chez M. le Prince de Condé avant d'être donnée au théâtre, sans les troubles qui ont suivi l'exil du Parlement, et qui ont brouillé les Princes du sang avec la Cour. Sans ces malheurs publics, cette pièce eût commencé par faire le divertissement des Princes, et l'effet en eût dû être divin pour eux.

Le mercredi 24 du courant, je fus à la première représentation de *Gaston et Bayard*, tragédie par

M. de Belloy (*). Elle a été reçue avec les plus grands applaudissemens; tous les coups de théâtre

(*) De Belloy est un auteur tragique qui restera longtemps au théâtre et qui ira à la postérité. Aucun de ses contemporains tragiques n'a eu autant d'imagination et d'instruction que lui; il a très-bien rendu, et surtout dans Bayard, les caractères des héros français. Il est bien supérieur à Voltaire dans ces deux parties, qui sont les deux plus essentielles parties des tragédies. Une grande partie de celles de Voltaire sont des sujets que d'autres avoient traités : les tragédies qui sont de l'invention de Voltaire ont des défauts d'invraisemblance énormes dans le plan, et ses caractères ne peignent pas les personnages qu'il a voulu mettre sur la scène; le plan de Mahomet est absurde, et Mahomet un vil scélérat qui commet des crimes petits et inutiles.

De Belloy est prodigieusement inférieur à Voltaire pour le style; il a voulu l'imiter dans ses vers : c'est un de ses plus grands défauts! Il pouvoit se passer de cette imitation; qu'on le lise et qu'on l'examine attentivement, on verra par les vers de sentiment et naturels qu'on trouve en grand nombre dans les tragédies de cet auteur, qu'il pouvoit se faire une versification qui lui fût propre et point imitatrice. Il a péché en suivant les traces de Voltaire et en voulant donner dans le faste poétique et non tragique des tirades de Voltaire; j'ai en vue dans ce que je dis là la description de la Mine par le pauvre Debelloy, etc. etc., et une quantité de vers à prétention qu'il ne soutenoit pas. De Belloy n'avoit pas la monnaie de ce défaut là comme Voltaire, la magie de la poésie de ce dernier en faisoit presque une beauté, du moins aux yeux foibles de la multitude.

Si cet auteur est très-blamable d'avoir imité le style de Voltaire auquel il ne pouvoit atteindre, on ne sauroit trop le louer d'une autre imitation : celle des tragiques grecs, qui ne prenoient les sujets de leurs tragédies que dans les *fastes de leur nation*. De Belloy a fait revivre nos héros français, gloire lui en soit rendue!

Il a vécu plein d'honneur et d'honneurs, et il a été réduit exactement à la mendicité, qu'il cachoit. Le Kain et ses con-

ont produit les plus grands effets. Quoique cette Tragédie ne soit pas intéressante par son propre fond, attendu que l'intérêt est divisé entre trop de personnages, il y en a un cependant qui saisit tous les bons Français, c'est l'intérêt national. L'on voit avec un plaisir sensible, les Héros de notre pays sur le théâtre de notre pays. Il y a d'ailleurs, dans cette Tragédie, et de très-beaux momens et de très-belles choses. Le caractère du chevalier Bayard est bien traité et d'une façon très-analogue aux mœurs de son temps; l'on est vraiment transporté au siècle de Louis XII; il a même la galanterie romanesque encore en usage alors. Le caractère de Gaston est beau, mais d'une générosité outrée en quelques endroits. La pièce est finie au troisième acte; c'est une autre action qui commence au quatrième, pour ainsi dire, quoiqu'elle soit fondée au premier acte. Le second est long et ennuyeux. Il se trouve aussi d'autres longueurs dans le reste de la pièce; si l'on en ôtoit deux cents vers, on allégeroit le corps de ce vaisseau, et il n'en iroit que mieux. En général, la disposition et l'arrangement des incidens de cette Tragédie me paroissent mal faits; il eût fallu finir par l'incident du troisième acte, pour renvoyer le specta-

frères, en refusant de jouer ses pièces, l'ont fait mourir de misère; à la lettre, il est mort de chagrin. Le Sage, dans son roman de Gil Blas, a peint les mœurs abominables de ces hommes et leur conduite envers les auteurs; c'est la même chose aujourd'hui, tant cette peinture est vraie et de main de maître. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

teur content ; et donner à la pièce un autre intérêt que l'intérêt national. Il seroit à desirer aussi que les vers en fussent plus soignés.

Telle qu'elle est cependant, ce sera toujours une pièce qui doit faire grand honneur à son auteur ; son zèle patriotique est très-louable, et il y a beaucoup d'imagination et d'invention, qui eût fait un bien plus grand effet, s'il eût mis plus de combinaison dans les incidens qu'il a créés, et s'il les eût mieux arrangés.

Il y a au moins six ans que cette Tragédie est reçue, et que les odieuses tracasseries de le Kain ont empêché de la jouer. M. de Belloy, mourant de faim, a été forcé de la faire imprimer l'année passée, ce qui a fait tort nécessairement à la représentation, qui n'a pas eu le piquant de la nouveauté. Si elle n'eût pas été mise au théâtre cette année, M. de Belloy se voyoit réduit à un tel excès de misère, qu'il songeoit à reprendre le métier de comédien qu'il a eu le malheur de faire dans sa jeunesse. Bayard a eu douze représentations.

# MAI ET JUIN, 1771.

Je suis parti le 8 mai pour le Plessis Saint-Père, maison de campagne qu'a louée M. de Saint-Amand; nous y avons passé jusqu'au 22 juin. C'est-là que s'est rétablie la santé de ma femme, qui avoit eu la plus cruelle maladie la semaine de Quasimodo : je crus la perdre le 8 avril, jour de la Vierge, et tout étoit fini pour moi. Mais heureusement, elle se porte mieux actuellement qu'elle ne s'étoit portée dans le cours de l'année dernière.

Je me suis occupé à cette campagne à lire et à continuer le commentaire que je fais sur les Tragédies de M. de Voltaire. C'est ma besogne que je me suis taillée, ayant renoncé à cause de mon âge, depuis plusieurs années, à rien composer; et à cause des mauvais procédés des Comédiens, renonçant à recrépir à présent d'anciennes Comédies.

Le dimanche 16 juin, à six heures du soir, mourut à Paris Louis de Bourbon, comte de Clermont, Prince du sang et l'un des quarante de l'Académie française. On a vu dans les premiers volumes de ce recueil, que ce Prince m'avoit marqué quelques bontés; mais il ne m'a jamais rendu le plus petit service; il est vrai que je ne lui ai jamais rien demandé. Mais il a eu des occasions de m'obliger sans que je le lui demandasse, et notam-

ment lorsque par sa protection, Pelletier fut fait Fermier-Général; ce dernier avoit des intérêts dans des affaires qu'il ne pouvoit plus garder, et que M. le Comte de Clermont fit passer à Laujon sans penser à moi.

J'avoue que c'est trop exiger des hommes et surtout des Princes, que d'en attendre quelque chose sans le leur demander et sans même les importuner. Les graces des Princes sont comme le royaume de Dieu : *violenti rapiunt illud.* Ce n'est pas au reste que je misse une gloriole bête à me laisser prévenir par ce Prince; mais je savois que la Princesse, la très-avide et très-avare Mademoiselle Le Duc, jadis mauvaise danseuse de l'Opéra, étoit à sa Cour, *rapax omnium beneficiorum.* Cette créature envahissoit tout et l'empêchoit d'employer son crédit pour d'autres que pour elle et ses bas vassaux. C'est cette Demoiselle sans esprit, sans mœurs, sans principes, sans ame, et avec l'éducation qu'elle avoit prise chez son père, suisse d'une porte du palais du Luxembourg, et que les coulisses de l'Opéra avoient perfectionnée; c'est, dis-je, cette Demoiselle qui avoit subjugué Monseigneur. L'on n'imagine pas le tort qu'elle lui a fait; elle l'avoit ruiné deux fois, c'est le plus léger. Elle l'avoit avili aux yeux de la Nation, voilà ce qui est affreux et qui a été irréparable! (*)

(*) Voyez sur Mademoiselle Le Duc et Louis XV, une anecdote très-piquante, racontée par feu Sélis dans la *Décade philosophique*, année V, t. 4, p. 483 et suiv. (*Note des Editeurs*).

Ce Prince avoit de très-bonnes qualités; quoique mauvais Général, il étoit d'une bravoure reconnue. Aussi ignorant dans les arts et dans les lettres que dans la guerre, il les aimoit cependant et les protégeoit: né avec de la bonté et de la sensibilité, la foiblesse de son caractère l'empêcha toujours de faire le bien qu'il pouvoit faire et qu'il souhaitoit de faire.

De tels Princes l'on voit assez!
Prions Dieu pour les trépassés!

et notamment pour l'ame du défunt, qui laisse une place à l'Académie française, qu'il accepta par foiblesse, et qu'il dédaigna ensuite par la même cause de foiblesse.

M. le Comte de Charolois, et tous messieurs ses parens lui ayant fait envisager cette acceptation comme une équipée, il n'eut pas la force de les contredire: en cas que ce fût une sottise, la sottise faite, il devoit la soutenir; il n'en eut pas le courage. Après s'être fait recevoir à l'Académie dans une assemblée particulière, ce qui étoit bien: après y avoir pris son jeton, et avoir caressé tous ses confrères, le jour qu'il y fut; il l'abandonna ensuite foiblement, et n'y remit pas le pied depuis ce jour-là, au lieu de tenir à la démarche qu'il avoit faite, en honorant le plus qu'il eût pu l'Académie et quelques Académiciens qui l'eussent mérité. Au fond, tout préjugé à part, cette action étoit-elle méprisable en elle-même?

La *Dunciade* de Palissot vient de paroître en

dix chants, avec des *mémoires* sur beaucoup de gens de lettres, et sa comédie de *l'Homme dangereux.* Sa Dunciade est sans nulle force d'imagination et d'invention, sa Comédie en est encore plus dénuée. Il se rencontre quelques vers heureux dans la Dunciade, mais la satire en est trop grossière, elle est même brutale. L'on y voit cependant quelques morceaux plaisans. L'Homme dangereux est parfaitement bien versifié et complettement ennuyeux. Cette pièce est nulle quant au talent dramatique.

Les Mémoires sur les gens de lettres sont très-bien écrits et avec beaucoup d'esprit naturel; il y règne un goût exquis de littérature : tout ce qui regarde la comédie y est traité d'une façon supérieure et avec une grande justesse. L'article de Molière et celui de la Chaussée, sont excellens: ils ramènent au goût de la bonne et de la véritable comédie.

Palissot est fort éloigné dans ses jugemens sur les Auteurs vivans, d'être impartial; au contraire, il donne des éloges aux gens qui ne mériteroient que de la critique ou de l'oubli, comme à un M. Le Brun, et il en dénigre d'autres qui ne sont pas sans mérite. J'en parle d'une façon fort désintéressée, puisqu'il m'a bien traité dans ses Mémoires et même dans sa Dunciade. Je ne le connois pourtant point, je ne me suis jamais trouvé avec lui qu'une seule fois dans ma vie; je n'ai point cherché à le connoître. Il m'avoit paru trop dur et trop critique: les liaisons avec les gens

de cette espèce, sont toujours dangereuses, et je les ai évitées tant que j'ai pu.

Il n'est point d'homme dans la littérature dont on ait dit et dont on dira par la suite autant de mal. Il s'est fait un monde d'ennemis, et d'ennemis qui ne pardonnent point. Les Auteurs sont encore pires que les Théologiens, pour savourer la haine. Ses satires ou critiques n'attaquent cependant que les ouvrages de ces Messieurs, et nullement leurs mœurs; mais la plupart préféreroient d'être appellés des coquins plutôt que des bêtes.

Dans la satire, il n'a pas été si loin que Boileau; ses critiques ne sont point des libelles et des injures atroces et des personnalités comme celles du poëte Rousseau et de Voltaire, qui a surpassé ce dernier dans ses Philippiques contre l'Abbé des Fontaines, Fréron, Nonnotte, etc. Mais il faut avouer que Palissot est d'une dureté anglaise et grossière dans la critique des ouvrages de ceux qu'il attaque, et que ses traits sont cruels et sans aucuns ménagemens ni dans les idées, ni dans les expressions.

# JUILLET, 1771.

Nous sommes arrivés le 3 à Grignon, où nous comptons passer ce mois-ci et une grande partie de l'autre. Je continue mon commentaire sur les Tragédies de Voltaire. J'ai déjà fait Œdipe et Marianne. Je continuerai tant que cela m'amusera. Je n'y mets pas beaucoup de travail et de soin, peut-être même pas assez; mais comme ce n'est qu'une besogne de cabinet, et que je ne la destine pas au grand jour, je me laisse aller à ma propre impression : gai, raisonneur, polisson, ou didactique, suivant l'assiette de mon esprit et la situation où il se trouve : cela deviendra ce que cela pourra. Il y a des choses dont je suis content, d'autres que je corrigerois, d'autres que je rayerois entièrement, si cette composition devoit passer au Public. Aussi ai-je mis à la tête de Marianne les petits vers suivans, parodiés de Voltaire lui-même, dans une de ses pièces fugitives. Je dis donc en parlant de mon *fouillis* de commentaire:

> Après ma mort, si tout ce fatras-ci
> Tomboit ès-mains d'un écrivain habile,
> C'est bien raison qu'il ait quelque souci
> De l'arranger et d'en soigner le style (*).

J'ai relu ici le Cyrus, de M. de Ramsay; il y avoit quarante ans que je n'avois vu cette rapsodie, je

(*) Ce Commentaire est resté manuscrit. Voyez le tome premier de ce Journal, p. xxiv.

ai cent ans au moins, sans la relire. Je me suis ngé de l'ennui qu'elle m'a causé, par les vers i suivent et que j'ai mis à la tête de mon exemaire de ce fastidieux ouvrage.

En fait de romans, de poëmes et de poésies,

Prions notre doux créateur
De ne créer jamais d'auteur
Qui n'imagine et qui ne crée!
Amen.

J'aime mieux la muse égarée
De Cyrano de Bergerac;
J'aime mieux même un almanach,
Qui ment en inventant, et d'un ton satyrique
Nous prédit au hazard un volcan dans l'Afrique,
Qu'un roman sans invention,
Qu'un poëme sans fiction,
Que la narration étique,
Théologique et narcotique
Des voyages du grand Cyrus
Où la morale est encaissée
Dans des récits froids et trop crus.
Les vieux contes de l'Odyssée,
Quoique la mode en soit passée,
Plaisent et plairont cent fois plus
Que toute instruction glacée
Qu'on donne aux Rois malgré les Rois,
Malgré leurs peuples qu'on ennuye!
Au diable soient ces auteurs froids,
Dont la raison tourne et s'appuye
Sur des lieux communs, leurs pivots.
Au diable Cyrus et Sethos;
Et le moderne Bélisaire;
Tout ce magasin de pavots;
Fût-il dans le fond de l'Isère,

Qui vient ici fort à propos
Pour rimer à cette misère :
Cyrus, Séthos et Bélisaire.

J'ai acheté et lu ces jours-ci un livre intitulé : *Tableau philosophique de l'Esprit de Voltaire.* Toutes les noirceurs qu'il a faites, soit par ses actions, soit par ses écrits, y sont rassemblées. Toutes ses histoires scandaleuses, jusqu'à sa communion, qui en fait le dernier chapitre, y sont recueillies. L'Auteur ne présente presque que les faits, il joint peu de réflexions qui ne sont pas même d'un style trop mordant ; mais l'ouvrage est sanglant par lui-même, attendu qu'il est impossible de nier des faits aussi connus et aussi constatés ; et ces faits, dires et gestes de Voltaire sont atroces. J'en savois la plus grande partie, et je n'ai point attendu ce livre, pour regarder Voltaire comme un des plus méchans hommes que la nature ait encore produits. Il ne lui a manqué que du courage pour se porter aux plus grands crimes !

L'on dit que l'Auteur de ce livre est un nommé l'Abbé Sabathier ; je le croyois de La Beaumelle. J'avois trouvé, il est vrai, le style de cet ouvrage un peu foible, mais j'imaginois que La Beaumelle n'avoit voulu exposer que les faits et s'étoit retranché les traits et les réflexions trop satyriques.

Le mardi 9 juillet, à une heure après-midi, est morte Marie-Magdeleine Collé, ma sœur, veuve de Michel Foucault. Une rougeole boutonnée

l'a enlevée en trois ou quatre jours ; je perds en elle une bonne amie : elle étoit tendre et sensible ; c'est celle de mes sœurs que j'ai le plus aimée après feue Madame Pelletier. Madame Foucault avoit beaucoup d'esprit ou plutôt de raison ; elle avoit eu une belle mémoire, aussi étoit-elle plus instruite qu'une femme ne l'est communément. C'est pour moi une perte très-cruelle. Je regardois cette sœur comme la plus tendre ressource que j'eusse après ma femme pour ma vieillesse : c'est chose affreuse d'avancer en âge, c'est avancer dans le malheur. Je porte envie à ceux qui meurent et qui surtout meurent comme cette bonne amie vient de mourir. Elle a franchi ce passage sans en avoir les horreurs: *La mort n'est rien*, dit Montaigne, *le mourir est tout.* Il ne me reste plus que ma sœur Marie-Anne Collé que j'estime et que j'aime, mais mille fois moins que j'ai aimé ses sœurs Pelletier et Foucault.

Nous allons tous renoncer à la succession de cette dernière morte en faveur de la dernière survivante. J'irai dans quatre jours à Paris pour prendre langue avec mon frère Boulogne sur cet arrangement, et pour consoler, moi qui suis inconsolable.

J'ai appris à Paris que le samedi 6 du courant les Comédiens français avoient donné la première représentation des *Amans sans le savoir*, Comédie en trois actes et en prose, qui n'a eu que quatre représentations. Cette drogue est d'une demoiselle Mazarelli, aujourd'hui Marquise de

Saint-Chamont; si tant est que son mari M. de Saint-Chamont soit Marquis. Ce qu'il y a de bien plus certain, c'est qu'il s'est déshonoré en épousant cette créature, qui avoit été entretenue publiquement; il faut encore ajouter, si tant est que l'on se déshonore actuellement par de semblables mariages. Quoi qu'il en soit, M. Barthe qui s'y connoît, dit que cette Comédie-là n'en est pas une, qu'il ne s'y trouve pas même une seule scène; mais qu'il y a de l'esprit en place de tout ce qui y manque; et l'esprit, à mon avis, dans ce cas-là et dans tous ceux où il n'a que faire, l'esprit est une *f*.... bête!

## AOUT ET SEPTEMBRE 1771.

Il y a eu cette année exposition de tableaux au vieux Louvre. Les grands Maîtres n'ont rien donné. On n'a parlé que de quelques morceaux de Vernet et de Lagrenée; on a dit pis que pendre du reste. Le portrait de la Dubarry, peinte presque toute nue, a révolté et scandalisé le Public entier, au point que l'on s'est cru obligé de le soustraire à sa vue. D'autres croient que c'est moins par respect pour ce pédant de Public que pour un propos qu'un mauvais plaisant a tenu sur ce tableau, que l'on a privé ce collet-monté public de cette pierre de scandale. Voici le propos.

Un jeune étourdi, en regardant attentivement le portrait de Madame Dubarry, s'est écrié qu'il

étoit fort ressemblant, qu'il la reconnoissoit *à ses cuisses*. Ce mot a couru Paris; il court à présent les provinces : ce mot a probablement fait retirer ce tableau.

Le 22 septembre, M. le Marquis de Gouffier maria sa fille (qui est une héritière) à M. le Comte de Choiseul, qui prend le nom de Gouffier. Comme je suis lié depuis longtemps avec M. l'Abbé Comte de Gouffier, chez lequel j'ai souvent vu la nouvelle mariée, j'ai fait pour cette dernière les mauvais petits vers qui suivent et qui lui ont été remis par M. le Marquis son père. Les voici.

MADAME,

J'ai peint en petit, Henry-quatre
Et son sévère ami Sully;
Si mon âge avancé ne m'avoit fait combattre
Le desir dont je suis rempli,
J'aurois voulu me mettre en quatre,
Et mon pinceau dans ce jour eût choisi
Et François premier et Boisy.

J'eusse crayonné la vaillance
Du bel amiral Bonnivet.
(J'aurois glissé sur sa prudence,
Dont il n'eut jamais de brevet),

Ce galant chevalier des dames,
Qui toujours en fut le vainqueur,
Parmi le grand nombre de femmes
Qu'il eut, n'auroit donné son cœur,
Dans mon poëme, à la rigueur,
Qu'à celle vraiment estimable
Que j'eusse peinte trait pour trait
Sur un modèle inimitable, ....
Car j'aurois fait votre portrait.

J'eusse fait parler vos ancêtres,
Sur la scène avec quelque fruit.

Le gouverneur de Charles-huit
Eût paru préférable aux prêtres,
Qui, cent ans après, ont instruit
Quelques héritiers de nos maîtres,
Dont je me tais de peur de bruit.
Cette pièce eût été mon seul présent de noces.

Mais Saturne qui me poursuit
Rend mon Pégase des plus rosses;
Je donnerois dans quelques bosses,
Ainsi, madame, bonne nuit.

Le samedi 28 septembre, j'assistai à la première représentation du *Fils naturel*, de M. Diderot. J'y admirai la patience coriace du Public à se laisser ennuyer pendant les cinq actes de cette rapsodie. Je ne connois aucun ouvrage aussi ennuyeux que ce Fils naturel. Le sermon le plus maussade n'est point aussi insipidement ennuyeux. Le Père de Famille est bien mauvais, assurément, mais le Fils naturel l'est encore davantage! Quand on auroit pris à tâche, dans ces deux coquineries, de mettre des personnages et de dire des choses entièrement opposées à la nature, l'on ne pouvoit point pousser cela plus loin! C'est, pour me servir d'une expression légère, ce que l'on pourroit appeler de la *sodomie théâtrale*. Je voudrois trouver quelques termes plus énergiques pour rendre cette opposition directe à la vérité et à la nature, il ne s'en trouve point d'assez violens dans la langue! Ce beau Fils, si peu naturel, n'a eu qu'une seule représentation; Diderot l'a retiré à lui.

C'est le Comédien Molé qui seul a voulu et est venu à bout, malgré tous ses camarades, de faire représenter cette indigne rapsodie. M. Molé, qui a un amour propre sans fonds et sans rives, s'est flatté qu'il feroit réussir tout ce qu'il entreprendroit; M. Molé s'est trompé cette fois; il se trompera souvent, d'autant plus que M. Molé est d'une ignorance crasse, qu'il n'a point fait ses études, qu'il ne sait ni latin, ni français; qu'il ne connoît rien à l'art de la Comédie, qu'il n'a pu en prendre les vraies notions dans les sources. Il est coîffé des principes hérétiques sur la Comédie de MM. Diderot, Marmontel et de leurs complices: tous ces impuissans dramatiques, se sont faits *dramatistes*, c'est-à-dire, compositeurs de ce que leur cabale appelle des drames.

## OCTOBRE ET NOVEMBRE 1771.

Le lundi 4 novembre, les Comédiens français donnèrent la première représentation du *Bourru bienfaisant*, Comédie en trois actes et en prose, de M. Goldoni. Je n'ai été qu'à la quatrième; c'est à mon avis une mauvaise pièce, et qui pis est, fort ennuyeuse. Le caractère du Bourru n'est point nouveau de la manière dont l'Auteur l'a traité. Il tient du Grondeur, de l'Impatient, du Brutal; il est d'une grossièreté insoutenable; c'est un fort de la halle auquel on fait cependant tenir des propos qui ne s'accordent pas avec ses ma-

nières et son ton de porte-faix. Il devroit parler comme eux, puisqu'il agit avec moins d'égards et de bienséance que les gens de la lie du peuple.

Les situations de cette Comédie n'ont rien de comique et de neuf, rien qui fasse ressortir plaisamment le caractère du Bourru, rien qui le mette en action d'une façon nouvelle et comique.

Préville a soutenu cette Comédie, qui sera insoutenable à la lecture. Le jeu seul de cet excellent comique a empêché qu'elle ne fût sifflée. Si Bellecourt eût joué ce rôle, elle n'eût pas eu deux représentations; elle en a cependant eu treize à la honte du goût.

Si un Auteur français eût présenté une pareille drogue, il eût été hué. L'*Etrangeromanie*, dont nous sommes possédés actuellement a bien servi à M. Goldoni. Cet Auteur italien n'est pas aussi merveilleux que ses prôneurs nous l'ont annoncé. Semblable aux dramatiques anglais, espagnols, ce dramatique italien paroît avoir dans toutes ses comédies beaucoup d'imagination et d'invention; mais comme c'est aux dépens de la raison, de la vérité et de la vraisemblance que tous ces Auteurs étrangers sont inventifs, les critiques français sont fondés avec justice à mépriser cette invention.

Le 16 novembre on devoit donner Dupuis et Desronais; Mademoiselle Doligny y devoit succéder à Madame Préville dans le rôle de Marianne. Molé a prétendu que ce rôle appartenoit à son imbécile de femme: j'ai prétendu le contraire, il

n'a pas voulu jouer et dit qu'il ne jouera plus Desronais ; je lui ai fait dire que d'autres se chargeroient de ce rôle. Grande tracasserie à ce sujet ; je ne céderai point.

Le lundi 25, Molé a cédé. Il parut dans la respectable assemblée des Comédiens, et les harangua à ce sujet. Il les fit d'abord frémir en leur avouant qu'il avoit été sur le point, lui et sa femme, de quitter et de prendre parti dans une troupe en Allemagne, à Vienne ou à Bareuth ; mais qu'ayant fait quelques réflexions, il s'étoit dit : « Que vas-tu faire, Molé ! t'expatrier ? Ce » parti violent est souvent suivi du repentir. Sou» viens-toi des bontés que le Public t'a toujours » témoignées, tâches de lui en marquer ta recon» noissance en les méritant davantage ! M. Collé » te manque essentiellement en refusant de don» ner le rôle de Marianne à ta femme ; tu as dit, » et tu devrois dire encore que tu ne jouerois plus » celui de Desronais : mais, as-tu oublié que c'est » M. le Duc d'Orléans qui t'a donné ce rôle ? Non, » Messieurs, je m'en souviendrai éternellement ; » et malgré l'injustice que l'on me fait, je joue» rai toujours ce rôle avec la première actrice qui » se présentera. »

Voilà la forme et la figure de rhétorique avec lesquels ce sublime orateur a repris le rôle de Desronais. Je laisse au lecteur à en qualifier le ridicule.

## DÉCEMBRE, 1771.

MADAME la Comtesse de Provence a eu la petite vérole, elle s'en est bien tirée; elle passe le temps de ses rougeurs au château de la Muette. Madame la Duchesse de Valentinois, qui a une fort belle maison à Passy, s'est cru obligée, à cause de sa proximité de la Muette, de donner une fête à cette Princesse. Elle a chargé Favart et l'Abbé de Voisenon de l'arranger. Elle a été donnée, et voici ce qu'on m'en a dit. Ils n'ont rien cru de plus propre à réjouir la Comtesse de Provence, que la plus foible des pièces de Favart, *la Fête du Château*, et un autre méchant opéra-comique. Ils ont fait précéder ces vilainies, ces vieilleries, d'un prologue mêlé de danses, dont voici le plan que l'on m'a dessiné. On voit une belle Rose fraîche, épanouie et dont vous sentez d'ici l'odeur admirable. Le furieux Borée paroît, il danse, flétrit la Rose; il est prêt à la faire expirer. Vénus tombe des nues, chasse Borée, ranime la Rose, la rend plus belle que jamais; et sur cela, tous les paysans de Passy prennent tous le parti d'entrer dans le régiment de Provence. Mais ce n'est point du fond de cette fête commune et plate que je prétends discourir, c'est de l'événement désastreux qu'elle a occasionné à ce petit Abbé de Voisenon. Voici le fait.

Le très-méprisable et très-méprisé Chancelier de France, Maupeou, assistoit à cette fête. Feu

M. d'Aguesseau, l'honneur éternel de la feue magistrature, n'a jamais assisté à des fêtes; il regardoit la dignité de Chancelier comme une espèce de sacerdoce le plus vénérable. Le Chancelier d'à présent n'est point si délicat; la décence n'entre pas dans ses arrangemens. Favart avoit composé parmi les couplets de flatterie, un couplet qui finissoit par ces mots :

> A la chicane on a rogné les serres,
> Et Thémis n'a plus de bandeau.

Ce couplet, fait pour louer le Chancelier, ne fut applaudi de personne; tous les spectateurs le laissèrent passer dans un silence morne et triste.

Après que la fête fut finie, l'Abbé de Voisenon s'approcha de Madame la Duchesse de Valentinois, et lui dit en ricanant, que ce couplet, dont je viens de parler, *lui étoit arrivé de Chanteloup.* Cette agréable plaisanterie contre M. le Duc de Choiseul n'est pas tombée à terre. Elle a perdu l'Abbé de réputation, si tant est que quelque horreur que ce soit puisse, dans ce temps-ci, perdre de réputation quelqu'un, et si tant est que la réputation de ce vil Abbé eût encore quelque consistance. Cependant, il a eu des mortifications à ce sujet, qui ont dû lui paroître fort amères.

M. le Duc d'Orléans lui a défendu sa maison; il s'est voulu justifier, le Prince s'est moqué avec froideur de ses justifications. Mon Abbé a insisté, il a dit à son Altesse que si elle lui retiroit ses bontés, *il n'avoit plus d'autre parti à prendre que*

*de se faire capucin.* M. le Duc d'Orléans lui a répondu d'un ton ironique et sévère : *Qu'il ne pouvoit pas en être réduit à cette extrémité, ayant pour protecteur le chef de la justice.* C'est de M. le Duc d'Orléans lui-même que je tiens les détails de cette conversation. M. le Prince de Condé et M. le Prince de Conti, chez lesquels il étoit reçu, lui ont aussi fait fermer leur porte. Il a dû même avoir une scène très-humiliante depuis, chez M. le Prince de Conti, qui doit l'avoir traité comme un maraut, à l'occasion du fait que je vais conter et qui n'est pas encore connu du Public. Je tiens encore ce fait de la bouche même de M. le Duc d'Orléans.

M. le Prince de Conti avoit donné à ferme, il y a déjà plusieurs années, à un intrigant nommé d'Hoimel, des droits anciens et litigieux du grand prieuré de France. Le sieur d'Hoimel en avoit déjà fait rentrer pour la somme de 150,000 livres, mais comme il ne payoit pas le Prince, ce dernier se crut obligé de le faire mettre en prison, il y a environ trois ans ; ces bonnes façons le gagnèrent, il compta au Prince 25 mille écus, et il fut élargi. On le pressoit pour payer l'autre moitié, mais il alléguoit des raisons bonnes ou mauvaises pour s'en dispenser, prétendant prouver en justice qu'il ne les devoit pas. Sur ces entrefaites, le Chancelier a passé et le Parlement n'est plus.

Le sieur d'Hoimel avoit une maison de campagne à Belleville, où le cher Abbé de Voisenon

fait sa résidence. D'Hoimel a cru pouvoir prendre conseil d'un aussi bon voisin sur son affaire. Il lui a conté sa chance, fait voir l'injustice prétendue de M. le Prince de Conti, et lui a dit que pour comble de malheur il n'avoit pu trouver d'avocats ni de procureurs qui voulussent entreprendre de défendre sa cause au nouveau Parlement. Sur cela, le charitable ecclésiastique Voisenon lui a offert ses services auprès de M. Maupeou, il les a réalisés, et en effet, M. le Chancelier a nommé d'office un procureur au sieur d'Hoimel, pour poursuivre M. le Prince de Conti, qui sera obligé de plaider à ce tribunal qu'il ne reconnoît pas. Voilà où en est cette affaire. M. le Prince de Conti, qui a toujours accueilli et bien reçu chez lui M. l'Abbé de Voisenon, est, comme on le juge bien, furieux contre ce petit traître. J'ignore; et je ne crois point, que le Prince de Conti ait rendu des services essentiels à cette vipère ; mais je ne serois cependant pas fort surpris que cela fût, et qu'il les eût payés de cette ingratitude. Celle qu'il vient de marquer à M. le Duc de Choiseul par son prétendu bon mot, est révoltante et d'une bassesse à faire mal au cœur.

Sans M. le Duc de Choiseul, M. l'Abbé de Voisenon seroit aujourd'hui sans pain : c'est M. le Duc de Choiseul qui a fait réduire à 1000 liv. par l'Evêque d'Orléans, la somme de 10,000 liv. que l'Abbé de Voisenon n'eût pu se dispenser de payer pour les réparations auxquelles il étoit tenu pour

un prieuré qu'il avoit. C'est d'ailleurs ce Ministre disgracié qui lui a fait avoir 6000 liv. de revenus sur les affaires étrangères, que le Ministre actuellement en place (M. d'Aiguillon), lui a conservées.

Cette ingratitude offensive et exécrable a soulevé tout le Public contre ce serpent. Il eut l'effronterie d'aller la semaine dernière à l'Académie française : ses confrères n'en approchèrent pas plus que d'un pestiféré. En sortant de cette séance, qui eût dû être accablante pour lui, on lui demanda dans une maison où il alla, s'il n'avoit point appris de nouvelles à l'Académie, il répondit en se plaisantant lui-même : *ils ne m'ont rien dit !* Si jamais on met au théâtre le caractère du gredin, ce mot sera un des traits les plus marqués de ce caractère. L'on y pourra joindre la plaisanterie qu'il a faite après avoir été chassé des maisons des princes : *Eh bien !* a-t-il dit, *je ne les verrai plus, ils n'en seront pas plus gais, et je n'en serai pas plus triste.*

J'apprends dans ce moment qu'il a eu encore le front de retourner à l'Académie. On ne lui a pas parlé davantage qu'à la séance que j'ai dite. Il s'en vengera sur l'Académie et sur les Académiciens qui y étoient, par des noirceurs souterraines. Il leur jouera quelques mauvais tour par le crédit de M. Maupeou, ils doivent s'y attendre. Je ne serois point surpris que le destructeur de l'ancienne magistrature, ne supprimât lestement l'Académie française.

Je me trouvai ces jours derniers tête-à-tête avec M. le Duc d'Orléans, qui me demanda ce qu'on disoit de lui et des Princes dans le Public. *Monseigneur*, lui répondis-je, *j'aurai le courage de vous dire la vérité, j'ai l'honneur de vous en prévenir. — C'est précisément ce que je vous demande, et je la demande à vous parce que je vous connois pour un homme vrai; parlez. — Monseigneur, tous les Princes, et surtout vous, Monseigneur, vous êtes adorés du Public; on vous regarde comme les derniers Citoyens qui soutiennent la liberté. L'on se persuade que jamais vous ne vous désisterez des protestations que vous avez faites. La seule crainte que l'on ait, c'est que les gens qui vous environnent et qui n'obtiennent plus de graces de la Cour depuis que vous y êtes brouillé, ne vous amènent par lassitude à vous raccommoder avec elle, et à faire tout ce qu'elle exigera de vous. — Ce que vous dites-là, Collé, des gens de nos maisons, est fondé en raison et est déjà arrivé. Quant à moi, je ne me rendrai jamais.*

Il me dit ensuite qu'il alloit perdre 800,000 liv. de rente, et qu'il travailloit à faire de grands retranchemens dans sa dépense. En effet, il a déjà réformé son équipage du cerf, une grande quantité de chevaux, et probablement il prendra le dixième sur tout ce qu'il paye dans sa maison. J'y serai compris comme un autre, mais mon deuil en est déjà fait. L'économie de ma femme et la mienne ont pourvu d'avance aux pertes que nous nous attendions depuis long-temps d'essuyer.

J'ai fait ces jours-ci le Vaudeville suivant.

*Air : Ma raison alloit faire naufrage.*

1.er couplet.

Chantons dans un badin vaudeville
Le retour des vertus qu'on aura !
Le vieux honneur, à la Cour à la ville,
Les sentimens qu'on trouve de vieux style,
Cela reviendra !

2.e

Français, ne perdez pas l'espérance,
Tout va bien, tout encore mieux ira !
La liberté, le crédit, l'abondance,
La candeur, les Jésuites, l'innocence ;
Cela reviendra !

3.e et dernier.

Tout revient, la pudeur, le courage ;
La gaîté, les mœurs, *et cætera* ;
Je sais même une demoiselle sage
Qui disoit en perdant son pucelage,
Cela reviendra ! (*)

Le lundi 23 décembre, j'assistai à la première représentation de *la Mère jalouse*, Comédie en

(*) J'estime aujourd'hui et j'honore plus que jamais ces trois nobles couplets, que j'eus la hardiesse de lâcher dans le public sous le ministère du Séjan de la magistrature, le Chancelier Maupeou. Le premier à qui je les donnai fut M. le Duc d'Orléans, sous la sauve-garde duquel je les mis ; ils sont jolis ; j'en ai peut-être fait de meilleurs, mais il n'en est aucuns que j'aime autant d'amitié. J'ai toujours préféré la réputation d'honnêteté et de bonhomie à celle de bel esprit. J'étois citoyen auparavant que d'être auteur, et j'ai toujours plus aimé ma patrie que les lettres. (*Note de l'auteur, écrite en 1780*).

trois actes et en vers, par M. Barthe. Elle n'eut point de succès, j'en fus confondu; j'avoue ingénuement que j'en avois jugé autrement: j'eusse parié cent louis pour la réussite complète; j'ose même croire encore que si les Comédiens la vouloient reprendre dans quelques années et la laisser sur leur répertoire, on la reverroit de temps en temps avec plaisir, malgré ses défauts: on en a repris qui en ont davantage et qui n'ont pas autant de beautés.

Je confesse ici que je n'avois point vu le véritable obstable à son succès. Une mère jalouse de sa fille, sans objet, est un caractère idéal et qui n'est point dans la nature. Les seules prétentions à plaire plus que sa fille, ne sont pas un objet suffisant dans une mère; il faut qu'elle ait un attrait infiniment plus déterminant, il faut qu'elle soit rivale de sa fille, comme dans la Mère Coquette, de Quinault.

Un autre défaut dans cette Comédie, que j'avois entrevu, mais que je n'ai point combattu assez fortement, c'est la scène où la mère se méprend, et dans laquelle elle croit que Ferville est amoureux d'elle, tandis qu'il adore sa fille. Indépendamment du manque de préparation de cette scène, qui n'est point assez fondée, j'avois représenté à l'auteur que le fonds en étoit dans nombre de Comédies; je me rendis mal-à-propos à la réponse qu'il me fit que cette scène étoit tellement des entrailles de son sujet, qu'on lui passeroit qu'elle ne fût pas neuve.

Je ne puis finir cet article, sans faire mention de la bévue du public, qui a reçu avec une énorme bonté le Bourru bienfaisant de Goldoni, et qui, un mois après, traite avec une rigueur imbécille la Mère jalouse ; il ne faut que lire et comparer ces deux comédies pour se convaincre que le public n'est pas plus infaillible que monsieur le Pape. Personne n'a plus de respect que moi pour le public, mais ses jugemens ont quelquefois besoin d'être confirmés par le temps. On feroit un livre entier des sottises qu'il a admirées pendant vingt, trente, cinquante ans, pendant plusieurs siècles, et qu'une autre génération a ensuite anathématisées. Il a admiré la Phèdre de Pradon, sifflé celle de Racine, préféré Esther à Athalie, etc.

Le Bourru bienfaisant a eu treize représentations ; la Mère jalouse n'en a eu que six, dont deux sont tombées dans les règles.

Le caractère de la Femme jalouse, et les traits lancés en détail dans cette comédie contre les femmes, la leur ont fait abandonner sur-le-champ et sans retour. Voyez à ce sujet, l'extrait de cette comédie fait dans le Mercure de France, en Janvier 1772 ; il a été envoyé à M. de la Harpe, par M. Thomas, qui en est l'auteur. Je ne l'eusse jamais crû capable de composer un morceau aussi excellent dans toutes ses parties ; je ne soupçonnois pas à cet Académicien une aussi grande connoissance du théâtre, et surtout un goût aussi sûr pour la véritable comédie.

# JANVIER 1772.

Des chansons et des parodies,
Quelques légères comédies,
Ont fait jusqu'ici toujours
Ma plus heureuse rêverie;
Et bientôt ma veine tarie,
Se sentant des fins de mes jours,
En vient déjà borner le cours.

Ces vers de Chapelle qui commencent par :

Que j'aime la douce incurie
Où je laisse couler mes jours,

et dont je n'ai copié que la fin que j'ai un peu changée, ces vers, dis-je, semblent avoir été faits pour me peindre.

Je crois que Chapelle n'est pas mort vieux, et à cet égard il est plus heureux que moi. C'est une science que de savoir vieillir, et une assez sotte science à apprendre; elle est plus pénible que les autres, à mon avis.

S'instruire à se passer petit à petit de tout, même de son esprit et de ses minces talens, les voir dépérir chaque jour et vous abandonner entièrement ensuite; malgré cela se tenir gaillard au milieu des privations et des infirmités physiques, c'est, je pense, le plus grand des arts et le plus insupportable.

J'ai soixante-trois ans presque accomplis; jusqu'ici je me porte assez bien, je ne desire point ma

fin ; mais si des douleurs aigues, continues et irrémédiables, s'emparoient de votre serviteur, la mort la plus prompte lui seroit la plus agréable ; voilà mes sentimens, quant au physique.

A l'égard du moral, je soutiendrai gaîment le déchet sensible de mon esprit, et je ne me ferai point accroire à moi-même que la vieillesse ne m'en fait rien perdre, lorsque j'éprouve journellement le contraire. Il y a plus de trois ans que j'ai renoncé à composer ; je végète le plus qu'il m'est possible. J'ai cependant fait encore, comme on l'a vu, au mois de décembre dernier, trois couplets de chanson, que le public a trouvés jolis, parce qu'ils étoient malins.

Ces trois damnés couplets ont courus et courent encore ; c'est sur une seule et unique copie que j'en avois donnée à M. le Duc d'Orléans, que tout Paris les a actuellement. Ma femme, par amitié pour moi, a eu grand peur qu'on ne me fît des affaires pour cette joyeuseté ; je n'ai point eu cette frayeur, mais cependant j'eusse mieux aimé que ces couplets n'eussent pas été répandus avec la fureur qu'ils l'ont été ; l'acharnement que l'on a marqué pour les avoir et pour les chanter, pouvoit donner de lui seul de l'humeur à quelques Ministres, plus que la chanson en elle-même.

Les Comédiens n'ont point donné de nouveautés dans ce mois ci ; ils se préparoient à représenter *Pierre le Cruel*, tragédie, par M. De Belloy. Mademoiselle Vestris est dans la crainte de perdre un œil ; on ne sait encore ce qui en sera, et ils ont été

Le caractère de la bonne Tante, qui devoit peut-être servir de titre à cette comédie, est un coup de maître, de l'aveu de tous ceux qui se connoissent au théâtre; ce caractère est de la plus grande vérité, du meilleur comique, et il approche de bien près de ceux de Molière lui-même. On ne sauroit trop s'étonner qu'un homme de trente-deux ans ait pu le saisir aussi bien, le traiter avec autant de régularité et le voir aussi profondément.

Une partie très-précieuse de la véritable comédie, et que ce jeune auteur me semble posséder dans le degré le plus éminent, c'est la partie du dialogue; personne ne fait mieux la scène que lui; il ne s'écarte jamais de ce qui en fait l'objet. Quoiqu'il ait beaucoup d'esprit, et même l'esprit épigrammatique, il n'en donne à ses personnages que lorsqu'il est relatif à leurs caractères et aux situations où ils se trouvent.

Son style est pur, élégant, serré, noble, du ton le plus excellent, et du plus grand naturel. Quand il doit s'élever, son style devient fort et nerveux, éloquent même; on trouvera des preuves de cette éloquence, dans le rôle du Père de cette comédie, dans ceux de la Tante et de la Mère jalouse; mais l'on sera plus convaincu de cette vérité dans une comédie en cinq actes, dont il m'a fait voir le plan et à laquelle il travaille. Je serai bien étonné si l'on n'y voit pas des morceaux de la plus vive et de la plus brûlante éloquence, dans le rôle d'un oncle de cette comédie.

que ces gens là en ayent une de fer ou de diamant.

MM. les premiers Gentils-hommes avoient, il y a quatre ans, défendu aux Comédiens d'aller représenter en ville, sous peine de cent écus d'amende; ils se sont relâchés : ils ont raison sans doute. Chantons donc :

**Tout va bien, tout encore mieux ira !**

Il a paru dans les derniers jours de ce mois-ci, une satyre contre Voltaire; M. Clément en est l'auteur. Cette épître de l'ombre de Boileau, me semble composée dans le goût et dans le ton de ce fameux satyrique du siècle dernier ; j'y ai trouvé de la méthode, de la chaleur et de la véhémence; une grande simplicité de style; point de petites oppositions, point d'antithèses, point de clinquant, de faux brillant; mais de la force et du nerf, des vers très-naturels et des rimes soignées. On ne peut pas mieux saisir la manière et le faire du grand peintre dont M. Clément fait parler l'ombre; je pense que si Despréaux revenoit au monde, il ne désapprouveroit pas cet ouvrage (*).

---

(*) Les louanges par moi données à l'épître de Boileau sont trop outrées; j'en rabats aujourd'hui les trois quarts, et peut-être n'est-ce pas en rabattre assez.

Le fond des choses est bon; les principes en sont excellens; mais la verve, les tournures, le sel et le comique des satyres de Boileau ne s'y trouvent point.

M. Clément manque de feu et de gaîté; il a fait les critiques les plus judicieuses et les plus remplies de goût de quelques ou-

Cette épître est une véritable satyre, qui lance de temps en temps des traits contre d'autres gens de lettres que Voltaire; ceux qui y sont attaqués ne trouveront pas cette pièce aussi bonne qu'elle me le paroît. Je ne sais si je présume trop de mon équité, mais je crois que, si M. Clément m'y eût critiqué comme les autres, cela ne m'eût pas empêché cependant de lui rendre justice, attendu qu'il est impossible de se refuser à la justesse du goût exquis qui règne dans cette épître, à la force de ses raisonnemens, et à la beauté mâle de sa versification. Tout ce qu'on pourroit y reprendre, ce sont des négligences, mais en très-petit nombre, trois ou quatre expressions qui pourroient être annoblies, et en général un ton un peu dur; à ce dernier égard même, je crois cette observation portant à faux : dans cette épître c'est l'ombre de Boileau, et son ombre outragée, qui répond à Voltaire qui l'a insulté, et l'on sait que Boileau n'étoit pas tendre.

M. Clément s'est d'ailleurs contenu dans les bornes de la satyre permise; il n'attaque que les ouvrages, il n'attaque point les personnes, excepté celle de M. de Voltaire, qui s'est permis de mordre les autres comme un chien enragé, qui a dit les injures les plus grossières à droite et à gauche, qui envoye Fréron aux galères, qui ap-

vrages de Voltaire, mais il est diffus, mais il est lourd, mais il n'a pas l'art d'amuser son lecteur chemin faisant. Son chemin est semé de principes exquis, mais la longueur de son chemin ennuie. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

pelle ceux-ci des fripons, ceux-là des sodomistes, etc., etc.

Ce même auteur vient de faire paroître un second volume d'observations critiques sur les *Nuits* d'Young, sur la manière de traduire les poètes en vers, et sur la satyre en général. Ces morceaux sont précédés d'une introduction qui m'a paru un petit chef-d'œuvre; ce volume que j'ai joint au premier, respire le bon goût, tant de la littérature ancienne que de la moderne; ce jeune homme est un critique du premier ordre; il donnera de la tablature aux auteurs présens, et à ceux qui arriveront de son temps, d'autant plus que c'est avec des raisons qu'il combat le mauvais goût: c'est moins par des plaisanteries que par des preuves sans réplique qu'il fait sentir les défauts des ouvrages qu'il reprend.

◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇

## MARS, 1772.

Le samedi 7 mars, les Comédiens français donnèrent la première représentation des *Druides*, tragédie par M. Le Blanc, auteur de Manco-Capac. Cette pièce fut huée, et à peine put-elle être achevée, à ce que l'on me dit, car je ne pus pas y trouver place.

J'y fus le lundi; MM. Thomas et Watelet y avoient retouché environ quatre cents vers. À cette seconde représentation, elle fut applaudie avec frénésie! On demanda l'auteur; Molé eut

beau dire qu'il n'étoit pas à la comédie, le parterre cria qu'on fût le chercher; il interrompit la petite pièce et ne cessa de brailler, jusqu'à ce que l'actrice qui y jouoit eût été derrière le théâtre donner ordre à un gagiste de l'aller quêter, et fût revenue assurer ce bruyant parterre qu'on lui obéissoit.

M. Le Blanc obéit en effet, et vint au beau milieu de la petite pièce présenter au public sa lourde figure; il fut claqué et reclaqué avec fureur.

J'imaginois sur l'impression personnelle d'ennui que m'avoit faite cette tragédie, qu'il en seroit comme de nombre d'autres pièces que j'ai vu sifflées à la première représentation, portées aux nues à la seconde, et abandonnées à la troisième; mais les choses n'ont point tourné ainsi: on en a donné douze représentations qui ont été suivies et auxquelles on a couru en foule.

J'attribue ce miracle au goût dominant de ce siècle-ci pour le déisme. Ils ont vu avec transport un grand-prêtre tolérant, qui établit la religion naturelle au lieu du culte ancien du pays. Ils ont vu avec ravissement ce Pontife, qui a un caractère opposé à celui d'un prêtre, et qui n'est nullement dans la nature, déclamer contre les vœux religieux, les délier, en absoudre, et agir exactement dans le sens contraire aux sentimens d'un homme dont l'intérêt est de soutenir la religion dont il est le chef; toute vérité et toute vraisem-

blance sont actuellement ôtées de tous les ouvrages de théâtre.

Cette tragédie a révolté à Versailles ; on a été sur le point d'en arrêter la représentation à Paris ; elle a fait scandale à la Cour. Cet incident peut encore avoir réenflammé la ville.

M. l'Archevêque s'en est mêlé aussi ; il a tancé M. Bergier, docteur de Sorbonne, qui avoit donné son approbation par écrit à cette pièce ; ce dernier s'est défendu assez malhonnêtement en accusant avec injustice MM. Thomas et Watelet d'avoir inséré à la seconde représentation des vers qui n'étoient pas dans le manuscrit par lui approuvé ; ce qui est de la dernière fausseté, et ce dont se doit plaindre M. Watelet, dans une lettre qu'il adressera ces jours-ci à l'auteur du Mercure français ; il donnera un démenti formel à l'infidèle théologien Bergier.

Cependant on prétend que notre métropolitain, de peur de donner trop de célébrité à cette rapsodie, étoit de concert avec la Cour pour n'en pas avoir interrompu les représentations sur-le-champ. On l'a laissée aller presque jusqu'à la clôture des spectacles ; mais on assure que les Comédiens recevront l'ordre de ne plus la représenter, et l'auteur celui de ne la pas faire imprimer. C'est autant d'ennui qui m'est épargné, et au théâtre et à la lecture, quelque bien qu'en disent les ennuyeux apôtres de l'irréligion.

Ce très-fade ouvrage ne m'a fait nulle impres-

sion ; il ne m'a point remué du tout, il m'a fait bâiller ; d'ailleurs, cela peut être très-beau, puisque le public en raffole.

J'ai fait ces jours-ci un vaudeville contre les Philosophes de nos jours. Une tracasserie qu'ils m'ont suscitée pour avoir loué Clément, qui a fait une satyre contre Voltaire, leur capitaine-général ; un morceau de M. Thomas, car c'est ainsi qu'ils appellent l'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des Femmes,* qui vient d'être imprimé, qui s'est débité et que l'on a méprisé tout de suite, après avoir été enlevé assez rapidement ; ces deux objets, dis-je, m'ont donné de l'humeur, et m'ont fait composer un vaudeville contre ces charlatans de philosophie, ces gens sans goût dans les arts agréables ; en un mot, contre ces animaux tristes comme des lièvres, et qui sont les éteignoirs de la gaîté de la nation.

Ce tant beau morceau de M. Thomas n'est, au reste que la brochure brochée d'un pédant.

Il est bien singulier qu'un homme de collége, qui ne connoît pas plus les femmes et le monde que ce régent émérite, essaye pesamment, pédagogiquement et superbement, de nous donner des idées sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes. Je le compare à un aveugle de naissance qui entreprendroit de nous donner un traité sur la lumière.

Ce gros Thomas parle d'ailleurs comme un gros philosophe de ce temps-ci, des femmes célèbres de celui de Louis XIV ; il préfère à toutes ces

femmes illustres une madame Necker, qui a été jadis maîtresse d'école à Genève, et qui régente à présent à Paris la nouvelle philosophie qu'elle n'entend pas. C'est une femme, à la vérité, un peu plus instruite que les autres, mais sans esprit, sans sentiment à elle, et qui jure sur la parole de ses maîtres, messieurs les encyclopédistes, auxquels elle donne souvent à manger, car son mari est un riche banquier. Elle tient chez elle un bureau subalterne d'esprit; très-ridiculement précieuse, au demeurant. C'est cette femme dégagée des sens, à ce qu'elle prétend, qui trouve à redire à la manière que le créateur nous a donnée pour créer nous mêmes des hommes : elle ne la trouve pas assez pure, assez propre; elle voudroit une autre manière, une autre façon d'amener la génération; elle l'a dit, et tous nos jeunes amoureux sont dans des transes mortelles que Dieu n'aille suivre ses conseils, et ne change ses anciennes lois, que les amans trouvent très-agréables et très-gracieuses, et que j'ai eu moi-même la bêtise, ainsi que tout le monde, de trouver très-délicieuses dans le temps que j'étois soumis à ces tant bonnes lois.

Pour en revenir au gros et au grand Thomas, j'ai été encore choqué, entre plusieurs autres bévues, de celle qu'il commet en parlant dans son Essai, de la comédie des Femmes savantes de Molière; il le réforme et le critique *mono-magistralement*, et avec un goût qui ne peut être puisé que dans Diderot et ses complices.

Ce grand ou gros juge décide aussi impérieusement de Quinault, et aussi mal. Pour sentir le génie et la délicatesse de cet auteur unique, il faut une ame, et par malheur M. Thomas et tous nos philosophes modernes n'en ont point, à ce qu'ils disent.

Toutes ces arrogantes inepties de M. Thomas, et quelques autres circonstances, m'ont remué la bile, que j'ai répandue le plus gaîment que j'ai pu dans la chanson que je vais copier ici.

VAUDEVILLE NOUVEAU,

*Très-peu philosophique, mais un peu comique, contre ce triste siècle de lumières et ses principaux illuminés; par un aveugle assez gaillard.*

Air : *Tout est dit.*

1.er couplet.

Quel est ce siècle de lumières
Qui croit éclairer tous les arts,
Et sur les vérités premières
Qui répand ses épais brouillards?
Astres nouveaux, si brillans, si célèbres,
Si lumineux; vos clartés n'ont produit
Que les ténèbres
De la nuit!

2.e

Mais, qu'ai-je dit? quelle bévue!
Pauvre aveugle, me donner l'air
D'accuser d'avoir la berlue
Les beaux yeux d'un siècle aussi clair!
Allons, messieurs, je prendrai vos besicles
Pour voir, dans vos in-folio concis,
Les grands articles
Eclaircis (*).

(*) Il faut avant de mourir se donner encore le léger plaisir

3.e

Dans leurs volumes qu'ils entassent,
Et qu'ils n'estiment point assez,
Ils ont passé, passent, surpassent,
Les auteurs des siècles passés (*);
Ils se plaignent que ces derniers les pillent,
Qu'ils leur ont pris tous leurs systêmes creux,
Et qu'ils ne brillent
Que par eux.

4.e

Montaigne avoit volé d'avance
Tous nos philosophes vivans;
Et c'est un vol qu'on laisse en France
Impuni depuis deux cents ans.
Montaigne a pris cependant le sophisme,
La profondeur, le cachet et le sceau,
Et l'égoïsme
De Rousseau.

5.e

Tout est dans la métaphysique (**)!
J'en fais mon étude et mon but;
Et sans l'esprit philosophique
Je sens qu'il n'est point de salut.
Je prends le parti d'éclairer le monde :
Il faut, dans leurs travaux et dans leurs lois
Que je seconde
Tous les Rois.

---

de relire dans l'Encyclopédie, les grands articles *ame*, *épingle*, *morale*, *étrille*, etc.

(*) On lit dans l'Essai sur les Femmes, par le docte Thomas: *Montaigne, qui a si bien connu ou deviné la nature, et qui nous a volé il y a deux cents ans, une partie de la philosophie de notre siècle*, etc. Montaigne a eu grand tort.....

(**) Quoiqu'incertaine, la métaphysique est la première des sciences; partout ailleurs on vous abuse. Il faut en revenir à

6.e

C'est à l'esprit philosophique,
Qu'on doit la gaîté d'aujourd'hui;
C'est à sa modestie unique
Qu'il doit notre respect pour lui.
Mais quel produit ont donné sa morale,
Ses grands morceaux, fort souvent pris d'autrui?
Somme totale:
De l'ennui.

7.e

Lorsque sur la théologie
Ce saint esprit est descendu,
Sa voix, sans amphibologie,
Prononca : Moïse est tondu!
Détruisant tout, et le ciel et les ombres,
N'élevant rien, ses utiles travaux
Sont des décombres,
Un cahos.

8.e et dernier.

Lorsque sur les arts agréables
Ce paraclet descend encor;
Il fait des drames incroyables,
Innocens comme l'âge d'or.
De l'Arétin, veut-il suivre les traces?
L'on trouve alors un vilain style ardent,
Orné des graces
D'un pédant (*).

---

re une des lanternes sourdes de la philosophie, si l'on veut se re une réputation lumineuse; et me voilà décidé à écrire dans genre brûlant, pour le bien de l'humanité, des Rois, des inistres et des Chefs des Républiques.

(*) Lisez, si vous le pouvez, *Thérèse philosophe* et *les Bi-ux indiscrets!* Jugez par ces vilainies dégoûtantes de l'atti-me de messieurs les Philosophes.

## AVRIL ET MAI, 1772.

MESSIEURS les Comédiens français ont été à leur ordinaire faire leurs cueillettes dans les provinces, pendant la semaine de la Passion. A leur retour, ils se sont retirés dans leurs maisons de campagne; ils n'ont rien préparé de neuf pour la rentrée, mais ils ont bien fait leurs affaires et se sont amusés, et le public doit être content.

Ils ont décidé dans leur première assemblée, de donner *Pierre le Cruel*, tragédie nouvelle, de M. De Belloy; ils se sont mis lentement à l'étude, et quand ils se sont trouvés prêts, madame Vestris a été réaffligée de son mal sur les yeux : il a fallu donner le rôle à mademoiselle Dubois, et ce ne sera vraisemblablement qu'à la fin du mois prochain que l'on aura la première représentation de cette nouveauté.

J'ai fait ces jours-ci le vaudeville du soliloque de la femme à Pierre Le Roux, en en cherchant un autre; j'avois dessein de faire un vaudeville gaillard contre le suicide; mais le sujet ne s'est point prêté à mes vues; je n'ai rien trouvé. Au revoir.

Le jeudi 7 mai, Messieurs de l'Académie française élurent, en la place de MM. Bignon et Duclos, MM. l'Abbé Delille et Suard. Le vendredi, M. le Maréchal de Richelieu porta au Roi, protecteur de l'Académie, l'élection de ces mes-

titeurs, et le Roi répondit qu'il ne vouloit ni de l'un ni de l'autre, et ordonna qu'on procédât à une nouvelle élection.

Le samedi, M. le Maréchal de Richelieu rapporta cette réponse discourtoise du Roi à Messieurs de l'Académie. Comme ce grand Maréchal jugeoit bien que cette réponse porteroit l'allarme dans une partie des Académiciens, et pourroit leur faire prendre quelques résolutions bizarres, il chercha à se munir de quelque tête excellente qui pût être de son avis : il écrivit le matin à M. l'Abbé de Voisenon.

Ce dernier, fatigué de ses propres ridicules, au point de ne pas risquer d'en prendre un nouveau, fit dire au Maréchal qu'il lui étoit impossible de se trouver ce jour-là à l'Académie; qu'il étoit engagé à dîner à Auteuil, chez M. de Beaumont, intendant des finances; et mon petit vilain Abbé, pour n'être plus tarabusté par les messages du Maréchal, sortit sur-le-champ, et se rendit une grande heure plutôt qu'il ne falloit, chez madame de Vernage, qui s'étoit chargée de le mener à dîner.

Ce singe timide balançoit cependant encore, dans la crainte de déplaire au vieux renard qui croyoit avoir besoin de lui; madame de Vernage le décida et leva tous ses scrupules, en lui disant: *Je suis sûre, l'Abbé, que vous avez fait déjà suffisamment de sottises dans toute cette affaire-ci; je veux vous épargner celles que vous feriez immanquablement encore ce soir, ainsi je vous*

*emmène.* Ils partent. A peine sont-ils à table à Auteuil, qu'on voit arriver le coureur du Maréchal; l'Abbé lit tout bas, d'abord, la lettre qu'on lui apportoit; il dit ensuite tout haut qu'il lui étoit impossible de ne pas se rendre à l'Académie, et que s'il y manquoit, il se feroit un ennemi cruel de M. de Richelieu. *Mais, peut-on voir,* lui dit-on, *ce qu'il vous écrit? — Des injures, des duretés,* répondit-il, *tenez, lisez vous-mêmes!* et il a la bêtise, la lâcheté et la bassesse d'ame, de laisser lire tout haut ce qui suit :

« M. l'Abbé, vous êtes une vieille *p*....., » qui n'avez que les vices de ces créatures, sans » en avoir conservé aucun des agrémens. Si vous » ne venez pas, comme vous me l'aviez promis, » à l'Académie, je ne veux vous voir de ma vie; » je vous ferai fermer la porte de mon hôtel, et » vous serez le seul à qui j'aye fait cet affront, » etc., etc. »

Après cette lecture, que cet Abbé avoit probablement jugée honorable et gracieuse pour lui, le voilà qui se démène et se montre très-empressé d'aller à son *Musée*; madame de Vernage lui refuse nettement sa voiture; elle le plaisante; elle veut engager le coureur du Maréchal de le porter à Paris, attendu qu'il n'a ni corps ni ame, qu'il ne pèse rien.

M. de Beaumont traite un peu bêtement cette affaire, d'un ton plus sérieux. Il fait dîner à la hâte M. l'Abbé, lui donne un carosse, et M. l'Abbé arrive à l'Académie après la barre tirée, mais

auparavant que le Maréchal eût exposé l'ordre du Roi à ces Messieurs, et que ces derniers eussent délibéré en conséquence.

Le hazard avoit placé ce petit homme, justement après M. l'Archevêque de Toulouse, qui opina le premier; l'Abbé conséquemment devoit opiner le second; et voilà mon prélat encyclopédiste qui pérore sur l'affliction de l'Académie, qui préconise l'excellence des sujets élus, qui déplore la liberté des suffrages enlevée à l'Académie, qui réclame cette liberté, et qui finit par ouvrir l'avis suivant: « qu'en vertu du titre et du droit » que l'Académie en a, il sera demandé audience » à S. M.; que M. le Duc de Nivernois, l'un de » ses membres, sera chargé de lui représenter » que l'Académie est dans la plus grande douleur » de n'avoir pas vu confirmer son choix, de lui » prouver que ces deux sujets en sont dignes; » que c'est les déshonorer aux yeux du public, » que de les exclure de cette façon, mise par le » Roi, pour la première fois, en usage; et qu'enfin, pour attendre l'effet de ces très-humbles » remontrances à Sa Majesté, il sera sursis à l'é- » lection nouvelle par Elle ordonnée, jusqu'au » samedi 23 mai ».

C'étoit, comme je l'ai dit, à mon petit Voisenon à opiner après M. de Toulouse; il est embarrassé, déconcerté, troublé. *Vous voyez bien, M. l'Abbé,* lui dit l'Académicien qui étoit à sa gauche, *que vous ne pouvez, et qu'on ne peut pas*

*être d'un autre sentiment que de celui que vient d'ouvrir M. de Toulouse.*

Alors cet arlequin de l'Académie, oubliant la leçon que lui avoit faite M. de Richelieu, ne se souvenant plus qu'il revenoit forcément de la campagne exprès pour la répéter en spirituel perroquet; enfin, ayant probablement perdu la tête, le petit vilain dit en balbutiant: *qu'il étoit de l'avis qu'avoit ouvert M. l'Archevêque de Toulouse.*

Cet avis, qui passa presque tout d'une voix, a été suivi. M. le Duc de Nivernois a porté au Roi les doléances de l'Académie; le Roi les a écoutées avec bonté; mais il a persisté à ordonner une nouvelle élection, en disant cependant, qu'il n'entendoit pas exclure pour toujours ces deux sujets; qu'il se feroit rendre compte de leurs principes et de leurs ouvrages, et que, par la suite, ils pourroient se présenter.

J'ajouterai ici les sentimens du public et des gens sensés, sur cet événement qui mortifie cruellement l'Académie française. En général, on pense d'abord que l'Académie française s'est attiré par ses fautes tous les désagrémens qu'elle éprouve depuis quelques années, de la part de la Cour. Les choix qu'elle a affecté de faire, des écrivains que les Philosophes appellent seulement hardis, et que la ville et la Cour nomment *déïstes* et *frondeurs*, cette affectation, dis-je, a révolté le Gouvernement et le public.

C'est, par exemple, contre toutes règles de politique, de prudence et même d'honnêteté, que le parti des prétendus Philosophes a choisi anciennement pour un de ses membres M. de Marmontel, et qu'il a forcé, pour ainsi dire, la main de la Cour pour s'associer cet homme, réprouvé nommément par un des statuts de l'Académie, qui défend de recevoir un écrivain qui a fait des libelles. La scène parodiée de Cinna en est un. Marmontel s'en étoit déclaré, et bêtement et impudemment, l'auteur. Il a été mis à la Bastille pour cette gentillesse; et c'est presque en sortant de cette prison que ces messieurs le font entrer à l'Académie, dont cette punition publique devoit l'exclure pour toujours. Ce sage, comme ils l'appèlent entre eux, devenu membre de ce corps jadis si respectable, a composé depuis qu'il en est, son ennuyeux Bélisaire, qui a tant fait crier l'Archevêque; et la sottise, ou tout au moins l'imprudence de cet Académicien, a retombé en partie sur l'Académie entière. Je rends d'ailleurs justice à Marmontel, c'étoit un sujet vraîment académique à tous égards, à l'exception des bonnes mœurs. Tout le monde le connoissoit pour un bas flatteur, qui avoit fait des couplets pour la Popelinière, pour Bouret, qu'il comparoit à Alexandre, etc., etc.; et en même temps, on le soupçonnoit d'avoir fait anonymement des couplets contre Favart et sa femme, qui étoient encore des libelles : voilà quelles sont ses mœurs !

Leur dernier choix de l'Abbé Arnaud a lassé la

patience de la Cour et du public; il n'y a personne qui n'ait été surpris de voir appeler cet homme à *l'immortalité*, devise de l'Académie.

L'Abbé Arnaud n'a rien fait, comme je l'ai dit, que le Journal étranger, qui est tombé tout à plat. C'est un forfante avantageux, un bas intrigant, qui n'a eu d'autre mérite que d'être aggrégé à la secte philosophique, d'en être le prôneur, et d'afficher publiquement l'incrédulité, sous le prétexte qu'il est Abbé et qu'il possède un joli bénéfice.

Dans son discours de réception à l'Académie, ce bon et modeste ecclésiastique, et qui mérite autant des lettres que de l'église, a eu la mâle assurance d'appeler à l'Académie son compère Suard; le grand Corneille en y appelant Racine, le très-célèbre Racine, n'eût pu oser davantage. Cette insolente fatuité de l'Abbé Arnaud avoit merveilleusement scandalisé le public; mais la confirmation de cet appel par l'Académie a indigné la Cour et la ville, et messieurs les entrepreneurs philosophiques ont soulevé tout le monde par ce dernier trait d'imprudence et d'impudence.

Ce n'est pas que M. Suard ne soit un homme de mœurs irréprochables; ce n'est pas qu'on ne doive point le respecter, à cause du manque de fortune où le laisse la disgrace qu'il a essuyée l'année passée. Mais la Gazette qu'on lui a ôtée marquoit avec évidence le mécontentement et l'indisposition du Gouvernement contre lui; n'y

a-t-il pas, au moins dans ce cas, une imprudence extrême à messieurs de l'Académie d'élire un sujet désagréable à la Cour, qui est *in reatu*? N'est-ce pas vouloir la braver, que de faire un pareil choix?

M. Suard, d'ailleurs, connu dans les lettres seulement par sa traduction de Robertson, qui a beaucoup réussi, ne peut pas compter comme un titre pour l'Académie, cette histoire de Charles-Quint. Une traduction de l'anglais n'est point, dans les lettres, un titre, comme le seroit celle d'un auteur grec ou latin. Les autres ouvrages de M. Suard, son Journal étranger, ses Variétés littéraires, etc., etc., n'ont fait aucune sensation et sont tombés; le public étoit donc bien éloigné de l'appeler à la place à laquelle l'Académie le nommoit.

Ce même public étoit un peu plus déclaré en faveur de M. l'Abbé Delille; les gens du monde, les femmes et les ignorans, avoient regardé sa traduction en vers des Géorgiques de Virgile comme une petite merveille; cet ouvrage a eu du moins un succès prodigieux, et cette réussite, qui ne devoit cependant pas séduire messieurs de l'Académie, les justifioit en quelque sorte d'avoir élu ce petit Abbé, auquel, d'ailleurs, on connoît de bonnes mœurs et un caractère assez aimable; malgré cela, cette grande partie du public qu'il avoit pour lui, et ses partisans même, trouvoient encore qu'il étoit trop jeune pour le placer d'emblée à l'Académie. L'élection trop précipitée de ce jeune Régent de troisième a donc paru ridi-

cule aux gens de lettres sensés et sans préventions; l'Académie s'est donné un ridicule aux yeux de ces derniers, de n'avoir pas su discerner l'or de Virgile du clinquant de M. l'Abbé.

Ce ne sont pas là tous les torts de ce corps jadis si respectable, et qui, aujourd'hui, semble prendre à tâche de s'avilir lui-même. Indépendamment de cette conjuration qu'il a formée pour n'y recevoir que ceux qui sont de la clique des Philosophes; ce corps, affoibli par les membres mêmes dont il se renouvelle, ce corps glorieux a fait plusieurs sottises. La plus frappante, c'est d'avoir, dans une assemblée publique, attaqué par la voix de M. Thomas, M. Séguier, Avocat-général, alors du vrai Parlement, et leur confrère. Le crime de ce grand Magistrat, contre la confrairie des sophistes, étoit d'avoir fait son devoir, d'avoir sévi dans un réquisitoire contre des livres impies et séditieux.

Leurs derniers choix, qui sont autant de sottises, et surtout leur élection de l'Abbé Delille et de Suard, lui ont encore attiré une lettre d'animadversion du Duc de la Vrillière, qui lui a enjoint d'être plus circonspecte dans le choix qu'elle fera des sujets, et d'avoir attention à leurs mœurs, à leurs principes et à leurs ouvrages, pour les admettre dans son corps.

Le samedi 23, l'élection ordonnée par le Roi s'est faite. C'est un M. Beauzée, Grammairien et pédagogue à l'Ecole militaire, et qui n'a jamais rien écrit; c'est un M. de Bréquigny, de l'Acadé-

mie des Inscriptions, qui, dit-on, a donné des Mémoires et des Vies des Orateurs grecs, ouvrages aussi inconnus que son nom, que j'ignore ainsi que la plus grande partie du public.

Si, dans l'état où se trouve réduite actuellement l'Académie, les gens de la Cour ne se soucioient plus, pendant cinq ou six ans, d'y entrer ; on peut, sans être prophète, prédire la ruine de ce bel établissement, par l'avilissement total où il tomberoit. La division et les partis qui déchirent à présent ce corps, empêcheront les gens de lettres honnêtes de penser à y entrer. Je ne m'en suis jamais cru digne; mais, dans le trouble où la voilà et le peu de considération qu'elle a, au temps que j'écris ceci, on me donneroit toutes les choses au monde pour en être, que je le refuserois; ce n'est plus qu'une pétaudière et une caverne de tracassiers et de tracasseries ! Car c'est une tracasserie du Maréchal de Richelieu qui a fait casser l'élection de Suard et de l'Abbé Delille par le Roi, fort éloigné d'ailleurs de s'occuper de ces minuties; lui, que son indolence porte naturellement à négliger les affaires les plus essentielles de son royaume. On dit que ce vieux courtisan, habitué à l'intrigue, ne trouvant plus à manœuvrer à Versailles, par le discrédit où il y est tombé, vient faire de menues tracasseries à l'Académie, pour ne pas laisser perdre tout-à-fait ses anciens talens dans cette partie. Il s'est appuyé à l'Académie d'un M. l'Abbé Batteux, homme sans mérite, mais intrigant, faisant le dévot, et qui a

secondé le Maréchal du petit nombre de dévôts véritables qui sont de l'Académie. Cet Abbé s'est fait donner par la Cour, il y a deux mois, une pension de deux mille livres, et probablement par la protection du Maréchal, et cet Abbé en bénit le Seigneur!

Qu'on regarde l'Académie française, dans le point de vue du bavardage très-véridique que je viens de faire, et que l'on y entre ensuite, c'est ce qui m'étonneroit un peu : quoiqu'il y ait long-temps que j'aye passé l'âge des étonnemens.

Le mercredi 20 mai, les Comédiens donnèrent la première représentation de *Pierre le Cruel*, tragédie, par M. De Belloy (*). Je ne pus pas m'y trouver; j'allai dîner ce jour là à St.-Cloud, chez M. l'Abbé de Breteuil. Le lendemain, j'entendis dire que cette pièce avoit été sifflée outrageusement. Elle étoit affichée pour le samedi suivant; mais M. De Belloy l'a retirée sagement, malgré les instances des Comédiens, qui me dirent quelques jours après, qu'effectivement ils n'avoient jamais vu de cabale plus infernale que celle qui étoit ce jour là au parterre.

Des gens sensés qui ont vu cette représentation,

(*) Pierre le Cruel fut joué avec succès à Rouen, peu de temps après qu'il eut été sifflé à Paris.

En relisant cette tragédie, je trouve que j'en ai assez bien jugé. Il ne peut y avoir d'intérêt et il pourroit y avoir beaucoup moins d'invention; du moins, il faudroit qu'elle fût moins indigeste. L'imagination de ce poète n'est pas réglée; mais il a de trop de ce que les autres tragiques n'ont point eu assez. Il présente

sont convenus que le parterre étoit orageux ; mais ils pensent que sa chûte est méritée ; ils disent que cette tragédie est absolument sans intérêt, à force d'être divisée entre plusieurs personnages, dont quelques uns sont inutiles, et que les détails en sont d'une longueur insoutenable.

Le rôle unique de femme, qui est dans cette tragédie, étoit rendu par la demoiselle Dubois, actrice très-médiocre et sans nulle intelligence. Le Kain joua, dit-on, avec une lenteur et une froideur si grande, qu'on l'a soupçonné avoir des ordres de Voltaire pour contribuer à la chûte de l'ouvrage. De l'aveu de tout le monde que j'ai vu,

---

des situations en abondance, mais ses plans manquent dans l'arrangement de ces mêmes situations. Dans Pierre le Cruel, les héros français ont du caractère et de l'énergie, sans faire d'effet, parce qu'ils ne sont pas le fond du sujet, et qu'ils ne sont que seconds personnages : ils y sont trop épisodiques.

En ne regardant cette tragédie que comme un morceau d'histoire, et non pas comme un poëme dramatique, j'y vois un très-beau tableau des événemens qui se passèrent à l'époque des jours brillans du Prince Noir et du Connétable Duguesclin.

Cette *non tragédie* me paroît ressembler, par le plan mal conçu, à la non tragédie de Catilina, par Crébillon. Cette dernière est de même une belle peinture de l'état de la République romaine à l'époque du commencement de sa décadence ; mais ce n'est pas non plus un poëme dramatique. Gabrielle de Vergy a été jouée avec le plus grand succès après la mort de ce très-estimable poëte ; elle est restée au théâtre et y restera toujours. C'est une trop véritable tragédie, celle là ; on aime ce genre affreux, actuellement : il n'est pas de mon goût ; mais si l'on ne peut souffrir ces scènes, ces situations, dignes de Tyburne ou de la Grève ; on m'a dit qu'il n'en falloit pas dégoûter les autres. ( *Note de l'Auteur, écrite en* 1780 ).

salle de spectacle tant soit peu déserte. Cette circonstance a dû augmenter encore la froideur de cette pièce à sa première représentation.

On m'a écrit d'un autre côté que le Jaloux honteux fut donné pour la seconde fois le samedi 13, précédé du Mercure galant, et quoique cette comédie très-gaie, et jouée presque entièrement par Préville, eût dû naturellement nuire au succès du Jaloux honteux, qu'il avoit été cependant fort applaudi, et par une assemblée très-nombreuse.

Ils ne devoient le donner que le dimanche, mais une très-jeune actrice nommée Sainval, et dont, par parenthèse, le début a réussi prodigieusement, s'étant trouvée indisposée le samedi, les Comédiens furent obligés de s'accrocher à ce qu'ils purent trouver.

Au principal rôle près, les autres sont bien distribués. Bellecourt fait le Jaloux, j'eusse mieux aimé Molé; cependant on s'est réuni pour m'écrire que Bellecourt ne s'en tire pas mal; je pensois qu'il feroit siffler la pièce, et je pense encore qu'entre ses mains elle l'a échappé belle.

Voici la distribution des autres rôles de cette comédie.

| | |
|---|---|
| La Femme du Jaloux, | Madame Préville. |
| L'Amant, | Molé. |
| Le Jardinier, | Préville. |
| La petite niaise, | Madem. Deligny. |
| Le Valet de chambre, | Feuilly. |

J'avois donné ce dernier rôle à Auger, il y a quatre ans; depuis ce temps, Feuilly a fait des

progrès incroyables, et Auger est devenu incroyablement froid et mauvais. Je saurai, en arrivant à Paris, par quel malheureux hasard les Comédiens ont fait ce changement essentiel. Je dis essentiel, attendu que comme ce rôle est le plus nécessaire et le plus froid de cette Comédie, il étoit de la plus grande conséquence qu'il fût donné à un acteur chaud, intelligent, très-naturel et très-comique, tel qu'est actuellement Feuilly.

J'avois bien prévu, et l'on me confirme très-fort dans l'opinion où j'ai toujours été, que Mademoiselle Deligny seroit supérieure dans le rôle innocent d'Hortense: on me l'écrit de tous côtés.

Préville joue le rôle du paysan à merveille; Molé doit sûrement animer le rôle de Damis; et Mademoiselle Hue a des scènes si jolies, qu'il seroit bien adroit à elle de les manquer.

Madame Préville aura mis à son rôle toute la noblesse ordinaire de son jeu, et comme il n'y a ni sentiment, ni chaleur extrême, elle doit le remplir à la satisfaction du public.

Si jamais après la retraite de Bellecourt, le rôle du Jaloux étoit joué par Molé (en supposant que ce dernier ne se gâte point et ne devienne pas trop outré), cette Comédie acquerroit alors toute la chaleur qu'on peut raisonnablement exiger dans une Comédie. S'il survenoit un acteur du haut comique, tel que j'ai vu Quinault l'aîné, cette Comédie de Dufreny ne seroit pas reconnoissable.

On vient de me donner à la campagne où je

suis, une noirceur caduque de M. de Voltaire contre M. Clément, intitulée: *les Cabales, œuvre pacifique*. Excepté trois vers excellens que j'ai remarqués à la fin, dont l'idée est assez neuve et assez agréable, on ne trouve dans cette odieuse satyre, ni naïveté, ni vraisemblance, ni goût : ce sont des longueurs insoutenables, des vers lâches et prosaïques, une continuelle impropriété dans les expressions; ce sont des interlocuteurs qui disent d'eux-mêmes ce qu'il n'est pas dans la nature qu'ils disent. C'est son rabâchage éternel et fastidieux contre la religion; c'est une profession de foi du déïsme, qui ne revient à rien et qui n'est bonne qu'à ennuyer! Ce sont des sentimens révoltans sur les affaires présentes; une manière de penser de mauvais citoyen sur les parlemens, ou plutôt sur les droits de la Nation, qu'il veut tourner en ridicule, de la façon la plus basse et en vil esclave! C'est une rage cachée contre M. Clément et tous ceux qui le critiquent. Il reproche avec outrage à M. Clément sa pauvreté, au sein de la richesse où il nage; le lâche!

Au reste, le commencement de cette gaieté, qui n'est pas gaie, est d'un ridicule incroyable dans M. de Voltaire; lui qui a attaqué Homère, Pascal, Fénélon, Corneille, Bossuet, Sakespear, Lafontaine, Molière, Quinault, Boileau; lui qui a critiqué généralement tous les auteurs de ce siècle, à l'exception de ceux qu'il a satirisés et outragés cruellement, ce que je sépare d'une critique littéraire et permise. C'est cet odieux Aré-

tin, cet archiloque enragé, qui crie comme un diable qu'on lui veut nuire, quand on critique honnêtement ses ouvrages; lui qui appelle gredin, garnement, sodomite, etc., etc., etc, qui vomit les injures les plus grossières contre les censeurs littéraires, qui les renvoie à l'hôpital, qui les invective de ce qu'ils ne sont pas aussi riches que lui, etc., etc. Ce procédé est bien équitable.

# JUILLET, 1772.

Le 6 du mois, je partis pour Grignon. J'ai retrouvé la campagne de la plus grande beauté; nous aurons une excellente année, sauf les hasards qui peuvent encore arriver à la vigne, qui promet tout; le reste est à couvert des accidens et abondant : nous n'avons à craindre cette année que les Ministres d'Etat; mais c'est un fléau de tous les ans qui affligera actuellement sans relâche les Français asservis sous le despotisme le plus décidé.

L'on m'écrit de Paris que l'Académie française a reçu MM. de Brequigny et Beauzée. Un grammairien, un dissertateur! deux hommes inconnus presque à Paris, inconnus sûrement au reste de la France. Ce n'étoit point ainsi que se faisoient les élections dans le siècle de Louis XIV. Les récipiendaires étoient connus de toute l'Europe savante, et ils avoient la plupart une grande célébrité. Quels ouvrages ont illustrés ces deux *Colas*,

qui viennent pour toucher les jetons de l'*immortalité* !

On ne me parle point de leurs discours de réception; on loue celui de M. le Prince de Beauveau, qui a répondu à un de ces obscurs; j'en fais mon compliment à celui qui l'a composé.

On me marque aussi que le Roi, après s'être fait rendre compte des mœurs, des sentimens et des ouvrages de MM. l'Abbé Delille et Suard, avoit déclaré qu'il ne s'opposoit plus à ce qu'ils fussent reçus à l'Académie française aux premières places vacantes.

M. le Duc de Nivernois a fait revenir le Roi; M. le Maréchal de Richelieu l'avoit fait aller trop loin; je laisse à faire sur ce petit événement les réflexions convenables. Je ne rabâcherai rien là-dessus, je me contenterai de dire que je suis charmé pour Suard que le dénouement de cette comédie le renvoie content.

L'on m'écrit encore que Mademoiselle Deligny a eu un succès prodigieux dans le rôle de Mariane, et que Monvel a été applaudi généralement dans celui de Desronais. On m'a ajouté que Molé en est en fureur; tout cela me fait plaisir à tous égards. Je suis très-satisfait de la réussite de l'Actrice que je croyois trop jeune pour ce rôle; je suis enchanté que Molé soit convaincu que ce n'est point lui qui a fait le succès de ma Comédie; charmé qu'il soit humilié comme un fat qu'il est; et enfin mon amour propre est sensiblement flatté que dans la

dixième année des ses représentations, ma Comédie, en changeant d'Acteurs, ne fasse pas changer de sentiment au Public; voilà mon but rempli, je desirois rester au théâtre!

## AOUT, 1772.

Le 1er de ce mois, les Comédiens français donnèrent la première représentation de *Roméo et Juliette*, Tragédie par M. Ducis. Il est singulier que celui qui a fait la seule scène qui soit dans cette Tragédie, celle du quatrième acte, ait fait le reste de la pièce, ou bien il est également étonnant que l'Auteur d'une scène qui m'a paru aussi belle, ait eu assez peu d'invention pour n'en pas imaginer une seconde, ait manqué de lumière au point de ne pas voir qu'il n'y avoit que cette scène uniquement, ou ait été pourvu d'un amour-propre assez aveugle, et d'un jugement assez perclus, pour ne pas se rendre la justice que son ouvrage devoit être sifflé universellement.

Il ne s'en est guère fallu qu'il le fût le premier jour; tout le monde, m'a-t-on dit, s'y ennuya merveilleusement, jusqu'à cette scène du quatrième acte, qui fut applaudie avec fureur et qui fit demander l'Auteur à la fin de la pièce. Il parût, et il s'est encore montré à la seconde et à la troisième représentation. Que Dieu l'en absolve!

## SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1772.

C'EST dans le mois d'octobre que l'on a donné la première représentation des *Cherusques*, Tragédie par M. Boivin, Auteur, dit-on, âgé de soixante-neuf à soixante-dix ans, et qui mouroit exactement de faim. Ce vieillard, fort à plaindre s'il n'étoit pas malheureux par sa faute, a été obligé pour faire recevoir sa pièce qui à la vérité n'étoit pas admissible, d'essuyer les hauteurs, les rebuffades, et qui pis est, la compassion des Comédiens. J'ai su sur cela des détails qui font grincer les dents! entre autres, que cet homme pauvre à l'excès n'ayant pu parvenir à obtenir une audience du charmant Molé à Paris, avoit été le relancer à Antony, où ce jeune seigneur a une maison de campagne : c'étoit pendant la chaleur du mois d'août. Il y arrive à une heure et demie ; Molé ne peut point se faire sceller ; il le reçoit en lui annonçant qu'il va dîner en ville avec sa femme, ce qui n'étoit pas vrai.

On prétend encore que ce client ignoble, sollicitant cet hiver ce patron superbe comme Tarquin, en avoit obtenu cette agréable réponse : *Eh! monsieur, cessez de m'excéder! l'on jouera votre pièce, soyez-en sûr! et ne venez plus, de grace, traîner dans mon antichambre.*

Voilà les graces qu'un Comédien met aux plaisirs qu'il fait aux Auteurs assez bas pour lui faire

la cour : et voilà comme quelques-uns d'eux, ou peut-être malheureusement le plus grand nombre, avilissent les gens de lettres honnêtes qui travaillent pour le théâtre ! Ce sera, avec bien d'autres raisons, une des causes de sa chûte en France.

M. De Belloy, qu'ils ont accablé de mauvais procédés, et auquel ils ont fait des injustices atroces, a été forcé par eux d'abandonner cette carrière. Depuis sept ans qu'ils ont reçu *Gabrielle de Vergy*, ils l'ont tant fatigué de leurs délais, qu'il a été obligé de renoncer à la faire représenter ici. Cette Tragédie a été jouée dans les provinces avec succès, parce qu'ils l'ont contraint de la faire imprimer sans avoir été représentée à Paris. L'on observera que M. Debelloy est on ne peut plus mal à son aise, qu'il a besoin du théâtre pour vivre, qu'il en a bien mérité, et qu'à cet égard les Comédiens lui ont des obligations.

Je ne mets point d'humeur dans ce que j'écris ici contre la troupe actuelle. Ils ont eu à la vérité de mauvais procédés avec moi, mais ils ont glissé sur moi, ils ne m'ont pas affecté ; et je m'appliquerois volontiers vis-à-vis de cette abjecte compagnie, les vers de Callysthène.

A force de mépris je me sentois paisible,
L'artisan de mes maux m'y rendoit insensible.

Je ne crois donc rien outrer quand j'avance ici, que les Comédiens deviennent et sont depuis quinze ans absolument impraticables pour les Auteurs, et honnêtes et vils.

En voici une preuve évidente :

Si l'on veut se donner la peine de comparer le petit nombre de pièces nouvelles données pendant les dix ou douze dernières années, avec celui qu'ils donnoient autrefois, ce journal-ci qui ne remonte que jusqu'à 1748, fera foi de la différence prodigieuse avec les années antérieures.

Ils en représentoient jadis une douzaine par an ; à présent cela ne va guères qu'à trois ou quatre, et cependant il y en a des trente et quarante de reçues. Ils en font magasin, et elles n'en sortent point. Leur paresse et leur négligence est portée au dernier excès : elle a sa source dans leur aisance. Les petites loges, comme je l'ai dit, rendent par chaque part, 10,000 fr. ; leur salle, sans travailler nullement, 3 ou 4000 fr. ; ils se croiroient des insensés de se donner la plus légère peine ; ils n'en prendront qu'à la mort du Roi, lorsque son successeur fera une banqueroute affreuse, qu'il n'est pas mal aisé de prévoir et de prédire. Alors, comme dit Daniel, dans ce temps de désolation et d'abomination, les petites loges cesseront d'être louées, les spectacles seront abandonnés, ainsi que dans mon adolescence je les ai vus désertés après la banqueroute des billets de banque et des actions de la Compagnie des Indes.

Les collèges eux-mêmes le furent à Paris.

Je ne m'amusois à écrire ce mauvais journal que pour juger principalement, tant bien que mal, les nouveautés qui paroissent au Théâtre français : aujourd'hui que ces indolens et insolens mes-

sieurs se sont décidés à n'en presque plus donner, j'abandonne ce radotage, et je finis ici cette besogne mal bâtie de mes souvenirs, la matière me manquant entièrement (*).

Cette digression terrible m'a fait oublier de parler de la Tragédie oubliée des *Cherusques*, et elle ne mérite pas qu'on s'en souvienne.

C'est une copie informe de l'*Arminius* de Campistron; ce qu'il y a de remarquable, c'est que tout y est en récits et en déclamations, et qu'il ne s'y trouve de situation et d'action que dans le cinquième acte seulement. C'est une Tragédie qui n'a pas figure humaine.

---

(*) C'est en finissant ma soixante-onzième année, et même ayant déjà mangé sur ma soixante-douzième, que j'ai fait la revue et la réforme de ces Journaux.

On y aura vu combien j'ai travaillé; mais on n'y aura pas vu combien j'ai eu de plaisir à travailler, et ceux surtout que j'ai goûtés pendant vingt ans et plus, que le théâtre de M. le Duc d'Orléans a subsisté de mon travail : ce théâtre ne m'a donné que des agrémens et point de dégoûts. Quand quelques-unes de mes pièces y sont tombées, j'en voyois leur chûte en riant, et ce n'étoit que par des badinages agréables qu'on me le faisoit sentir; c'étoit même si légérement que j'eusse pu ne pas m'en appercevoir, si je n'avois pas mis de l'amour propre à n'en avoir qu'un raisonnable. Vive le théâtre de société! Le théâtre public m'a donné plus de dégoûts que de satisfaction. Quoique Dupuis et Desronais, et surtout la Partie de Chasse y ayent eu des succès au-delà même de mes espérances; quoique je n'y aye vu tomber que la Veuve, qui même a été mal jouée, (diroit un autre auteur que moi), je passe condamnation et ne voudrois avoir que cette plainte à faire sur les Comédiens. Si l'on n'avoit pas pour soi le mépris qu'on fait d'eux et de leurs procédés, on seroit inconsolable.

Je terminerai ce journal par deux anecdotes sur notre Dauphine actuelle. Les voici :

Feu M. le Duc de la Vauguyon, ayant trouvé sur la cheminée de la Dauphine, un exemplaire de la *Correspondance*, se crut obligé en conscience, comme pédant royal titré, d'aller en avertir le Roi, qui en fut furieux. Ce Prince ne tarda pas à en parler à la Dauphine, et lui ordonna même assez durement, de lui apprendre par qui cet exemplaire lui étoit parvenu. Madame la Dauphine eut beau se défendre, il falloit obéir ; enfin, poussée à bout, et pour ne compromettre personne, elle lui dit que c'étoit l'Impératrice sa mère qui le lui avoit envoyé. Ce trait marque à la fois dans cette Princesse, du caractère, de l'esprit, de l'humanité. Voici la seconde anecdote :

Une mère, dont le fils avoit tué un homme bravement et loyalement, fut se jeter aux pieds de cette Princesse, pour avoir sa protection qu'elle lui accorda.

---

Heureusement j'ai aimé les lettres pour les lettres ; elles n'ont pas été pour moi un métier, mais un amusement ; elles font encore tout mon plaisir dans ma vieillesse, où il n'est pas possible d'en avoir d'autres ; mais il y a longtemps que j'ai renoncé à ce que les hommes appellent *plaisirs* ; il y a longtemps que le bonheur a pris leur place chez moi. Depuis que je suis marié, je l'ai senti dans toute sa plénitude, je le sens encore. Que le Ciel ne m'ôte rien, que ma femme se porte bien, et que je sois en santé ! Je ne demande rien à Dieu que ma mort avant celle de ma femme, mais une mort sans souffrances, une mort et gracieuse et honnête, car .... *dicique beatus, ante obitum, nemo supremoque funera debet.* ( *Note de l'Auteur, écrite en* 1780).

Une de ses femmes-de-chambre, pour faire sa cour bassement ou bêtement, lui dit que cette mère avoit été aussi se jeter aux genoux de Madame la Comtesse Dubarry.

Madame la Dauphine l'interrompt vivement, lui dit : *Si j'étois mère, je me jetterois aux pieds de Zamore, pour avoir la grâce de mon fils* (*).

Je trouve encore dans cette réponse beaucoup de caractère et de force : elle est d'ailleurs pleine de sentiment et d'élévation.

---

(*) Zamore est le petit nègre de la Comtesse Dubarry.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES (*).

ANNÉE 1763.



(*) Cette Table a été rédigée par l'Auteur lui-même.

ANNÉE 1764.

ANNÉE 1765.

ANNÉE 1766.

ANNÉE 1767.

ANNÉE 1768.

ANNÉE 1770.

ANNÉE 1771.

ANNÉE 1772.

Fin de la Table des Matières du Tome troisième et dernier.

